F 28
nort.u

Palet-XXXVII-22

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.
TOME PREMIER.

7389

584553.

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE,

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS PIECES ET DE LA VIE DE L'AUTEUR:

Avec de très-belles Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTEE & MERKUS.
M. DCC. LXIII.

AVIS DES ÉDITEURS.

LE gracieux accueil dont le Public a honoré l'Edition des *Œuvres de Pope*, que nous publiâmes en 1754, en ſix volumes, nous a engagés à lui en préſenter une nouvelle, non moins belle, ſoit pour le papier, ou pour le caractere & les figures. Cette Edition eſt non-ſeulement augmentée de beaucoup de belles Piéces, mais auſſi de l'Hiſtoire de la Vie de l'Auteur, écrite par une main habile, & connue dans la République des Lettres : Piéce qui manquoit à cet Ouvrage, & que nous nous ſommes fait un devoir d'ajouter

à la ſollicitation de beaucoup de Curieux.

Dans l'Edition précédente on avoit ſuivi le même ordre dans les Piéces que M. *Warburton* dans ſon Edition Angloiſe, où on les avoit rangées ſelon le tems où elles avoient paru la premiere fois; mais nous avons cru mieux faire de changer cet ordre, en mettant enſemble les Piéces qui ont quelque rapport entr'elles, & celles qui ſont dans le même goût.

Pour marquer notre reconnoiſſance envers le Public, nous avons fait imprimer les Augmentations dans un Volume à part, en faveur de ceux qui ont l'Edition de 1754.

PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

JE ſuis tenté de croire que tant ceux qui écrivent des Livres, que ceux qui s'amuſent à les lire, ſont la plupart du tems également peu raiſonnables dans leur attente. Les premiers ſemblent penſer que tout le monde doit approuver leurs productions, & les derniers s'imaginent que les Auteurs doivent leur plaire à tout prix. Il me paroît que comme d'un côté aucun homme ne peut s'arroger le droit de contrôler les opinions du reſte du genre humain; ainſi de l'autre, le Public ne ſauroit demander, avec juſtice, que pour le divertir un Ecrivain ſacrifie tous ſes ſoins & tout ſon tems. D'où j'infére qu'il y a une obligation réciproque entre les Auteurs & les Lecteurs : la réputation

que ceux-là ſouhaitent, ne leur étant dûe qu'à proportion du plaiſir qu'ils procurent à ceux-ci.

On eſt aſſez généralement d'accord que ce ſeroit une folie que de s'attendre à quelque Ouvrage humain qui fût parfait ; & l'on diroit cependant, ſi l'on conſidére le jugement qu'on porte communément des Poëmes, que la propoſition contraire eſt reconnue pour inconteſtable. Un Critique ſuppoſe avoir rempli ſa tâche, quand il prouve qu'un Ecrivain a failli dans une expreſſion, ou s'eſt trompé en quelque point : & y a-t-il lieu alors d'être ſurpris ſi les Poëtes en général ont réſolu de maintenir le dogme de leur infaillibilité ? Car, auſſi long-tems qu'on n'uſera d'aucune indulgence d'un côté, on n'a aucun aveu à attendre de l'autre. A mon avis, il y a dans tout ceci plus de paſſion que la choſe ne vaut ; la Poéſie & la Critique n'intéreſſent qu'une petite partie du genre humain, & n'occupe que des hommes oiſifs, qui écrivent ou qui liſent dans leurs Cabinets.

Tout bien examiné, pourtant, un mauvais Auteur mérite un traitement plus favorable qu'un mauvais Critique : car un Ecrivain s'efforce, au moins ordinairement, de plaire à ſes Lecteurs, & il ne manque ſon but que parce qu'il a eu le malheur de mal juger des moyens ; mais le mauvais Critique tâche de mettre les Lecteurs de mauvaiſe humeur : deſſein qui marque qu'il y a en lui, outre le manque de jugement, un principe de malice.

J'aurois bien des choſes à dire en faveur des mauvais Poëtes. Il eſt très-difficile qu'un Homme diſtingue lui-même ce que nous appellons génie, d'avec une forte inclination ; & quelque grand que ſon génie puiſſe être, il ne ſauroit en faire premiérement la découverte, qu'en cédant à cette puiſſante inclination qui le rend d'autant plus ſujet à ſe tromper. Tout ce qu'il y a à faire pour lui, eſt d'écrire, & puis d'en appeller au jugement des autres : or s'il lui arrive d'écrire mal (ce qui ſûrement n'eſt pas un crime) le voilà

ſur lec hamp tourné en ridicule. Je ſouhaiteoris que nous euſſions l'humanité de comprendre que même les plus mauvais Auteurs, dans l'effort qu'ils font pour nous plaire, méritent quelque bonté de notre part. Tout ce que nous pouvons leur reprocher, eſt l'obſtination avec laquelle ils continuent à écrire ; & ce défaut même peut s'excuſer juſqu'à un certain point. Peut-être leurs Amis particuliers ſont-ils ignorans ou peu ſincéres, & le reſte du monde, en général, eſt trop bien élevé pour leur dire une vérité offenſante, dont leurs Libraires ſont ordinairement les premiers à les informer. Ceci n'arrive jamais que lorſqu'ils ont trop perdu de leur tems pour pouvoir embraſſer quelque profeſſion plus convenable à leurs talens, & que les talens qu'ils ont ſont décriés au point de ne pouvoir leur être preſque d'aucun uſage. Car (ce qui eſt tout-à-fait cruel) la réputation d'un homme dépend d'ordinaire des premiers pas qu'il fait dans le Monde, & le Public détermine ſon opi-

nion, à notre égard, d'après ce que nous faiſons dans un tems où nous avons le moins de jugement pour nous conduire.

D'un autre côté, un bon Poëte n'a pas plutôt mis au jour ſes Ouvrages, pour ſonder le jugement du Public, qu'on le taxe de folle vanité, dans le tems que le pauvre homme tremble, peut-être, de peur d'être ridicule. S'il a lieu de concevoir quelque eſpérance d'avoir plû, il ſe trouve par cela même dans une fâcheuſe ſituation : car, depuis le moment qu'il donne ſes productions à l'Imprimeur, on lui dira auſſi peu la vérité, que s'il étoit une Belle ou un Roi. S'il manque de ſens (& veritablement il y a vingt gens d'eſprit pour un homme de ſens) étant continuellement flatté, il court grand riſque de devenir un fat. S'il a du ſens, il ne ſe fiera pas trop à des louanges qui, données en face, doivent être ſuſpectes de flatterie, & dont il ne ſauroit gueres être ſûr, ſi c'eſt en ſon abſence qu'on les a données. Quand il pourroit compter ſur l'ap-

probation des plus ſages & des plus habiles, il n'en ſera pas moins envié, pour cela, par les Ignorans & par les Sots, qui ſont le grand nombre. Une nouvelle mode, qui a bon air, déplaît à ceux qui ne ſont pas en état de la ſuivre. Il en eſt de même d'un beau génie ; & il y a lieu de craindre que l'eſtime ſera rarement à quelqu'un autant de bien, que le malin vouloir pourra lui faire de mal. Il y a outre cela une troiſieme claſſe de gens qui forment la partie la plus conſidérable du genre humain, je veux dire ceux qui n'ont rien de diſtingué en fait de goût, de connoiſſances & de talens : tous, juſqu'au dernier, le haïront, ou nourriront quelque odieux ſoupçon contre lui : cent Hommes, d'une conduite ſans repropche, le redouteront comme Bel-Eſprit ; & cent Dames, d'une ſageſſe exemplaire, le déteſteront comme un Satyrique. En un mot, quelque ſoit ſon deſtin en Poéſie, il y a dix à parier contre un, qu'il devra y ſacrifier les plus doux agrémens de la vie. J'avoue cepen-

dant qu'un homme de génie, qui ſe conſacre aux Muſes, jouit de divers avantages, dont voici les principaux. Il s'amuſe lorſqu'il eſt ſeul, ou qu'il n'a rien à faire; il a le privilége d'être admis dans les meilleures compagnies; & mille choſes qui lui échappent, ne ſont pas priſes ſi fort à la rigueur, que ſi c'étoit un autre qui les eût dites.

Si quelqu'un, au ſortir de la jeuneſſe, pouvoir voir ce que le ſort des Auteurs à de dangereux, il n'auroit garde de groſſir leur nombre. La vie d'un Bel-Eſprit eſt un état d'épreuve ſur la Terre, & les diſpoſitions préſentes du monde Lettré ſont telles, que celui qui entreprend de le ſervir (de quelque façon que ce ſoit) doit avoir la fermeté d'un Confeſſeur, & le courage d'un Martyr. Je voudrois volontiers perſuader une choſe qu'on ne croira pas, qui eſt, que je me ſuis beaucoup moins mis en peine de ce qu'on appelle Réputation, que je n'ai oſé le déclarer juſqu'ici. On doit néanmoins m'en croire à préſent plus que ja-

mais, puiſque mes Ecrits ont déja ſubi leur ſort, & qu'il n'eſt plus tems de prévenir le Lecteur en leur faveur. Qu'il me ſoit permis d'alléguer, comme une eſpéce de mérite, que le Public, avant de lire les bagatelles dont je lui ai fait préſent, n'a jamais été ennuyé par des Préfaces, ſollicité par des recommandations, ébloui par les grands noms de quelques Protecteurs, trompé par de beaux prétextes, ou fatigué par des excuſes. J'avoue que ſi j'avois été plus aviſé, je ne me ſerois jamais fait Auteur; je me mis à écrire, parce que cela m'amuſoit; je corrigeai, parce qu'il m'étoit auſſi agréable de corriger que d'écrire; & je publiai mes Ouvrages, parce qu'on m'avoit dit que je pourrois plaire à ceux dont j'ambitionnois l'approbation. J'ignore juſqu'à quel point je puis avoir réuſſi; j'étois trop amoureux de mes productions pour en juger d'abord, & il me reſte trop de jugement pour en être charmé à la fin. Mais j'ai lieu de croire que leur réputation ne ſauroit durer long-tems, ou du moins

ne mérite pas une longue durée : car elles m'ont paru bien au deſſous de celles de tant d'autres Poëtes, & même des idées que je m'étois faites de la Poéſie.

Si quelqu'un s'imagine que je ne parle pas ſérieuſement, je le prie de conſidérer que les Anciens (& ceci ne doit s'entendre que des moindres d'entr'eux) avoient autant de génie que nous ; & qu'on donne des Piéces plus achevées à meſure qu'on y travaille avec plus de ſoin, & plus long-tems. Ils s'appliquoient conſtamment, non-ſeulement à cet Art, mais auſſi à chaque branche de l'Art, pour lequel ils avoient le plus de talent ; & leur grande occupation, durant tout le cours de leur vie, étoit de corriger & de finir les Ouvrages qu'ils deſtinoient à la Poſtérité. Si nous pouvons nous vanter d'avoir mis en uſage les mêmes moyens, nous pouvons compter ſur la même immortalité. Il y a pourtant entr'eux & nous une différence qui eſt toute à notre deſavantage : ils écrivoient dans des langues qui ſont univerſel-

les, & dont l'uſage ſubſiſtera toujours ; au lieu que la nôtre eſt renfermée dans d'étroites bornes, tant pour l'étendue que pour la durée. Puiſſant fondement pour notre orgueil ! dans le tems que tout ce que nous pouvons eſpérer de plus flatteur, ſe réduit à être lu dans une Iſle, pour être enſuite laiſſé-là au bout d'un ſiécle.

Tout ce qu'il y a de meilleur à faire pour nous, eſt de rendre nos Productions recommandables par l'imitation des Anciens : & l'on doit regarder comme une choſe certaine que, dans chaque ſiécle, ceux qui leur ont le plus d'obligation, ont le plus brillé du côté du ſens & du ſavoir. Car, pour dire le vrai, tout ce qu'on nomme bon ſens, doit avoir été ſens commun dans tous les tems ; & le ſavoir n'eſt autre choſe que la connoiſſance du ſens de nos Prédéceſſeurs. D'où il ſuit que ceux qui diſent que nos penſées ne ſont pas à nous, à cauſe qu'elles reſſemblent à celles des Anciens, pourroient dire, avec autant de raiſon, que nos

viſages ne nous appartiennent pas, à cauſe qu'ils reſſemblent à ceux de nos peres. Et véritablement il ne ſe peut rien de plus déraiſonnable que de nous regarder comme Ecoliers, & de ſe fâcher de nous trouver tels. Je confeſſe ingénument que je me ſuis ſervi tant que j'ai pu de mes lectures; que j'ai profité du jugement des Auteurs, tant de ceux qui ſont déja morts, que de ceux qui ſe trouvent encore en vie; que je n'ai rien négligé pour découvrir, tant par mes Amis que par mes Ennemis, ce qu'il pouvoit y avoir de fautif dans mes Ecrits. Mais la vraie raiſon pourquoi ces Ecrits ne ſont pas plus corrects, eſt le peu de tems qu'eux & moi avons à vivre: ce ſeroit une honte de conſumer la moitié de ſa vie à joindre enſemble du ſens & de la rime; & où eſt le Critique aſſez injuſte pour ne point accorder à un homme le loiſir néceſſaire pour quelque occupation plus ſérieuſe, ou quelque amuſement plus agréable?

Le ſeul argument dont je ferai uſage pour me concilier la faveur du

Public, eſt que je le reſpecte autant que la plupart des Auteurs ſe reſpectent eux-mêmes ; & que, pour l'amour de lui, j'ai ſacrifié une bonne partie de mon amour-propre, en ſupprimant bien des choſes médiocres, & même quelques autres qui me ſembloient fort paſſables. Je ne voulois pas qu'on pût me comparer à ces Auteurs qui ſe pardonnent quelques lignes en conſidération de tout un Poëme, & réciproquement tout un Poëme en conſidération de quelques lignes. A mon avis, il n'y a aucune qualité ſi propre à faire un bon Ecrivain, que le pouvoir de rejetter ſes propres penſées ; & ſi jamais j'ai quelque droit à ce titre, ce ne ſera que par-là : car je ne puis qu'aſpirer au pardon de ce que j'ai publié, mais ce que j'ai brûlé me doit valoir quelques louanges. A cet égard le monde m'a une eſpéce d'obligation, & eſt tenu de me rendre la juſtice de ne regarder comme mienne aucune Piéce de Poéſie qui ne ſe trouve pas dans cette collection. Et peut-être que j'aurois bien pu me

diſpenſer d'indiquer quelles Piéces ſont réellement de ma façon, ſi la malice & l'ignorance ne m'avoient pas imputé un grand nombre d'Ecrits, mauvais à plus d'un égard. Je dois, outre cela, me juſtifier du ſoupçon d'avoir prêté mon nom pour recommander tels ou tels Ouvrages d'autrui : choſe que j'ai toujours enviſagée comme peu convenable à un homme dont les Productions ont elles-mêmes beſoin de recommandation.

En publiant ce Recueil de mes Piéces, j'ignore ſi je dois me regarder moi-même comme un homme qui ſe bâtit un monument ou un tombeau.

Dans le premier cas, puiſſent ces Poéſies (auſſi long-tems qu'elles dureront) ſervir de témoignage que leur Auteur ne proſtitua jamais ſes talens à des vues d'intérêt ou de parti ; à juſtifier le vice ; à flatter des Grands ſans mérite, ou à inſulter des malheureux. Si j'ai bien écrit, qu'on faſſe attention que la choſe n'a pas été poſſible, à moins que je n'aie eu du bon ſens : qualité qui rend quel-

qu'un capable, non ſeulement d'être un bon Ecrivain, mais auſſi un Homme de bien. Et, ſi je puis avoir acquis quelque eſtime ſous le premier de ces titres, j'eſpére qu'elle ne me ſera continuée qu'en vertu du dernier.

Que ſi la publication de mes Ouvrages n'eſt qu'un enterrement, plus ſolemnel, des reſtes de moi-même, je ſouhaite qu'on ſache que je meurs dans des ſentimens de charité, & très-réſigné, ſans murmurer contre la juſtice de ce Siécle, ou le moindre appel au jugement de la Poſtérité. Je déclare acquieſcer humblement à toutes les vérités que le tems découvrira au préjudice de ces Ecrits, ne pouvant pas même me réſoudre à ſouhaiter que le monde ſoit dans l'erreur pour l'amour de moi. Cependant je demande alors qu'on veuille bien ſe ſouvenir qu'il y a bien peu de Piéces, dans ce Recueil, qui n'aient été compoſées avant que j'euſſe atteint l'âge de vingt-cinq ans; de ſorte que ma jeuneſſe peut devenir (comme cela arrive toujours dans les

Exé-

Exécutions) un cas de grace : Que je ne me ſuis jamais mis aſſez en peine de mes Ouvrages, pour en faire imprimer quelque défenſe, étant dans la ferme perſuaſion, que ce qui pouvoit s'y trouver de bon, ſauroit bien ſe défendre ſoi-même, & que j'aurois employé d'inutiles efforts à défendre ce qui étoit mauvais : Que je n'ai eu recours à aucun artifice pour acquerir ou conſerver de la réputation, décrié aucun Auteur mort auquel j'avois obligation, brigué le ſuffrage d'aucun Auteur en vie par de fauſſes louanges, traité aucun Adverſaire d'une maniere peu convenable, ou aidé à noircir la conduite d'un Rival, quand il ne m'étoit pas poſſible d'attaquer ſes Ouvrages. Enfin, ſi cette collection périt, qu'elle ſerve d'avertiſſement aux Critiques, de prendre moins de peine, à l'avenir, pour détruire des choſes qui meurent d'elles-mêmes ; & ſoit un *memento mori* pour quelques-uns de mes frivoles Contemporains, les Poëtes, qui leur apprenne que quand le mérite réel

manque, il ne ſert de rien d'avoir été encouragé par les Grands, loué par ceux qui ſe donnent pour Connoiſſeurs, & favoriſé par le Public en général.

Nov. 10. 1716.

TABLE

Du Contenu de ce premier Volume.

*Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages d'*ALEXANDRE POPE, Pag. 1

Diſcours ſur la Poéſie Paſtorale, 1

Le Printems, I. Paſtorale, 15

L'Été, II. Paſtorale, 23

L'Automne, III. Paſtorale, 29

L'Hyver, IV. Paſtorale, 35

Le Meſſie, Eglogue Sacrée, 42

La Forêt de Windſor, 49

Le Pouvoir de la Muſique, Ode, 68

La Solitude, Ode, 73

Le Chrétien mourant, à ſon ame, Ode, 74

La Priére univerſelle, 76

Imitation d'une Epitre de M. POPE, *à une jeune Perſonne ſur ſon départ pour la Campagne*, 78

Sur un Eventail où étoit repréſenté l'Hiſtoire de Céphale & de Procris, avec la deviſe Aura Veni, 79

Le Silence, Ode, 80

Epitres Morales, 85

I. *Epitre au Chevalier Richard Temple; de la Connoiſſance & du Caractere des Hommes*, 87

II. *Epitre à une Dame; du Caractére des Femmes*, 105

III. *Epitre à Allen, Lord Bathurſt; ſur l'Avarice & la Prodigalité,* 118
IV. *Epitre à Richard, Comte de Burlington; ſur le vain & le faux emploi des richeſſes,* 153
Epitre d'Héloïſe à Abailard, 171
Epitre au Docteur Arbuthnot, 189
Epitre à M. Jervas, Peintre, en lui envoyant la Traduction du Poëme de DUFRENOY *par* DRYDEN, 218
Lettre à Mademoiſelle Blount, en lui envoyant les Œuvres de Voiture, 223
A la même, lorſqu'elle partit de Londres après la cérémonie du COURONNEMENT, 227
V. *Epitre à M. Addiſon; ſur ſon Traité des Médailles,* 230
Réponſe à la Queſtion ſuivante, propoſée par Madame HOWE, 235
Sur une DAME *de la Cour,* 236

Fin de la Table de ce premier Volume.

HISTOIRE

HISTOIRE DE LA VIE, ET DES OUVRAGES D'ALEXANDRE POPE.

MONSIEUR POPE a tenu un rang ſi diſtingué parmi les Poëtes Anglois ; & pluſieurs de ſes Ouvrages, traduits en François, lui ont acquis, même hors de ſon Pays, tant de réputation, que l'hiſtoire de ſa Vie & de ſes Ouvrages doit naturellement intéreſſer la curioſité. On ne peut que ſouhaiter de connoître un peu particuliérement *le Poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui eſt encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre* (1).

M. Warburton avoit promis de payer ce tribut à la mémoire de ſon illuſtre compatriote, en publiant en 1751 la nouvelle Edition de ſes Œuvres ; mais juſques à préſent il n'a pas dégagé ſa parole. Le plan qu'il ſe propoſoit de ſuivre eſt beau : » Avoir été un des premiers Poëtes du

(1) De Voltaire, *Mél. de Littérat.* &c. p. m. 313.

» Monde, *dit-il* (1), ce n'eſt pas-là le
» plus grand éloge que mérite *Pope* ; il
» doit être mis dans une claſſe bien ſupé-
» rieure. C'étoit *un des plus excellens Ou-*
» *vrages de Dieu.* C'étoit un *Homme de*
» *bien*, qui avoit plus de vertu ſolide lui
» ſeul, qu'un grand nombre d'autres n'en
» ont ſouvent enſemble, dans un ſiécle
» fort corrompu, qui avoit beſoin d'un
» ſatyrique tel que lui. Dans l'Hiſtoire de
» ſa Vie on rendra compte, avec éten-
» due, de ſes Ouvrages ; on fera un exa-
» men critique de la nature, de la force
» & de l'étendue de ſon Génie, que l'on
» appuyera par des exemples tirés de ſes
» Ecrits. On défendra ſon Caractére mo-
» ral par le détail de ſes vertus, ſa pié-
» té filiale, le deſintéreſſement de ſes ami-
» tiés, ſon reſpect pour la Conſtitution
» Politique de ſa Patrie, ſon amour &
» ſon admiration pour la Vertu, &, ce
» qui en eſt un effet néceſſaire, ſa haine
» & ſon mépris pour le Vice : ſa grande
» charité envers les indigens, ſa vive
» bienveillance pour le Genre Humain en
» général, ſon profond reſpect pour la
» Divinité, & ſur-tout ſon attachement
» ſincére pour la Révélation. On ne ca-
» chera point ſes défauts ; l'intérêt de la
» Vertu ne le demande point ; & il ſe-
» roit même impoſſible d'y réuſſir, quand
» on en auroit le deſſein, parce qu'ils per-
» cent au travers de ſes vertus ». Il n'eſt

(1) *Avertiſſement*, p. X, XI.

guéres poſſible de remplir ce Plan, ſans avoir les lumiéres & les ſecours qu'a M. Warburton. On tâchera cependant de faire connoître M. *Pope*, en attendant que ſon célébre Ami ſatisfaſſe pleinement à l'attente du Public. Ses Ouvrages & ſurtout ſes Lettres, des *Mémoires ſur ſa vie & ſes écrits*, publiés à Londres en 1745 par M. *Guillaume Ayre*, mais qui ſont extrêmement confus, l'Eloge que M. *Maty* a fait de M. *Pope* dans ſon *Journal Britanique*, & *l'idée de la Poëſie Angloiſe* par M. l'Abbé *Yart*, ſont les principales ſources où nous puiſerons.

ALEXANDRE POPE naquit à Londres le 8 Juin (*a*) de l'année 1688, d'Alexandre Pope, & d'Edithe Turner, fille de Guillaume Turner, Gentilhomme de la Province d'York. Quoique ſa famille fût aſſez diſtinguée, ſon pere étoit Marchand à Londres; on ſait qu'en Angleterre le commerce n'eſt pas incompatible avec la nobleſſe. M. Pope quitta le négoce dans le tems de la Révolution, qui fit perdre la Couronne à Jacques II. Comme il étoit Catholique Romain, il ne pouvoit, par les Loix de l'Etat, placer ſon bien en fonds de terre; & d'ailleurs fort zélé pour la cauſe du Roi Jacques, il ſe fit un ſcrupule de le prêter au Gouvernement: deſorte qu'il vécut de ſon capital, qui

(*a*) C'eſt la date de M. Guill. *Ayre*. M. Maty le fait naitre le 8 de Juillet.

montoit à quinze ou vingt mille Livres ſterling.

Notre Pope vint au monde avec une conſtitution fort délicate, ce qui joint à l'extrême tendreſſe de ſes parens, les empêcha de l'envoyer hors de chez eux, pour le faire élever. Mais la Nature lui avoit donné un heureux génie, & il naquit Poëte : il ne ſe rappelloit pas lui-même le tems où il avoit commencé à faire des vers (1). M. *Maty* dit, qu'il apprit à lire d'une Tante, & que ce fut de deux ou trois Pédans qu'il reçut la premiére teinture des Lettres, plus propre à le dégoûter de l'étude, qu'à l'animer à y faire des progrès. M. *Ayre* (2) aſſure cependant que M *Dean*, un de ſes Précepteurs, lui fit lire les Poëtes Anglois & Latins, & qu'il les goûta d'une maniére qui annonçoit ce qu'il étoit.

(1) Notes de Warburton ſur le vers 127 de *l'Epit. au Dr. Arbuthnot.*

(2) Mémoirs of the Life and Writings of A. Pope, Tome 1. p. 3.

A huit ans il tomba ſur deux mauvaiſes traductions de l'Iliade & des Métamorphoſes, qui l'attachérent ; ſon génie y démêla Homére & Ovide, & cette lecture lui cauſa un plaiſir, qu'il ſe rappella toujours avec émotion dans la ſuite de ſa vie (3). Il n'avoit guéres que dix ans, qu'ayant aſſiſté au Spectacle pour la premiére fois, il réduiſit l'Iliade Angloiſe en Tragédie, & engagea quelques-uns de ſes camarades à la repréſenter. Ce fut à douze ans qu'il lut Waller, Spenſer & Dryden. Il trouva dans ce dernier tout ce qu'il

(3) Note de Warburton *loc. cit.*

cherchoit ; il y apprit les régles de la Poéſie, & fit toujours depuis de ce célébre Poëte ſon modéle, & de ſes piéces ſa plus conſtante étude. Ce fut ſans doute en ce tems-là qu'il engagea un ami à le mener au Caffé que Dryden fréquentoit pour avoir le plaiſir de le voir. C'eſt à quoi il fait alluſion dans une de ſes Lettres à Wycherley (1). « Je n'ai jamais eu aucune fa- (1) Du 26
» miliarité avec lui : *Virgilium tantùm vi-* Décem-
» *di.* Si j'étois venu au monde aſſez-tôt, bre 1704.
» je l'aurois connu & aimé : car je tiens
» non-ſeulement de vous, mais auſſi de
» M. Congreve & du Chevalier Trum-
» bull, que ſes qualités perſonnelles n'é-
» toient pas moins aimables que ſes quali-
» tés poëtiques ».

Le pere de M. *Pope* ſe retira avec ſa famille dans un petit village nommé Binfield, (a) ſitué dans la Forêt de Windſor,

(a) C'eſt ſans-doute ce qui a fait croire ou ſupppoſer à M. Melmoth, Auteur des *Lettres ſur divers ſujets*, par le Chevalier *Fitzosborne*, que M. *Pope* y étoit né. « Il n'a pu, *dit-il*, paſſer par le » Village de Binfield, qui lui a donné la naiſ- » ſance, ſans ſe rappeller un paſſage de Cicéron, » dont il n'avoit jamais ſi bien ſenti toute la » vérité : *Je ne ſais*, fait-il dire à Atticus, *par* » *quel charme ſecret nous nous attachons aux lieux qui* » *conſervent les traces des perſonnes pour qui nous avons* » *des ſentimens d'eſtime & d'admiration. Ce n'eſt pas* » *tant à cauſe des édifices ſuperbes, & des autres mo-* » *numens de l'Antiquité, que je me plais à Athènes,* » *que parce que j'aime à viſiter les lieux où les grands* » *hommes qui y ont vécu habitoient, & où ils avoient* » *accoutumé de s'aſſeoir, & de donner leurs leçons, &*

à cauſe de la ſanté délicate de ſon fils. Ce fut-là que M. *Pope* ne s'en fia plus qu'à ſon goût pour le choix de ſes occupations. Il lut ſeul les Auteurs qui lui faiſoient le plus de plaiſir, & avant l'âge de quinze ans il entendoit aſſez bien le Grec & le Latin. Peu après il ſouhaita d'aller à Londres pour apprendre le François & l'Italien : ſes parens, uniquement attentifs à la conſervation d'une ſanté foible, & d'un corps infirme, eurent de la peine à conſentir à ce deſſein ; il obtint pourtant ce qu'il déſiroit ; & la forte paſſion qu'il avoit d'entendre ces deux langues, lui fit faire de rapides progrès. « Des-lors les tréſors » du Parnaſſe lui furent ouverts, & il lut » indifféremment les Critiques & les Poë- » tes, tant de la Gréce & de Rome, que » de l'Angleterre, de la France & de l'I- » talie. Les cinq années qu'il employa de » cette maniére, lui parurent toujours les » plus agréables de ſa vie (1) ».

(1) Jour. Brit. *Sept.* 1751 pag. 13.

Il commença de bonne heure à faire connoître ſon talent pour la Poéſie ; il compoſa à l'âge de douze ans une *Ode ſur la Solitude* (2), où l'on démêle déjà les traits de ſon génie & même de ſon caractére, comme il le marque lui-même à ſon ami : *je l'ai compoſée à douze ans, ce qui vous*

(2) Voy. *La Lettre* VIII. à Mr. H. Cromwell.

» *même ceux où leurs cendres ont été dépoſées. C'eſt* » *pourquoi ſachant que vous êtes né dans ce lieu, je* » *l'en aimerai davantage* ». Jour. Britann. *Sept.* 1750. p. 58. 59.

prouvera que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'aime la vie champêtre : on remarque dans cette Piéce un eſprit délicat, naturel & aiſé, & un cœur droit, qui aime la vertu, & capable de trouver en lui-même la ſource de ſon bonheur. C'eſt encore dans ſa premiére jeuneſſe qu'il fit les vers *ſur le Silence*, quelques imitations d'Ovide & d'Homére. A l'âge de quatorze ans il traduiſit le premier Livre de la *Thébaïde* de Stace, qui fut inſérée dans un Recueil de Poéſies en 1711. Au commencement de 1709 il envoya cette traduction à M. Cromwell (1), pour en avoir ſon avis : on voit par la Lettre qui l'accompagnoit, qu'il penſoit très-modeſtement de cette production : « je n'ai pu trouver aucune » occaſion de vous faire tenir ſûrement ces » Papiers : non que je les regarde comme » étant de quelque prix, mais de peur » que quelqu'un fût aſſez fou pour les » croire tels, & aſſez furet pour aller dé- » couvrir les fautes que, par votre ſe- » cours, je voudrois corriger. Je vous de- » mande donc en grace de ne pas laiſſer ſor- » tir ce Manuſcrit de votre chambre, & de » mettre vos remarques librement en mar- » ge, non-ſeulement au ſujet de l'exactitu- » de, mais auſſi de la fidélité de la traduction, » que je n'ai pas encore eu le tems de com- » parer avec l'Original. Et je vous ſup- » plie d'être d'autant plus ſévére, que je » mériterois de plus grands reproches, ſi

(1) Voy. *La Lettre* V. au même.

» je faiſois dire des impertinences à un » autre, que ſi j'en diſois pour mon pro- » pre compte ». Il avoit auſſi ébauché un Poëme Epique, & fini une Comédie & une Tragédie : mais dans un âge plus mûr il brûla la plupart de ces premiéres productions, & l'on aſſûre qu'il fit bien.

Le ſéjour de M. *Pope* à Binfield lui procura la connoiſſance du Chevalier Guillaume Trumbull (*a*) retiré auſſi dans un village de la Forêt de Windſor ; ils liérent une étroite amitié enſemble, & le Chevalier mit M. *Pope* en liaiſon avec ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi les gens d'eſprit. Meſſieurs Garth, Congreve & Walsh, virent avec plaiſir les talens de notre jeune Poëte, & l'encouragérent à les faire valoir, ſur-tout le dernier, qui lui diſoit, qu'il lui reſtoit encore un moyen d'exceller, qui étoit d'écrire correctement ; que quoique l'Angleterre eût divers grands Poëtes, il n'y en avoit aucun qui fût cor-

(*a*) Le Chevalier *Trumbull* avoit été envoyé par le Roi Charles II. à Tanger, pour y remplir un poſte de Judicature, delà il alla, en qualité d'Envoyé, à Florence, a Turin & ailleurs, & en revenant il paſſa en France avec le titre d'Envoyé Extraordinaire : le Roi Jacques II. le nomma ſecond Ambaſſadeur à Conſtantinople. Il fut enſuite Commiſſaire de la Tréſorerie, & puis Sécretaire d'Etat ſous le Roi Guillaume III. ayant réſigné cet emploi en 1697, il ſe retira à *Eaſtham-ſted*, dans la Forêt de Windſor, où il mourut au mois de Décembre 1716, âgé de 77 ans.

rect, & qu'ainſi il lui conſeilloit de tourner tous ſes efforts de ce côté-là.

Entre les divers Amis que M. Pope ſe fit dans ce tems-là, il ne faut pas oublier le Poëte *Wycherley* (*a*). Ils furent en commerce de Lettres depuis 1704 juſqu'en 1710. « S'il falloit juger de ces Lettres, » *dit M. Warburton* (1), par la maniére » de penſer, & par le tour d'expreſſion, » on diroit que celles qui ſont attribuées » ici à un jeune Garçon de ſeize ans, » ont été écrites par un Homme de ſoi- » xante-dix, & celles du dernier par le » premier, tant il y a de ſens, de gra- » vité, de jugement & de goût dans » celles de M. Pope; pendant que d'un » autre côté, une jalouſie enfantine, une » affectation puérile, une attention éter- » nelle à courir après du ſoi-diſant eſ- » prit, avec une ignorance totale d'or- » dre, de méthode, & de toute rela- » tion entre des parties pour former un » tout, compoſent le caractéere de cel- » les de M. Wycherley ». Ce Poëte pria M. Pope de revoir quelques-uns de ſes Ouvrages, qu'il avoit deſſein de faire

(1) Dans une Note ſur la premiere.

(*a*) Fameux Auteur de pluſieurs Comédies, dont les principales ſont, le *Miſanthrope*, & la *Campagnarde*. Il avoit beaucoup de feu, de ſatyre & d'eſprit. On lui reprochoit d'en avoir trop. M. Congréve l'a imité, mais avec un peu plus de correction. *Note de M. Pope lui-même.* Voyez ſur *Wycherley*, ſon Article dans le *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *de Chaufepié.*

imprimer. A en juger par la maniére dont il les ſoumettoit à la critique de ſon jeune ami, on eût dit qu'il étoit l'homme du monde le plus docile ſur l'article. « Ayez » la bonté de changer ou d'effacer ce » que vous jugerez à propos dans les » Piéces que je vous ai laiſſées.... Tout » ce que j'ai à vous recommander, mon » cher Ami, eſt de la ſévérité envers » mes ouvrages : par ce moyen les Critiques auront moins de priſe ſur moi ; » & il me ſera plus doux de me voir condamné par mon Ami en particulier, » qu'expoſé aux malignes cenſures de mes » ennemis, & de quelques juges irrités » du ſouvenir d'avoir fait eux-mêmes autrefois de mauvais vers. Soyez perſuadé que j'ai autant de confiance en votre affection & ſincérité, que de déférence pour votre jugement ; & comme la marque la moins équivoque d'amitié, conſiſte à avertir un Ami en ſecret de ſes défauts, celle qui ſuit immédiatement eſt de cacher ces défauts » au Public, juſqu'à ce qu'il ſoit tems » de les révéler. C'eſt encore un ſervice » eſſentiel que vous me rendrez, en prenant la peine de mettre plus d'harmonie dans mes vers, des ſons agréables » ſuppléant quelquefois au ſens.... Ayez » pitié à la fois de mes Lecteurs & de » moi, en diminuant mon abondance ſtérile, pour ménager leur patience, &

» en augmentant par-là les obligations » que je vous ai ». On ne peut témoigner plus fortement l'envie d'obtenir des avis & des corrections. Peut-être même *Wycherley* croyoit-il de bonne foi être dans la disposition qu'il témoigne, & qu'il fût la dupe de son amour-propre, toujours chatouilleux chez tout Auteur, & surtout chez un Poëte.

M. Pope, âgé de seize ans, & n'ayant sans doute pas encore beaucoup d'expérience, s'en fia bonnement aux protestations du vieux Poëte, il trouva sur-tout beaucoup de répétitions : « je crains également, *lui écrit-il* (1), de vous » épargner, & de vous corriger avec » trop peu de ménagemens. Jusqu'ici » néanmoins, j'ai passé une raie sur les » répétitions, mais de façon à n'empêcher » en rien qu'on ne puisse les lire. Quand » je m'imagine avoir ôté toutes les répétitions d'une copie, j'en trouve quelquefois davantage en feuilletant le premier Volume ; & le nombre en croît » tellement, qu'il me semble que cela » iroit plus loin que vous ne trouveriez » à propos, à moins que vous n'ayez » sincérement résolu de ne laisser aucune » répétition. Pardonnez-moi de grace » cette liberté, que la nécessité d'être » sincére en cette occasion, m'oblige de » prendre, & que je sache si je dois continuer sur le même pied, ou si vous vou-

(1) Lett. XXIV du 15 Avril 1710.

» lez me preſcrire quelque autre métho-
» de ». *Wycherley* témoigna aſſez clairement combien la rigidité de ſon Ami lui déplaiſoit : voici ſur quel ton il lui répondit (1). « Vous y trouvez (dans ſes Piéces), dites-vous, de fréquentes répétitions des mêmes penſées. J'avoue que mon peu de mémoire, qui m'a fait commettre ces fautes, m'empêche d'en concevoir la poſſibilité : car de toutes les figures, la Tautologie eſt celle que j'éviterois avec le plus de ſoin, & que j'aurois le plus de peine à me pardonner à moi-même. Mais je ſuis prêt à le croire, dès que je le verrai ; ainſi je me donnerai la peine d'examiner & de comparer enſemble les Piéces que vous avez en main, auſſi bien qu'avec les Copies imprimées. Moyennant un peu d'attention & de ſoin, il y aura, j'eſpére, reméde à tout. Je vous diſpenſe donc à l'avenir d'un examen qui nuiroit au plaiſir que vous avez, & que vous pourriez donner au monde, en écrivant ſur de nouveaux ſujets de votre propre choix ». M. *Pope* lui répondit, mais le commerce ceſſa bientôt entiérement ; ce qui n'empêcha pas M. *Pope* de conſerver de l'eſtime & de l'amitié pour Wycherley. On trouve dans les Lettres de notre jeune Poëte, à M. H. Cromwel, qui étoit leur ami commun, divers traits ſur ce ſujet, qui font honneur à ſon caracté-

(1) Lett. XXV. du 27 Avril 1710.

re : « ſachant combien vous l'aimez, *lui* » *dit-il* (1), me ſera-t-il permis de vous » ouvrir mon cœur, pour vous dire que » quelqu'un a inſinué des fauſſetés ſur mon » ſujet à M. Wycherley, qui, à ce que » je crains, y a tant ſoit peu prêté l'o- » reille. Si cela eſt, il ſera puni de ſa » crédulité plus ſévérement que je ne » voudrois, par la liaiſon qu'il a formée » avec un malhonnête homme ». Il paroit par cet endroit, que Wycherley avoit déja commencé à être prévenu contre M. *Pope*, avant que celui-ci exerçât ſa Critique ſur ſes Poéſies, ce qui acheva ſans doute de l'indiſpoſer ; de ſorte qu'il rompit aſſez bruſquement, comme on peut le voir dans ce que M. *Pope* en écrivoit à M. Cromwel (2). « Jeſpére que M. Wy- » cherley ne prendra pas en mauvaiſe part » que je lui offre mes ſervices, quoiqu'il » m'ait marqué dans ſa derniére Lettre, » qu'il *alloit ſortir de ville, & que juſ-* » *qu'à ſon retour il étoit mon Serviteur*, » &c. Je conjecture par votre Lettre, » qu'il eſt encore avec vous, & je vous » prie de l'aſſurer, (ce que vous pouvez » faire ſans bleſſer les loix de la vérité, » & celles de l'honneur), que j'ai eu tou- » jours pour lui tout le reſpect & toute » l'affection imaginables. J'ignore juſqu'à » cette heure ce qui l'a aliéné de moi ; » mais je ſais bien qu'à l'avenir, il peut » être en ſûreté mon Ami, aucune in-

(1) Lett. à Mr. H. Cromwell. Let. X. du 19 Octobre 1709.

(1) Lett. X X. du 28 Octobre 1710.

» vitation de ſa part n'étant capable de » m'engager à lui dire librement mon » avis. Je n'aurois jamais cru un hom- » me aſſez ſoupçonneux pour ſe défier » de ſa propre expérience au ſujet d'un » Ami. N'ajoûter foi à perſonne, eſt » peut-être une maxime de prudence, ou » plutôt de ſûreté, mais cette maxime » n'a rien de généreux. *Je ne connois* » *qu'une ſeule maniére de ne rien riſquer* » *dans les liaiſons qu'on forme, qui eſt,* » *non de cacher ce que nous faiſons ou di-* » *ſons, mais de ne rien dire, ni faire,* » *qui ait beſoin d'être caché*; & j'oſe af- » firmer hardiment que je me ſuis con- » duit de cette maniere envers M. Wy- » cherley. Mais je lui pardonne ſa ja- » louſie, qui lui eſt devenue comme na- » turelle, & ne ſerai jamais ſon ennemi, » quelque choſe qu'il diſe de moi ». Soit que Wycherley eût honte de ſon procédé dans la ſuite, ſoit que M. Cromwel l'eût fait revenir de ſes préventions, il paroît, par quelques-unes des Lettres de ce Gentilhomme, que Wycherley témoignoit de grands ſentimens d'eſtime pour M. *Pope*.

Ce fut à l'âge de ſeize ans que celui-ci compoſa ſes *Paſtorales* : il les communiqua à ſes amis, qui tous le preſſérent de les faire imprimer, en témoignant combien ils les goûtoient. M. Walsh, à qui Wycherley les avoit envoyées, lui écrivit en ces termes (1). « J'en ai fait pluſieurs fois

(1) Lettres de M.

» la lecture avec une extrême satisfaction. Walsh, *Lett.* I. du 20 Avril 1705.
» La Préface est judicieuse & très-savan-
» te, & les vers faciles & tendres. L'Au-
» teur semble avoir un génie tout parti-
» culier pour cette espéce de Poésie, &
» un jugement bien supérieur à l'âge qu'il
» avoit, lorsqu'il composa ces Eglogues.
» Il a emprunté librement des Anciens,
» mais ce qu'il y a mêlé du sien, n'est nul-
» lement au dessous de ce qu'il a pris d'eux.
» On peut dire sans flatterie, que Virgi-
» le n'a rien écrit de si bon à cet âge ».
Ces Pastorales, quoique composées en 1704, ne parurent qu'en 1709. L'Auteur recueillit pendant cet intervalle les avis des gens de goût; car, comme il le disoit lui-même (1), *nul Ecrivain ne prenoit plus de soin de ses Ouvrages avant l'impression, ni ne s'en inquiétoit moins ensuite.* On peut juger de sa maniere de penser sur la correction, parce qu'il écrivoit à M. Walsh (2). « Je suis convaincu com-
» me vous, qu'on peut trop corriger;
» car en Poésie, aussi bien qu'en Peintu-
» re, tant de couleurs, appliquées l'une
» sur l'autre, ôtent à une piéce son éclat
» & ses graces. D'ailleurs, c'est une cho-
» se monstrueuse, que de vouloir que
» tout soit également beau : quelques
» parties doivent être bien moins ornées
» que le reste; & rien n'est plus ridicule
» qu'un Ouvrage, dont les pensées, quoi-
» que tout à fait différentes de nature,

(1) Dans le *Guardian*, Vol. I. N°. 40. ce Discours n'a point été traduit dans le *Mentor Moderne*.

(2) Lett. III. du 2 Juillet 1706.

» ſemblent toutes de niveau.... Je ſuis » auſſi d'opinion que les premieres penſées » ſont quelquefois les meilleures. » Dans la même Lettre il conſulte M. Walsh ſur un point aſſez délicat, ſavoir juſqu'où la liberté d'emprunter peut s'étendre. « J'ai *dit-il*, quelquefois défendu » cette liberté, en diſant, qu'en fait de » conception, il y a moins de génie à dire des choſes qui n'ont jamais été dites » auparavant, qu'à exprimer mieux celles » qui ont été dites le plus ſouvent; & » que les Auteurs qui empruntent de leurs » Maîtres, reſſemblent aux arbres, qui » d'eux-mêmes produiroient ſeulement une » ſorte de fruits, mais étant entés ſur » d'autres, en portent de différentes ſortes..... Je vous prie de me dire franchement, ſi je n'ai pas étendu cette liberté trop loin dans ces Paſtorales ». La Réponſe de M. Walsh mérite d'être luë. Il paroît par une Lettre que M. *Pope* lui écrivit dans le même-tems, qu'il étoit non ſeulement très-attentif, mais encore fort en état de perfectionner la Poéſie Angloiſe; on y trouve des réflexions très-fines ſur l'harmonie des vers. « Il y » a, *dit-il*, (1) indubitablement certaines délicateſſes, leſquelles, quoique » négligées, même par des Verſificateurs » corrects, ne laiſſent pas, ſuivant moi, » de mériter quelque attention. 1. Il ne » ſuffit pas que rien ne choque l'oreille: » un

(1) Lett. VI. du 22 Octobre 1706.

» un Poëte doit outre cela adapter les
» ſons, auſſi bien que les paroles, aux
» choſes dont il traite. De ſorte qu'il y
» a, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, un ſtyle
» de ſon. Par exemple, en décrivant un
» ruiſſeau qui coule, le ſon des mots
» doit être comme une image de l'action
» du ruiſſeau, au lieu que la deſcription
» du mouvement impétueux d'un torrent,
» doit avoir quelque choſe de plus rude
» & de plus fort. Cette régle ſe trou-
» ve obſervée par-tout dans Homére &
» dans Virgile, & nulle part ailleurs,
» que je ſache, d'une maniere un peu
» marquée..... Il eſt rare de voir la
» choſe réduite en pratique, quoique rien
» ne contribue plus merveilleuſement à
» offrir les objets mêmes à l'imagination
» du Lecteur. La fameuſe Ode, qui a
» pour titre, la Fête d'Alexandre, com-
» poſée pour le jour de Ste. Cécile, nous
» fournit un exemple admirable de l'ob-
» ſervation preſque continuelle du Pré-
» cepte dont il s'agit (*a*). 2. Toute oreil-

(*a*) M. Pope auroit trouvé, dans pluſieurs de nos Poëtes François, ce Précepte mis en pratique: je n'en citerai que deux ou trois exemples, que ma mémoire me préſente: le P. Sanlec, dans ſon *Art de prêcher*, m'en fournit plus d'un :

Souvent la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde ſyllabe eſt une heure à paſſer.

Et plus bas, parlant du viſage, il dit:

» le délicate doit, ſi je ne me trompe,
» avoir obſervé que dans les vers Anglois
» de dix ſyllabes, pourvu qu'ils ſoient ai-
» ſés & coulans, il y a naturellement une
» pauſe à la quatriéme, à la cinquiéme,
» ou à la ſixiéme ſyllable. Ce ſont-là au-
» tant d'endroits de repos pour l'oreille:
» la ſeule attention néceſſaire eſt de varier
» ces endroits où il le faut.... Je m'i-
» magine, que pour conſerver l'harmonie
» & la variété, la pauſe ne doit pas ſe
» trouver à la quatriéme ſyllabe, ou à
» la ſixiéme, plus de trois fois de ſui-
» te, ſans l'interpoſition d'un autre, ſans
» quoi l'oreille ſeroit fatiguée de cette
» uniformité de ton, au moins la mien-
» ne s'en laſſeroit. Pour ce qui eſt de la
» pauſe placée à la cinquiéme ſyllabe,
» elle déplaît moins, & peut revenir plus
» ſouvent à cauſe que le vers où elle ſe
» trouve, a quelque choſe de moins lan-
» guiſſant..... 3. Je voudrois qu'on
» ne fit uſage de vers Alexandrins qu'avec

Un profond caractére y grave la vieilleſſe,
Comme un Crayon léger y trace la jeuneſſe.

Boileau finit le ſecond Chant du Lutrin par ces vers :

La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche, à ce mot, ſent ſa langue glacée,
Et, laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Si je ne me trompe, on trouve-là *le ſtile de ſon* » dont parle M. Pope.

» diſcrétion, & lorſque cette liberté » pourroit être juſtifiée par quelque raiſon importante.... Je ſuis du même » ſentiment au ſujet des triples rimes. » 4. J'en dis autant de la répétition des » mêmes rimes, à quatre ou ſix lignes l'une de l'autre : c'eſt une monotonie deſagréable à l'oreille. 5. Des vers, formés de monoſyllables, à moins que les » mots n'en ſoient diſpoſés avec beaucoup » d'art, ont quelque choſe de dur & d'ennuyant : Cependant ils ſont ſuſceptibles » d'une grande beauté, pour exprimer » de la Mélancolie, de la Lenteur & du » Travail ». En voilà aſſez pour faire connoître avec combien de délicateſſe notre jeune Poëte travailloit.

Les *Paſtorales* de M. Pope, parurent en 1709, dans le ſixiéme Volume du Recueil de Poéſies, imprimées chez Tonſon. Elles ſont au nombre de quatre, ſuivant l'ordre des ſaiſons. La premiére, ou le *Printems*, eſt dédiée au Chevalier Trumbull ; elle eſt faite à l'imitation de la III. & de la VII. de Virgile. La ſeconde, ou l'*Eté*, eſt adreſſée au Docteur Garth. La troiſiéme, ou l'*Automne*, eſt adreſſée à Wycherley. La quatriéme, ou l'*Hyver*, eſt en mémoire de Madame Tempeſt. C'étoit une Dame d'une ancienne famille de la Province d'York. M. Walsh avoit beaucoup de conſidération pour elle ; car après avoir célébré ſon mérite dans une Elégie

Paſtorale, il ſouhaita que M. Pope en fit autant. « J'ai compoſé, *lui écrit-il* (1), „ une Eglogue ſur la mort de Madame „ Tempeſt, & ſerois charmé que vous vou- „ luſſiez tourner votre quatriéme Paſto- „ rale de façon à paroître avoir eu deſſein „ d'honorer la mémoire de cette Dame, „ à moins que vous ne vous ſoyez propo- „ ſé d'en immortaliſer quelque autre „. Elle mourut la nuit du grand orage en 1703, & le tour général de cette Eglogue fait alluſion à cette particularité.

(1 Lett. V. du 9 *Septembre* 1705.

Le Diſcours qui eſt à la tête des Paſtorales eſt judicieux & inſtructif. Il parut dans le même tems des Paſtorales d'un autre Poëte nommé Philips, & la concurrence fit naître, comme c'eſt l'ordinaire, de l'éloignement entre les deux Auteurs. M. Pope ſemble d'abord n'avoir eu aucune jalouſie ſur ce ſujet, comme on en peut juger par ce qu'il diſoit à M. Cromwel (2). « Par rapport aux Paſtorales de M. „ Philips, je crois que la premiere eſt „ ſans comparaiſon la meilleure, & la ſe- „ conde la plus mauvaiſe; la troiſiéme, „ n'eſt preſqu'une traduction du Daphnis „ de Virgile. Je ne veux point prévenir „ votre jugement ſur le reſte, & me con- „ tenterai d'obſerver, que dans ſon Eglo- „ gue du Roſſignol, ce qu'il dit du Muſicien „ jouant de la harpe, n'eſt pas aſſez ſim- „ ple pour une Paſtorale, ſur-tout ſor- „ tant de la bouche d'un Berger. Si le

(2) Lettres à M. H. Cromwell. Lettre XX.

„ Poëte avoit parlé lui-même, la choſe „ auroit été différente. Je conviens ce- „ pendant avec l'Auteur du *Babillard*, „ que nous n'avons pas de meilleures Eglo- „ gues dans notre Langue. Il y a une pe- „ tite Piéce du même Auteur (1), ſur l'Hy- „ ver de 1709, à Copenhague. La Deſ- „ cription en eſt poëtique, & je vous en „ recommande la lecture „. Je conjectu- re que M. *Pope* fut piqué des louanges exceſſives que le Chevalier Steele donna à Philips. Le Chevalier publia, dans le *Guardian*, divers Diſcours ſur la Poéſie Paſtorale (2), dans leſquels il ne dit pas le mot des Paſtorales de M. *Pope*, & loue beaucoup Philips, juſqu'à finir une eſpéce d'Allégorie ſur ce ſujet, en ces termes : „ Corydon & Amarillis menérent enſemble „ une vie longue & heureuſe, & ils gou- „ vernérent toutes les vallées de l'Arca- „ die. Leur poſtérité a été compoſée de „ perſonnes qui ont vécu très-long-tems, „ puiſque quatre de leurs deſcendans ont „ ſuffi pour remplir l'eſpace de plus de „ deux mille années, ſavoir leur fils & „ unique héritier *Théocrite*, qui a laiſſé „ l'empire de l'Arcadie à *Virgile*, dont le „ ſucceſſeur a été nommé *Spenſer*, qui, „ dans nos jours a diſpoſé de l'héritage „ de ſes Ancêtres, en faveur de ſon fils „ aîné *Philips* „. C'étoit-là ſans doute, faire tort à M. *Pope*, qui s'en reſſentit ; il fournit au *Guardian* un Diſcours, qui

(1) Voy. le *Babillard*, Tome I. p. 197.

(2) On les trouve dans le I. Vol. de la Traduction de cet Ouvrage, ſous le titre le *Mentor Moderne*.

eſt une comparaiſon ironique de ſes Paſtorales avec celles de M. Philips, & qu'il conclut en faiſant alluſion au paſſage que nous venons de citer. " Enfin, admirons „ l'élégance de ſa dialecte, qui ſuffit ſeule pour démontrer qu'il eſt *le fils aîné* „ *de Spenſer*, & notre ſeul vrai Acardien. „ Je conſeillerois volontiers à tous ceux „ qui ſe mêlent d'écrire des Paſtorales, de „ s'attacher uniquement à bien parler le „ langage du lieu qui les a vu naître. „ Spenſer ſemble avoir été dans la même „ idée, ayant placé la ſcéne d'une de ſes „ Eglogues, dans la Principauté de Galles. Après tout ce que je viens de dire, j'oſe me flatter qu'on ne me taxera „ pas d'injuſtice, de n'avoir pas mis M. „ *Pope* dans la Claſſe des Auteurs qui ont „ fait des Eglogues : puiſqu'après tout „ nous en avons agi de même envers Moſchus & Bion ; ce qui n'empêche pas „ qu'on ne puiſſe dire des Eglogues de „ *Pope*, auſſi bien que de quelques-unes „ des Eglogues de Virgile, que, ſuivant „ l'idée que nous avons donnée de cette „ ſorte de Poéſie, elles ne ſont rien moins „ que des Paſtorales, mais quelque choſe de meilleur „. On ſera moins ſurpris que notre Poëte fut jaloux de ſes Paſtorales, quand on ſaura qu'il les regardoit comme ſupérieures à ſes autres Poéſies, dont aucune, à ſon avis, n'eſt auſſi correcte pour la verſification, ni auſſi harmonieuſe.

On doit ranger encore parmi les Paſtorales de M. *Pope* une Eglogue ſacrée, intitulée *le Meſſie* ; notre Poëte, en liſant divers paſſages du Prophéte Eſaie, qui annoncent la naiſſance du Sauveur, & les félicités de ſon régne, fut frappé de pluſieurs traits de conformité entre les penſées de l'Auteur ſacré, & celles qui ſe trouvent dans *le Pollion* de Virgile : c'eſt ce qui l'engagea à travailler ſur ce ſujet, & à célébrer la naiſſance du Meſſie dans cette Eglogue, qui réunit tout ce que l'on peut concevoir de plus ſublime dans les images, & de plus noble dans la verſification : Pope ſuit Eſaïe, & ſurpaſſe Virgile. Le Chevalier Steele lui écrivit à l'occaſion de cette Piéce la Lettre ſuivante (1). " Je ſuis
" en retraite ici, entre Hamſtead & Lon-
" dres, dans une maiſon où le Chevalier
" Sedley eſt mort. Cette circonſtance m'a
" fait tomber dans une profonde rêverie
" au ſujet des occupations que ſe don-
" nent les gens d'eſprit. On a dit de Sed-
" ley, *qu'il avoit eu le talent d'inſpirer*
" *des deſirs à la chaſteté même.* Mais ſans
" porter un jugement peu charitable ſur
" la ſitation actuelle de cet Auteur, j'o-
" ſerois aſſurer qu'il aimeroit mieux qu'on
" eût dit de lui qu'il avoit le talent de
" faire cette noble priere : *ô toi, qui tou-*
" *chas d'un charbon de feu les lévres d'E-*
" *ſaïe, daigne animer ma foible voix !* (2)
" (2). J'ai examiné chaque verſet auquel

(1) *Lettres de différente perſonnes*, &c. Lettre I. du 1 *Juin* 1712.

(2) C'eſt l'invoca-

tion de l'Eglogue intitulée *le Meſſie.*

„ vous faites alluſion, & je penſe que „ vous avez parfaitement rendu toute la „ ſublimité du Texte Sacré, ſur-tout à „ cet endroit : *Quel cri d'allégreſſe s'eſt „ fait entendre au deſert - & - les loups „ paîtront l'herbe tendre avec les agneaux.* „ Il n'y a qu'un ſeul endroit que je crois „ au deſſous de l'original, *il eſſuie les „ larmes pour jamais de nos yeux.* Cela „ eſt bien ; mais il y a plus de feu poéti- „ tique dans l'expreſſion du Prophéte, „ l'*Eternel eſſuiera les larmes de tous les „ yeux.* Si vous êtes de mon ſentiment „ ſur cet article, changez-le par maniere „ de paraphraſe ou autrement. Votre „ Poëme l'emporte déja ſur le *Pollion* „. M. *Pope* profita de la remarque de ſon ami, & mit, *il eſſuie toute larme de tous les yeux.* Le Traducteur François de cette Piéce & des Lettres, a manqué d'y rendre ce ſens, & il n'a pas non plus exprimé la remarque de M. Steele dans ſa Lettre. Ce qui nous a obligé de rectifier cet endroit : M. Pope avoit mis d'abord :

He vvipes the tears for ever from our eyes.

Et il a corrigé de cette maniere,

From ev'ry face he vvipes off ev'ry tear.

La Forêt de Windſor, déjà célébre par Cowley & Denham, & le ſéjour de M. *Pope*,

Pope, méritoit bien qu'il l'immortaliſât dans ſes vers. On ne peut lire cette Piece ſans reſſentir preſque les mêmes tranſports que l'Auteur. On y admire également les deſcriptions, les images, les portraits ; tout y eſt animé. On ſemble voir ce Chien qui, guidé par l'eſpérance, devance ſon Maître ; tantôt il s'empreſſe à parcourir les ſillons, tantôt averti par l'odorat, il ſe couche, & fixe ſa proie. Ce Cheval impatient, qui bat du pied, dévance ſa cource, & regrette mille pas qu'il perd, ſans en avoir encore fait un ſeul. Ce jeune Chaſſeur, qui, plus impétueux que ſon Courſier, le preſſe, ſe penche ſur ſa tête, vole, & voit fuir la terre devant lui. Que de graces dans l'épiſode de la Nymphe Lodone, transformée en fleuve ! Que de beautés dans l'éloge des grands Hommes & des Héros dont la Forêt de Windſor fut la terre natale, ou le dernier ſéjour ! Quel feu ſur-tout dans le morceau qui roule ſur Cowley & Denham (*a*) ! « Nymphes ſacrées, qui poſſé-
» dez mon cœur, qui m'inſpirez les plus
» vifs tranſports, & dont la vue me ra-
» vit : Muſes, tranſportez-moi dans des
» lieux ſombres & écartés, ſur des ga-
» zons verds, ſur les bords de la Tamiſe,
» où regne la fraîcheur ; ou ſur *Coopers-*

(*a*) Voyez les Articles de ces deux Poëtes dans le *Nouveau Dictionnaire Hiſt. & Crit.* de M. *de Chaufepié.*

» *Hill* (1), où vous aimez à folâtrer » (*Coopers-Hill*, où croîtront des guir- » landes immortelles, tant que la monta- » gne ſubſiſtera, & que la Tamiſe fera » rouler ſes flots). Il me ſemble que j'er- » re dans des allées conſacrées ; j'entends » dans l'éloignement des ſons harmonieux » qui ſemblent mourir le long du bois. » Guidé par le ſon, je paſſe de bocages » en bocages, rendus reſpectables par des » Poëtes divins ; ici DENHAM fit entendre » majeſtueuſement ſes premiers accens ; » là COWLEY chanta pour la derniere fois. » O perte prématurée ! quelles larmes le » Fleuve ne verſa-t-il pas à la vue de la » triſte pompe funébre, lorſqu'elle paſſa » ſur ſes rives ? Ses Cygnes abbattus ex- » pirent à chaque ton, & les Muſes ſuſ- » pendirent leurs lyres aux ſaules. Depuis » que l'inexorable ſort a étouffé les cé- » leſtes accens de leur voix, la Forêt ne » reſonne plus, les bocages ſont dans la » triſteſſe. Qui charmera déſormais les » ombrages où COWLEY montoit ſa lyre, » & où l'aimable DENHAM chantoit ».

(1) Denham a célébré cet endroit dans un Poëme du même nom, c'eſt à quoi Pope fait alluſion.

J'ai rapporté ce morceau, parce que le Traducteur François (2) de cette Piéce m'a paru s'être donné une trop grande liberté en le traduiſant, comme l'on pourra en juger, en comparant ma traduction avec la ſienne. La premiére partie de ce petit Poëme, eſt de l'année 1704 ; & la ſeconde, qui renferme les éloges, eſt de

(2) Il s'agit du Traducteur de Hollande : car le Poëme dont il s'agit, a

1713. Ce fut auſſi alors que l'Auteur l'adreſſa à Milord Lansdown, comme on le voit par une Lettre à ce Seigneur du 10 Janvier 1712 -- 13. « Je vous fais, *lui* » *dit-il*, mes très-humbles remercimens, » d'avoir ajouté à mon Poëme de la Fo- » rêt de Windſord, ſon plus grand or- » nement, en permettant que la tête ſoit » parée de votre nom ».

En 1708 M. *Pope* fit une *Ode pour le jour de Ste Cécile*, qui eſt une des plus belles pieces en ce genre. Elle eſt en ſept ſtrophes. La premiere exprime par des vers ſonores, & de différentes meſures, les divers tons des inſtrumens, & leurs différens effets ſur l'ame. Leur pouvoir ſur les différentes paſſions de l'ame fait le ſujet de la ſeconde. Le Poëte décrit dans la troiſiéme le pouvoir des ſons, pour inſpirer l'héroïſme en particulier, & là il fait entrer l'expédition des Argonautes. Le voyage d'Orphée dans le ſéjour des Ombres occupe les trois ſtrophes ſuivantes. On y voit les ſupplices des damnés, ſuſpendus à l'approche du Poëte, le cœur des Divinités infernales fléchi par ſes accens, ſes regrets, ſon déſeſpoir, après avoir perdu pour la ſeconde fois ſon Epouſe, les fureurs des Bacchantes :

Il meurt : je l'apperçois....
Mais ſes derniers accens ſont pour ſon Eurydice ;
Eurydice, dit-il d'une tremblante voix. (1)

(1) Ces vers ſont de M. Maty.

a été traduit auſſi en France à la ſuite des Paſtorales, & imprimé à Paris en 1753 in-12. Le Traducteur de France n'a rien ſupprimé mais a manqué le ſens de ſon Auteur en quelques endroits. L'un & l'autre paroiſſent n'avoir pas ſenti l'allusion au Poëme de *Denham* intitulé *Coopers-Hill*.

Enfin la ſeptiéme & derniére ſtrophe décrit l'influence de la Muſique, & ſur-tout de l'Orgue, dont Cécile fut l'inventrice dans les Hymnes ſacrés.

Ceſſez, Poëtes vains, vos profanes concerts;
Cécile ſeule nous enflamme;
Orphée arrache à peine une ombre des Enfers,
Aux Cieux, avec ſes ſons, elle éléve notre ame. (1)

(1) Vers du même.

M. Maty (2) juge que, quelque belle que ſoit cette Ode, celle de Dryden ſur le même ſujet l'emporte : & il remarque que M. Pope lui rend juſtice dans ſon *Eſſai ſur la Critique*, lorſqu'il décrit le pouvoir d'un Muſicien ſur le cœur d'Alexandre : & ajoute-t-il, *Dryden nous fait ſentir ce que put Timothée.*

(2) Jour. Brit. *Sept* 1751. p. 27. 28.

And what Thimotheus wvas is Dryden *now.*

Ce vers a échappé à M. du Reſnel, qui ne l'a point rendu. Dryden en effet a pris pour ſon ſujet la ſucceſſion des divers accens de Thimothée, & celle des paſſions, qui avec eux s'élévent dans l'ame d'Alexandre. Choix heureux ! dit M. Maty, que rien ne pouvoit égaler, & qu'eut apparemment fait M. Pope, s'il avoit écrit le premier. Cette Ode n'eut pas un ſuccès brillant à Londres, quand elle y fut chantée, ce qui dégoûta notre Poëte pour jamais de ce genre. M. l'Abbé Yart obſerve très-bien, « qu'il avoit fait ces vers

» pour être mis en Muſique, & qu'ils y » étoient peu propres : ils avoient, *dit-il*, » une harmonie trop réelle, trop ſenſible, » & trop diſtincte de celle du chant des » inſtrumens. Quand ces deux ſortes d'har- » monies ne ſont point d'accord l'une avec » l'autre, l'oreille eſt partagée ; il n'y a » plus d'uniſſon. Il faut que les mots ſoient » ſonores, mais que leurs ſons ne ſervent » qu'à ſoutenir & étendre l'éclat de la » voix ».

Délaſſons le Lecteur, chemin faiſant, par une petite aventure que M. Pope eut en 1709 dans une voiture publique ; on verra qu'il ſavoit s'égayer, & ſi je ne me trompe, elle eſt aſſez legérement narrée, car c'eſt ſa propre relation que je vais donner. Il écrit à M. Cromwell en ces termes (1). « Le matin que je vous » ai quitté, je me ſuis trouvé, comme je » l'avois prédit, tout ſeul dans un coche » fort incommode. Quel triſte échange » de la compagnie de la veille ! J'eus re- » cours à un Livre, la ſeule reſſource » qui me reſtât, & je commençois à faire » connoiſſance avec vos Moraliſtes. Mais » à peine en avois-je reçu quelques froi- » des conſolations ſur les déſagrémens de » la Vie, & ſur l'incertitude des choſes » humaines, quand je m'apperçus que ma » voiture venoit de s'arrêter, & entendis » de côté la terrible nouvelle, qu'une » femme malade alloit entrer dans la voi-

(1) Lettre VIII. du 17 Juillet 1709.

» ture. J'en fus bien fâché : mais muni
» tout récemment du ſecours de la Phi-
» loſophie, je réſolus de ſupporter con-
» ſtamment le pire de tous les maux, une
» femme malade. Ce me fut à la vérité
» une eſpéce de conſolation, quand je
» connus par ſa voix & par ſa maniere de
» ſe mettre, qu'elle étoit jeune, & une
» perſonne de façon ; mais elle n'eut pas
» plus tôt ôté ſa coëffe, que je vis un char-
» mant viſage, &, ce qui augmenta ma
» ſurpriſe, que je m'entendis ſaluer par
» mon nom. Jamais je n'ai eu plus ſujet
» de me plaindre de la Nature, qui m'a
» donné une vue courte, que dans ce
» moment, où je ne pouvois abſolument
» me rappeller d'avoir vu ces beaux yeux
» qui me connoiſſoient ſi bien. Je n'avois
» pas encore eu le tems de trahir mon igno-
» rance, que ma jeune Beauté me dit avec
» une aimable ingénuité, qu'elle demeu-
» roit dans notre voiſinage, & que, ma-
» riée depuis peu, elle avoit été conſul-
» ter les Médecins en Ville, & s'en re-
» tournoit à la Campagne, pour eſſayer
» ce que le bon air & un époux ſeroient
» capables de faire pour ſa ſanté. Il faut
» que vous ſachiez que mon pere m'a
» quelquefois recommandé l'étude de la
» Médecine, mais que l'ambition d'être
» Médecin n'a jamais trouvé place dans
» mon ame, que dans cet inſtant. Je riſ-
» quai de lui preſcrire quelques fruits,

» que j'avois par hazard dans le Coche,
» & qu'elle accepta avec d'autant plus de
» plaiſir, que les Médecins les lui avoient
» défendus. En un mot, je la tentai, &
» elle mangea. Raſſuré par le ſuccès, &
» enhardi outre cela par un exemple ſo-
» lemnel, j'imitai encore la galanterie de
» l'ancien Serpent, & en dépit de ma fi-
» gure, je l'entretins avec toute la gaieté
» qui me fut poſſible ; ce qui produiſit
» un ſi bon effet, qu'en moins d'une heu-
» re elle ne ſentit plus aucune incommo-
» dité : ſon teint reprit ſa couleur natu-
» relle, & elle eut la bonté de m'avouer
» que ma recette l'avoit guérie ſur le
» champ : en un mot, je fis le plus agréa-
» ble voyage du monde ».

M. *Pope* n'étoit pas de ceux qui rougiſſent de leurs défauts naturels : peu avantagé du côté des agrémens du corps, il étoit le premier à en badiner, auſſi bien que de la délicateſſe de ſon tempérament. C'eſt à cela qu'on eſt redevable de deux Diſcours qui ſe trouvent dans le *Mentor Moderne* (1), où il raille ſur la petiteſſe de ſa taille, en faiſant le détail d'une Coterie de petits. On trouve un trait fort plaiſant ſur le même ſujet dans une de ſes Lettres à M. Cromwell (2) : « la mort a » exercé tout nouvellement ſon empire » ſur quelques perſonnes de ma taille. » J'apprends que Milord Lumley, & M. » Litton, m'ont devancé ; & quoique je

(1) Ce ſont les 75 & 76 de la Traduction Françoiſe.

(2) Lettre XIV. du 24 *Juin* 1710.

» puiſſe préſentement, ſans vanité, m'eſ-
» timer la plus petite choſe en Angleterre,
» qu'on puiſſe appeller un Homme, je vois
» cependant avec une eſpéce de chagrin,
» que deux Héros de ma taille ſoient morts
» honteuſement dans leurs lits ; au lieu
» qu'il auroit mieux convenu qu'ils euſſent
» péri en combattant contre un armée de
» Grues, ces anciens ennemis de nos ancê-
» tres les Pygmées. Vous autres Géans
» ne vous mettez guéres en peine des
» accidens que nous autres *homunciones*
» *ſeſquipedales* éprouvons. La choſe néan-
» moins vous intéreſſe plus que vous ne
» penſez, puiſque tous les Médecins con-
» viennent que la mortalité parmi les gre-
» nouilles menace les hommes d'une mala-
» die épidémique ». Le portrait qu'il fait
(1) Lettre XI. du 10 *Avril* 1710. (1) de ſes voiſins de la Campagne, a du raport encore à ce ſujet, & fait voir qu'il avoit le talent de peindre les hommes, comme nous aurons occaſion de le faire voir dans la ſuite d'une façon plus particuliere : « On me regarde dans le voiſinage
» comme un homme bien intentionné ; à
» la vérité pas grand Chaſſeur, mais qui
» admire beaucoup cet exercice, & par
» malheur n'a pas la conſtitution aſſez
» forte pour s'y adonner, & pour boire.
» Ils diſent tous que c'eſt une pitié que je
» ſois ſi maladif, & je penſe que c'eſt une
» pitié qu'ils ſe portent ſi bien. Au reſte,
» je ne dis rien qui puiſſe détruire la bon-

» ne opinion qu'ils ont de moi : Je n'ai
» pas cité un ſeul Auteur Latin depuis
» que je ſuis ici, mais ai appris ſans livre
» une chanſon de M. Thomas Durfey,
» qui eſt le ſeul de vos Poëtes dont on
» faſſe cas dans ce Pays. Il fait toute la
» joie de nos fêtes, & ſans lui il y au-
» roit une telle diſette de chanſons, que
» je crains qu'on obligeroit le Miniſtre,
» ou moi, à en compoſer quelques-unes.
» Tout homme, de quelque qualité qu'il
» ſoit, eſt le très-bien venu à la meilleure
» table de notre Nobleſſe de Campagne,
» pourvu qu'il ſache quelques rapſodies
» de Durfey par cœur : de ſorte qu'on
» peut tenir à ſon égard le même langage
» qu'on adreſſa autrefois à ceux qui dé-
» crioient Homére. Quoi ! quelqu'un oſe-
» ra-t-il dire du mal de celui qui a donné
» à *manger* à tant d'hommes (déſignant
» par ces mots les Rapſodiſtes qui ſub-
» ſiſtoient de la répétition de ſes vers).
» On dira avec autant de juſteſſe, relati-
» vement à M. Durfey : quelqu'un oſera-
» t-il mépriſer celui qui a donné à *boire*
» à tant de gens ? Hélas ! Monſieur,
» c'eſt-là une gloire à laquelle ni vous
» ni moi ne pourrons jamais prétendre :
» ni vous avec votre Ovide, ni moi avec
» mon Stace, ne pouvons arracher à tous
» les Gentilshommes Campagnards, une
» marque de contentement, ou un éclat
» de rire d'admiration. Ces choſes-là, di-

» roient-ils, ſont trop ſavantes : pour-
» quoi ne pas s'en tenir à des vers amou-
» reux ? Mais qu'on nous donne notre
» ancien M. Durfey ».

L'Ode pour le jour de Ste Cécile n'eſt pas la ſeule piéce Lyrique, qui ſoit ſortie de la plume de notre Auteur. On a encore de lui deux Chœurs, faits pour la Tragédie de Shakeſpear, intitulée *Brutus*, miſe au Théâtre par le Duc de Buckingham ; ce fut à la priere de ce Seigneur, que M. Pope les compoſa, & en ſuppléant à ce qui manquoit à la Piece, ils en faiſoient paroître d'autant plus le foible. Notre Auteur avoit ébauché quelques autres morceaux dans le même goût, mais le caractére de ceux qui dirigeoient les Théâtres, le fit renoncer bientôt à cette ſorte de compoſition. Il eſt vrai que l'on prétend qu'il a eu part à la plus ancienne Piece connue ſous le nom d'*Oratorio* en Angleterre, qui eſt celle d'*Eſther* ; on aſſure qu'elle eſt de Meſſieurs Pope & Arbuthnot, & miſe en Muſique par M. Handel. Elle fut exécutée vers l'an 1720 dans la Chapelle du Duc de Chandos à *Canons*, lieu ſitué à environ dix milles de Londres, où ce Seigneur avoit une belle maiſon, dans laquelle il entretenoit autrefois un nombre conſidérable d'habiles Muſiciens (1). On dit auſſi qu'il y a des traits de la façon de M. Pope dans l'*Opéra des Gueux*, qui eſt de M. Gay ſon ami (2).

(1) Bibl. Britann. Tom. XV. p. 62. 63.
(2) Ibid. p. 56.

Notre Auteur n'a pas jugé à propos de conſerver, parmi ſes Ouvrages, un *Rondeau* qui eſt le premier qui ait jamais été compoſé en Anglois, & qu'il envoya à M. Cromwell (1). S'étant trouvé en compagnie, une Dame le railla ſi vivement ſur ſa figure, qu'elle lui fit perdre contenance; il réſolut de s'en venger, & quelques jours après il lui préſenta, dans une autre compagnie, le Rondeau en queſtion, qui eſt un peu gaillard. En l'envoyant à M. Cromwell, il badine ſur la maniere, dont les Erudits de profeſſion diſcutent quelquefois des choſes ſur leſquelles on ne peut rien dire de certain : je penſe, *dit-il*, que » cette ſorte de Piece n'a été connue, ni » des Grecs ni des Romains, car non- » ſeulement Macrobe, mais auſſi Hygin, » n'en font pas la moindre mention. Quel » ques Savans s'imaginent que c'étoit une » eſpéce de Rondeau, que les Soldats » Gaulois chantérent lorſque Cæſar triom- » pha des Gaules .... *Gallias Cæſar ſube-* » *git*, &c. au rapport de Suétone, & en » dérivent ainſi l'origine des anciens Gau- » lois ; mais c'eſt une erreur, les mots » n'y étant point rangés ſelon les régles » du Rondeau, telles que Clément Ma- » rot les a preſcrites. Si vous dites que » cette chanſon des Soldats n'a été qu'u- » ne ébauche groſſiere de ce genre de Poë- » me, & par conſéquent imparfaite, ni » Heinſius ni moi, ne ſaurions adopter

(1) Lett. XIV. du 24 *Juin*, 1710. Le Rondeau ſe trouve dans cette Lettre, dans l'Original Anglois : le Traducteur François a ſupprimé ce qui y a donné occaſion.

„ ce ſentiment, d'où j'infére que nous „ n'en pouvons rien dire de certain „.

(1) Jour. Britann. *Sept.* 1751. p. 29.

On a très-judicieuſement remarqué (1) que la plupart des jeunes gens qui commencent à écrire, le font ſouvent ſans avoir des principes fixes qui les dirigent. Que c'eſt en compoſant qu'ils s'inſtruiſent, & que leurs fautes leur découvrent les régles. M. *Pope* n'a point été dans le cas; on ne peut douter qu'il n'ait fait une étude approfondie des régles dans le tems même qu'il en faiſoit uſage dans ſes compoſitions. Il n'avoit que vingt ans lorſqu'il compoſa ſon *Eſſai ſur la Critique*. „ Au feu, à l'imagination, à la legéreté „ de l'Ouvrage, vous reconnoiſſez le jeu„ ne homme : à la ſolidité, à la juſteſſe, „ à la correction, qui y regnent, vous „ jugeriez que c'eſt un fruit de l'âge (2) „. On apprend dans cet *Eſſai* à connoître la portée de ſon génie, à ſaiſir les différences preſque infinies, qui ſe trouvent entre les Eſprits ; les cauſes de nos erreurs & de nos faux jugemens ; les ſources où il faut puiſer pour ſe former le goût ; en quoi conſiſte la véritable beauté des Ouvrages d'eſprit ; avec quelles précautions il faut les lire pour y diſcerner le bon du mauvais, & en géneral quelles ſont les qualités qui font non-ſeulement les bons Critiques, mais même les bons Auteurs. Tel eſt l'expoſé que fait de ce Poëme M. l'Abbé du Reſnel (3).

(2) La même.

(3) Diſc. prelim.

Avant que de parler de ce que l'on a trouvé à reprendre dans cet Ouvrage, je dirai un mot des Traductions Françoiſes que l'on en a faites. M. Maty dit qu'il a été traduit en *pluſieurs Langues ;* je ne connois que les Traductions Françoiſes, ainſi je ne puis rien dire des autres. La premiere en vers parut à Amſterdam & à Londres in-quarto en 1717, ſous le titre *d'Eſſai ſur la Critique, imité de M. Pope :* elle eſt de M. Robeton Conſeiller & Secretaire du Roi George I. On en a jugé en général peu favorablement. M. du Reſnel dit qu'il s'eſt ſi fort approprié les penſées de ſon modele, & les a tellement habillées à la Françoiſe, ou plutôt à ſa maniere, qu'elles n'y ſont preſque plus reconnoiſſables. Il eſt même étonnant, ajoute-t-il, qu'avec de ſi excellens matériaux, ce qui eſt la moindre louange qu'on puiſſe donner à l'Eſſai de M. Pope, il n'ait rien fait de plus juſte & de plus achevé. Il a tous les défauts qu'un François trouveroit dans l'Original Anglois, & en a rarement les beautés. La ſeconde Traduction eſt auſſi en vers, & eſt de la main de M. l'Abbé du Reſnel. Bien loin d'affoiblir l'Ouvrage de M. Pope, il l'embellit ; & elle eſt auſſi différente de l'imitation de M. Robeton, que celle-ci l'eſt de l'Eſſai du Poëte Anglois. C'eſt le jugement qu'en porte M. l'Abbé Goujet (1). Elle parut d'abord en 1730 à Paris : & ſept ans après

(1) Bibl. Franç. Tom. VIII. p. 232.

le Traducteur la fit réimprimer avec ſa Traduction de *l'Eſſai ſur l'Homme*, ſous le tire de *Principes de la Morale & du Goût*. Quelque belle que ſoit la Traduction de M. du Reſnel, il y a ſupprimé ou fait diſparoître par le tour qu'il a donné aux penſées de ſon Original, certains traits qui ont donné lieu à des critiques en Angleterre, comme nous aurons occaſion de le faire remarquer. M. Silhoüete a traduit l'*Eſſai ſur la Critique* en proſe, & il a fait imprimer ſon travail d'abord à Paris en 1736; il en a donné deux autres Editions à Londres, l'une en 1737, & l'autre en 1742, ſous le titre de *Mêlanges de Littérature & de Philoſophie*, en deux volumes, & la même année on a mis à des Exemplaires le titre de la Haye, mais c'eſt l'Edition de Londres. Outre l'*Eſſai ſur la Critique*, on y trouve celui *ſur l'Homme*, & pluſieurs autres Piéces. Dans la premiere Edition de Londres (1) on avoit fait une Réponſe à la Cenſure que l'Auteur des *Obſervations ſur les Ecrits Modernes* avoit faite de l'Eſſai ſur la Critique, mais cette Réponſe a été ſupprimée dans les Editions de 1742.

(1) Et non dans les deux, comme le dit M. l'Abbé Goujet.

Il y a eu une troiſieme Traduction en vers de l'*Eſſai ſur la Critique*, que l'on a bien ſujet de regretter, étant de la main du Comte Hamilton, Auteur des *Mémoires du Comte de Grammont*, & de divers autres Ouvrages pleins d'eſprit & de dé-

licateſſe. La maniére dont M. Pope lui-même, juge plus compétent que perſonne ſur ce ſujet, parle de cette Traduction, en donne l'idée la plus avantageuſe. Voici la Lettre qu'il écrivit au Comte Hamilton, le 13 Octobre 1713. « Si je pou-
» vois vous exprimer, ou bien (pour me
» ſervir d'un mot que je vous prie de me
» paſſer) ſi je pouvois vous *traduire* les
» ſentimens de mon cœur, auſſi bien que
» vous traduiſez les penſées de mon eſ-
» prit dans votre excellente Traduction
» de mon Eſſai, vous reconnoîtriez dans
» cette Lettre, non-ſeulement le meilleur
» Ecrivain du monde, mais ce que j'am-
» bitionne davantage, l'homme du mon-
» de qui eſt le plus votre Serviteur. C'eſt
» un bonheur bien rare que celui de re-
» cevoir de grands honneurs, & de faire
» en même tems de grands progrès vers
» la perfection. C'eſt-là cependant ce que
» je vous dois, puiſqu'à meſure que vous
» interprétez aux autres mes penſées,
» vous m'apprenez à moi-même à mieux
» entendre mon propre Ouvrage, ſi tou-
» tefois je puis appeller mien, ce qui
» vous appartient plus qu'à moi : car vos
» vers ne ſont pas plus une Traduction des
» miens, que les vers de Virgile une Tra-
» duction de ceux d'Homére. Les vôtres,
» comme ceux de Virgile, ſont à la fois
» une imitation fidelle, & un commentaire
» admirable de leur Original. En m'habil-

» lant à la Françoiſe, non-ſeulement vous
» m'avez paré, mais encore corrigé les
» défauts de ma taille ; & ſi ma figure eſt
» à préſent de miſe, je ne dois pas ou-
» blier que vous m'avez naturaliſé Fran-
» çois, & que la France eſt fameuſe pour
» faire de toute ſorte de gens des Cavà-
» liers accomplis. Graces à vos ſoins, me
» voilà beaucoup meilleur à mon retour,
» qu'à mon départ : la plus grande partie
» des jeunes voyageurs n'en diroient pas
» autant. Je ſouhaiterois qu'au prochain
» Parlement on fit un Traité de Commer-
» ce pour les Traductions : nous y ga-
» gnerions aſſurément, & nous nous
» dédommagerions ainſi de tout ce que
» nous avons perdu par la guerre. Nous
» pourrions même exiger la démolition
» des Ouvrages de Boileau. Tant que la
» France poſſédera pour équivalent ceux
» d'un Ecrivain tel que vous, elle n'aura
» pas ſujet de ſe plaindre. Je vous aſſure
» qu'à tout prendre, quand je conſidére
» en quels termes me voilà avec nos voi-
» ſins, je me ſens auſſi fier que le doi-
» vent être nos Miniſtres : j'ai même deſ-
» ſein, comme eux, de publier au plus
» tôt les avantages qui m'en reviennent ;
» car je ne ſaurois réſiſter à la tentation
» de faire imprimer ici votre excellente
» Traduction. Et ſi vous voulez bien pouſ-
» ſer la complaiſance juſqu'à permettre
» qu'elle paroiſſe ſous votre nom, vous
» m'ac-

» m'accordez la ſeule choſe par où vous » puiſſiez enchérir ſur l'honneur que vous » m'avez déjà fait ». Il eſt fâcheux pour le Public que cette Piéce n'ait pas paru ; il eſt vrai cependant que M. l'Abbé Goujet (1) nous apprend que M. le Préſident Bouhier lui a écrit qu'il avoit une Copie de cette Traduction, & qu'il la mettoit bien au deſſous de celle de M. l'Abbé du Reſnel. Cela ſe peut pour la verſification, mais pour la fidélité du ſens M. Pope doit en être cru.

(1) Bibl. Franç. Tom. IX. *Addit. & Correct.* p. 56.

L'Eſſai de M. Pope, quoique reçu avec applaudiſſement par les gens de goût, ne laiſſa pas d'eſſuyer des critiques. Quelques-uns lui ont reproché un défaut d'ordre : c'eſt ce qu'a fait M. Adiſſon (2), qui fait d'ailleurs l'éloge de ce Poëme. « L'Art de » la Critique, *dit-il*, publié il y a quel- » ques mois, eſt un Chef-d'œuvre en » ſon genre. Les Obſervations s'y ſui- » vent, comme dans l'Art Poétique d'Ho- » race, ſans cette régularité méthodique, » qu'on eût exigée d'un Ecrivain en pro- » ſe. Il y en a quelques-unes qui ne ſont » pas communes, mais elles ſont expo- » ſées d'une maniére ſi claire & ſi aiſée, » que le Lecteur ne ſauroit s'y refuſer. » Quant à celles qui ſont plus connues, » & qui ſont généralement reçues, elles » ſont miſes dans un ſi beau jour, & il- » luſtrées par des alluſions ſi propres, » qu'elles ont toutes les graces de la nou-

(2) *Spectat.* 253 en Anglois ; je n'ai pu trouver ce Diſcours dans la Traduction Françoiſe.

» veauté, & que le Lecteur, qui les » connoiſſoit déjà, ſe trouve convaincu „ de plus en plus de leur vérité & de „ leur ſolidité „. M. l'Abbé du Reſnel juge auſſi que le ſeul endroit par où ce Poëme mérite le nom d'*Eſſai*, c'eſt que dans le fond l'Auteur ne lui a pas donné tout l'ordre dont il étoit ſuſceptible. C'eſt ce qui a engagé ce Traducteur à le partager en quatre Chants. M. Warburton n'a pas été de l'avis de ces Meſſieurs; il tâche de faire voir par un Commentaire ſuivi, & par des Notes ſur les principaux endroits de cet Eſſai, qu'il ne manque ni d'ordre, ni de liaiſon: & certainement, à juger par l'Analyſe qu'il en donne, on ne peut guéres s'empêcher de penſer comme lui. L'Auteur, qui ſe propoſe d'enſeigner à la fois l'Art de bien écrire & de bien juger, enviſage ſucceſſivement trois objets, qui diviſent ſon Poëme en autant de parties. La premiere contient les principales Régles de la Critique & de la Compoſition, & finit par un bel éloge des Anciens qui, dans leurs Ecrits, nous ont laiſſé des modeles du vrai beau. Les ſources des faux jugemens ſont le ſujet de la ſeconde, & ici l'Auteur parcourt tous les divers principes qui influent ſur les jugemens des hommes, & fait voir enfin que la cauſe la plus générale & la plus commune, eſt le défaut de mœurs. La troiſieme Partie eſt deſtinée à caractériſer le

vrai Critique, & elle eſt terminée par une courte Hiſtoire de la Critique, & des principaux Auteurs anciens & modernes, qui ont excellé dans cet Art.

M. Pope fut violemment attaqué par M. Dennis, Auteur de quantité d'Ouvrages en vers & en proſe, qui publia des Réflexions ſur l'Eſſai ſur la Critique, où il cenſura non-ſeulement l'Ouvrage, mais attaqua perſonnellement l'Auteur : c'eſt un compoſé de critiques, d'injures groſſieres, de fades plaiſanteries, de perſonnalités odieuſes. Voici ce qu'écrivoit, ſur cet Ouvrage de Dennis, M. Pope à un de ſes Amis (1). " Je vous envoie les
" Remarques de Dennis ſur mon *Eſſai*,
" dans leſquelles vous trouverez autant
" de traits d'une judicieuſe critique, que
" d'une raillerie délicate. Le peu d'ob-
" ſervations que j'ai miſes de ma main à
" la marge, ſont tout ce que le loiſir
" d'une matinée m'a permis de faire, uni-
" quement pour votre uſage particulier.
" Car pour bien répondre à un Cenſeur
" tel que celui-ci vous paroîtra vers la
" fin de ſon Livre, il n'y auroit qu'un
" moyen, dont je ne veux pas me ſer-
" vir, après ce qu'il nous dit dans ſa Pré-
" face, qu'il eſt actuellement maltraité de
" la Fortune. Je n'en ſavois rien. Si je l'a-
" vois ſu, ſon nom auroit été épargné,
" par cette ſeule raiſon, dans mon Eſſai.
" Je ne conçois pas pourquoi ſon reſſen-

(1) Lettre I. à Mr. J. C. Ecuyer.

» timent eſt ſi exceſſif, ni comment ces
» trois vers (*a*), où je le dépeins un peu
» ſujet à la colére en certaines occaſions,
» peuvent être regardés comme une injure faite à ſa perſonne. J'ai oui parler de
» Combattans, qui étoient ſi furieux,
» qu'ils tomboient eux-mêmes de la violence du coup dont ils vouloient accabler leur Antagoniſte. Mais ſi la rage
» de M. Dennis ne vient que de ſon zéle
» à décourager de jeunes Ecrivains ſans
» expérience, qui ſe mêlent de barbouiller du papier, il devroit nous épouvanter par ſes Vers & non par ſa Proſe. Car j'ai vu plus d'une fois, que
» dans des cas où tous les préceptes du
» monde ne pouvoient convertir un pécheur, quelque exemple bien triſte de
» ſes déſordres faiſoit l'affaire. Il faut cependant rendre juſtice à cet homme, il
» a critiqué un vers ou deux avec fonde-

(*a*) Vers 586---588 de l'Anglois:

But Appius *reddens at each word you ſpeak,*
And ſtares, tremendous, with a threat'ning eye,
Like ſome fierce Tyrant in old Tapeſtry.

» *Appius* s'enflamme à chaque mot que vous proférez, il treſſaillit, il tremble, il lance des
» regards menaçans: ſemblable à ces Tyrans hagards & farouches, tels qu'on en voit dans
» du vieilles hautelices » *Trad. de Silhouette.* M. du Reſnel a donné un tout autre tour à cet endroit, qui n'a proprement rien de ce que l'Auteur Anglois avoit en vue.

„ ment, & je les changerai dans la ſe-
„ conde Edition, s'il s'en fait une. J'au-
„ rai ſoin que mon Ennemi m'oblige en
„ voulant m'offenſer. Ce qu'il obſerve au
„ bas de la p. 20 de ſes Réflexions, re-
„ vient à une obſervation que vous m'a-
„ viez faite vous-même, & ſur laquelle
„ j'aurois corrigé l'endroit, ſi mon Impri-
„ meur eût été moins preſſé. J'avoue que
„ c'eſt une ſottiſe dans l'expreſſion, quoi-
„ que le ſens ſoit aſſez clair : les ſottiſes
„ de M. Dennis ſont rarement dans l'ex-
„ preſſion, mais généralement parlant
„ dans le ſens. Je vous promets que je ne
„ lui ferai jamais la moindre réponſe,
„ non-ſeulement parce que vous me le
„ conſeillez, mais parce que j'ai toujours
„ cru, que ſi un Livre ne peut pas ré-
„ pondre pour lui-même par devant le
„ Public, il eſt très-inutile que ſon Au-
„ teur le faſſe. Si je me ſuis trompé en
„ quelque choſe dans mon Eſſai, je pro-
„ teſte ſincérement que je ne ſouhaite
„ point que tout le monde ſoit induit en
„ erreur (ce qui ſeroit d'une très-fâcheu-
„ ſe conſéquence) uniquement pour que
„ je paroiſſe avoir raiſon, ce qui n'im-
„ porte guéres. Je voudrois être le pre-
„ mier à chanter la palinodie, pour l'uti-
„ lité des autres, & pour mon propre
„ honneur ; car je penſe qu'un homme qui
„ avoue qu'il s'eſt trompé, ne fait que
„ nous dire, en d'autres termes, qu'il eſt

„ plus ſavant qu'il n'étoit. Mais la publi-
„ cation du Livre de Dennis m'a procu-
„ ré un avantage que je n'aurois jamais
„ eu autrement : elle m'a fait trouver des
„ Amis & des Défenſeurs déclarés en
„ pluſieurs perſonnes qui ſont connues
„ par leur jugement & par leur eſprit ;
„ & m'a prouvé une choſe, dont j'avois
„ douté juſques à préſent, ſavoir que le
„ Monde fait quelque attention à ce que
„ j'écris, car ſans cela on ne ſe ſeroit ja-
„ mais ainſi attaqué à moi en particulier.
„ J'ai lu que c'étoit un uſage chez les
„ Romains, quand quelqu'un de leurs
„ Généraux paſſoit en triomphe par les
„ rues de Rome, que les ſimples ſoldats
„ avoient le droit de le railler, & de lui
„ faire des reproches, afin de le faire ſou-
„ venir que, bien que ſes ſervices pris
„ en gros fuſſent applaudis & récompen-
„ ſés, il y avoit cependant aſſez de cho-
„ ſes ſur ſon compte pour le tenir dans
„ les bornes de l'humilité. Ce qui m'arri-
„ ve vous fera voir que tout homme qui
„ prétend aujourd'hui s'établir dans le
„ monde ſur le pied de Bel-Eſprit, a be-
„ ſoin de la conſtance des premiers Chre-
„ tiens, & doit ſe préparer à ſouffrir le
„ martyre pour ſa profeſſion ..... La ma-
„ niere dont M. Dennis prend par mor-
„ ceaux pluſieurs vers particuliers, déta-
„ chés des endroits auxquels ils doivent na-
„ turellement tenir, pourra faire voir com-

„ bien il eſt aiſé à un Chicaneur de donner à
„ tout un ſens nouveau, ou un contre-ſens.
„ Il faut avouer ſeulement que ſes explica-
„ tions ne font pas plus de violence au ſens
„ véritable, que celles de ces Cenſeurs qui
„ ont relevé *les traits hétérodoxes* de mon
„ Ouvrage, comme ils les appellent „.

Ce dernier trait nous donne occaſion de parler des autres Critiques que l'on fit contre l'*Eſſai* de M. Pope. La comparaiſon entre la Foi & l'Eſprit, des traits contre la Superſtition, l'éloge d'Eraſme, excitérent contre lui les clameurs des zélés Catholiques, tandis que Dennis & d'autres lui faiſoient un crime d'être de la Religion Romaine; ayant le ſort ordinaire de ceux qui ſemblent vouloir tenir la balance égale entre divers partis, d'eſſuyer les traits des uns & des autres. Il dit plaiſamment là-deſſus, dans la Lettre dont nous avons rapporté la plus grande partie “ Sûrement
„ c'eſt ici la premiére fois qu'un Bel-Eſ-
„ prit a été attaqué pour ſa Religion,
„ comme vous trouverez que je le ſuis
„ très-vivement dans ce Traité: & vous
„ ſavez, Monſieur, combien j'ai été cen-
„ ſuré d'un autre côté par ceux de ma
„ propre Religion. N'ai-je pas bien rai-
„ ſon de m'écrier avec ce pauvre homme
„ dans Virgile?

— *Quid jam miſero mihi denique reſtat?*
Cui neque apud Danaos *uſquam locus: & ſuper ipſi*
Dardanidæ *infenſi pœnas cum ſanguine poſcunt.*

„ J'ai ce bonheur cependant que vous, „ Monſieur, êtes impartial, ſachant bien „ que l'*Eſprit n'eſt ni Proteſtant ni Catho-* „ *lique* „. Notre Auteur ſe juſtifia cependant des reproches qu'on lui faiſoit, & ce qu'il dit mérite d'être lu : c'eſt dans une Lettre au même Ami que la précédente, datée du 18 Juin 1711. " Vous m'avez „ parlé dans votre derniére du zéle mal- „ entendu de certaines gens qui font „ leur affaire, diroit-on, de nous perſua- „ der que nous ſommes dans l'erreur, com- „ me les Médecins s'en font une de nous „ perſuader que nous ſommes malades, „ uniquement pour faire valoir leur cure, „ & triompher d'une maladie imaginaire. „ La Comparaiſon que j'ai employée dans „ mon Eſſai, & où l'on trouve à redire :

„ *L'Eſprit, comme la Foi, par* chacun d'eux *borné,*
„ D'une petite Secte *eſt le droit ſpécifique :*
„ *Et, hors delà, comme Hérétique,*
„ *Sans forme de procès, tout le reſte eſt damné* (1).

(1) C'eſt la Traduction donnée dans *la Bibl. Brit.* Tom. X. p. 281. qui rend plus exactement encore la penſée de l'Auteur,

„ Cette Comparaiſon, dis-je, finit à ce „ dernier vers, avec un point bien mar- „ qué, après le dernier mot ; & les vers „ qui ſuivent :

„ *Avares des faveurs que le Ciel nous diſpenſe,*
„ *Ils voudroient, ſur un coin de ce vaſte Univers,*
„ *A qui leur préjugé donne la préférence,*
„ *Unir tous les rayons, tous les effets divers.*

„ De

» *De ce Soleil dont l'influence,*
» *Dans le Nord*, meurit *les Eſprits*,
» *Non moins que vers le Sud ſon active puiſſance*
» Les rend ſublimes & fleuris (*a*).

que celle de M. du Reſnel.

» Ces vers, dis-je, ſe rapportent unique-
» ment à l'*Eſprit*, déſigné par ces faveurs
» du Ciel & par ce Soleil. Car comment
» peut-on dire du Soleil de *la Foi*, qu'il
» *meurit* les Eſprits dans le Nord, & les
» *rend ſublimes* vers le Sud ? Je crains fort
» que ces Meſſieurs n'entendent pas mieux
» la Grammaire que la Critique : peut-être
» que, par amitié pour les Moines, ils
» veulent bien les décharger du reproche
» d'ignorance pour le porter eux-mêmes.
» Lorſque j'ai dit, ILS *voudroient ſur*
» *un coin*, &c. cet ILS, dans mon inten-
» tion, étoit certainement relatif à ces
» Critiques, dont je venois de parler,

(*a*) Voici la Traduction de M. du Reſnel, Chant III. vers 31 — 40.

Toute Secte prétend avoir ſeule la foi ;
Tout Peuple ſur le goût veut ſeul donner la loi.
On voudroit que le Ciel du bon-ſens trop avare,
En eût fait aux humains un don encor plus rare ;
Qu'arrêtant du Soleil les rayons bienfaiſans,
Cet Aſtre moins fécond eût borné ſes préſens.
Les Peuples du Midi, vantés pour leur ſcience,
Ne reſſentent pas ſeuls ſa bénigne influence ;
Et s'il échauffe moins les Habitans du Nord,
Leur eſprit, moins bouillant, eſt plus mûr & plus fort.

„ qui n'eſtiment que certains Ecrivains au
„ préjudice de tous les autres, & je ne
„ croyois pas que perſonne pût s'y mé-
„ prendre. Les termes mêmes de la Com-
„ paraiſon, ſi on la lit une ſeconde fois,
„ doivent convaincre mes Cenſeurs, que le
„ reproche *de damner tout le reſte*, n'eſt
„ point du tout un reproche qui regarde
„ particuliérement notre Egliſe, à moins
„ que notre Egliſe ne ſoit, ſelon eux,
„ *une petite Secte*. Et la précaution que
„ j'ai eue de mettre *par chacun d'eux*,
„ montre évidemment que c'eſt ici une
„ réflexion générale contre tous ceux,
„ quels qu'ils puiſſent être, qui donnent
„ des bornes ſi étroites à la Miſéricorde
„ Divine: ce qui eſt le défaut des Miniſ-
„ tres Réformés, & des Presbytériens,
„ autant que de qui que ce ſoit. Après
„ tout, Monſieur, ſi en changeant un
„ mot ou deux, je puis faire plaiſir à
„ quelque homme, qui avec une Foi
„ pure a l'eſprit moins éclairé, j'aurai
„ cette complaiſance, ne fût-ce que par
„ un ſimple motif d'humanité. Et pourvu
„ que vous m'indiquiez préciſément l'en-
„ droit qui les choque, qui n'eſt pas fa-
„ cile à déterminer, j'ôterai ce petit cail-
„ lou, qui eſt pour eux une pierre d'a-
„ choppement. Si ces bonnes gens, éle-
„ vés peut-être à ergoter dans les Ecoles,
„ où ils auront contracté une mauvaiſe
„ humeur, dont on ne ſe défait jamais,

„ pouſſent leur zéle juſqu'à en venir à
„ des perſonnalités, je vous aſſure que je
„ ne ferai ni ne dirai rien, à quelque
„ point que je ſois provoqué, qu'un vrai
„ Catholique voulût déſavouer; car il y
„ a des gens qui ne peuvent ni offenſer
„ ni obliger. J'aurai toujours devant les
„ yeux l'exemple d'*Eraſme*, ce Grand-
„ Homme & ce grand Saint, qui, noirci
„ par la calomnie, garda conſtamment
„ tout le calme de l'innocence, & l'eſ-
„ prit pacifique de la primitive Egliſe (1).
„ Je leur conſeillerois cependant de me
„ paſſer ce que j'ai dit de lui, de peur
„ que je ne ſois contraint de faire pour
„ ſa réputation ce que je ne ferois point
„ pour la mienne; je veux dire, de juſti-
„ fier ce Héros de notre Egliſe, de tout
„ ce qui lui a été imputé par la malice
„ des tems paſſés, & par l'ignorance du
„ nôtre, dans une Langue qui me fera
„ entendre plus loin que celle dont je
„ me ſuis ſervi dans mon foible Eſſai ſur
„ la Critique. Je ſouhaiterois que ces
„ Meſſieurs ſe contentaſſent de me trou-
„ ver ſeul en défaut, parce que, ſoit
„ qu'ils aient raiſon ou non, je ſuis prêt
„ à acquieſcer à leurs cenſures, tant que
„ j'y ſerai ſeul intéreſſé. Car j'ai trop à
„ cœur le repos du Genre humain pour le
„ troubler par une conteſtation ſur des
„ choſes auſſi peu importantes que mon
„ autorité & mes jugemens. Un peu d'hu-

(1) On a remarqué que cela n'eſt pas exactement vrai, & que les Réponſes d'Eraſme à Lée, Archevêque d'York, prouvent le contraire.

„ milité dans un Poëte, ne peut lui faire „ de tort, & un peu de charité dans un „ Prêtre, ne lui en feroit certainement „ aucun „. Dans une autre Lettre du 19 Juillet, M. Pope ſe juſtifie de ce qu'il a dit de la ſuperſtition qui régna dans les ſiécles qui ſuivirent la deſtruction de l'Empire Romain, & il fait voir qu'il n'a rien dit qui ne ſoit connu de tout le monde. Il releve auſſi ceux qui avoient trouvé mauvais qu'il eût fait l'éloge de M. Walsh ſon ami. " Qui n'ayant jamais „ refuſé à aucun homme de mérite, de „ quelque parti qu'il fût, les louanges „ qui lui étoient dues, a ſûrement le „ même droit aux louanges de tous les „ autres, quelques différences d'intérêts „ ou de ſentimens qu'il puiſſe y avoir „ entre eux „. Ce qu'il ajoûte marque des ſentimens bien nobles : " puiſſé-je être „ toujours coupable d'une pareille liberté, „ & ne jamais perdre cette eſpéce de „ principes latitudinaires, qui nous inſ- „ pirent la hardieſſe de parler avantageu- „ ſement de ceux que l'Envie pourſuit „ juſqu'après leur mort. Comme je ſuis „ dans le deſſein de ne parler qu'en bien „ de mes Amis en vie, quand ils ſeront „ abſens, & par cela même qu'ils ſont „ abſens, à plus forte raiſon tiendrai-je „ la même conduite à l'égard des morts, „ dont l'abſence eſt éternelle, & je m'y „ croirai d'autant plus obligé, que je n'ai „ aucun retour à attendre „.

On voit par ce que nous venons de rapporter, que M. Pope eut à ſe défendre de bonne heure contre les zélés de la Communion dans laquelle il vivoit, & à juger des choſes ſans prévention, du moins ſelon les idées régnantes dans l'Égliſe Romaine, il ne peut guéres paſſer pour un fort bon Catholique, quoiqu'il ait vécu & ſoit mort extérieurement tel. M. l'Abbé Yart, (1) a cru pouvoir démontrer la Catholicité de notre Auteur, mais je ne ſais ſi, tout bien peſé, elle paroitra ſeulement probable. La principale preuve qu'il allégue, eſt tirée des *Mémoires de la Vie de Pope* en Anglois (2). L'Auteur raconte une Conférence que Pope eut avec François Atterbury, Evêque de Rocheſter, avec lequel il avoit fait connoiſſance, & à laquelle Swift fut préſent. Notre Poëte lui avoit dit que, quoiqu'il ſe ſentit peu capable de s'ériger en Avocat de ſa Religion, il avoit tant de confiance en la bonté de ſa cauſe, & en la vérité de ſa Foi, qu'il ſe croyoit aſſez fort pour réfuter les argumens de quelque Hérétique que ce fût, *mître* ou *non mître*.

(1) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 83.

(2) Tom. I. p. 156. 157.

L'Evêque lui lut quelques endroits des Sermons de Tillotſon, en lui diſant que ſes ſentimens y étoient mieux exprimés, qu'il ne pourroit les exprimer ſur le champ, ni même après beaucoup de méditation, & qu'il lui ſembloit qu'il ne falloit pas d'autres raiſons pour convaincre un hom-

me qui avoit autant de lumieres que lui. Pope écouta cette lecture fort tranquillement, & après que tout fut lu, il répondit, *comme auroit fait en ſa place un Nicole, un Arnaud, un Boſſuet* (1). Que les Diſcours de Tillotſon n'étoient que des raiſonnemens, & ne pouvoient par conſéquent ſervir de régle de Foi : que les Autorités qu'il citoit, n'avoient point de rapport à ſon ſujet, & que les Catholiques pouvoient également les faire valoir en leur faveur. Que ſans renoncer à la Foi, on ne pouvoit déférer à des argumens qui tendoient à anéantir les dogmes que l'Egliſe ordonnoit de croire : il ajouta, qu'il étoit auſſi facile à un vrai Fidele de croire la Tranſubſtantiation, que la Trinité, l'Incarnation, la Conception miraculeuſe, & d'autres Myſteres incompréhenſibles. Il conjura enſuite l'Evêque de ne pas ſe contenter de croire une partie de la Religion, mais de croire tous les dogmes, de peur de déſobéir à l'Egliſe, à l'Ecriture, & de riſquer ſon ſalut éternel, & il alla juſqu'à dire, que quand un mort reſſuſciteroit pour rendre témoignage à une autre Religion, différente de celle de l'Egliſe Romaine, ſa Foi n'en ſeroit point ébranlée. " Et je proteſte devant Dieu, „ que je ſouhaiterois que nous fuſſions „ vous & moi, cette nuit qui va être „ très-froide, dépouillés de nos habits, & „ nuds ; que nous fuſſions réduits à la

(1) Yart *loc. cit.* p. 84.

„ derniére miſére, & ſans pain, pourvu „ que vous penſaſſiez comme moi „. M. Yart releve beaucoup cette fermeté de Pope, & cite encore un trait d'une Lettre de ce Poëte à l'Evêque, & d'une converſation avec le Docteur Clark. Il avoue que Pope n'adoptoit point du tout les opinions ultramontaines, mais il prétend qu'il recevoit tous les dogmes que reçoit l'Egliſe de France ; il ne veut pas même que Pope ait été partiſan de la tolérance.

Je crois cependant qu'il n'eſt pas difficile de faire voir par les Lettres de Pope à ſes Amis, qu'il n'étoit pas un Catholique, dont le gros de l'Egliſe Romaine eût avoué les ſentimens. Atterbury, en lui écrivant ſur la mort de ſon Pere, lui ayant touché un mot ſur la liberté qu'il avoit deſormais de ſuivre ſes ſentimens, il répondit à ce Prélat, en lui alléguant d'abord qu'il avoit encore une Mere qu'il chériſſoit, & que s'il alloit quitter ſa religion, cette ſéparation ſeroit plus douloureuſe pour elle qu'aucune autre. " Et „ pour ce qui me regarde, *continue-t-il* „ (1), je ne ſais pas quel ſeroit le ſuccès „ d'une pareille aventure (car c'en eſt „ une, & nullement petite, quoi qu'en „ puiſſe dire la Théologie poſitive). Il „ n'y a que Dieu qui ſache ſi le changement tourneroit à mon avantage ſpirituel : ce que je ſais, c'eſt que j'ai des

(1) *Lettres de Pope & d'Atterbury.* Lettre IV.

„ intentions auſſi droites dans la Religion
„ que je profeſſe actuellement, qu'il m'eſt
„ poſſible d'en avoir dans quelque autre
„ que ce ſoit. Un homme qui penſe de
„ cette façon, peut-il juſtifier un change-
„ ment, même dans la ſupoſition qu'il
„ tient les deux Religions pour également
„ bonnes? Il ſeroit peut-être aſſez facile
„ à un tel homme de ſe *joindre* à un corps
„ de Chrétiens, mais il me ſemble qu'il
„ y auroit plus de difficulté pour lui de
„ renoncer à l'autre. Votre Grandeur m'a
„ conſeillé autrefois de lire les meilleurs
„ Livres de Controverſe ſur les Articles
„ qui ſéparent les deux Egliſes. Vous di-
„ rai-je un ſecret? J'ai fait la choſe à l'â-
„ ge de quatorze ans, car j'aimois la lec-
„ ture, & mon Pere n'avoit pas d'autres
„ Livres. Je parcourus donc tous les Ecrits
„ faits de part & d'autre ſous le regne de
„ JAQUES II. Je m'échauffai la tête; &
„ le réſultat fut que je me trouvai Ca-
„ tholique & proteſtant, tour à tour,
„ ſuivant le Livre que je venois de lire.
„ Je crains que tous les Chercheurs ne
„ ſoient dans le même cas; & quand ils
„ s'arrêtent ils ſont moins convertis que
„ confondus. Vous voyez le peu de gloi-
„ re qu'il y auroit à gagner par ma conver-
„ ſion. Et après tout, *je m'imagine que*
„ *votre Grandeur & moi ſommes tous deux*
„ *de la même Religion, pourvu que nous*
„ *nous entendions bien; & que tous les*

„ *Chrétiens raiſonnables appartiendroient*
„ *à notre claſſe, pourvu qu'ils ſe parlaſ-*
„ *ſent à cœur ouvert chaque jour, & qu'ils*
„ *n'euſſent rien à faire enſemble, qu'à ſer-*
„ *vir Dieu, & à vivre en paix avec leurs*
„ *prochains*..... Voici en peu de mots mes
„ ſentimens, tant en fait de Politique que
„ de Religion : en Politique, je ne ſon-
„ ge qu'à mener une vie tranquille ſous
„ le Gouvernement auquel je me trouve
„ ſoumis ; &, rélativement à la Religion,
„ je m'étudie à conſerver la paix de ma
„ conſcience dans l'Egliſe à laquelle j'ap-
„ partiens. J'eſpére que *toutes les Egliſes*
„ & tous les Gouvernemens *ſont de Dieu*,
„ dès que l'adminiſtration en eſt bonne,
„ & là où elle ne l'eſt point, je laiſſe à
„ la bonté de Dieu le ſoin d'y apporter
„ les changemens néceſſaires .... *On me*
„ *feroit tort de me croire Catholique*, car
„ je blâme hautement les uſurpations tem-
„ porelles de l'autorité des Papes, & dé-
„ teſte l'injuſte pouvoir qu'ils s'arrogent
„ ſur les Princes & ſur leurs Etats. *Je*
„ *ſuis Catholique, dans le ſens précis du*
„ *mot* ..... les choſes que j'ai toujours
„ ſouhaité de voir, ne ſont pas un Catho-
„ lique Romain, ou un Catholique Fran-
„ çois, ou un Catholique Eſpagnol, mais
„ un vrai Catholique „.

A l'occaſion de ce qu'on avoit repris dans ſon *Eſſai ſur la Critique*, il écrit à un de ſes amis (1). " J'ai toujours cru

(1) *Lett.* III. à J.C. Ecuyer.

„ que le ſervice le plus eſſentiel qu'on
„ pût rendre à notre Religion, étoit de
„ témoigner ouvertement de l'horreur &
„ du mépris pour les petits artifices &
„ les fraudes pieuſes, dont elle a ſi
„ peu de beſoin, & qui ont fourni de
„ redoutables armes contre elle à ſes en-
„ nemis. Rien ne leur a donné plus de
„ priſe que l'aſſertion cruelle de ceux qui
„ prétendent, qu'à moins de profeſſer la
„ même Confeſſion de foi qu'eux, on ne
„ ſauroit être ſauvé : ils exceptent à la
„ vérité l'ignorance invincible ; mais en
„ accompagnant cette ignorance de tant
„ de reſtrictions, qu'il ſemble que ces mots
„ ont été inventés, plutôt pour que les
„ Eccléſiaſtiques paruſſent lancer la fou-
„ dre du Tout-puiſſant avec une eſpece
„ de retenue, que pour former une ex-
„ ception réelle à une damnation géné-
„ le. Car outre qu'il y a dans notre Egli-
„ ſe un fort petit nombre de vrais Fide-
„ les, il faut encore avoir recours à une
„ ſubdiviſion : le Janſéniſte eſt damné par
„ le Jéſuite, le Jéſuite par le Janſéniſte,
„ le Scotiſte par le Thomiſte, & ainſi de
„ ſuite. J'avoue qu'il peut y avoir des er-
„ reurs ; mais je ne puis croire ces erreurs
„ d'aſſez grande conſéquence pour anéan-
„ tir tout ſentiment de charité envers le
„ Genre Humain, qui eſt le grand lien
„ par lequel Dieu nous a attachés les uns
„ aux autres. C'eſt ce qui m'a fait profi-

„ ter de l'occaſion de témoigner mon mé-
„ pris pour un ſentiment auſſi choquant,
„ n'ignorant point qu'on l'impute ordinai-
„ rement à ceux de ma Religion „. Voilà ſans contredit des principes de Tolérance, qui ne ſont pas du goût des Théologiens de l'Egliſe Romaine. La maniere dont il s'exprime dans une Lettre à M. Blount (1) n'eſt pas moins contraire à leurs idées. (1) *Let.* V.

„ Votre Remarque, que la varieté d'opi-
„ nions, en fait de Politique & de Reli-
„ gion, eſt plutôt un bien qu'un mal,
„ pour ceux qui ont appris à conſidérer
„ le bel ordre de la Nature dans ſes va-
„ riations, me fait juger que vous avez
„ très-bien compris ce que Joannes Se-
„ cundus a voulu dire dans le vers qui
„ précéde celui que vous citez : *bene*
„ *nota Fides*, ſuivant moi, ne ſignifie pas
„ la Religion Catholique Romaine, quoi-
„ que Secundus en fût. C'étoit plutôt une
„ penſée généreuſe, qu'il y avoit lieu de
„ croire que Dieu ſe plaiſoit à contem-
„ pler la différence des Cultes qui parta-
„ geoient le Monde entier. Vous ni moi,
„ ne ſommes guéres plus diſpoſés à de-
„ venir des ſuppôts du Saint Office, que
„ nous n'aurions été propres autrefois à
„ ſervir de Licteurs à Procruſte ..... Je
„ finis en vous rappellant ce que je penſe
„ vous avoir dit autrefois : que je crains
„ auſſi peu que Dieu condamne à des pei-
„ nes éternelles un homme qui a de la Cha-

„ rité, que j'eſpére que celui qui n'en a „ pas, pourra être ſauvé par quelque Prê- „ tre „. Je finis ce détail par un trait qui ſe trouve dans une Lettre au Docteur Swift (1). " Je veux autant de bien à l'E- „ tat, & même à l'Egliſe établie par les „ Loix, qu'aucun Miniſtre en charge, ou „ hors de charge, ou quelque Evêque „ d'Angleterre ou d'Irlande; ce qui n'em- „ pêche pas que *je ne ſois de la Religion* „ d'*Eraſme*, un Catholique. C'eſt dans la „ créance de ce Grand Homme que je „ prétends non-ſeulement vivre, mais auſſi „ mourir : & *j'eſpére de vous rencontrer* „ *un jour, vous, l'Evêque Atterbury, le* „ *jeune Craggs, le Docteur Garth, le Doyen* „ *Berkeley, & M. Hutchenſon, dans le ſé-* „ *jour de l'amitié & de la vertu* „. Cette maniere de penſer n'eſt certainement pas d'un Catholique rigide, & ce n'eſt pas le langage de l'Egliſe Romaine. On me pardonnera de m'être étendu là-deſſus; dans le fond, l'Hiſtoire d'un homme qui s'eſt occupé à lire, à méditer, à écrire, conſiſte en grande partie à connoître ſa maniere de penſer, & ſes ſentimens.

(1) *Lett.* XLIV.

M. Pope, qui juſqu'à l'âge de vingt-ans, n'avoit point fait d'études régulieres, les recommença, & continua cette tâche pendant ſept ans. Il avoit accoutumé de dire, que pendant ce tems-là il avoit *deſappris* ce qu'il avoit appris dans un intervalle doublement long (1). Il ne ſe bor-

(1) *Jour. Brit.* Sept. 1751. p. 32.

noit pourtant pas à des études ſtériles, ſon génie étoit trop actif. En 1710 (1), il compoſa ſon *Temple de la Renommée* à l'imitation de celui de Chaucer, Poëte Anglois du XIV. Siécle, quoique le Temple de Pope, dit fort bien M. l'Abbé Yart, n'ait pas plus de rapport avec celui de ce vieux Poëte, que les édifices que l'on conſtruiſoit du tems de Louis XIV. n'en ont avec ceux des Goths. Ces deux Poëtes ont bâti ſur le même fonds, mais l'architecture & les ornemens des deux Temples, ſont tout-à-fait différens. Le Temple eſt repréſenté ſous la figure d'un quarré, avec quatre portes toujours ouvertes, & dirigées vers les principales parties du Monde. Le Temple même eſt la demeure des Conquérans, des Héros & des Sages. Dans le Sanctuaire ſe trouvent les Buſtes d'Homére, de Virgile, de Pindare, d'Horace, d'Ariſtote & de Ciceron. La Renommée eſt au milieu d'eux ; elle y reçoit l'encens & les vœux d'une foule d'adorateurs. Le Portrait qu'en fait le Poëte, eſt frappant (2) :

(1) Voy. Letrres *de Meſſieurs Steele, Addiſon*, &c. Lett. VI.

(2) De la Traduction de Me. du Bocage.

Admirant de ces lieux le goût & la richeſſe,
Sur un Trône élevé j'apperçois la Déeſſe ;
Sa taille, qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur,
D'une coudée à peine égale la hauteur ;
Mais ſur ce rare objet plus je fixe la vue,
Plus je vois s'allonger & groſſir ſa ſtatue :
Les ornemens pompeux qui couronnent ſon front,
S'élevant juſqu'au dôme, en touchent le plafond,

Et le Temple ſplendide où régne l'Immortelle,
Semble aux yeux s'élever & s'étendre avec elle.
Je la vois ſous la forme & ſous les mêmes traits,
Dont la Fable a chargé ſes bizarres portraits;
Sous ſes bras, ſous ſes pieds, ſes ailes étendues.
La portent ſur la Terre, & l'élévent aux Nues;
Elle a des yeux ſans nombre à tout inſtant ouverts,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers,
Et de ſa bouche il ſort des langues innombrables.

Ce Poëme eut l'approbation des Connoiſſeurs, lorſqu'il parut en 1712 : le Chevalier Steele écrivit (1) à l'Auteur. " J'ai „ lu deux fois votre *Temple de la Renommée*, & n'y faurois trouver rien à reprendre, qu'on puiſſe appeller une faute ; mais j'y apperçois mille & mille beautés „. Le Chevalier Trumbull (2) en parle ſur le même ton. " Je vous remercie de bien bon cœur du préſent que „ vous m'avez fait de votre *Temple de la Renommée*, où vous êtes déjà entré, & „ où je prédis, quoique je n'aime pas à „ faire le Prophéte, que vous reſterez „ avec ceux *qui, toujours nouveaux & „ ſurs de l'immortalité, voient leur gloire & leur éclat augmenter avec les années*„. D'autres trouvérent dans ce Poëme une ample matiere à la Critique, & Madame du Bocage (3) juge qu'on a été fondé à divers égards. On a reproché avec raiſon au Poëte de s'être trop abandonné au feu de ſon imagination, ſans égard à

(1) Lett. V.

(2) *Lettres du Chevalier Trumbull.* Lett. VI.

(3) Préface de ſa Traduction en vers.

la vraiſemblance, & d'avoir mis peu d'ordre dans ſon Ouvrage. Que dans la deſcription des Statues qui ornent les faces extérieures du Temple, il a décrit des choſes que la Sculpture ne peut rendre ſenſibles. Le défaut le plus conſidérable de ce Poëme, eſt le manque d'unité de deſſein. Sur la fin de l'Ouvrage, le Temple que l'on vient de décrire, diſparoît; il en ſuccéde un autre, dont M. Pope a pris le modele dans l'ingénieuſe deſcription qu'Ovide nous a laiſſée de la demeure de la Renommée. Il ſemble que ce Monument nouveau n'ait plus de rapport au premier, qui eſt vraiement le Temple de Mémoire.

On trouve dans le Recueil des Œuvres de Pope en François, deux Traductions de ce Poëme, ſans que l'Editeur indique ni qui en ſont les Auteurs, ni en quel tems elles ont paru : mais j'apprens de M. l'Abbé Yart (1), que celle qui eſt en vers eſt de Madame du Bocage, & que l'autre, qui eſt en Proſe, eſt de la main de M. Trochereau.

(1) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 17.

Peu de tems après que le *Temple de la Renommée* eût paru, M. Pope fit à la ſollicitation de M. Steele, une Ode, intitulée *le Chrétien mourant à ſon ame.* Notre Auteur s'étant trouvé en compagnie avec cinq ou ſix hommes de Lettres, la converſation tomba ſur les fameux vers que l'Empereur Adrien récita un peu avant que de mourir, tous les regardérent comme un

trait de gaiété, indigne de ce Prince, en de pareilles circonſtances. M. Pope fut d'un autre ſentiment, trouvant que c'étoit une plainte très-ſérieuſe qu'il adreſſoit à ſon ame, & il dit qu'il y avoit donné ce ſens à la premiere lecture qu'il en avoit faite, étant encore fort jeune.

Comme cette idée, qui n'eſt pas commune, n'a pas été ramenée, encore que je ſache, il me ſemble qu'elle mérite quelque attention : voici les vers d'Adrien :

Animula, vagula, blandula,
Hoſpes comeſque corporis,
Quæ nunc abibis in loca ?
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut ſoles, dabis jocos !

que M. Pope traduit ainſi : *helas, mon Ame ! Chere Compagne, Hôteſſe paſſagere de ce Corps que tu es ſur le point d'abandonner ; où vas-tu ? dans quel ſéjour inconnu ? Tu es tremblante, effrayée, penſive ! & cette gaieté, que tu as eue juſqu'à préſent, va ceſſer pour jamais.* Il ne voit rien de badin là, c'eſt la réflexion la plus naturelle qui puiſſe ſe préſenter à l'eſprit d'un mourant : & ſi l'on conſidére que cet Empereur étoit païen, ſon doute ſur l'état à venir de ſon ame, paroitra ſi peu l'effet d'un manque de ſens, qu'on ſera perſuadé qu'un homme raiſonnable ne pouvoit guéres penſer autrement, pour ne rien dire du

du Dogme de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoît clairement. Les diminutifs, qu'Adrien emploie, ne ſont pas des expreſſions de badinage, mais d'inquiétude & d'amitié, telles qu'on en trouve en divers Auteurs, qui s'en ſervoient pour exprimer tout l'excès de leur tendreſſe pour leurs Maitreſſes. M. Steele demanda là-deſſus à Pope de compoſer une Ode qui exprimât la ſituation d'un mourant, non tel qu'Adrien agité de doute, mais rempli d'une noble & généreuſe confiance, ce que notre Poëte exécuta.

Ce fut auſſi en 1712 que parut ſon ingénieux Poëme intitulé *la Boucle de Cheveux enlevée*. M. Caryl, qui avoit été Secretaire de la Reine, Epouſe de Jaques II. engagea M. Pope à entreprendre ce petit Poëme, pour reconcilier la famille de Milord Petre avec celle de Madame Fermor, qu'un incident auſſi leger avoit brouillées. Ce fut en 1711 qu'il donna la premiere ébauche, en deux Chants, qui ne lui avoit coûté que quinze jours, & il n'y mit pas ſon nom. La Piece fut reçue ſi favorablement, qu'il l'augmenta & y fit entrer les Sylphes & les Gnomes, qu'il emprunta du Syſtême du Comte de Gabalis; par là le Poëme alla juſques à cinq chants. Il fut fort applaudi par les Anglois en général; le Dr. Berkley lui écrit à cette occaſion. " J'ai trouvé par hazard ici (à " Livorne) votre *Boucle de Cheveux en-*

„ *levée*, que je n'avois jamais vue aupa-
„ ravant. J'avois déja admiré en d'autres
„ Ecrits de votre façon, le ſtile, les ima-
„ ges, le jugement & l'eſprit ; mais dans
„ ce Poëme j'admire, outre cela, la mer-
„ veilleuſe invention, les alluſions ingé-
„ nieuſes, & les beautés ſans nombre,
„ que vous fournit d'une maniere ſurpre-
„ nante, & pourtant naturelle, un ſujet
„ ſi ſtérile en apparence „. On a deux Traductions Françoiſes de ce Poëme, l'une eſt en Proſe, & a paru en 1728: cette Traduction écrite d'un ſtile pur, vif & poëtique, fut attribuée d'abord à Madame de Caylus, & l'on trouve le nom de cette Dame écrit ſur l'Exemplaire qui eſt à la Bibliothéque du Roi (1); mais M. l'Abbé des Fontaines l'a revendiquée. Il dit dans ſa Préface, qu'on trouve dans ce petit Poëme de l'invention, du deſſein, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images, & des penſées; en un mot ce qui conſtitue la vraie Poéſie. On y remarque un Comique riant fort éloigné du fade burleſque, des alluſions ſatiriques ſans être offenſantes, des plaiſanteries hardies ſans être trop libres, & des railleries délicates ſur le beau ſexe, peut-être plus capables de lui plaire, que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes. Les Anglois, en général, comparent ce Poëme au Lutrin de Boileau. M. l'Abbé Yart paroît n'être pas tout-à-fait du

(1) Goujet *Bibliot. Franç.* Tom. VIII. p. 264.

ſentiment de l'Abbé des Fontaines : il rapporte (1) avec complaiſance quelques-unes des Critiques de Dennis, & ajoute, *je ſupprime une multitude d'autres objections auxquelles l'Abbé des Fontaines n'auroit pu répondre* : " mais quelque ſolides qu'elles puiſſent être, *ajoute-t-il*, elles ſont oubliées, & le Poëme plaît toujours ; on aime mieux des défauts aimables dans ces ſortes de Pieces, qu'une régularité ſcrupuleuſe ".

(1) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 14 15.

Il y a pourtant d'autres Connoiſſeurs, qui ont jugé de *la Boucle de Cheveux enlevée*, auſſi favorablement que l'Abbé des Fontaines. L'Auteur d'une *Diſſertation ſur la Poéſie Angloiſe* (2), qui paroît bon juge, trouve que toute l'ordonnance de ce Poëme eſt entiérement neuve, que les penſées ſont vives & brillantes, que le ſtile eſt ſoutenu par-tout, la verſification aiſée, & la rime plus riche que dans la plupart des Poëmes Anglois. La Deſcription d'une partie d'Ombre, objet de la Critique de M. l'Abbé Yart, paroit à l'Auteur de la Diſſertation un Chef-d'œuvre, tant les goûts & les jugemens ſont différens. M. Warburton cite auſſi quelques endroits d'une Lettre écrite par M. de Voltaire en 1726, qui ne juge pas moins avantageuſement du Poëme de Pope (3). " J'ai deſſein, *dit-il*, de vous envoyer deux ou trois Pieces de M. Pope, le meilleur Poëte de l'Angleterre, & à préſent

(2) *Journ. Litter.* Tom. IX. p. 175.

(3) Ce qui eſt rapporté de cette Let. eſt tra-

duit ſur l'Anglois, par M. Maty.

„ de tout le Monde. J'eſpére que vous ſa-
„ vez aſſez d'Anglois pour ſentir toutes les
„ beautés de ſes Ouvrages. Pour moi je
„ trouve l'*Eſſai ſur la Critique* auſſi ſu-
„ périeur à l'Art poëtique d'Horace, que
„ le Poëme de *la Boucle de Cheveux* me
„ paroit l'être au *Lutrin* de Deſpreaux.
„ Je n'ai vu en aucun endroit une imagi-
„ nation auſſi aimable, des graces ſi déli-
„ cates, une auſſi grande variété, tant
„ d'eſprit, tant de connoiſſance du mon-
„ de, que dans cette petite production „.
Ce célébre Poëte a traduit librement un morceau du IV. Chant, qui mérite de trouver place ici (1).

(1) *Mél. de Littér. & de Philoſ.* Chapitre XXV.

Umbriel à l'inſtant, vieil Gnome renfrogné,
Va, d'une aile peſante, & d'un air renfrogné,
Chercher, en murmurant, la caverne profonde,
Où, loin des deux rayons que répand l'œil du monde,
La Déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour;
Les triſtes Aquilons y ſifflent à l'entour,
Et le ſouffle mal ſain de leur aride halaine
Y porte aux environs la fievre & la migraine.
Sur un riche ſopha, derriere un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuſe Déeſſe, inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrin, ſans en ſavoir la cauſe;
N'ayant penſé jamais, l'eſprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle & l'hypocondre enflé.
La médiſante Envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieil ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'Evangile à la main.

Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
Une jeune Beauté non loin d'elle eſt couchée ;
C'eſt l'Affectation, qui graſſeye en parlant,
Ecoute ſans entendre, & lorgne en regardant ;
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie,
Et, pleine de ſanté ſous le rouge & le fard,
Se plaint avec nobleſſe, & ſe pâme avec art.

Un Eſſai auſſi vif n'a pas découragé M. Deſpréaux, de l'Académie d'Angers ; il a donné *la Boucle de Cheveux* en vers en 1742, ſur la traduction en proſe, parce que l'Académicien n'entend pas l'Anglois ; ce n'eſt pas-là trop le moyen de travailler avec ſuccès : auſſi a-t-il été rudement critiqué dans un de nos Journaux (1). Les remarques ſont en général fondées. Cependant j'obſerverai que ſi le Journaliſte avoit jetté les yeux ſur la traduction en Proſe, il auroit vu qu'une *lourde mépriſe*, qu'il met ſur le compte de M. Deſpreaux, eſt originairement de l'Abbé Desfontaines, qui a traduit *Coſmetic Pow'rs*, par *Puiſſance du Monde*, au lieu de *Dieux de la parure*.

(1) *Bibl. Raiſ.* Tom. XXX. p. 438. & *ſuiv.*

Outre les Ouvrages, dont nous venons de parler, notre Poëte a fait quantité de petites Piéces en tout genre, dont la plûpart ſont auſſi de ſa jeuneſſe ; il eſt impoſſible d'en fixer l'âge, parce que le tems de leur compoſition n'eſt point marqué. Il faut mettre dans cette claſſe la Traduction de quelques morceaux d'Ovide, des Imita-

tions de diverſes Piéces des autres Poëtes Anglois, comme Chaucer, Spenſer, Waller, Cowley, &c. Il imita auſſi une eſpéce d'Ode Satyrique, que le Comte de Rocheſter a faite ſur le *Rien*, celle de Pope eſt *ſur le Silence*; on trouve la traduction de cette Ode dans le Recueil de ſes Œuvres en François, & M. l'Abbé Yart (1) l'a donnée auſſi en abregé, & en fait une Critique qui paroît bien fondée. On a encore de lui une Epître d'Héloïſe à Abelard; quelques Contes de Chaucer, des vers ſur une jeune perſonne malheureuſe, d'autres ſur un Eventail; il y a en tout cela en général de l'aiſance, du tour, & ſouvent quelque choſe de fin. Pope a fait de plus en divers tems pluſieurs Epitaphes qui ſont traduites, & dont M. l'Abbé Yart (2) a donné quelques-unes. On trouve ces Epitaphes inférieures à ſes autres Ouvrages, cependant elles le caractériſent du moins auſſi bien. La plupart, comme l'obſerve M. Maty (3), ne ſont point des Piéces de commande; ce ſont les expreſſions de la douleur d'un homme ſenſible, qui perd une partie de ſoi-même en perdant un ami.

(1) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 26. 27.

(2) Ibid. Tom. V. p. 344. & ſuiv.

(3) *Journ. Brit.* Décembre 1751. p. 404.

On voit effectivement par les Lettres de Pope, qu'il avoit un tendre attachement pour ſes amis, & que ſon amitié étoit fort déſintéreſſée: " J'oſe affirmer hardiment, „ *dit-il*, que la vanité ni l'intérêt n'ont „ pas la moindre part aux ſentimens d'a-

„ mitié, que j'ai reſſentis ou que j'ai pris
„ la peine d'exprimer dans une Lettre.
„ Que ſi quelque motif pouvoit m'engager à
„ flatter un grand Seigneur, ce ſeroit pour
„ épargner cette humiliante obligation à
„ un ami qui auroit beſoin de ſa protec-
„ tion „. Quelle délicateſſe dans cette façon de penſer! Voici comment il s'exprimoit au ſujet de l'Evêque de Rocheſter, lorſque ce Prélat eut été mis à la Tour (1). (3) *Lettres à Gay.* Let. VII. du 11 Sept. 1722.
„ Vous ſerez touchés de l'inquiétude &
„ de la ſurpriſe que j'ai dû éprouver en
„ apprenant la nouvelle de l'empriſonne-
„ ment d'un homme que j'ai tant lieu d'ai-
„ mer. Il faut que je ſois bien malheu-
„ reux: à peine quelqu'un eſt-il devenu
„ l'objet de mon affection & de mon eſti-
„ me, qu'il meurt comme M. Craggs, ou
„ qu'il eſt mis en priſon comme l'Evêque.
„ Dieu veuille exaucer les vœux que je
„ fais en ſa faveur, le faire paroître auſſi
„ innocent que je me le repréſente „.
Quels traits de la plus tendre amitié, que ceux que l'on voit dans ſes Lettres à M. *Gay!* Que l'on juge des ſentimens de Pope par ce qu'il écrivoit à cet ami malade (2). (2) Ibid. Let. XII.
„ Il n'y a point de termes qui puiſſent ex-
„ primer combien eſt grande l'inquiétude
„ que je ſens pour vous; jugez-en par un
„ ſeul trait, c'eſt qu'à la veille de perdre
„ ma Mere, les ſoucis qui m'agitent à
„ cet égard, ne diminuent point en moi
„ ceux dont vous êtes l'objet. Sans la puiſ-

„ ſante raiſon qui me retient ici, j'aurois „ été prendre un appartement à Hamſtead, „ pour être journellement avec vous..... „ Dieu prolonge votre vie, & vous rende „ la ſanté. Je lui demande cette grace pour „ moi-même; car je ſens que je vous aime „ davantage que je ne croyois dans le tems „ que vous vous portiez bien, quoique je „ vous aie toujours aimé beaucoup. Si „ j'ai le malheur d'enterrer ma pauvre Me- „ re, & que d'un autre côté je ſois aſſez „ heureux pour voir mes vœux en votre „ faveur exaucés, j'eſpére que nous pour- „ rons paſſer enſemble le reſte de nos jours. „ En cas, comme cela ſe pourroit très- „ bien, que l'air d'un meilleur climat, tel „ que celui de la partie méridionale de la „ France, fut jugé pouvoir contribuer à „ votre rétabliſſement, je ne manquerois „ pas de m'y rendre avec vous.... Mon „ cher Gay, ne vous laiſſez pas abbattre „ par les ſouffrances. Dieu eſt un meilleur „ Ami qu'une Cour (1), qui ne mérite „ pas même d'être miſe en parallele avec „ un homme de bien. Je vous promets „ une amitié ſans réſerve, quelque choſe „ qui puiſſe arriver, & ne ſouhaite rien „ tant au Monde que votre rétabliſſe- „ ment „. Le Docteur *Swift* étoit encore un de ces amis que Pope chériſſoit, & les Lettres qu'il lui écrit, ſont marquées au coin d'une affection auſſi vive que rare; qu'on me permette d'en rapporter quelques en-

(1) Gay aimoit la Cour, & cherchoit à y faire fortune.

endroits, j'aime à voir un homme ſe peindre lui-même auſſi naturellement. " Je ne
„ ſaurois vous exprimer fidélement ce que
„ je ſens pour vous. Vous êtes gravé ailleurs que ſur les Gobelets que vous
„ m'envoyez : je pourrois malgré l'obligeante inſcription qui s'y trouve, les
„ jetter dans la Tamiſe, ſans que ma tendre affection pour le Donateur en ſouffrit le moins du monde. Il eſt dit que
„ rien d'extérieur ne pourra diminuer ou
„ augmenter mon attachement à votre
„ égard, quoique cet attachement ſoit
„ accompagné pour moi de plus d'un ſujet d'inquiétude (1)..... Je ſens ſeulement que je vous ſouhaite tout le (1) *Lettres de Pope & de Swift.* Lettre XVI.
„ bien imaginable dans chaque circonſtance où vous pourrez vous trouver ; qu'il eſt preſque auſſi bon d'être haï
„ que d'être aimé, eu égard aux troubles
„ qu'éprouvent tous ceux qui ont l'ame
„ tendre, quand ils ſont hors d'état de
„ faire du bien, ou de procurer du ſoulagement aux perſonnes qu'ils honorent
„ & qu'ils aiment (2)..... Tant que je (2) *Ibid.* Lett. XXIII.
„ ſerai ici ſur la Terre, il manquera quelque choſe à mon bonheur, auſſi long-
„ tems que je ſerai privé d'amis comme
„ vous. Vous êtes relativement à moi un
„ membre que j'ai perdu, & qui a été
„ enterré dans un autre Pays : quoique
„ je ſois ſéparé de vous, mille accidens
„ me font ſentir que vous avez formé

(1) *Ibid.* Lett. LXXIII. „ autrefois une partie de moi-même (1)... „ Chaque jour je m'entretiens dans mon „ cœur de vous & avec vous, & je n'ai „ d'autre peine que de coucher par écrit „ ce que je penſe. Plus j'approche de ce „ période de la vie, où l'on dit des plus „ doux objets, *je n'y prends plus de plaiſir*, & plus je m'appuie ſur le petit „ nombre de ſoutiens qui me ſont laiſſés. „ Je voudrois bien que nous puſſions paſſer les dernières années de notre vie enſemble (2) „.

(2) *Lett.* LXXXV du 23 Mars 1736-7. Je m'apperçois qu'en faiſant connoître le cœur de M. Pope, je fais en même tems connoître quelques-uns de ſes plus intimes amis. De ce nombre fut encore le Docteur *Arbuthnot*, rien de plus intéreſſant que la dernière Lettre que celui-ci écrivit à Pope : " Depuis le commencement de „ notre union, nous n'avons point connu „ ces ſoupçons, ces petites jalouſies, qui „ altérent quelquefois les plus intimes liaiſons..... J'avoue ſincérement que, „ quoique j'eſtimaſſe en vous les talens que „ le Monde admire, mon amitié fut fondée „ ſur d'autres qualités. Je ne vous fatiguerai point, en en faiſant l'énumération ; mais permettez-moi d'exiger comme une dernière faveur, que vous perſiſtiez conſtamment dans le dédain & „ l'horreur que la Nature vous a donnés „ pour le vice. Ayez cependant égard à „ vos propres intérêts, étudiez-vous à

„ réformer plutôt qu'à châtier, quoiqu'à „ dire le vrai, l'un ne puiſſe guéres ſe „ faire ſans l'autre (1) „. Pope répond à ſon ami : " Notre amitié a été conſ- „ tante, parce qu'elle étoit fondée ſur „ de vertueux principes, & par cela mê- „ me jamais interrompue par aucune dé- „ fiance, par aucun ſentiment de vanité, „ & moins encore par quelque motif „ d'intérêt „. *Garth*, *Rowe*, le Docteur *Parnell*, *Blount*, *Digby*, & pluſieurs autres, furent auſſi du nombre des amis avec leſquels M. Pope vécut dans la plus tendre union, & qu'il vit mourir tous avant lui, à la réſerve de *Swift*. Auſſi ne cherchoit-il pas vers la fin de ſa vie à les remplacer, & les raiſons qu'il en donne ſont très-naturelles, & marquent une grande connoiſſance du cœur humain : „ Vous „ me demandez, *écrit-il à Swift* (2), „ ſi j'ai fait quelque recrue de nouveaux „ amis pour remplacer ceux qui ne ſont „ plus ? Je regarde la choſe comme im- „ poſſible ; car non ſeulement nos amis „ nous ont été enlevés par les années, „ mais nous-mêmes avons éprouvé de ſi „ grands changemens, que, quand les „ mêmes amis nous ſeroient rendus, il „ faudroit encore un ſecond miracle pour „ que nous nous retrouvaſſions en état „ de goûter les douceurs de leur com- „ merce. Mais comme une Riviére, par „ le cours continuel de ſes eaux, em-

(1) *Lettres de Pope & de Gay.* Lett. XLVII.

(2) Let. LXXXIV. du 30 Décemb. 1736.

„ porte les fleurs & les plantes qui em-
„ bellissent ses bords, & ne laisse
„ à la place que du limon & des ro-
„ seaux, ainsi le cours des années, en
„ nous ôtant beaucoup d'excellentes cho-
„ ses, en substitue un petit nombre de
„ médiocres à la place, mais rien de ce
„ qui faisoit l'objet de nos desirs & de
„ nos espérances..... Tout bien exami-
„ né, mon cœur n'est plus susceptible de
„ nouvelles impressions : celles que je re-
„ çois aujourd'hui, sont effacées demain ;
„ & l'image des amis que j'ai perdus, il
„ y a vingt ans, s'offre plus distinctement
„ à mes regards, que celle des personnes
„ que je vois journellement „.

Une preuve bien frappante du caractére solide de M. Pope en fait d'amitié, c'est qu'il ne paroit pas qu'il se soit jamais brouillé avec de ses amis. Il n'y en a que trois qui font exception, & par rapport auxquels il semble n'avoir eu rien à se reprocher ; l'un est *Wicherley*, que la sincérité de notre Poëte choqua, comme nous l'avons rapporté : la même raison refroidit M. *Cromwell* : Pope le railloit quelquefois dans ses Lettres de sa pédanterie en fait de Critique, cela déplut : voici ce que Pope mandoit là-dessus à Gay (1) :

„ Notre Ami M. *Cromwell* a aussi gardé
„ le silence toute cette année : je crains
„ qu'il n'ait été choqué de quelques-unes
„ des libertés que je me suis données, &

(1) *Lettre* I. du 13 Novem. 1712.

„ auxquelles je me ſuis cru obligé par ma „ qualité d'Ami „. Le troiſiéme eſt M. *Addiſon*, avec lequel la brouillerie alla fort loin, comme nous le verrons en ſon lieu.

On ſait qu'en l'année 1710, il arriva une révolution dans le Miniſtére Anglois ; les Whigs, qui avoient eu l'adminiſtration des affaires depuis dix ans, furent ſupplantés par les intrigues de Madame Masham & de Harley, depuis Comte d'Oxford & de Mortimer, & les Torys eurent le pouvoir en main. Ces deux Partis acharnés l'un contre l'autre s'accuſoient mutuellement des plus pernicieux deſſeins. L'un & l'autre compoſés de gens de mérite, encourageoient les Sciences, ou du moins accordoient des louanges aux Savans. *Swift* étoit un des Ecrivains employés par les Torys, & Addiſon écrivoit en faveur des Whigs. M. Pope avoit des liaiſons parmi les uns & les autres, mais il profeſſa toujours une ſcrupuleuſe neutralité, ſe faiſant honneur d'être appellé Whig par les Torys, & Tory par les Whigs. On apperçoit effectivement dans ſes Lettres qu'il faiſoit profeſſion d'être ennemi de l'eſprit de Parti ; quelques traits feront connoître ſes ſentimens à cet égard : » Pour vous » dire la franche vérité, *dit-il à M. Ad-* » *diſon* (1), je ne ſuis nullement mécon- » tent d'avoir déja offenſé les violens de » tous les Partis ; & je puis vous aſſurer

(1) *Lettres div* Let. XIII.

» en même tems, que je n'ai pas le moin-
» dre reſſentiment contre quelqu'un de
» ceux qui ſe déclarent mes ennemis....
» La malice ne m'a point épargné non
» plus : les uns m'appellent un Tory, à
» cauſe que j'ai été favoriſé d'une manié-
» re diſtinguée par les Chefs de ce Parti :
» d'autres me déſignent par le titre de
» Whig, parce que vous, M. Congre-
» ve, & M. Craggs, m'ont honoré de
» leur amitié, & qu'en dernier lieu My-
» lord Hallifax s'eſt déclaré mon Patron.
» Il y avoit une concluſion naturelle &
» diamétralement oppoſée à celle-là, que
» tout homme doué de quelque candeur
» auroit tirée, ſavoir, que quand on eſt
» bien traité de tous les Partis, on ne
» doit en avoir offenſé aucun en parti-
(1) *Ibid.* » culier (1),,. Voici ce qu'il écrivoit à
Let. XV. un autre de ſes Amis (2). " Il faut pour-
(2) *Ibid.* Let. XIX „ tant que je vous avertiſſe, que vous au-
„ riez peine à deviner quelle tâche la
„ profeſſion que vous êtes mon Ami
„ vous impoſera ; quelques Torys vous
„ prendront pour un Whig, & quelques
„ Whigs pour un Tory, tandis que di-
„ vers Proteſtans vous diront Catholique,
„ & que divers Catholiques vous accuſe-
„ ront d'héréſie. Je trouve, par une fâ-
„ cheuſe expérience, que nous vivons
„ dans un ſiécle où la modération eſt un
„ crime, & où il n'eſt pas permis à un
„ homme d'être juſte envers tous les hom-

„ mes. Je ne renoncerai pourtant pas pour
„ cela à la juſtice & à la modération....
„ Pendant que les meilleurs & les plus
„ honnêtes gens de chaque Parti ne me
„ croient pas méchant, je ſouffrirai pa-
„ tiemment les ſottiſes que les violens de
„ tous les Partis trouveront bon de publier
„ contre moi „. Rien de plus ſage & de mieux penſé que ce qu'il dit à M. Blount, dans une circonſtance bien critique (1). „ A l'occaſion de la mort de la Reine, je „ n'ai pu me défendre de faire un tour à „ Londres, par cet eſprit de curioſité ſi „ ordinaire aux hommes, qui leur fait „ quitter leurs propres affaires, pour voir „ ce que d'autres font. Quant à moi, je „ rends graces à Dieu de me trouver par „ ma ſituation au deſſous de tous les ac-
„ cidens attachés aux révolutions d'Etat,
„ & au deſſus d'eux par ma Philoſophie.
„ La charité mutuelle d'homme à hom-
„ me, & une bienveillance générale en-
„ vers tous, ſont des articles qui me tien-
„ nent le plus à cœur, & auſquels, ſui-
„ vant moi, on ne doit jamais manquer,
„ pour l'amour de quelques Gouverneurs,
„ ou de tel ou tel Gouvernement. J'eſ-
„ pére que les choſes prendront un tour
„ favorable, & ſouhaite avec plus d'ar-
„ deur, que je ne deſire quelque avanta-
„ ge perſonnel pour moi-même, que ceci
„ mettra fin aux diviſions des Whigs &
„ des Torys; que les deux Partis vien-

(1) *Lettres de Pope & de Blount.* Lettre I.

„ dront à s'aimer autant que je les aime l'un
„ & l'autre, ou du moins ſe nuiront auſſi
„ peu que je voudrois nuire à aucun d'eux :
„ & que nos Catholiques ne ſeront pas
„ plus inquiétés qu'ils n'inquiéteront les
„ Proteſtans : c'eſt-à-dire, que le man-
„ que de pouvoir en nous, ne ſoit pas
„ un plus puiſſant obſtacle pour empêcher
„ quelque mauvais deſſein de notre part,
„ que le manque de volonté du leur.
„ J'oſe aſſurer que ſi tous les Wigs &
„ les Torys étoient animés de l'eſprit d'un
„ Catholique-Romain, que je connois,
„ tous les Catholiques-Romains s'en trou-
„ veroient bien ; & que ſi tous les Ca-
„ tholiques-Romains avoient toujours été
„ animés de cet eſprit, tous les autres
„ s'en ſeroient bien trouvés, & *le diabo-*
„ *lique eſprit de perſécution* ne nous au-
„ roit jamais été reproché „. Si les amis les plus intimes de M. Pope étoient dans le Parti des Torys, on ne voit point qu'il ſe ſoit jamais départi de ſes principes d'impartialité, qu'il profeſſoit, d'une façon qui puiſſe lui être reproché : on ne voit point qu'il ait été mêlé le moins du monde dans le procès du Docteur Atterbury, malgré les liaiſons qu'ils avoient enſemble ; ni qu'il ait ceſſé d'être bien avec le Vicomte de Bolingbroke, & avec le Comte d'Oxford, lorſque ces deux Seigneurs ſe brouillerent enſemble ſur la fin du Régne de la Reine Anne. Il y a cependant beaucoup

d'apparence que le cœur étoit pour les Torys : les liaiſons conſtantes qu'il entretint avec les Chefs de ce Parti ; ſon intime amitié avec le Dr. Swift, l'ennemi le plus virulent des Whigs ; l'approbation qu'il donne, ſoit tacite, ſoit expreſſe, à ce que Swift & d'autres lui écrivent contre le Miniſtere & la Cour : tout cela ne permet gueres de penſer, qu'il ait été entiérement impartial : mais il n'étoit pas homme à brouiller.

Quoique par la révolution de 1710, les Torys euſſent le deſſus, M. Pope avoit des liaiſons avec le Parti oppoſé, & particuliérement avec Meſſieurs Steele & Addiſon. Ce dernier ayant compoſé ſa fameuſe Tragédie de *Caton*, dans des principes tout-à-fait Républicains, elle fut repréſentée en 1713, avec un *Prologue* de la façon de M. Pope, qui y fit briller, avec autant & plus de force, le caractere d'une ame qui aime la liberté. La Tragédie & le Prologue, furent également applaudis par les deux Partis oppoſés ; ce que Pope mande là-deſſus au Chevalier Trumbull (1) eſt curieux. " Caton étonna moins " Rome de ſon tems, qu'il ne fait la Gran-" de Bretagne du nôtre : & quoiqu'on ait " mis en œuvre la plus folle induſtrie, " pour rendre cette Piéce un Ouvrage " de Parti, on peut cependant appliquer " avec la derniere juſteſſe à l'Auteur, ce " qu'il a dit d'un autre à cette occaſion :

(1) *Lettre* V. du 30 Avril 1713.

„ *l'Envie elle-même, ſaiſie d'étonnement,*
„ *reſte muette, & les Factions ſe diſpu-*
„ *tent, qui applaudira le plus.* Les vio-
„ lens & nombreux battemens de mains
„ du Parti Whig d'un côté, n'ont été ni
„ plus nombreux ni plus violens que ceux
„ du Parti Tory, de l'autre; pendant que
„ l'Auteur derriere les couliſſes remarquoit,
„ avec une eſpéce de chagrin, que les
„ applaudiſſemens partoient plus de la
„ main que du cœur. Ce fut préciſément
„ là auſſi le cas de l'Ecrivain du *Prologue*,
„ qui ſe vit applaudi avec autant de fureur,
„ que s'il eût été un Whig déclaré „. Ca-
ton ayant été attaqué par Dennis, qui en
vouloit à tous les Auteurs qui avoient
de la réputation, Pope prit le parti d'Ad-
diſon, en publiant une petite Piéce Saty-
rique, ſous le titre de *Relation de la phré-
néſie de Jean Dennis, par le Docteur Nor-
ris.* M. Addiſon fut un de ceux qui en-
couragerent le plus notre Auteur à entre-
prendre la traduction de l'*Iliade*, & il pa-
roît qu'ils étoient alors intimement liés.

(1) Lett. diverſes. *Lett.* XI. du 26 Octobre 1713.

„ J'oſe vous aſſûrer, *lui écrit Addiſon* (1),
„ que l'ouvrage dont vous me parlez, ſe
„ recommandera aſſez lui-même, dès que
„ votre nom paroîtra à la tête de la ſouſ-
„ cription; & ſi vous me croyez en état
„ de faire valoir cette ſouſcription, je de-
„ mande en grace d'être employé. Com-
„ me j'ai l'ambitieux deſir qu'on ſache que
„ vous êtes mon ami, je ſerai bien aiſe de

„ marquer la choſe en cette occaſion, de
„ même qu'en toute autre. Je ne doute
„ pas que votre Traduction n'enrichiſſe
„ notre Langue, & ne faſſe honneur à
„ notre Pays; & je fonde cette eſpéce de
„ prédiction ſur le ſuccès des Piéces ad-
„ mirables, dont vous avez déja charmé
„ le Public. Je voudrois ſeulement que
„ vous ſongeaſſiez à en tirer quelque avan-
„ tage conſidérable pour vous. Si cette
„ réflexion choque votre généroſité, par-
„ donnez-là, je vous prie, en faveur de
„ mon zèle pour vos intérêts. L'Ouvrage
„ vous coûtera beaucoup de tems, & à
„ moins que vous ne l'entrepreniez, ne
„ ſera, à ce que je crains, jamais exécu-
„ té par un autre: au moins je déclare
„ ne connoître aucun autre de mes con-
„ temporains, que j'en juge capable „.
On verra dans la ſuite qu'Addiſon changea de ſentiment.

On voit même que déja dans ce tems-là il ſoupçonnoit ſon ami d'être favorable aux Torys: „ Vous m'avez permis un
„ jour, *lui dit-il* (1), de prendre la liber-
„ té d'un Ami, en vous conſeillant de ne
„ vous pas contenter de l'admiration de la
„ moitié de la Nation, quand il y a moyen
„ de l'obtenir toute entiere. Si j'oſois ré-
„ péter le même avis, je le ferois en cet-
„ te occaſion „. Lorſqu'une fois on a conçu des ſoupçons contre ſes amis, on prête aiſément l'oreille aux inſinuations ma-

(1) *Lettre* XII. du 2 Novemb. 1713.

lignes, c'eſt ce qui arriva dans cette occaſion. M. Philips, dont nous avons parlé, émule de M. Pope dans le Genre Paſtoral, dit publiquement dans un Café, que ce dernier avoit formé une Cabale avec le Docteur Swift, & quelques autres, pour écrire contre les Whigs, & en particulier pour détruire ſa réputation & celle de ſes Amis Steele & Addiſon. Celui-ci ne parut pas à la vérité d'abord ajouter foi à de pareils diſcours, puiſque deux jours après il vint trouver M. Pope, & l'aſſura qu'il ne croyoit rien de tout ce qui avoit été dit, qu'il eſpéroit que leur amitié n'en ſeroit point altérée, & le prioit de n'en plus parler. Milord Hallifax ſe mêla même alors de cette affaire, en parlant à différentes perſonnes, pour arrêter le cours de ces mauvais bruits (1). La méſintelligence entre Addiſon & Pope, ne ceſſa pas cependant; au contraire on trouve que les ſoupçons & les défiances augmenterent chez le premier, & que Philips trouva moyen d'intéreſſer ſon amour propre, & de lui inſpirer de la jalouſie: c'eſt ce qu'on voit par diverſes Lettres. M. Jervas, célebre Peintre & ami de Pope, lui écrit du 20 Août 1714 (2). " J'ai eu
" avec M. Addiſon une converſation,
" que je voudrois que vous euſſiez pu entendre.... Il m'aſſura qu'il avoit deſſein
" d'employer non-ſeulement ſon crédit,
" mais auſſi ſon art pour vous rendre quel-

(1) *Lettre* XVII. du 8 Juin 1714.

(2) *Lettre* XXII.

„ que ſervice : il ne vouloit point parler
„ de ſon art en Poéſie , mais de ſon art
„ à la Cour ; & il ſent que rien ne peut
„ avoir meilleur air pour lui-même , que
„ de ſe donner des mouvemens en votre
„ faveur , ſur-tout depuis qu'on a affec-
„ té de répandre le bruit , qu'il ne ſou-
„ haitoit nullement que vous fuſſiez trop
„ goûté en qualité de Poëte. Il proteſte
„ que ce ne ſera point ſa faute , ſi la bon-
„ ne intelligence & une ſincére amitié ne
„ régnent déſormais entre vous &c. Il
„ avoue avoir craint que le Docteur
„ Swift ne vous menât trop loin , durant
„ la chaleur de l'animoſité (*a*) ; mais à pré-
„ ſent tout eſt bien , & vous avez échap-
„ pé à ce danger , même dans ſon opi-
„ nion „. La récompenſe de M. Pope à cette Lettre nous en apprend davantage ; elle eſt du 27 Août (1). Ce que vous me „ marquez de la peine que vous avez pri- » ſe pour opérer une réconciliation en- » tre M. Addiſon & moi , mérite de » grands remercimens de ma part. Vous » connoiſſez la maniére avantageuſe dont » je penſe ſur ſon ſujet , & quel plaiſir » je me ſuis toujours fait de parler de lui » avec éloge. Vous n'ignorez pas d'un au- » tre côté l'indigne procédé de M. Phi-

(1) *Lettre* XXIII.

(*a*) Les deux plus violentes Satyres contre les Whigs , ſavoir l'*Examinateur* & l'*Hiſtoire de Jean Bull* , étoient de la main du Doyen , & de celle du Docteur Arbuthnot.

» lips, qui a tâché de me rendre ſuſpect
» à un homme que je conſidére ſi fort.
» Mais comme, après tout, M. Addi-
» ſon doit être juge en ce qui le regarde
» lui-même, & m'a paru n'avoir pas été
» un juge tout-à-fait favorable à mon
» égard ; ainſi je vous avoue que je n'at-
» tends autre choſe que quelques mar-
» ques de civilité de lui, quelque ardem-
» ment que je ſouhaite ſon amitié ;
» mais par rapport à des ſervices plus
» importans, qu'il ſeroit diſpoſé à me
» rendre, j'aurois honte de les recevoir
» d'un homme qui n'a pas meilleure opi-
» nion de mes principes, que de me croi-
» re dévoué à un Parti, & capable ou-
» tre cela de porter envie à la réputation
» d'un autre, en qualité de Poëte. Je
» laiſſe donc au tems de le convaincre de
» la groſſiere malice de ceux qui l'ont
» trompé, & de lui prouver que je ſuis
» incapable d'obſcurcir la gloire d'un
» homme, que je me ferois un honneur
» de pouvoir imiter ; & que par cela-
» même je n'ai garde de flatter. En un
» mot M. Addiſon peut compter en tout
» tems ſur mon reſpect, & ſur mon ami-
» tié réelle, dès qu'il jugera à propos de
» me prendre pour ce que je ſuis ». Pope
ne s'en tint pas-là, il tâcha de regagner
tout-à-fait Addiſon, & on ne peut dou-
ter qu'il ne ſouhaitât ſincérement de bien
vivre avec lui ; la Lettre ſuivante qu'il lui

écrivit quelques ſemaines après, en eſt une preuve (1). « J'ai appris par un de mes » amis.... que vous avez en dernier lieu » eu la bonté de parler de moi d'une » maniére que je ne puis avoir méritée » que par mon extrême reſpect pour vous. » Puis-je me flatter que certaines inſinua- » tions malicieuſes n'ont produit ſur vous » aucun effet ? En vérité ce n'eſt ni a » moi, ni à mes ennemis, qu'il appar- » tient de vous dire, ſi je ſuis de vos » amis ou nom ; mais ſi vous voulez ju- » ger de la choſe par les probabilités, je » vous prie de conſidérer que mon atta- » chement pour vous ne peut qu'être de- » ſintéreſſé. Pourquoi révoqueroit-on en » doute l'affection de celui qui n'exige au- » cun ſervice de votre part ? Je ne de- » mande aux Whigs que ce que j'ai ob- » tenu des Torys, c'eſt-à-dire de la civi- » lité ; n'ayant pas aſſez d'orgueil pour » être inſenſible à une marque de bien- » veillance, ni aſſez d'humilité pour n'o- » ſer pas mépriſer fiérement tout homme » qui me feroit une injuſtice. Je ne me » fais pas un mérite de n'avoir jamais man- » qué en rien au reſpect que je vous de- » vois ; car, pour vous dire le vrai, tout le » monde parle avantageuſement de vous ; » & quand je n'en aurois pas envie, je » ſerois bien obligé de tenir le même lan- » gage pour mon propre honneur. Par » rapport à ce que vous auriez dit de

(1) *Lettre* XVI. du 10 Oct. 1714.

„ moi, je ne croirai jamais que l'Auteur „ de Caton ait dit une choſe, & penſé „ une autre. Pour vous prouver que je „ ſuis convaincu de votre ſincérité, je „ vous demande en grace de vouloir par- „ courir les deux premiers Livres de ma „ Traduction d'Homere, qui ſont entre „ les mains de Milord Hallifax. Je ſais „ que tout Poëme que vous approuvrez, „ ſera ſûrement goûté du Public ; ainſi „ vous ne douterez pas que je ne compte „ fermement ſur votre bienveillance, puiſ- „ que je vous fournis l'occaſion de dire „ du mal de moi avec juſtice, & que je „ m'attends néanmoins que vous me com- „ muniquerez vos véritables idées, dans „ le tems que vous ne ferez part aux au- „ tres que de celles qui me ſont le plus fa- „ vorables „. Ils vécurent encore pendant du tems aſſez bien enſemble. M. Pope adreſſa même à Addiſon en 1715 une Epître ſur ſon *Traité des Médailles*, où il lui dit, *que dans une longue ſuite de Poëtes couronnés, la Poſtérité diſtinguera ici Virgile, là Addiſon.* Ce fut proprement l'Homere de Pope, qui fut l'écueil, & qui rendit Addiſon ennemi de Pope, c'eſt ce que nous verrons, après avoir rendu compte du travail de ce dernier.

Il entreprit la Traduction de l'*Iliade* en 1713, & avant même qu'il eût preſque mis la main à l'œuvre, il y eut des gens qui tâcherent de le décourager, & de pré-

venir

venir le Public contre lui, en débitant qu'il n'étoit pas fort habile en Grec : ſur quoi il diſoit fort bien à M. Addiſon (1) : „ Ils doivent eux-mêmes le bien entendre, ou non : s'ils ne l'entendent pas, „ ils ne ſauroient juger de mon habileté ; „ & s'ils l'entendent bien, ils ne ſauroient „ porter aucun jugement à cet égard ſur „ mon ſujet ſans m'avoir examiné „. On voulut auſſi décréditer ſon Ouvrage, en le rendant odieux aux différens Partis ; mais il ſe roidit contre les obſtacles. On voit par un grand nombre d'endroits de ſes Lettres, qu'il ne négligea rien pour rendre ſon Homere digne de l'approbation du public, non-ſeulement par la Traduction, mais encore par des éclairciſſemens ſur ſon Auteur ; il forma le deſſein de l'enrichir de notes, ſes ſoins s'étendirent même juſqu'à la Géographie de l'ancienne Grece, dont il a donné une Carte. „ Je découvre de jour en jour, *écrivoit-* „ *il à M. Blount* (2), de nouvelles rai- „ ſons de me plaindre de la négligence „ des Géographes dans leurs Cartes de „ de l'ancienne Grece, depuis que je cherche ici (à Oxford) des éclairciſſemens, „ dans les Bibliothéques, ſur deux ou „ trois noms fameux. D'un autre côté, „ malgré tous mes ſoins, je ne compte „ pas trop ſur l'exactitude de mon Gra- „ veur, à qui j'ai écrit d'un ſtyle ſi fier, „ que ſi ma Lettre étoit interceptée par

(1) *Lettres div.* Lett. XV.

(2) *Lettres de Blount & de Pope.* Lettre I.

„ quelque homme du commun, il ne sau-
„ roit absolument qu'en penser. Il y ver-
„ roit à peine un ordre de moindre im-
„ portance ; que d'ôter de sa place telle
„ ou telle Montagne, de changer le
„ cours de telle ou telle Riviere, de
„ placer une grande Ville dans tel en-
„ droit du Pays, & d'en détruire de
„ fond en comble une autre à quelque
„ distance de-là „.

Pour être à portée de consulter les Livres dont il avoit besoin, il fit le voyage d'Oxford en 1714 ; la description de son voyage, & de sa maniére de vivre dans cette Université, a quelque chose de si amusant, que je ne puis me résoudre à la supprimer, elle est adressée à une Dame (1). " Mon dernier voyage m'a fait goû-
„ ter tous les agrémens de cette mélan-
„ colie douce, à laquelle j'ai toujours
„ été si sensible. Après avoir traversé dans
„ la Forêt mes bois favoris, rêvant aux
„ plaisirs que j'ai goûtés autrefois, je pas-
„ sai à mi-côte des collines, dont le som-
„ met étoit couvert de bosquets, & le
„ pied arrosé de riviéres qui coulent en
„ serpentant. En chemin faisant je prêtai
„ l'oreille au paisible bruit de différentes
„ chûtes d'eau, & au doux murmure des
„ vents. A ces objets succéda la vûe de la
„ sombre verdure de Stonor, après quoi
„ les ombres de la nuit commencerent à
„ se répandre. La Lune se levoit alors sur

(1) *Lettres à différentes Dames* Let. XV.

„ l'horizon le plus clair que j'aie jamais
„ vu, & ce fut à la faveur de ſa belle &
„ tranquille clarté que je continuai ma
„ route, ſans autre compagnie que celle
„ de mes penſées, que rien ne venoit dé-
„ ranger. J'avois encore un mille à faire
„ pour gagner Oxford, quand toutes les
„ cloches ſe firent entendre en différentes
„ notes. Les Horloges des Colléges, qui
„ s'entre-répondoient, ſonnérent enfin
„ onze heures du ſoir. Tout ceci étoit un
„ excellent préparatif à la vie que j'ai me-
„ mée depuis dans l'enceinte des anciens
„ murs, des vénérables galeries, & des
„ doctes portiques de l'Univerſité. Il ne
„ me manquoit qu'un habit noir, & des ga-
„ ges pour paroître auſſi ſavant qu'aucun
„ de mes camarades. J'obſervois exacte-
„ ment les heures de Collége, étois en-
„ touré de Livres, logeois dans un des
„ plus vieux & des plus triſtes endroits
„ de l'Univerſité, & pouvois me vanter
„ d'être mort au monde, autant qu'un Her-
» mite du déſert. S'il y avoit quelque
» choſe qui vécût encore tant ſoit peu
» en moi, c'étoit une petite portion de
» cette modeſte vanité, que de ſaints
» Perſonnages reſſentent, quand des
» Moines *de leur propre Ordre* exaltent
» leur piété & leur détachement des ſens.
» Car je fus reçu avec une ſorte de reſ-
» pect, que les Savans, cette partie oiſi-
» ve du Genre-Humain, paient à ceux

» de leur eſpece ; leſquels ſont auſſi con-
» ſidérés ici, que les gens qui ont la di-
» rection des affaires, qui charment par
» leur gaieté, ou qui peuvent rendre ſer-
» vice par leur crédit, le ſont dans vo-
» tre monde. Je puis dire, en vérité, que
» les égards qu'on m'a témoignés, étoient
» ſi grands, que je me demandois quel-
» quefois à moi-même, quel Collége ai-
» je donc fondé, & quelle eſt de toutes
» ces Bibliothéques, celle dont j'ai fait
» préſent ? Il me ſemble que j'ai bien tort
» de rentrer dans le monde, & de quit-
» ter le ſeul endroit où je puiſſe figu-
» rer ». Pendant ſon ſéjour à Oxford, il vit ſouvent le Docteur Clarke : *je crains*, diſoit-il à M. Blount, *que le commerce de Milord Harcourt & du Docteur Clarke ne m'empêche, à force d'agrémens, de conſulter beaucoup de Livres ou de Manuſcrits.*

Le premier Volume de l'*Iliade* parut en 1715, à la tête duquel on trouve une Préface & un Eſſai ſur la Vie d'Homére, qui ont fait beaucoup d'honneur à M. Pope : il paroit par une de ſes Lettres à M Digby (1), qu'il avoit auſſi ébauché un Eſſai ſur la Théologie & la Morale d'Homére, & un autre ſur l'éloquence ou l'Art Oratoire d'Homére & de Virgile. L'Ouvrage de M. Pope fut reçu avec applaudiſſement, ſa Traduction a été parfaitement caractériſée par un journaliſte (2). « M.

(1) *Lettre* IV.

(2) *Journ. Litter.* Tome VIII. p. 2.

» Pope, *dit-il*, s'eſt ſervi de toute la » facilité que lui fournit ſa langue, de » s'énoncer avec force & avec préciſion, » & par-là il ſuit la diction de l'original » de plus près que M. de la Motte ne » l'a pu faire peut-être en François. Son » ſtyle eſt majeſtueux dans ſa ſimplicité, » & l'on n'y voit preſque jamais un ſubli- » me affecté, ni ces tours d'expreſſion » qu'on admire dans les Modernes. Il s'en » tient aux expreſſions de l'original, au- » tant que ſa langue & la bienſéance le » peuvent permettre; & l'on peut dire » que bien ſouvent il corrige Homére » ſans l'altérer, & en exprimant avec po- » liteſſe ce qui dans ſon modele eſt taxé » juſtement de groſſiéreté ..... Il eſt ſur- » prenant qu'il n'ait pas fait uſage de la » liberté dont s'eſt ſervi *Milton*, de faire » des vers ſans rime : plus l'Ouvrage qu'il » entreprend eſt de longue haleine, plus » il avoit de fortes raiſons de s'épagner » un travail, qui doit faire languir très- » ſouvent ſon ſtile. Il eſt vrai qu'il rime » avec beaucoup de facilité; & peut-être » a-t-il voulu faire voir que, malgré cet » obſtacle, il ſavoit donner à ſa Poéſie » autant de force, que ceux qui n'ont » pas cette difficulté à combattre » Son Ami Swift lui écrivit (1). « J'ai emprunté » de l'Evêque votre Homére; le mien n'é- » tant pas encore débarqué, & je l'ai lu » d'un bout à l'autre, en deux ſoirées.

(1) *Lettres de Pope & de Swift* Lettre II.

» S'il plaît autant à tout le Monde qu'à
» moi, vous aurez obtenu ce que vous
» pouvez ſouhaiter, tant en fait de pro-
» fit, que de réputatation. Cependant je
» ne ſaurois vous pardonner quelques
» mauvaiſes rimes, & deux ou trois en-
» droits un peu obſcurs. Je vous avoue-
» rai pourtant, à ce dernier égard, que
» je m'attendois à en trouver vingt ou
» trente ». Le Docteur Berkley; depuis Evêque de Cloine, & ſi connu par ſes Ouvrages, lui marqua (1). « Un de
» mes Amis m'a dit depuis peu, qu'étant
» allé voir M. Salvini à Florence, il l'a-
» voit trouvé liſant votre Homére: il ap-
» prouve fort les notes, & dit de la ver-
» ſion, qu'il ſouhaiteroit uniquement
» qu'elle tînt un peu moins de la Para-
» phraſe; ce qui prouve qu'il entend
» bien notre langue ».

(1) *Lettres de différentes Perſonnes*, Let. VII.

La *Préface* de M. Pope, & ſon *Eſſai ſur la Vie d'Homére*, ne furent pas moins favorablement accueillis, tant pour le fond que pour le ſtyle, quoique ce dernier parut trop Poëtique (2). « La diction de
» M. Pope, *dit le Journaliſte que nous*
» *avons déjà cité*, a tout le beau feu dont
» la Proſe peut être ſuſceptible. On peut
» dire même, que ſi une choſe peut être
» défectueuſe par un excès de beauté, la
» Préface de cet Auteur eſt trop belle:
» les comparaiſons y ſont admirables, &
» marquent une imagination digne de

(2) Jour. Litter. *loc. cit.* p. 41.

» communiquer Homére aux Anglois :
» mais ces comparaiſons y ſont ſi entaſ-
» ſées, qu'on peut dire, avec vérité, que
» s'il y avoit autant de proſaïque dans la
» Poéſie de M. Pope, qu'il y a de Poëti-
» que dans ſa Proſe, ſon Iliade courroit
» riſque de tromper fort l'attente du Pu-
» blic ». Notre Auteur publia ces deux Pieces dans le tems que la guerre Homerique étoit le plus échauffée en France.

Madame Dacier, à la tête des admirateurs outrés du Poëte Grec, foudroyoit tous ceux qui ne ſe rangeoient pas de ſon côté. M. de la Motte d'un autre côté multiplioit les défauts d'Homere, & diminuoit ſes beautés. *Plus Philoſophe que Madame Dacier, & plus Poëte que La Motte, le Traducteur Anglois cachoit ſes critiques ſous des louanges, & exprimoit ſes éloges par des ſentimens*, dit fort bien M. Maty. En effet M. Pope ſemble avoir été au fond à peu près de même ſentiment que M. de la Motte. Le Journaliſte cité ci-deſſus l'a remarqué; ils penſent à peu près la même choſe d'Homere, mais ils ſe ſervent de méthodes oppoſées pour exprimer des choſes entiérement ſemblables. Ils croient tous deux que ce Poëte a été le plus beau des génies, mais que l'ignorance de ſon ſiécle a jetté de grands défauts dans ſes Ouvrages. L'un & l'autre trouve dans l'Iliade les ébauches de tous les genres d'éloquence, & les ſemences de

toutes les Sciences & de tous les Arts.

Mais Pope ne fait qu'indiquer les défauts d'Homere, dans le tems qu'il s'étend ſur ſes talens prodigieux, & ſur les marques générales qui en paroiſſent dans ſes Ouvrages. M. de la Motte au contraire ne fait qu'un aveu aſſez général du génie incomparable d'Homere, & des preuves inconteſtables qu'on en trouve dans ſes Poëmes; mais il entre dans un détail exact de tous les défauts qu'on y trouve, & où devoit tomber néceſſairement un homme qui a inventé la Poéſie, & à qui il auroit été impoſſible de la perfectionner, quand même il en eût été l'inventeur dans le ſiécle du monde le plus éclairé. M. Pope n'étoit rien moins qu'admirateur de Madame Dacier, qu'il regardoit comme fort inférieure à ſon Mari pour le ſavoir, & il rendoit à M. de la Motte, plus de juſtice que ne faiſoient les partiſans zélés d'Homere : c'eſt ce que l'on voit dans la Réponſe qu'il fit au Duc de Buckingham, à qui il avoit demandé ſon ſentiment ſur la diſpute qu'il y avoit en France : ce Seigneur avoit fort exalté Madame Dacier ; & c'eſt à cet occaſion que Pope lui marque ce qu'il penſe ſur le ſujet de cette Dame (1). Après avoir fait l'éloge de M. Dacier, il parle de ſa femme en ces termes. « Elle ne donne la plupart du » tems que des généralités, qui encore » ne ſont pas d'elle. C'eſt de quoi nous „ four-

(1) *Lettres de différentes perſonnes.* Lett. XIII.

» fourniſſent un exemple frappant ſes Re-
» marques ſur Homere, dans leſquelles
» Euſtathe eſt pillé dix fois, pour une
» ſeule fois qu'il eſt cité ..... j'oſe aſſurer
» votre Grandeur, que je ne cherche pas
» à trouver des défauts à une Dame : la
» tâche que je m'étois impoſée de tradui-
» re l'Iliade, m'a obligé de les voir : ce-
» pendant j'ai une aſſez bonne doſe de
» complaiſance Françoiſe pour cacher ſes
» larcins ; car par-tout où j'ai obſervé
» que ſes notes appartenoient entiérement
» à quelque autre (ce qui eſt le cas à
» l'égard de pluſieurs centaines) j'ai ſim-
» plement cité le vrai propriétaire, ſans
» rien dire de plus. Si jamais Madame
» Dacier voit mes obſervations, elle en
» ſera piquée ; mais je n'oſerois répon-
» dre qu'elle s'en tiendra à cela. Pour ce
» qui eſt de M. de la Motte, c'eſt lui
» rendre peu de juſtice, que de ſoutenir
» qu'il ne pouvoit avoir aucune autre idée
» des beautés du Poëme Epique d'Home-
» re, que celles qu'il avoit puiſées dans
» la traduction en proſe de Madame Da-
» cier. Cette traduction a été précédée
» d'une autre du même genre, faite par
» M. de la Valterie, & ſi élégante que
» le ſtyle en eſt manifeſtement l'original
» & le modele de celui du fameux Téle-
» maque. C'eſt avec beaucoup de raiſon
» que votre Grandeur cenſure les deux
» diſpoſitions contraires, l'une de cher-

„ cher des fautes par-tout, & l'autre de „ n'en voir aucune nulle part : mais ſû- „ rement en fait d'emportement il n'y a „ aucune comparaiſon entre les deux An- „ tagoniſtes „.

Il parut à Paris en 1718 une traduction Françoiſe de la premiére partie de la Préface de M. Pope, dont on trouve un Extrait dans le *Journal des Savans* (1) : le Traducteur n'eſt pas nommé, mais M. l'Abbé Goujet (2) nous apprend qu'elle eſt de la façon de M. Perelle, Conſeiller au Grand Conſeil, mort le 5 Décembre 1735. Madame Dacier, ayant vu cette Piéce, l'attaqua par des *Réflexions* qu'elle publia à la fin du troiſiéme Volume de la ſeconde Edition de ſa Traduction de l'Iliade, donnée en 1719. L'*Eſſai ſur la Vie & les Ecrits d'Homere*, parut auſſi en François en 1728, & cette Traduction eſt attribuée à l'Abbé des Fontaines (3) M. Keating, attaché ci-devant à M. le Duc d'Hueſcar, Ambaſſadeur d'Eſpagne en France, a donné en 1749, une nouvelle traduction de ce dernier morceau, ſous le titre *d'Eloge Hiſtorique & Critique d'Homere* ; il releve pluſieurs fautes dans la premiére Traduction (4).

(1) Tom. LXV. p. 438 Edit. de Hollande.

(2) *Biblior. Franç.* Tom. IV. p. 131.

(3) Voyez *Journ. des Savans*, Tom. LXXXVII. p. 435. Et Goujet *ubi ſupra* p. 132.

(4) Voyez *Journ. des Savans*, Tom. CLVI. p. 33.

Pour revenir aux *Réflexions* de Madame Dacier, elle traite M. Pope en vrai Commentateur, qu'on en juge par la maniere dont elle finit. « Un auſſi grand hom- „ me que M. Pope, ne devroit pas ſe bor-

» ner à perfectionner l'art du Poëme Epi-
» que ; ce ſujet eſt trop frivole pour lui,
» il devroit ſe conſacrer à l'art de la Po-
» litique, art beaucoup plus eſtimable &
» beaucoup plus important. Un Homme
» capable de réformer Homere, pourroit
» réformer les hommes. Un Grammairien
» s'étant vanté un jour, en préſence d'Al-
» cibiade, d'avoir dans ſon Cabinet un
» Homere corrigé de ſa main : quoi, mon
» ami, lui dit Alcibiade, vous pouvez
» réformer Homere, & vous vous amu-
» ſez à inſtruire des enfans ! pourquoi ne
» vous occupez-vous pas plutôt des mœurs
» des hommes ? De quelle importance M.
» Pope ne doit-il pas être pour la correc-
» tion du genre humain, lui qui corrige
» Homere » ? Mauvaiſes plaiſanteries ! qui n'empêchérent pas Pope d'écrire une Lettre très-polie à Madame Dacier, où il lui dit, qu'il eſt extrêmement fâché d'avoir fait, ou écrit quelque choſe qui pût déplaire à une perſonne d'un auſſi grand mérite que le ſien. « Ainſi un Anglois ſur-
» paſſa en politeſſe une Françoiſe, & un
» homme fut plus doux qu'une femme,
» ce qui n'eſt pas abſolument rare. Enfin
» Madame Dacier, qui étoit d'un bon ca-
» ractére, quand il n'étoit pas queſtion
» du Poëte Grec, fut ſatisfaite de cette
» eſpéce de réparation (1) ».

La Traduction de l'Iliade fut très-avantageuſe à la fortune de M. Pope. M. Ma-

(1) Yart *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 49.

ty dit qu'elle lui valut, outre les Contributions généreuſes de pluſieurs Souſcripteurs, une ſomme de douze cens Livres ſterling de la part des Libraires. Je trouve ailleurs (1), que l'on aſſuroit que, ſans les profits des Libraires, il y gagna cinq mille Livres ſterling; ce qui ne paroîtra pas incroyable, ſi l'on fait réflexion qu'il parut le premier de Mai 1714, un Catalogue, où il y avoit des ſouſcriptions pour deux mille Guinées (2).

(1) *Journ. Litter.* Tom. VIII. p. 2.

(2) Ibid. Tom. IV. p. 212.

Mais ſi notre Poëte augmenta ſa fortune & ſa réputation par cet Ouvrage, il vit auſſi ſon repos troublé par le grand nombre d'envieux & d'ennemis qu'il lui attira. Dennis & pluſieurs autres l'attaquerent avec fureur. Addiſon même, bleſſé de la gloire de Pope, tandis que lui-même aſpiroit au premier rang, entreprit de décrier l'Iliade. A peine le premier Volume eut-il vu le jour, qu'il parut une autre Traduction du premier Livre ſous le nom de M. Tickell; mais on aſſure qu'elle eſt de la main d'Addiſon, qui la vanta par-tout, & la mit fort au deſſus de celle de Pope. D'autres n'en jugérent pas ainſi: il eſt vrai que c'étoient des amis de Pope, que l'on peut ſoupçonner de quelque partialité; cependant comme il s'agit de gens de goût, on ne ſera pas fâché de voir ce qu'ils penſoient. Le Docteur Parnelle marquoit à M. Pope (3). « J'ai vu ici le pre-» mier Livre d'Homere, qui a été publié

(3) *Lettres de Steele, &c.* Let. XXV.

» dans un tems où il ne pouvoit qu'être
» deſtiné à ſe mettre ſur les rangs avec le
» vôtre. Mon avis eſt que vous devez
» de ſincéres remercimens à ceux qui ont
» formé & exécuté ce deſſein. Il n'y a
» dans cet Ouvrage, ni l'harmonie, ni l'eſ-
» prit poëtique, qui regnent dans le vô-
» tre; mais ce qui me ſurprend bien da-
» vantage, c'eſt que l'Auteur a fait plu-
» ſieurs fautes d'Ecolier, en manquant ab-
» ſolument le ſens d'Homere ». On verra
ce qu'en penſoit le Docteur Berkley dans
l'extrait ſuivant (1). « Il y a quelques (1) Ibid.
» jours, qu'étant avec trois ou quatre
» Meſſieurs, nous profitâmes du droit
» que tous les Lecteurs s'arrogent à l'é-
» gard des Ecrivains, & jugeâmes en der-
» nier reſſort les deux nouvelles Traduc-
» tions du premier Livre de l'Iliade. Je
» dois dire à la louange de mes Compa-
» triotes (a), qu'ils donnérent tous la
» préférence à celle de ces Traductions
» qui la mérite; convenant unanimement
» que la vôtre égaloit pour le ſens celle
» de M. A--n; & étoit ſans comparaiſon
» plus aiſée, plus poétique, & plus ſu-
» blime. Mais je ne dirai plus rien ſur une
» opinion, dont les partiſans augmente-
» ront à proportion des Lecteurs qui vou-
» dront prendre la peine d'examiner l'un

(a) Le Dr. Berkley étoit alors Doyen de Londonderry, en Irlande.

» & l'autre Ouvrage ». Une Lettre de Gay (1) nous inſtruit de ce que faiſoit M. Addiſon pour faire valoir la traduction de Tickell. « Je viens de mener à » l'Opéra le Chevalier Garth. Il m'a chargé de vous apprendre que tout le » monde eſt charmé de votre traduction, » pendant que celle de Button ne plaît » qu'à un petit nombre ; & que le Chelier Steele lui avoit dit, que M. Addiſon affirmoit que l'autre traduction étoit » la meilleure qui eût jamais été faite en » aucune langue. J'apprends que dans » cette traduction il eſt parlé aſſez cavaliérement de vos Principes, &c. & que » M. Addiſon dit, que votre traduction » & celle de Tickell ſont toutes deux » fort bonnes, mais que la derniere ſent » plus Homere ». Voici ce que penſoit le Docteur Arbuthnot. « Je vous félicite de » la publication du premier Livre de M. » T**l. Cet Ouvrage a certainement ſon » mérite ; mais j'ai été étrangement trompé dans mon attente, en m'imaginant » trouver une traduction exactement conforme à l'Original ; au lieu que l'Auteur dans les endroits où il auroit dû » obſerver la fidélité la plus ſcrupuleuſe, » s'eſt le plus négligé, je veux dire dans » l'Hiſtoire des anciennes cérémonies, &c. » C'eſt avec beaucoup de jugement, qu'à » l'égard de ces endroits vous avez porté » l'exactitude plus loin encore que pour

(1) Ibid.

» le reſte, ce qui eſt tout dire ». Voyons ce que Pope lui-même penſoit : on le trouve dans une Lettre, qu'il écrivit à M. Craggs, le 15 Juillet 1715 (1). M. Addiſon n'y eſt pas peint avantageuſement, & il paroît que notre Poëte commençoit à s'aigrir.

(1) Ibid. Lettre XXVI.

MONSIEUR,

Je profite de l'occaſion que me procure Milord Duc de Shrewsbury, pour vous aſſurer de la continuation de l'eſtime & de l'affection que j'ai depuis ſi long-tems pour vous, & du ſouvenir de tant de converſations agréables que nous avons eues enſemble. Je voudrois ne vous faire qu'un compliment, en vous diſant qu'il n'y a plus de pareilles converſations, l'Eſprit de diſſenſion ayant produit de ſi étranges changemens en Angleterre, que ce pays n'eſt plus le ſéjour de l'humeur ſociable & de l'hoſpitalité. Cet eſprit anime tout le monde, juſqu'aux Auteurs, quoique leur zéle politique ne leur rapporte guéres davantage que leur beau génie : on parle beaucoup de ſens délicat, de ſens raffiné, de ſens ſublime ; mais pour l'uſage & le bonheur de la vie, je préférerois un peu de ſens commun. J'ai ici en vue certains Meſſieurs de notre connoiſſance, beaux Eſprits déclarés, qui s'imaginent pouvoir rendre la Poéſie une choſe de conſéquen-

ce, dans le tems où nous ſommes au fort de nos diviſions Politiques. Car, s'il faut les en croire, la Nation n'eſt pas plus partagée entre les Whigs & les Torys, que ces petits Compagnons *de plume* le ſont ſur la Traduction de M. T**. & la mienne. J'ai, comme les Torys, pour moi la Ville en général, c'eſt-à-dire la populace : mais comme c'eſt la coutume du parti le moins nombreux de ſuppléer en induſtrie ce qui manque en nombre ; le petit ſénat de Caton obſerve cette régle. Cependant ſi l'on examine avec ſoin nos principes, je dois paſſer pour un brave Whig, & M. T. pour un franc Tory. J'ai traduit Homere pour le Public en général ; & lui n'a entrepris le même Ouvrage que pour plaire baſſement à un ſeul Homme. Nous avons, à ce qu'il ſemble, un Grand Turc en Poëſie, qui ne peut ſouffrir de freres ſur le Trône. Il a auſſi ſes Muëts, c'eſt-à-dire, une troupe de gens, qui ne ſavent que faire des ſignes de tête & d'yeux, ſouffler à l'oreille, & dont l'occupation eſt d'étouffer tout ce que leur Souverain n'a point produit. Le nouveau Traducteur d'Homere eſt le plus humble de ſes Eſclaves, c'eſt-à-dire ſon premier Miniſtre ; qu'il reçoive les éloges que ſon Maitre lui donne, mais qu'il les reçoive avec crainte & avec tremblement ; qu'il s'en orgueilliſſe de l'approbation de ſon Monarque abſolu, j'en appelle au peuple mon Juge légitime &

mon vrai Maitre. Si je ne ſuis point condamné à ce Tribunal, je ne m'embarraſſe guéres des procédures arbitraires de la petite faction de Button (*a*). Mais malgré tout ce que je viens de dire au ſujet de ce grand homme, il n'y a point de rupture entre nous. Nous ſommes ſi honnêtes, ſi obligeans l'un envers l'autre, que nous ne nous devons rien : ce qui n'empêche pas que je ne l'enviſage du même œil que nous regardons le grand Monarque, qui a de trop grandes qualités pour que nous ne le reſpections pas, quoique nous ſachions qu'il épie la premiére occaſion qui ſe préſentera pour nous opprimer, &c.

Meſſieurs Addiſon & Pope, ne ſe raccommoderent jamais bien ; au contraire, long-tems après (1), M. Steele, croyant pouvoir les réconcilier, ménagea une entrevue entre eux, à laquelle il fut préſent avec M. Gay. Ils ſe firent d'abord des civilités froides. M. Addiſon étoit naturellement réſervé & ſombre, quand il n'étoit pas échauffé par le vin & la converſation. M. Steele le pria de dégager ſa promeſſe, en ſe raccommodant avec M. Pope, qui lui demanda la même choſe, & qu'il ſouhaitoit de ſavoir en quoi il l'avoit offenſé. Il lui dit, que ſi c'étoit un crime d'avoir entrepris la traduction de l'Iliade, il ne l'avoit fait qu'à la ſollicitation

(1) Ayre *Memoirs*, &c. Tom. I. p. 100-102.

(*a*) Café de Londres, où ſe trouvoit M. Addiſon avec ſes Amis.

& pour ainſi dire, par les ordres du Chevalier Steele; il pria en même-tems Addiſon de lui parler franchement & à cœur ouvert, quand ce ſeroit avec ſévérité, plutôt que de lui cacher aucune de ſes fautes par politique ou par complaiſance. Pope s'exprima de façon à donner à entendre, qu'il regardoit Addiſon comme l'aggreſſeur, & qu'il s'attendoit de ſa part à un aveu à cet égard. Addiſon eut la force de diſſimuler la colere dont il fut tout à coup tranſporté: il lui répondit d'un ton grave: " Qu'il lui avoit toujours vou-
„ lu du bien, & qu'il avoit fait tout ce
„ qu'il avoit pu pour être ſon Ami, & qu'en
„ cette qualité il lui conſeilloit, s'il étoit
„ poſſible, de ſe défaire de ſa vanité,
„ qui étoit trop grande pour ſon méri-
„ te; qu'il n'étoit pas d'ailleurs parvenu
„ à ce dégré d'excellence qu'il croyoit
„ avoir atteint, & qu'il s'imaginoit que
„ ſes lecteurs mêmes les plus prévenus dé-
„ couvroient en lui: il ajouta, que quand
» lui, Addiſon & Steele avoient corrigé
» autrefois ſes vers, ils étoient bien dif-
» férens, témoin celui-ci, que Pope avoit
» mis dans ſon Poëme intitule le *Meſſie*:

„ Il eſſuie les pleurs pour toujours de nos yeux.

» que Steele avoit changé en ce vers:

„ Il eſſuie toute larme de tous les yeux „.

Addiſon continua de reprocher à Pope tou-

tes les fautes & les négligences que les Critiques avoient remarqué bien ou mal dans ſes Ecrits ; il lui en objecta de nouvelles ; & venant enſuite à l'Iliade, il convint que Pope n'avoit pas eu tort d'en avoir tiré une ſi grande ſomme d'argent, quoique, ſelon lui, cette traduction fut fort médiocre, & très-inférieure à celle de Tickell, qui avoit tout le génie d'Homere. Il ajouta d'une voix baſſe & ſourde. « Ce n'eſt » pas par une vanité de Poëte, mais par » amour pour la vérité, que je vous parle ainſi. Vous ſavez que j'ai quitté les » Muſes pour les affaires d'Etat : mais je » vous exhorte par l'amitié que j'ai pour » vous, & par le deſir que j'ai que vous » réuſſiſſiez dans le monde, à être plus » modeſte ». Gay prit la parole avant Pope, mais comme il cherchoit à s'avancer à la Cour, il s'exprima avec beaucoup de retenue ; il n'en fut pas de même de notre Poëte ; il dit à Addiſon, qu'il appelloit de ſes jugemens, qu'il ne le croyoit pas capable de le corriger, qu'il le connoiſſoit trop bien depuis long-tems, pour attendre de l'amitié de ſa part. Il lui reprocha d'avoir été penſionnaire de la Cour dès ſa jeuneſſe ; d'avoir ſacrifié les ſciences qu'il avoit acquiſes aux dépens du Public, à une lâche ambition ; qu'on l'avoit fait voyager pour encourager les Belles-Lettres, & qu'il avoit toujours tâché d'etouffer le mérite naiſſant. La diſpute

s'échauffa : ils ſe ſéparerent ſans compliment & ſans cérémonie ; & Pope irrité fit ſur le champ des vers qu'il envoya à Addiſon, dont voici le ſens. " S'il ſe trou-
„ voit un Poëte animé du feu d'un beau
„ génie, & que la gloire inſpire ; orné
„ de tous les talens, & de tous les arts
„ qui peuvent plaire ; né pour écrire,
„ pour parler & pour vivre avec aiſance
„ & agrément ; un tel homme, jaloux
„ de régner ſeul, voudroit-il, comme le
„ Turc, ne ſouffrir aucun frere proche
„ de ſon Trône ; le regarderoit-il d'un
„ œil de mépris, & en même-tems jaloux ;
„ & le haïroit-il pour les talens qui l'ont
„ rendu lui-même célébre ; blâmeroit-il
„ avec des louanges affectées ; le verroit-
„ on approuver d'un coup d'œil malin, &
„ ſans railler lui-même, apprendre aux
„ autres à railler ; en voulant bleſſer,
„ craindroit-il en même-tems de frapper ;
„ feroit-il remarquer une faute, & héſite-
„ roit-il à la condamner ; le verroit-on
„ également réſervé dans ſa critique &
„ dans ſes louanges ; ennemi timide, & ami
„ peu ſûr ; craignant les ſots & aſſiégé
„ de flatteurs ; ſi obligeant qu'il n'eût
» jamais obligé perſonne ; & lorſque deux
» Auteurs écrivent ſur le même ſujet,
» les approuveroit-il tous deux, mais en
» préférant le pire au meilleur ? Tel que
» Caton, donneroit-il des Loix à ſon pe-
» tit ſénat, uniquement attentif à ſes pro-

» pres louanges, tandis que les beaux » Eprits & leurs Eléves, qui l'environnent, » relevent chaque mot qu'il prononce, & » peignent ſur leur viſage la ſotte admi- » ration qu'ils ont pour lui..... Qui ne » riroit s'il ſe trouvoit un pareil homme? » Et qui ne pleureroit ſi c'étoit ATTI- » CUS? (*a*) ».

(*a*) M. l'Abbé *Yart* a traduit ce morceau dans ſon Tome II. p. 223. & Tome III. p. 144. mais il a manqué le ſens à quelques égards, comme ceux qui entendent l'Anglois pourront s'en convaincre, en liſant l'Original que je vais ajoûter ici :

..... *But were there one whoſe fires*
True Genius kindles, and fair Fame inſpires;
Bleſt with each talent, and each art to pleaſe,
And born to write, converſe, and live with eaſe;
Should ſuch a man, too fond to rule alone,
Bear, like the Turk, no brother near the throne.
View him with ſcornful, yet with jealous eyes,
And hate for arts that caus'd himſelf to riſe,
Damn with faint praiſe, aſſent with civil leer,
And without ſneering, teach to reſt to ſneer;
Willing to wound, and yet afraid to ſtrike,
Juſt hint a fault, and heſitate diſlike;
Alike reſerv'd to blame, or to commend,
A tim'rous foe, and a ſuſpicious friend;
Dreading ev'n fools, by Flatterers beſieg'd,
And ſo obliging, that he ne'er oblig'd, *
Like Cato *give his little ſenate laws,*
And ſit attentive to his own applauſe;
While Wits and Templars ev'ry ſentence raiſe,
And wonder with a fooliſh face of praiſe —
Who but muſt laugh, if ſuch a man there be?
Who would not weep, if ATTICUS *were he!* (1)

(1) Mr. l'Abbé Yart a ſui-

* Après ce vers il y avoit dans le Manuſcrit les vi une

On a accuſé Pope d'avoir répandu ces vers dans le Public, après la mort d'Ad-

deux ſuivans, que nous avons auſſi traduits,

Edition où ces deux vers ſont différens. J'ai ſous les yeux celle de 1751, donnée par M. Warburton, & préparée par Pope lui-même.

Who, if two Wits on rival themes conteſt,
Approves of each, but likes te worſt the beſt.

Voici la Traduction de M. l'Abbé Yart. « Je » connois un Poëte que la gloire inſpire, & dont » Apollon enflamme le genie : ce Poëte étoit » orné de tous les talens & de tous les arts qui » peuvent plaire ; il eſt né pour écrire, pour » parler, pour vivre aiſément. Mais ſi un tel » homme, jaloux de régner ſeul ſur le Parnaſſe, » ne vouloit pas plus ſouffrir que le Turc, qu'au- » cun de ſes freres ne partageât ſon Trône, nous » le regarderions avec mépris, & cependant, avec » crainte, nous le haïrions pour les talens mê- » mes qui l'ont rendu célébre. Il condame avec » des louanges affectées, il approuve avec la » politeſſe maligne d'un Courtiſan ; il ne raille » point, mais il excite à railler ; il voudroit » bleſſer, mais il craint de frapper ; il fait pen- » ſer à la faute qu'il remarque, & il héſite à la » condamner : également réſervé dans ſa critique » & dans ſes louanges, il eſt à la fois ennemi » timide, & ami peu ſûr : entouré de flatteurs, » il craint les ſots ; il eſt ſi obligeant, qu'il n'a » jamais obligé perſonne : ſi deux Auteurs écri- » vent ſur le même ſujet, il les approuve tous » deux, mais il préfére le pire au meilleur. » Comme *Caton* il donne des loix à ſon petit ſé- » nat, & il eſt uniquement attentif aux louanges » qu'il ſe donne : les beaux Eſprits & leurs élé- » ves, qui lui font leur cour, répétent à l'envi » chacune de ſes maximes, & peignent ſur leur » viſage la ſotte admiration qu'ils ont pour lui. » Qu'il ſeroit triſte de trouver parmi nous un » pareil caractére ! Qui ne pleureroit, s'il recon- » noiſſoit *Addiſon* à ces traits » ?

diſon ; mais il ne paroît point qu'il les ait jamais mis au jour, qu'en les inſérant dans ſon Epitre au Dr. Arbuthnot ; le Libraire Curll les imprima à la vérité en 1727, mais ſans l'aveu de Pope. Par quelle voie s'en étoit-il répandu des Copies ? c'eſt ce que j'ignore ; voici ce que l'Evêque de Rocheſter lui écrivoit ſur ce ſujet (1). (1) Lettre XII. du 26 Févr. 1721-2.

„ Permettez-moi de troubler votre tranquillité, pour vous demander une copie „ exacte de ces vers ſur Addiſon ; marquez-moi auſſi ce que je dois faire, „ quand on m'en demandera quelque copie, & comptez que vous ſerez obéi „ exactement ; car j'ai eſſuyé de nouvelles ſollicitations de la part d'un autre „ Seigneur, auquel j'ai fait la même réponſe qu'auparavant. Jamais petite Piéce de votre compoſition n'a été recherchée avec tant d'ardeur, elle a plû, ſans „ exception, à tous ceux qui l'ont entendu lire. Puiſque vous connoiſſez à préſent votre fort, j'eſpere que vous ne „ refuſerez pas de faire valoir votre talent „. Nous verrons dans la ſuite que notre Poëte ſe rendit aux avis de l'Evêque, & qu'il ſe ſignala dans le genre Satirique. Avant que de finir ſur ce qui regarde ſon travail ſur Homere, j'ajouterai qu'après avoir donne l'Iliade, il entreprit auſſi l'Odyſſée, mais qu'il s'aſſocia pour les Notes, Meſſieurs Broome & Fenton, à qui il donna neuf cens Livres ſterling, & il n'en eut

des Libraires que ſix cens pour lui. La Traduction de cette partie d'Homere parut en 1725.

Je reprendrai quelques faits particuliers, que j'ai renvoyés, pour rapporter de ſuite ce qui regardoit ſa Traduction d'Homere, & ſes différens avec M. Addiſon. Pope avoit eu envie de faire le voyage d'Italie, mais la délicateſſe de ſa ſanté l'avoit empêché de ſe ſatisfaire. Le Docteur Berkley s'y trouvant en qualité de Chapelain de Mylord Peterborough, écrivit à notre Auteur, pour l'engager à exécuter les projets formés à cet égard (1). " Je „ me ſouviens, *lui écrit-il*, de vous avoir „ entendu parler d'un deſſein à demi-formé, de faire un tour en Italie. Que „ ne devons-nous pas attendre d'une Muſe qui chante ſi bien dans le froid cli» mat d'Angleterre, dès que le ſoleil l'a» nimera de la même chaleur, & qu'elle » reſpirera le même air que Virgile & » Horace ? ..... Un Poëte devroit, ſi je » ne me trompe, voyager pour voir di» vers objets, dont les images fiſſent de » vives impreſſions ſur ſon ame. De verds » gazons, des boſquets, des prairies » émaillées de fleurs, des ruiſſeaux qui » coulent avec un doux murmure, ne ſe » trouvent nulle part en auſſi grande per» fection qu'en Angleterre : mais ſi vous » voulez voir des jours ſereins, un ſoleil » clair, & un Ciel azuré, il faut que vous „ veniez

(1) *Lettres à différentes Perſonnes*, Lett. I. du 1 Mai 1714.

„ veniez en Italie : & pour tout homme „ qui voudroit décrire des rochers & des „ précipices, il ſeroit abſolument néceſ- „ ſaire qu'il paſſât les Alpes „. Cette invitation ne produiſit aucun effet, les raiſons, qui avoient mis obſtacle à ce voyage, ſubſiſtoient toujours ; & d'ailleurs M. Pope étoit alors engagé à ſa traduction d'Homere.

Après l'affaire de Preſton, arrivée au mois de Novembre de l'année 1715, on mit en vigueur certaines loix contre les Catholiques-Romains, ce qui mit M. Pope dans la néceſſité de quitter le lieu de ſa reſidence dans la Forêt de Windſor, pour venir s'établir à Londres ; & ſon ami M. Edouard Blount jugea à propos de ſe retirer pour quelque tems dans les Pays étrangers. Pope lui ecrivit, avant ſon départ, une Lettre de conſolation ſur les circonſtances, à la fin de laquelle il lui dit (1). " Cette Lettre eſt écrite de la Forêt „ de Windſor, dont je ſuis venu prendre congé. Nous diſons ici adieu à nos „ voiſins, préciſément comme ceux qu'on „ va pendre font à leurs camarades de priſon, qui doivent les ſuivre quelques „ ſemaines après. Je me ſuis ſéparé de „ M. D *. avec attendriſſement, & du „ vieux Chevalier Trumbull, comme d'un „ vénérable Prophéte, qui m'a prédit les „ maux à venir, auxquels il eſt ſur le

(1) *Lettres de Pope & de Blount* Lett. VI. du 20 Mars 1715-6.

„ point d'échapper. Peut-être qu'à cet
» hémiſtiche

— Nos dulcia linquimus arva,

„ il faudra bientôt ajouter celui-ci,

Nos patriam fugimus.

„ En cela, & en toute autre choſe, je
„ me ſoumets à la volonté du Ciel. J'ai
„ pris mes précautions, pour pouvoir reſ-
„ ter toujours homme d'honneur, & je
„ compte que vous & moi n'aurons jamais
„ à rougir l'un de l'autre. J'aime ma Pa-
„ trie, & de quelque maniére qu'elle en
„ agiſſe à mon égard, je ne ceſſerai ja-
„ mais de faire des vœux en ſa faveur „.
On voit par une autre Lettre (1), que ce
changement de ſituation lui parut quelque
choſe de conſidérable ; & qu'il ne laiſſa
pas d'y être ſenſible, quelque Philoſophe
qu'il voulût paroître : "Quoique j'aie chan-
„ gé la ſcene de ma vie, en quittant la
„ Forêt de Windſor pour les bords de la
„ Tamiſe, & que ce changement ſoit une
„ des grandes époques de mes jours, &
„ puiſſe être appellé un période notable
„ dans une hiſtoire auſſi peu importante ;
„ vous auriez peine néanmoins à vous
„ imaginer avec quelle noble tranquillité,
„ avec quelle fermeté j'ai, paſſé d'un Théa-

(1) Lettre VIII. du 22 Juin 1716. On lit dans l'Impri mé 1717 ; mais c'eſt viſible ment une faute, puiſqu'el le a été écrite l'année de l'affai re de Pre- ſton.

„ tre ſur un autre. Je ſuis ſi bien devenu
„ un Citoyen du Monde, ſuivant l'ex-
„ preſſion de Platon, que je regarde avec
„ une égale indifférence ce que je viens de
„ quitter, & ce que j'ai acquis à la place.
„ Les tems & les amuſemens paſſés ne me
„ paroiſſent pas plus un ſonge, que ceux
„ dont je jouis actuellement. Mon inaction
„ ſert à me calmer le ſang, & l'obſcuri-
„ té, où je me trouve, me procure au
„ moins cet avantage, qu'elle contribue à
„ m'amener le ſommeil. Je fais de tems
„ en tems quelques réflexions ſur les plai-
„ ſirs que j'ai goûtés dans le commerce de
„ mes Amis, dont je me ſouviens à peu
„ près, comme les Eſprits dégagés des
„ liens du corps ſe ſouviennent de nous,
„ c'eſt-à-dire, ſans interrompre tout-à
„ fait leurs occupations, ni négliger en-
„ tiérement les nôtres; mais en nous ſou-
„ haitant conſtamment du bien, & eſpé-
„ rant de nous voir un jour aſſociés avec
„ eux. Il faut être Philoſophe ou Reli-
„ gieux pour pouvoir regarder le Monde
„ d'un œil indifférent : mais tout homme
„ qui penſe, doit rire à la vue de ce
„ Monde, ou ſe fâcher; celui qui en rit,
„ ſera taxé d'orgueil, & celui qui ſe fâ-
„ che, d'être d'un mauvais caractére. De
„ tout cela j'infére que la conduite la
„ plus politique, eſt de paroître toujours
„ plus content qu'on ne l'eſt en effet, d'ad-
„ mirer beaucoup, d'aimer beaucoup, en

„ un mot d'être beaucoup plus fou par „ art, qu'on ne l'eſt réellement : de cette „ maniére nous vivrons dans une parfaite „ union avec nos familles, paiſiblement avec „ nos voiſins, favoriſés de nos Maîtres, „ & heureux avec nos Maîtreſſes „.

Ce fut en l'année 1717, qu'il adreſſa une Epître à Jervas, célébre Peintre & ſon Ami, en lui envoyant la Traduction du Poëme de Dufrenoi par Dryden. M. l'Abbé Yart (1) trouve que Pope réunit dans cette Epître l'eſprit & le goût de Dryden, la galanterie & la petiteſſe de Congreve, la nobleſſe & l'élevation d'Addiſſon. Rien de plus net que l'expoſé que M. Yart fait de cette Piéce. Pope prie Jervas de ſuſpendre ſes travaux pour lire le Poëme de Dufrenoi, traduit par Dryden. Liſez ces vers, dit-il, dans leſquels l'art précis du premier conſpire avec le feu naturel du ſecond. Il ſouhaite que ſa gloire & celle de Jervas ſoient auſſi unies que celle de Dufrenoi & de Dryden ; il ſe rappelle les plaiſirs purs & nobles que leurs talens, pour la Poëſie & la Peinture, leur ont tant de fois fait goûter. Son imagination vive le tranſporte tout d'un coup ſur les Alpes, d'où il conſidére avec ſon Ami l'empire des Arts, les cendres de Virgile, l'urne de Raphaël, & les chef-d'œuvres du même, du Guide, du Carrache, de Correge, de Verroneſe, & du Titien, qu'il caractériſe tous avec juſteſſe. Il donne en-

(1) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. IV. p. 35.

ſuite une haute idée de Dufrenoi ; il fait l'éloge des portraits de Jervas, de la Ducheſſe de Bridgewater, que Jervas a embellie des charmes de ſon Pinceau. Au ſeul nom de cette Ducheſſe, qui venoit de mourir, le Poëte s'émeut, s'attendrit, verſe des larmes : il fait une comparaiſon ingénieuſe de cette Ducheſſe, de la fille du Duc de Malbourough, de Mylady Wortley, de Mademoiſelle Blount, avec leurs portraits. Il ſouhaite que leurs graces durent autant que celles du Pinceau qui les repréſente : mais tandis qu'il eſpére que les beautés que Jervas a peintes, ſeront éternelles, comme l'Heléne de Zeuxis, il ſe flatte que les Héroïnes qu'il a chantées lui-même, ſeront immortelles, comme celle que le Duc de Granville a célébrée. Il termine tout d'un coup ſon Epitre par une réflexion philoſophique, mais lugubre : *Que prétendons-nous tirer du tombeau? Vous ne pouvez conſerver qu'une figure, & moi qu'un nom.* M. l'Abbé Yart obſerve là-deſſus, que cette réfléxion morale ne ſeroit peut-être pas venue à un François, dans un pareil ſujet. L'Abbé de Chaulieu, dit-il, égaie ordinairement ſes moralités de quelques galanteries : Pope attriſte toujours ſes galanteries de moralités. Il me ſemble que la raiſon de cette différence eſt toute ſimple, & qu'elle eſt à l'avantage du Poëte Anglois. Le François badine ſur les ſujets les plus graves, & ſemble vouloir s'étour-

dir par des images voluptueuſes. L'Anglois plus Philoſophe & plus ſage, ramene des vérités utiles. Quel des deux eſt préférable ?

La Peinture fut, après la Poëſie, un des plus agréables amuſemens, & des plus grands plaiſirs de M. Pope. Il s'y appliqua dès ſon enfance, & ayant enſuite fait connoiſſance, & lié une amitié intime avec Jervas, il ſe forma le goût, & s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas auſſi habile qu'il ſe l'étoit imaginé : il en badine plaiſamment dans une Lettre à ſon Ami Gay (1). « J'ai paſſé preſque une ſemaine » entiere à Londres, où je compte de reſ- » ter juſqu'à ce que je devienne, par le » ſecours de M. Jervas, *elegans formarum* » *ſpectator*. Je commence à découvrir des » beautés que je n'avois point encore ap- » perçues. Chaque coin d'un œil, le con- » tour d'un nez ou d'un oreille, la moin- » dre nuance de lumiere ou d'ombre ſur » une joue, ou dans une foſſette, me ra- » viſſent en admiration. Cet Amant, qui, » dans une de nos Comédies, trouve le » bout de l'oreille de ſa Maîtreſſe ſi char- » mant, ne me paroît plus du tout ridi- » cule ; la laideur même, qui a ſouvent des » beautés cachées, qu'il faut chercher » dans certains traits, a auſſi ſes dangers » pour moi. Vous pouvez juger de ma » peine quand je découvre tous les jours » de nouvelles beautés dans les Ouvrages

(1) *Lettres de Pope & de Gay.* Lett. III. du 23 Août 1713.

» des autres, & de nouveaux défauts dans
» les miens, dont je commence à ne faire
» plus de cas. J'ai jetté-là trois portraits du
» Dr. Swift, qui chacun flattoient ma vani-
» té, deux de Miladi Bridgewater, un de
» la Ducheſſe de Montague, d'une demi-
» douzaine de Comtes, & d'un Chevalier
» de la Jarretiere. J'avois outre cela fait
» un Chriſt en croix, une Madone auſſi
» vieille que Sainte Anne ſa mere. Ce qui
» eſt bien plus admirable encore, j'avois
» oſé diſputer le prix de la peinture à
» Saint Luc. On dit qu'un Ange vint &
» finit ſon tableau, mais vous jureriez que
» le Diable a mis la derniere main au mien,
» tant il eſt ſale & barbouillé. Ce qui me
» conſole, c'eſt que je n'ai point péché
» contre les commandemens de Dieu; mes
» Images ne reſſemblent à aucune choſe
» qui ſoit dans le ciel, ni ſur la Terre, ni
» dans les Eaux au deſſous de la Terre. Il
» n'y a point à craindre que perſonne leur
» rende aucun culte, à moins qu'ils ne tom-
» bent entre les mains de ces Indiens qui,
» à ce qu'on dit, adorent certaines idoles,
» à cauſe de leur laideur ».

Jervas fut un de ces Amis avec leſquels Pope fut toujours étroitement uni: on voit par leurs Lettres, que le premier étant allé faire un voyage en Irlande vers l'année 1716, où il demeura long-tems chez le Docteur Swift, Pope occupoit ſa maiſon à Londres, où la vue des chef-

d'œuvres, dont elle étoit remplie, le délaſſoit non-ſeulement de ſon travail ſur Homere, mais le dirigeoit pour la Peinture, à laquelle il s'occupoit quelquefois. Rien de plus comique que la deſcription que Pope lui fait de l'état de ſa maiſon pendant ſon abſence. » Pour vous répon-
» dre, *dit-il* (1), à la queſtion que vous
» me faites touchant votre maiſon, je
» vous dirai que dès que j'y entre, la vue
» des murs me rappelle le ſouvenir de
» ceux de Carthage, où votre Ami, tel
» que le Troyen errant, *Animum picturâ*
» *paſcit inani.* Car cette ſpacieuſe de-
» meure, ſemblable à un Caravanſera
» Turc, ne procure aux vagabonds que
» le ſimple logement. Je mets tout en dé-
» ſordre chez vous, reviens à des heures
» indues, & prête vos tableaux en Ville à
» qui les veut. Voyez ce que c'eſt que
» d'avoir un Poëte dans ſa maiſon ! Fran-
» çois fait à la vérité tout ce qu'il peut
» pour me tenir en régle ; car conſidérant
» qu'il s'y trouve avec une bête féroce,
» il n'ôte qu'avec beaucoup de précau-
» tion ; & fort rarement la chaine de la
» porte. Chaque fois que cela arrive, &
» qu'il ouvre à quelqu'un, les anneaux
» de la chaîne font un bruit effrayant, &
» les gonds tout rouillés tournent avec fra-
» cas. La maiſon ſemble ſi bien ſentir que
» vous êtes ſon ſoutien, qu'elle eſt prête
» à croûler ſur ſes fondemens en votre
abſence.

(1) *Lettre de différentes Perſonnes.* Lett. IV.

» abſence. J'y reſte néanmoins toujours » tranquillement, comptant que la Providence conſervera tant de chef-d'œuvres » de Raphaël, du Titien, du Guide, qui » ſont dans votre Cabinet. Sûrement les » péchés d'un Poëte ne ſauroient former » un fardeau aſſez peſant, pour enfoncer » le toît d'une vieille maiſon, & en accabler tant de Peintres. En un mot, votre » maiſon croûle : mais qu'eſt-ce que cela » me fait ? J'y loge ſeulement (1) ».

(1) Allusion au trait de l'Irlandois.

L'amitié de Jervas & de Pope étoit fondée ſur l'eſtime. Pope étoit aſſez Peintre pour s'entretenir avec ſon Ami de Peinture, & Jervas aſſez Homme de Lettres, pour s'inſtruire avec Pope ; il avoit l'eſprit orné & philoſophique. Bien différent de ces Peintres qui ne connoiſſent que le méchaniſme de leur Art, il avoit étudié les Poëtes, & ſur-tout les Ecrivains qui apprennent à connoître le cœur de l'homme, & les différentes paſſions : auſſi diſtinguoit-on dans ſes Portraits la main d'un Peintre Philoſophe ; ils avoient une expreſſion, un air vivant, une attitude décidée, qui marquoit un caractére ; on ſentoit, en les voyant, que le Peintre avoit eu devant les yeux un objet réel. Il peignoit une bouche qui parloit, un viſage qui marquoit du ſentiment, des yeux qui penſoient ; ſes Portraits n'étoient point d'imagination, ils étoient véritablement d'après nature ; en un mot, il étoit en Portrait ce que le

(1) Yart. *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. IV. p. 44.

Brun eſt en Hiſtoire (1). Pope, qui connoiſſoit le génie de Jervas, ſouhaitoit fort de lui inſpirer le goût hiſtorique, c'eſt ce qu'on voit dans la Lettre dont nous avons cité un morceau. « Je ſuis impatient de » vous voir peindre des traits d'Hiſtoire. » Vous avez aſſez travaillé pour les par- » ticuliers, faites quelque choſe pour le » Public, & ne vous bornez pas, comme » la plupart de vos confreres, à nous re- » préſenter d'auſſi pauvres hiſtoires que » celles qui ſont tracées par les traits de » nos viſages. Les Anciens ſe flattent auſſi » que vous leur rendrez juſtice : ces ſta- » tues, dont la vue a excité en vous de ſi » belles & de ſi nobles idées, exigent com- » me une marque de reconnoiſſance de » votre part, que vous les faſſiez connoî- » tre à tous les Peuples, dans l'ouvrage » que vous vous propoſez de compoſer » ſur leurs caracteres. J'eſpére au moins » que vous n'avez point renoncé à ce deſ- » ſein ». A l'occaſion de ce dernier trait, on rapporte que M. Pope diſoit quelquefois qu'il avoit connu trois habiles Peintres, dont aucun n'avoit le ſens commun. Au lieu de ſe faire valoir par la Peinture, où ils excelloient, l'un étudioit l'Architecture militaire, ſans avoir une ſeule idée de Géométrie ; l'autre ſe piquoit d'expliquer la doctrine de la Fatalité, ſans rien entendre en Philoſophie ; & le troiſiéme traduiſoit Dom Quichotte, ſans ſavoir l'Eſpagnol.

Jervas n'étoit pas ſûrement de ce nombre.

La premiere Edition complette que M. Pope donna de ſes Ouvrages, eſt auſſi de l'année 1717. On a généralement rendu juſtice à la beauté de ſa Preface : *le génie & le bon ſens ne s'y ſont pas moins remarquer que cette modeſtie aimable, qui, accompagnée du mérite, le diſcerne chez autrui plutôt que chez ſoi-même* (1). C'eſt le jugement qu'en porta l'Evêque de Rocheſter, à qui il la communiqua. « Je vous » renvoie votre Préface, *dit le Prélat* (2), » que j'ai lue & relue avec plaiſir. La mo- » deſtie & le bon ſens qui y regnent, ne » peuvent que plaire à tous ceux qui la » verront : & comme il ne s'y trouve rien » d'offenſant, je ne vois pas pourquoi vous » balanceriez un inſtant à la faire impri- » mer, pourvu néanmoins que vous n'y » ayez rien avancé, dont vous puiſſiez » courir riſque de vous dédire dans la » ſuite, ce dont vous êtes vous-même le » meilleur & l'unique Juge ». Comme cette Préface ſe trouve à la tête du Recueil des œuvres de Pope en François, nous ne nous y étendrons point ; remarquons ſeulement que l'Auteur déclare que la vraie raiſon pourquoi ſes Ouvrages ne ſont pas plus corrects, c'eſt qu'il trouve que le tems que lui & eux ont à vivre, peut être mieux employé qu'à enchaîner continuellement la raiſon à la rime. Incertain ſi, en les publiant, il ſe prépare un Monument ou un

(3) *Journ. Brit.* Décembre 1751. p. 389.

(2) *Let.* I.

Tombeau, il ſouhaite que dans le premier cas, ils ſervent de témoignage, que leur Auteur ne proſtitua jamais ſes talens à des vues d'intérêt ou de parti; à juſtifier le vice, à flatter des Grands ſans mérite, ou à inſulter des malheureux: & que dans le ſecond, on apprenne par ſon exemple, que l'eſtime des Grands, le ſuffrage de quelques ſoit-diſant Connoiſſeurs, & la faveur publique, ne peuvent faire vivre long-tems celui que le défaut de mérite condamne à la mort & à l'oubli. Obſervons à cette occaſion, que Pope a témoigné, aſſez généralement, qu'il n'étoit pas dominé par l'amour de la gloire, & qu'il n'eſtimoit pas une grande réputation au delà de ce qu'un homme ſage & vertueux doit faire. Voici comment il peint ſes ſentimens à cet égard dans une Lettre au Chevalier Trumbull (1). « Pour ce qui eſt des » merveilleuſes découvertes, & de toutes » les bonnes nouvelles qu'il vous a plû de » me raconter de moi-même; je les traite » comme vous, qui êtes du ſecret, traitez » les bruits vagues, c'eſt-à-dire, comme de » vains rapports des choſes éloignées; car » perſonne ne peut ſavoir mieux que moi, » combien le tout eſt deſtitué de fonde- » ment, étant convaincu de mon incapa- » cité. Car quoique l'amour de la renom- » mée ſoit, comme le dit finement Mil- » ton, *la derniere foibleſſe des ames no-* » *bles*, la tentation à laquelle il nous ex-

(1) *Let.* IV.

» poſe, eſt à peine aſſez violente, pour » juſtifier les peines & le tems qu'il nous » en coûte pour acquérir de la réputa- » tion : cette gloire ne peut nous rendre » contens dans un lit de mort, comme » l'on prétend que quelques Anciens l'on » été, dans l'idée que leur nom étoit fa- » meux. Vous-mêmes, Monſieur, vous » m'avez appris qu'une ſituation douce » à notre derniere heure, ne ſauroit être » l'ouvrage d'un déſir moins noble que » celui d'un bonheur éternel : or un pa- „ reil bonheur ne peut jamais s'obtenir „ par les plus grands efforts de l'eſprit, „ mais uniquement par les intentions ſin- „ ceres du cœur. Dans le monde à venir, „ de même que dans celui-ci, les ſeules „ vraies bénédictions ſont dues à la bon- „ té de l'ame, & point à l'étendue des ta- „ lens : l'amitié émane ici de la même ſour- „ ce d'où la félicité découle-là. La mê- „ me diſpoſition de bienveillance géné- „ reuſe, qui nous rend propres à être „ Amis, nous qualifie dans la ſuite à de- „ venir citoyens du Ciel. Ma plus haute „ ambition dans mon état actuel, ſe borne „ à la ſociété & à l'affection des gens de „ bien, ce que je regarde comme un ga- „ ge & un avant-goût de la ſociété & „ de l'union avec les ames bienheureuſes „ ci-après „. En écrivant à un autre de ſes Amis, il s'explique d'une maniere tout auſſi forte (1), & il eſt difficile de ne pas

(1) *Lettres de Steele, &c.* Lett. XVIII.

ſentir que c'eſt le cœur qui parle. " Je ſuis
„ frappé de ce que vous me dites de la
„ vanité des Sciences humaines, & j'en ſuis
„ convaincu davantage de jour en jour:
„ il y a déjà quelques années que je les re-
„ garde à peu près comme des amuſemens:
„ en faire la derniere fin de nos travaux,
„ c'eſt une pauvre ambition qui nous trom-
„ pera peut-être à préſent, & à coup ſûr
„ dans la ſuite. Toute la réputation qu'el-
„ les peuvent procurer, ne vaut pas la pei-
„ ne qu'il en coûte, & le tems qu'il faut y
„ employer. Si vous venez à bout de vous
„ diſtinguer par vos connoiſſances, tous
„ ceux qui vous portent envie, vous nui-
„ ront; & de tous ceux qui vous admirent,
„ il y en a bien peu qui vous feront du bien.
„ Les Ecrivains qui n'ont pas le bonheur de
„ réuſſir, ſont vos ennemis déclarés, &
„ ceux qui ont des ſuccès, probablement
„ vos ennemis cachés; car l'idée de ſupé-
„ riorité ne choque pas plus les uns, que
„ celle d'égalité déplaît aux autres. Et
„ tout bien compté, après une applica-
„ tion ſoutenue durant tout le cours de la
„ vie, on s'apperçoit que l'on n'a rien fait
„ pour ſoi-même, & qu'avec la même ou
„ une moindre induſtrie, on auroit pu ſe
„ concilier une amitié incapable de trom-
„ per, & qui ne finira jamais; une ſatisfac-
„ tion que les louanges ne ſauroient don-
„ ner, ni la vanité ſentir; & une gloire,
„ qui, quoique ſemblable à un égard à

„ la réputation qu'on obtient qu'après la
„ mort, fera notre bonheur durant l'éter-
„ nité. Ce ſont-là, Monſieur, mes vrais
„ ſentimens, toutes les fois que je penſe :
„ car la plupart des choſes qui nous paſ-
„ ſent par la tête, ne méritent pas le nom
„ de penſées; ce ne ſont que des ſonges
„ plus marqués des impreſſions que reçoit
„ notre imagination; nos plans de Gou-
„ vernement, nos ſyſtêmes de Philoſophie,
„ nos Ages d'or Poëtiques, ne ſont que
„ des viſions qui ſe préſentent à nous plus
„ vivement, & plus fréquemment, à pro-
„ portion que nous ſommes plus envelop-
„ pés des ténébres & des fumées de la
„ vanité humaine. La même raiſon, qui
„ diſpoſe les vieillards à bien vouloir quit-
„ ter le Monde, me feroit renoncer ſans
„ répugnance à la Poéſie, la longue habi-
„ tude, & l'ennui que cauſe la même oc-
„ cupation. Homere ſera mon Médecin à
„ cet égard; quinze mille vers valent bien
„ quatre-vingts ans, pour rendre un hom-
„ me âgé en fait de rime ..... C'eſt faire
„ une triſte figure aux yeux de la Raiſon,
„ que de paſſer ſon tems à meſurer des
„ ſyllabes, & à accoupler nos rimes, au
„ lieu d'améliorer ſon ame, & de s'aſſûrer
„ une heureuſe immortalité. Si j'étois dans
„ d'autres idées, je ſerois indigne du peu
„ de talens que Dieu m'a accordés, auſſi-
„ bien que de l'amitié d'un homme tel que
„ vous „. Qu'il eſt peu d'écrivains, & ſur

tout de Poëtes, qui penſent auſſi noblement, ſur-tout lorſqu'ils ſe ſont fait une grande réputation!

Au commencement du mois de Novembre de l'année 1717, M. Pope eut la douleur de perdre ſon Pere : le reſpect & la tendreſſe qu'il avoit pour lui, étoient ſans égales : voici comment il en parloit à ſon ami Blount (1). " Il ne m'eſt pas poſſible de » répondre à préſent à la queſtion que vous » me propoſez, me trouvant accablé par » la perte que je viens de faire du meilleur des Peres. Il avoit toujours ſi bien » obſervé les loix de la Tempérance, que » la vie la plus longue ne pouvoit que lui » être agréable ; & il avoit vécu avec » tant de piété, qu'il n'étoit pas poſſible » que la mort la plus ſubite eût rien d'effrayant pour lui. Elle fut ſubite véritablement : cependant je ſouhaite de tout » mon cœur qu'il plaiſe à Dieu de m'en » accorder une pareille, pourvu que je » mene une vie ſemblable à la ſienne ». Comme divers Satyriques avoient calomnié la famille de M. Pope, il s'attacha dans ſon *Epître au Docteur Arbuthnot*, à repouſſer ces calomnies, & il y donna l'eſſor à ſon amour filial, en traçant le caractere de ſon Pere, qui lui fait trop d'honneur pour ne pas le rapporter. « Mon Pere » n'étoit point né pour les charges recherchées par l'orgueil ; les procès ne ſont » point entrés dans ſon héritage ; en

(1) Lett. X.

» épouſant une femme noble, il n'a point
» épouſé la diſcorde avec elle. Il n'a eu
» aucune part à la fureur des Guerres Ci-
» viles & de Religion. Homme vertueux,
» il a marché dans l'innocence durant tout
» le cours de ſa vie. Il n'a vu ni les Cours
» des Rois, ni les Tribunaux de la Juſ-
» tice : il n'a oſé faire aucun ſerment, ni
» hazarder aucun menſonge. N'étant point
» ſavant, il ignoroit les ſubtilités de l'E-
» cole ; il n'a parlé d'autre langage que
» celui du cœur. La Nature l'a fait hom-
» me de bien ; l'expérience l'a rendu pru-
» dent ; la tempérance & l'exercice ont
» conſervé ſa ſanté. Sa vie longue n'a
» point connu les maladies ; ſa mort fut
» un inſtant, il expira ſans pouſſer un ſou-
» pir. O Ciel ! faites-moi vivre & mou-
» rir comme lui : les enfans des Rois ſe-
» ront moins heureux que moi ». M. l'Ab-
bé Yart (1) fait à cette occaſion une ré-
flexion très-judicieuſe, & qui me paroit
juſtifier la méthode que je ſuis de déve-
loper les ſentimens de M. Pope, avec le
même ſoin que je prends de leur faire
connoître ſes Ouvrages. Ce n'eſt pas aſſez
que de comparer les penſées des grands
Ecrivains, il faut rapprocher leurs ſenti-
mens, & pour fixer préciſément leur rang
& leur mérite. On a fait des extraits des
Livres des plus grands hommes : on a fait
l'Eſprit d'Arnauld, *l'Eſprit de Fontenel-
le* : on ſeroit plus utile ſi l'on faiſoit *l'A-*

(1) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. P. 171 172.

me d'Arnauld, l'Ame de Fontenelle, l'Ame de Pope. On compte beaucoup d'Auteurs admirables par leurs talens & leurs penſées : en remarque-t-on beaucoup, qui le ſoient par leurs vertus & leurs ſentimens ? Pluſieurs Anciens & Modernes ont égalé Pope par les qualités de l'eſprit ; en eſt-il beaucoup qui l'aient ſurpaſſé par l'amour filial ? L'éloge que Pope fait de ſon Pere, eſt moins un éloge poëtique, qu'une tendre expreſſion de ſon cœur. Il ne vante point ſon Pere pour ſa naiſſance, ſes richeſſes, ſes talens : il le loue pour ſa probité, ſon integrité, ſon innocence, & l'heureuſe paix que ſa conſcience lui fait goûter juſqu'au dernier ſoupir.

Peu de tems après la mort de ſon Pere, M. Pope ſe ménagea une retraite agréable à Twickenham, petit village, ſur la Tamiſe, à trois lieues de Londres : " l'Hiſ-
„ toire de ma tranſplantation & de mon
„ établiſſement, que vous me demandez,
„ *écrit-il à un de ſes Amis* (1), exigeroit
„ un volume, ſi je voulois faire l'énumé-
„ ration des projets, des difficultés, &
„ des révolutions qui ont accompagné
„ cette époque importante de ma vie, &
„ bien plus d'un volume, ſi j'entrepre-
„ nois de décrire les plans, les profils,
„ les perſpectives, &c. de tous les Palais
„ & Jardins, conçus & enfantés par l'ef-
„ ficace de cette faculté, qui caractériſe

(1) *Lettres de différentes Perſonnes*, Let. VIII. du 22 Déc. 1718.

„ tous les grands Génies, l'Imagination.
„ A la fin le Deſtin & les Dieux m'ont
„ fixé ſur les bords de la Tamiſe, dans
„ les diſtricts de Richemond & de Twic-
„ kenham : c'eſt ici que j'ai paſſé une an-
„ née entiere de ma vie ſans aucune de-
„ meure fixe à Londres, & en ne jettant
„ qu'un coup d'œil paſſager, tout au plus
„ deux fois par mois, ſur les pompes de
„ la ville „. Pope embellit ſa retraite con-
formément à ſon goût, & ſi l'on exami-
ne ce qu'il dit dans une de ſes Epitres Mo-
rales, on ne peut douter qu'il ne l'eût
bon : " Quelque deſſein que vous ayez
„ pour bâtir ou pour planter, *dit-il* (1),
„ ſoit que vous éleviez une colonne, ſoit
„ que vous formiez une voûte, ſoit que
„ vous éleviez une terraſſe, ou que vous
„ creuſiez une grotte, n'oubliez jamais
„ la Nature. Traitez-la comme une beauté
„ modeſte, ne voilez point ſes graces ſous
„ trop de parures, ne les en privez pas
„ entierement, ne montrez pas tous ſes
„ charmes dans les endroits qu'il faut dé-
„ rober décemment aux yeux. Celui-là
„ remporte le prix de ſon art, qui jette
„ un agréable déſordre dans ſes Ouvra-
„ ges, qui ſurprend, qui diverſifie, &
„ qui fait cacher adroitement les objets
„ qui bornent la vue. Conſultez en tout
„ le génie du lieu : il vous dira, faites
„ jaillir ces eaux, ou faites-les retomber ;
„ aidez cette montagne ambitieuſe à s'é-

(1) *Epit. Moral.* IV.

„ lever juſqu'aux Cieux ; creuſez ce val-
„ lon en amphithéatre, donnez à ce ter-
„ rein un air champêtre, ouvrez-vous ici
„ une vue, joignez ces arbres qui cher-
„ chent à s'unir, diverſifiez ces ombres
» par d'autres, coupez ou continuez ces
» allées qui ſe prêtent à vos deſſeins ;
» ce génie peindra à meſure que vous
» planterez, deſſinera à meſure que vous
» travaillerez. N'entreprenez aucun Ou-
» vrage que de concert avec le jugement :
» il eſt l'ame de tous les Arts : toutes les
» parties répondant les unes aux autres,
» formeront inſenſiblement un tout : une
» foule de beautés s'offriront à vous d'el-
» les-mêmes ; elles jailliront du ſein des
» difficultés, elles naîtront des caprices
» du hazard, &c. ». Juſqu'où il ſuivit ſes préceptes, c'eſt ce que j'ignore : il nous a laiſſé pourtant la deſcription d'une grotte, qui met les connoiſſeurs à portée d'en juger juſqu'à un certain point : & quoique ſes ennemis l'aient taxé de vanité à cet égard, je penſe que c'eſt mal-à-propos : outre que c'étoit à un Ami qu'il écrivoit, y a-t-il de la vanité à faire la deſcription d'une choſe qui fait plaiſir ? Quoi qu'il en ſoit, voici ce qu'il écrit à M. Blount (1). « Que les jeunes Dames
» ſoient perſuadées que je ne fais rien de
» nouveau à mon jardin, que je ne ſou-
» haite de voir par-tout la trace de leurs
» pas. J'ai mis la derniere main à mes ou-

(1) Lett. XIV.

» vrages de ce genre, en finiſſant heu-
» reuſement l'allée ſouterreine & la grot-
» te. J'y ai trouvé une ſource d'eau très-
» pure, qui coule toujours, & dont le
» doux murmure ſe fait entendre jour &
» nuit. De la Tamiſe on apperçoit au tra-
» vers de mon portique, une promenade
» agreſte qui conduit à une eſpece de
» Temple ouvert, compoſé uniquement
» de coquillages, dans un goût ruſtique;
» & de deſſous ce Temple, vous voyez
» à travers une longue allée d'arbres en
» pente, comme par un verre de perſpec-
» tive, les vaiſſeaux paſſer rapidement
» ſur la riviere, & diſparoitre. Quand on
» ferme les portes de la grotte, d'une
» chambre très-claire, elle devient tout
» d'un coup ce qu'on nomme *la chambre*
» *obſcure*, & alors tout ce qui eſt ſur la
» riviére & aux environs, les montagnes,
» les bois, les vaiſſeaux, forment un ta-
» bleau mouvant ſur les murs. Si vous l'é-
» clairez, elle vous offre un autre ſpec-
» tacle; elle eſt incruſtée de coquillages
» entremêlés de morceaux de miroir de
» figure angulaire: une étoile de la mê-
» me matiére forme le plafond; lorſ-
» qu'une lampe d'albâtre, mince & en for-
» me de boule, y eſt ſuſpendue, on voit
» partir de tous côtés une foule de rayons
» lumineux, qui réfléchiſſent ſur toute la
» grotte. Deux portiques tiennent par un
» paſſage plus étroit à la grotte; le pre-

» mier du côté de la riviére, & ouvert,
» de pierres polies & luiſantes ; l'autre,
» entouré d'arbres, & hériſſé de coquilla-
» ges, de cailloux brutes, & de morceaux
» de fer, donne ſur le jardin. La grotte eſt
» pavée de petits cailloux, ainſi que l'allée
» agreſte qui conduit au Temple, dans
» le goût naturel, ce qui s'accorde aſſez
» bien avec le petit murmure du ruiſ-
» ſeau, & avec l'air aquatique de tout
» cet endroit ; il ne manqueroit à la per-
» fection de ce lieu qu'une bonne Statue
» avec une Inſcription dans le goût de
» cette antique, dont vous ſavez que je
» ſuis ſi amoureux.

Hujus Nympha loci, ſacri cuſtodia fontis,
Dormio, dum blanda ſentio murmur aquæ ;
Parce meum, quiſquis tangis cava marmora, ſomnum
Rumpere ; ſivè libas, ſivè lavere, tace.

» Cette deſcription vous paroîtra peut-
» être fort Poëtique, mais je vous la ga-
» rantis conforme aux regles de la plus
» exacte vérité ». M. Warburton nous apprend que M. Pope avoit beaucoup aggrandi & embelli cette grotte, peu de tems avant ſa mort. En l'incruſtant de quantité de minéraux rares & précieux, il en avoit fait une des plus charmantes retraites du monde. Cet endroit lui a fourni le ſujet d'un très-joli Poëme d'un goût ſingulier.

Dans les dernieres années de la vie de la Reine Anne, Meſſieurs Pope, Swift & Arbuthnot, formérent le projet de compoſer enſemble une ſatyre ſur les abus des divers genres d'étude. Pour exécuter ce deſſein avec plus de ſuccès, ils réſolurent d'imiter le fameux Cervantes, & de cacher leurs critiques ſous le voile de quelques aventures feintes. Ils étoient très-propres à l'exécution d'un pareil projet : le Docteur Arbuthnot étoit très-verſé dans tout ce qui a du rapport aux Sciences, M. Pope poſſédoit les Beaux Arts, & le Docteur Swift excelloit dans la connoiſſance du Monde ; tous trois avoient beaucoup d'eſprit. Ils travaillérent enſemble aux *Mémoires de Scriblerus*, mais ils n'allérent pas au delà du premier Livre ; parce que les révolutions arrivées dans le Gouvernement, les ſéparerent. M. Warburton en donne pour raiſon, la mort d'un des Amis, & les infirmités de l'autre. Mais le Docteur Arbuthnot ne mourut qu'en 1735, & Swift ne devint infirme que dans les dernieres années de ſa vie. Ils avoient certainement commencé *Scriblerus* dès l'année 1714 : car Swift s'étant retiré en Berkshire, quelque tems avant la mort de la Reine Anne, Pope lui écrivoit (1). Le Dr. Arbuthnot s'eſt mis en tê-
» te, que vous n'avez d'autre but que
» de compoſer plus à loiſir la vie & les
» aventures de *Scriblerus*. Cette derniere

(1) *Lettres de Pope & de Swift*, Lettre I.

» occupation eſt plus importante à mes » yeux que toutes les autres, & je ſou- » haite que le Docteur ait bien deviné. » Le plus haut de mon ambition eſt de » contribuer à ce grand Ouvrage, & je » ne traduirai Homere qu'en paſſant ». Le Docteur Arbuthnot fait alluſion à ce même badinage dans une de ſes Lettres, & il s'y donne le nom de *Scriblerus* (1). « Je » vous ſuis ſenſiblement obligé de ce que » vous voulez bien vous ſouvenir d'un » Courtiſan pauvre, vieux & diſgracié, » ce qui forme ordinairement l'objet du » monde le plus digne de mépris. Ce mal- » heur a tellement frappé *Scriblerus*, qu'il » a recouvré ſes ſens, & qu'il penſe & » parle comme un autre homme. De ba- » din & de gai qu'il étoit, il eſt devenu » ſérieux & chagrin. Ses productions ſe » trouvent pêle-mêle avec de vieilles ga- » zettes & autres piéces pareilles. J'au- » rois bien voulu qu'elles euſſent été par- » mi les Papiers d'un Seigneur (2), aux » papiers duquel on a mis le ſceau. *Scri-* » *blerus* auroit pu alors paſſer pour le » Prétendant, & ç'auroit été une admira- » ble tâche pour l'Auteur du Flying- » Poſt, ou pour quelqu'un de ſes confre- » res, d'allégoriſer ſes aventures en con- » plot, & d'y trouver des myſtéres. Le » bureau de *Martin* eſt à preſent à la ſe- » conde porte à gauche dans Dover- » ſtreet, où il ſera charmé de voir le Dr. » Par-

(1) *Lettres de différentes Perſonnes.* Lett. XIV. du 7 Sept. 1714.

(2) Le Vicomte Bolingbroke, Secretaire d'Etat ſous la Reine Anne, mais qui fut privé de ſon emploi, peu de jours

» Parnelle, M. Pope & ſes anciens Amis, » &c. ». On a deux traductions Françoiſes de cette ingénieuſe Satyre ; l'une dans le Recueil des Œuvres de Pope, imprimé à Amſterdam, & l'autre qui a paru en France en 1755. L'original doit avoir été imprimé vers l'an 1741 (1). après la mort de cette Princeſſe.

(1) Lettres à M. Warburton. *Let.* CIV.

Ce fut, ſi je ne me trompe, après avoir achevé l'Iliade d'Homere, qu'il entreprit de donner une Edition des œuvres de Shakeſpear. Ses Amis le ſollicitérent vivement de travailler à la correction de toutes les Piéces Dramatiques de ce Pere du Théâtre Anglois, afin de lui rendre ſon ancienne pureté. M. Pope eut de la peine à s'y réſoudre, parce que n'ayant jamais écrit pour le Théâtre, il penſoit qu'il ne lui convenoit pas de tenter un pareil projet. On lui repréſenta que ce travail n'exigeoit pas une ſi grande connoiſſance des régles, que Shakeſpear ne les avoit pas ſuivies exactement, qu'il s'agiſſoit ſeulement de remédier au mal que les Comédiens avoient fait à ce grand Poëte, dans les Ouvrages duquel ils avoient retranché, corrigé, tranſpoſé, ajouté des ſcenes entieres au gré du peuple ; on lui diſoit encore, que ſon ſoin principal devoit être de rendre le texte plus ſupportable à la lecture, de le débarraſſer d'une foule d'obſcurités & d'abſurdités qui le défiguroient, d'expliquer les endroits difficiles qui y étoient en grand nombre, & de marquer les ſce-

nes entiéres, les vers & les mots, dont on l'avoit mal-à-propos ſurchargé. M. Pope remplit cette tâche autant qu'il lui fut poſſible, mais il ne réuſſit pas par-tout également : ce qui ne doit pas ſurprendre, puiſqu'il s'agiſſoit d'Ouvrages extrêmement dépravés. Louis Théobalde donna auſſi une Edition de Shakeſpear, releva pluſieurs fautes de M. Pope, & ne rendit pas juſtice à ce qu'il y avoit de bon dans ſon travail, ce qui augmenta l'aigreur qui regnoit déjà entre eux.

M. Pope, ſans avoir pris part à la fureur des Actions de la Mer du Sud, ne laiſſa pas d'y perdre, mais moins que ceux qui s'étoient laiſſés emporter à leur cupidité. L'abattement & la pauvreté cauſée par cette étrange manie, lorſqu'une multitude de perſonnes ſe virent ruinées, donnérent occaſion à notre Auteur de faire paroître ſa ſageſſe & ſa prudence. Les Catholiques-Romains crurent la circonſtance favorable pour la propagation de leur Religion. Il y eut un grand nombre de Miſſionnaires de tout ordre, qui paſſerent d'Italie & de France en Angleterre, dans l'eſpérance d'y faire des Proſélytes ; ils réuſſirent parmi le peuple à force d'argent : ils mettoient un jeune garçon en apprentiſſage chez un Artiſan de leur Religion, à condition qu'il ſeroit régulier à la Meſſe ; ils prêtoient une petite ſomme de vingt livres ſterling a d'autres pour s'éta-

blir ; ils payoient de petites dettes, juſqu'à dix livres ſterling, pour ceux qui ſe trouvoient preſſés, le tout à condition d'embraſſer la Religion Romaine. Pluſieurs de ces Miſſionnaires ſe firent connoître à M. Pope, qui ne voulut jamais ſe mêler de leurs affaires, & leur dit qu'ils donnoient atteinte aux Loix du Royaume, & réſiſtoient aux Puiſſances ſupérieures, contre la défenſe de S. Paul; que d'ailleurs ils violoienr leurs vœux : mais ils alléguoient les diſpenſes de Rome. Ils tâcherent même de l'engaget à quitter l'Angleterre, & à ſe faire Prêtre, lui faiſant eſpérer de grandes Dignités Eccléſiaſtiques, mais ils ne purent rien obtenir de lui ; ſeulement dit-il un jour, que ſi ſa Religion eût été dominante en Angleterre, il auroit voulu prendre les Ordres (1).

(1) Ayre *Memoirs*, &c. Vol. II. p. 253-265.

Les talens & la réputation de M. Pope ne pouvoient manquer d'armer contre lui l'envie, & de lui attirer des attaques de la part de ceux qui voient d'un œil jaloux l'éclat du vrai mérite. Tel eſt le ſort de quiconque oſe écrire. On l'inſulte s'il manque de ſuccès : & s'il ſe diſtingue, les Zoïles dont ſes Ecrits font la Critique, tâchent de l'abaiſſer à leur niveau, & de flétrir les mœurs de celui dont ils ne peuvent d'écrire les Ouvrages. On interprête malignement ſes expreſſions, on lui prête des vues odieuſes, on envenime ſes

plus innocentes actions. Il faudroit, pour être tout-à-fait irrépréhenſible, que le bon Auteur ceſſât d'être homme (1). On avoit attaqué ſa Traduction d'Homere par divers Ecrits ; mais ſes ennemis réunirent tous leurs efforts dans une Satyre, intitulée *la Popiade*, dans laquelle ils attaquerent ſa Traduction de toute façon, & le traitérent perſonnellement avec le dernier mépris. Ils prétendirent démontrer, qu'il n'y avoit ni fidélité ni juſteſſe dans le ſens, ni élégance ni harmonie dans les vers, & que le ſtyle étoit barbare. Nous ne nous étendrons pas ſur cette Piéce, dont M. l'Abbé Yart a donné un Extrait (2). M. Pope ſe contint encore. Sa patience encouragea ſes ennemis : non ſeulement ils tâcherent de le décrier, mais on lui imputa, de même qu'à ſon Ami Swift, divers Ecrits indignes d'eux, de ſorte qu'ils eurent le double chagrin de ſe voir déchirés par une foule de mauvais Ecrivains, & confondus avec eux par le vol de leurs noms ; ce fut ce qui les détermina à publier eux-mêmes en 1727 un *Mélange* de Piéces qu'ils avoient effectivement compoſées ; ce Recueil eſt, ſi je ne me trompe, en quatre volumes in-8°. On trouve à la tête une Préface très-modeſte, ſignée de Swift & de Pope. Ils y déplorent la néceſſité où ils ſe trouvent de faire imprimer des productions qu'ils jugent non-ſeulement peu dignes de la Poſtérité,

(1) *Journ. Brit.* Déc. 1751. p. 391.

(2) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 34 — 38.

mais à peine de leur siécle ; non leurs études, mais leurs folies, leurs amusemens plutôt que leurs œuvres. Ils ajoutent que les traits satyriques qu'on pourroit y trouver, ont été lancés contre des gens qui ne leur en ont donné que trop de sujets, & après plusieurs années de patience. Ce Mêlange parut au commencement de l'année 1727 ; voici ce que Pope écrivoit à Swift le 8 Mars (1). « Nos Œuvres mêlées viennent de paroître. Je ne saurois vous exprimer combien je suis content de me voir dans cet Ouvrage à côté de vous, nous tenant par la main & marchant ensemble, d'un air tour à tour sérieux & folâtre, vers le Temple de l'Immortalité ». Cela dément un peu la modestie de la Préface.

(1) *Lettres de Swift & de Pope.* Lett. XXII.

Une des Piéces les plus ingénieuses & les plus satyriques en même tems de ce Recueil, est le *Traité du Bas, ou l'Art de ramper en Poësie.* On y distingue en plusieurs classes les Auteurs qui excellent en cet Art. On les désigne par des attributs différens, & par des lettres initiales. « Quoique la plupart de ces Lettres eussent éte mises au hazard, *dit M. Maty* (2), telle étoit la foule des mauvais Auteurs, qu'il n'y en eut aucune qui manquât d'un original ». Il n'y a guéres d'apparence que les lettres initiales fussent mises au hazard ; dans l'Edition des Œuvres de Pope de 1751, les noms sont

(2) *Journ. B. it.* Déc. 1751. p. 394.

tout du long, ou du moins très-reconnoissables.

La fureur des ennemis de notre Poëte augmenta, & n'eut plus de bornes : ils le traitérent d'ignorant, de fol, de monstre, d'homicide, d'empoisonneur ; ils attaquérent sa famille. L'Auteur Anglois des *Mémoires sur sa vie* (1), assure qu'il avoit paru contre lui jusqu'à soixante-deux Libelles différens. Il y avoit même parmi ses ennemis des personnes de condition, entre autres Milord Harvey, fils du Comte de Bristol, qui fit dans la suite des vers contre lui. Ce déchainement irrita Pope, sa patience étoit à bout, & il fût assez foible pour vouloir se venger. Dans ce dessein il résolut de publier *la Dunciade* : mais avant que d'en venir à l'exécution, il communiqua son projet au Dr. Arbuthnot son Médecin & son Ami ; mais celui-ci, qui s'intéressoit à son repos & à sa santé, lui conseilla de ne pas irriter un si puissant parti. Ce conseil donna lieu à la fameuse Epître à ce Docteur, où l'Auteur rassembla tout ce qui pouvoit rendre ses ennemis ridicules & méprisables, & mettre sa propre innocence au jour (2). Cette Epître ne parut pourtant pas alors, du moins telle que Pope la publia dans la suite. Nous en parlerons plus amplement en son lieu.

(1) Tom. I. p. 247.

(2) Notes de *Warburton* sur cette Epître.

M. Pope avoit projetté *la Dunciade* avant la publication de ses Œuvres mê-

lées : ce fut le Dr. Swift qui en ſauva le canevas du feu, & qui engagea l'Auteur à travailler à le remplir : le Docteur y eut même part, du moins pour les Notes & autres accompagnemens de cette nature : quelques traits des Lettres des deux Amis nous inſtruiſent ſur ce ſujet : Pope écrit à Swift (1). „ L'honneur qui „ pourra me revenir de la *Dunciade*, vous „ eſt dû en grande partie par tout ce que „ vous y avez mis du vôtre : ſans vous ce „ Poëme n'auroit jamais exiſté „. Auſſi le Doyen témoigna-t-il une grande impatience de le voir paroître ; il écrivoit à Gay le 23 Novembre 1727. Pourquoi Pope ne publie-t-il pas ſon *Temple de la Stupidité ?* Les faquins qu'il y immortaliſe, mour- „ ront d'eux-mêmes en paix ; & comme „ il en eſt de même de ſes Amis, ſes dé- „ lais ſeront cauſe qu'il n'y aura ni châti- „ ment ni récompenſe „.

(1) Lett. XXXIV.

Notre Auteur ne pouvoit manquer de ſatisfaire ſon ſatyrique Ami ; les idées où il étoit ſur la maniére de reprendre le vice, devoient naturellement aiguiſer les traits qu'il lançoit ; on peut juger de ſes ſentimens par ce qu'il écrivoit au Dr. Arbuthnot (1). „ L'horreur pour le vice eſt, „ graces à Dieu, la ſeule horreur que je „ connoiſſe : elle eſt ſincére & durera. „ Mais il me ſemble auſſi impoſſible d'a- „ voir une juſte horreur pour le vice, ſans „ haïr les vicieux, que de ſentir un vrai

(1) *Lettres de Pope & de Gay.* Lett. XLVIII.

„ amour pour la vertu, ſans aimer les gens
„ de bien. Réformer ſans châtier, eſt pa-
„ reillement une choſe impraticable ; les
„ meilleurs Préceptes, auſſi bien que les
„ meilleures Loix, ne pouvant être de
„ grand uſage ſans le pouvoir que leur
„ donnent de bons exemples. Attaquer
„ les vices d'une maniére abſtraite, ſans
„ toucher aux perſonnes, eſt une façon
„ de combattre à couvert de tout dan-
„ ger, mais auſſi ſans le moindre ſuccès.
„ Les propoſitions générales paroiſſent
„ obſcures & incertaines, dès qu'on les
„ compare avec des exemples connus &
„ frappans. Des Préceptes parlent à la
„ Raiſon, qui a l'ouïe un peu dur chez
„ la plupart des hommes : au lieu que
„ les Exemples ſont des tableaux qui, en
„ faiſant impreſſion ſur les ſens, excitent
„ les paſſions, & ſe ſervent d'elles, com-
„ me d'autant de motifs généraux & puiſ-
„ ſans pour la réformation des mœurs.
„ Tout homme vicieux ſe ſubſtitue à la
„ place de celui qui eſt rendu un objet de
„ mépris ; & c'eſt-là l'unique moyen d'in-
„ timider de pareilles gens : de ſorte que
„ châtier c'eſt réformer. La ſeule marque
„ à laquelle j'ai reconnu que mes Ecrits
„ aient jamais fait quelque bien, ou aient
„ été de quelque pôids, eſt qu'ils ont mis
„ de méchans hommes en fureur : & ç'a
„ été pour moi une véritable conſolation,
„ & un grand encouragement à conti-
„ nuer

„ nuer, de voir que ceux qui n'étoient „ guéres ſenſibles à la honte, ont paru „ piqués de mes Satyres „.

Le rétabliſſement de l'empire de la Stupidité ou du mauvais Goût, fait le ſujet de la *Dunciade*. La Déeſſe des Sots choiſit un Poëte, dont elle ſauve les ouvrages du feu auquel il alloit les livrer, & qu'elle fait enſuite couronner. A ſon honneur ſe célebrent des fêtes & des jeux, dont les Libraires & les mauvais Ecrivains ſont les Acteurs. Le nouveau Roi s'endort ſur le giron de la Déeſſe, & pendant ſon ſommeil, tranſporté dans les Champs Elyſées, il voit les triomphes paſſés, & les eſpérances futures de l'Empire dont il eſt le Chef. La Déeſſe conſomme elle-même l'ouvrage dans le quatrieme Livre, que notre Poëte entreprit à la ſollicitation de M. Warburton, & qu'il publia en 1743. Elle veut que dans les Univerſités la Pédanterie triomphe de la ſcience réelle; que l'eſprit & le cœur ſe corrompent dans des voyages mal-entendus; que le faux goût regne dans des collections d'Antiquailles & de vaines Curioſités, & qu'enfin tous ſes ſujets, oubliant la premiere Cauſe, & mépriſant toute regle de conduite, ramenent à la fois la barbarie, la licence & l'irreligion.

La *Dunciade* parut en 1728, & en ſix mois de tems il s'en fit cinq ou ſix Editions. Enſuite on en projetta une plus

ample, pour laquelle Pope demanda au Dr. Swift des Remarques (1). *La Dunciade*, lui écrit-il, va être imprimée avec toute la pompe imaginable. On y trouvera tout ce qui eſt néceſſaire pour embellir un Ouvrage, des *Prolegomena*, *des Teſtimonia Scriptorum*, un *Index Authorum*, & des Notes *Variorum*. A propos de ce dernier Article, je vous prie de parcourir le Texte, & de l'enrichir de quelques Remarques, telles qu'il vous plaira ; qu'elles faſſent la ſatyre du gros des Commentateurs, ou des Auteurs nommés dans le Poëme ; ou que ce ſoient des traits hiſtoriques, rélatifs aux perſonnes, aux lieux & aux tems ; ou bien enfin qu'elles indiquent les paſſages paralleles des Anciens ; j'en ſerai toujours content ». Swift répondit à l'attente de ſon Ami, & l'on verra ce qu'il penſoit de l'Ouvrage, & ce qu'il y ſouhaitoit (2). « J'ai parcouru ſouvent une Edition Irlandoiſe de la *Dunciade*.... je voudrois que les notes, rélativement aux perſonnes, fuſſent très-amples ; car j'ai obſervé depuis long-tems, qu'à vingt milles de Londres, ame qui vive ne comprend rien aux inſinuations, aux lettres initiales, & aux anecdotes de Ville ; & qu'en peu d'années les mêmes ténébres envelopperont ceux qui demeurent dans la Capitale. Je voudrois que les

(1) Lett. XXXII. du 28 *Juin* 1728.

(2) Lett. XXXIII du 16 *Juil.* 1728.

„ noms de ces misérables Ecrivains fus-
„ sent imprimés au commencement ou à
„ la fin du Poëme, avec un Catalogue
„ détaillé de leurs Ouvrages. Je voudrois
„ que toutes les Parodies fussent accom-
„ pagnées des endroits imités. J'ai lu
„ vingt fois votre Poëme, & n'ai jamais
„ vu en un petit volume tant d'excellentes
„ Satyres, & tant de bon sens.... Je lis
„ actuellement votre Lettre du 28 Juin,
„ & trouve que tout ce que je viens de
„ vous conseiller y est en presque autant
„ de termes. Ce me seroit un véritable
„ plaisir de savoir, si l'Edition in-quarto
„ sera publiée par un Commentateur
„ Anonyme, qui se plaindra dans sa Pré-
„ face des Editions peu correctes, & qui,
„ conformément à l'ancien style, dira de
„ vous, *cet excellent Auteur*, &c. En ce
„ cas, il ne doit pas oublier de mettre
„ dans le texte des raffinemens inconnus à
„ vous-même, & de faire connoître les
„ sots par non & sur-nom, leurs aventu-
„ res, leurs Ouvrages, &c „. En rece-
vant cette Edition, qui parut en 1729, le
Doyen marqua à Pope : Je me joins à
„ ceux qui goûtent également le Texte
„ & le Commentaire ; mais ce qui me
„ distingue, c'est la satisfaction de me
„ voir loué par un ami, & sûr de vivre
„ dans son Ouvrage, tant que l'esprit &
„ la bonne plaisanterie se soutiendront
„ parmi nous „. La *Dunciade* est adres-

ſée au Dr. Swift, c'eſt à quoi il fait alluſion. On trouve à la tête de cette Edition une Lettre, ſignée *Guillaume Cleland*, qui contient une Apologie très-ſpirituelle de cette Satyre, & après l'avoir ue, on eſt preſque tenté de pardonner à M. Pope. On voit par une Lettre de ce dernier à Swift, du 28 Novembre 1729, qu'il paroiſſoit encore une Edition du Poëme en queſtion, qui étoit déjà la huitieme : il faut que le débit ait été prodigieux, pour avoir épuiſé ſept Editions en moins de deux ans.

Le Héros de la premiére Edition étoit Theobalds, qui avoit attaqué M. Pope ſur ſon Edition de Shakeſpear ; notre Auteur ſubſtitua dans la ſuite Colley Cibber, Poëte couronné & penſionné de la Cour, mais meilleur Comédien que Poëte. Si l'on doit s'en rapporter à ce que Cibber dit dans une Lettre qu'il adreſſa à Pope, le motif qui anima celui-ci, ne lui fait pas honneur (1). Cibber faiſant le rôle de Petit-Maître, en quoi il excelloit, avoit lâché quelques traits ſatyriques contre une Comédie qui avoit paru ſous le nom de Gay, mais à laquelle on prétendoit que Pope & le Docteur Arbuthnot avoient eu part, & qui n'avoit pas réuſſi. " Après „ que la Piéce fut jouée, *dit Cibber*, M. „ Pope vint à moi derriere le Théâtre, „ la pâleur ſur le viſage, la voix trem„ blante, me demander raiſon de l'injure

(1) Ayre *Memoirs*, &c. Tom. II. p. 83.

„ que je lui avois faite, ce qu'il accom-
„ pagna de toutes les injures que la fu-
„ reur peut mettre à la bouche d'un
„ homme hors du ſens. On peut juger,
„ par le vif intérêt qu'il prenoit à cette
„ Comédie, quelle étoit la mere de l'en-
„ fant. Revenu de ma ſurpriſe, je lui dis,
„ *M. Pope, vous êtes un homme ſi ex-*
„ *traordinaire, que j'aurois honte de vous*
„ *répondre comme je devrois : mais puiſ-*
„ *que vous m'avez attaqué d'une ſi étran-*
„ *ge maniére, vous pouvez compter que,*
„ *tant que l'on jouera la Piéce de ce jour,*
„ *je ne manquerai pas de répéter le même*
„ *trait* (1). Je tins parole, & ſans dou-
„ te qu'il a jugé pouvoir ſe venger plus
„ ſûrement par ſa plume, que par ſa
„ langue. Voilà la ſeule choſe qui ait
„ pu m'attirer ſa haine „. Cibber crut pourtant qu'une autre raiſon encore avoit indiſpoſé Pope contre lui ; ſavoir le ſuccès de la Comédie du *Non-jureur*, dont Cibber étoit l'Auteur, & qui ne pouvoit manquer de déplaire à notre Auteur, qui, en qualité de Catholique-Romain, étoit du nombre des *Non-jureurs*.

(1) Mr. l'Abbé Yart, dans l'*Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 121. note (a), fait dire à Cibber le contraire de ce qu'il dit.

Pour ce qui eſt de la Comédie à laquelle Cibber prétend qu'il a eu part, il eſt certain qu'elle n'a paru que ſous le nom de Gay, & que M. Pope n'a jamais avoué y avoir mis la main. On ne peut cependant gueres douter qu'il n'y ait eu part, de même que le Docteur Arbuth-

not, du moins ſi une Lettre de Gay à Pope, rapportée par M. Ayre (1), eſt authentique.

(1) *Memoirs*, &c. Tom. II. p. 102. 103.

MON CHER POPE,

Je vois trop tard, & j'avoue que je me ſuis trompé à l'égard de la Comédie ; je ne crois pas pourtant qu'elle eût moins échoué, quand même j'aurois ſuivi votre avis, & que la *Momie* auroit paru ſeule, ſans le *Crocodile*. Je ne puis m'empêcher de rire moi-même, en me rappellant de quelle maniere ce pauvre Monſtre & la *Momie* furent accueillis, quoique le Vulgaire ne faſſe pas attention que le but étoit que cela parut très-ridicule ; & dans le moment que les cris étoient les plus grands, je penſois que quand la Piéce ſeroit d'un autre, le Public ſe trompoit à un certain égard. Ne craignez pas que cela *nous* faſſe le moindre tort dans la ſuite ; la réputation du Docteur eſt trop bien établie, pour qu'une choſe de cette nature puiſſe y donner la moindre atteinte, & la *vôtre* eſt doublement en ſûreté. S'il y a de la honte à eſſuyer, je m'en charge entierement, & j'y ſuis d'autant plus obligé, que la premiere idée eſt venue de moi, & que vous n'y êtes jamais entré de bon cœur..... Je vous demande, en grace, que ceci, ni aucune autre choſe, n'altere en rien votre ſanté. Comme j'ai dit publiquement que deux de mes Amis m'a-

voient aidé, je continuerai à tenir le même langage, ſans nommer abſolument ni le Docteur Arbuthnot ni vous, &c.

Si cette Lettre n'eſt pas ſuppoſée, comme je n'ai aucune raiſon de le croire, on ne peut douter que M. Pope n'ait eu part à la Comédie en queſtion, & cela rend le récit de Cibber très-vraiſemblable, mais ne fait pas honneur à notre Poëte.

La gloire d'avoir fait la *Dunciade*, fut non-ſeulement troublée par les Ecrits qu'on publia contre l'Auteur, mais d'une maniere plus ſenſible, ſi l'on en croit la Relation publiée d'une flagellation ignominieuſe qu'on lui fit ſouffrir. Cette Piéce a jetté plus de ridicule ſur M. Pope, que ſa *Dunciade* n'en a répandu ſur ſes ennemis; elle eſt d'un ton ſérieux & naïf, qui fait une grande partie de ſa malignité. La voici telle que la rapporte M. Ayre (1), & traduite par M. l'Abbé Yart (2).

(1) *Memoirs*, &c. Tom. I. p. 335-337.

(2) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 53-57.

Rélation véritable & fidelle de l'horrible & barbare flagellation qui vient d'être faite ſur le corps de SAUNEY POPE (3), *Poëte, pendant qu'il ſe promenoit innocemment à Hamwalks ſur le bord de la Tamiſe, méditant des vers pour le Bien public: flagellation exécutée, à ce qu'on dit, par deux hommes mal-intentionnés, pour ſe venger d'une chanſon ſans malice que ledit Poëte avoit faite contre eux.*

(3) *Sauney* eſt un diminutif, qui répond à peu près à *Alexandret.*

Rien n'eſt plus déplorable que les excès auxquels une vengeance peu chrétienne eſt capable de porter les hommes, quand ils n'ont point devant les yeux les charitables ſentimens de l'Evangile, qui nous enſeigne qu'il n'eſt point de Chrétien qui ne ſoit notre prochain, & que nous les devons aimer tous comme nous-mêmes : c'eſt pourquoi, quelles que ſoient les erreurs des Papiſtes, nous ne devons point leur infliger des peines corporelles, ni les maltraiter, mais les remettre à ce qu'ordonnent les Loix du Royaume ; car quoiqu'ils ſoient dans l'erreur, encore ſont-ils une eſpéce de Chrétiens.

Pourquoi hélas ! ces deux Proteſtans n'ont-ils pas fait ces pieuſes réflexions ? elles auroient empêché leurs mains de faire une violence ignominieuſe au corps de M. Pope : nous eſpérons cependant que les étrangers n'en auront pas une plus mauvaiſe idée de la Religion Proteſtante.

Cette Scéne barbare ſe paſſa de la maniere ſuivante.

Jeudi dernier, qu'il faiſoit une belle ſoirée, M. Pope, grand Poëte, à ce que nous avons appris, ſe promenoit à Hamwalks, méditant des vers pour le Bien public. Deux hommes, dont nous n'avons pu ſavoir les noms, vinrent à lui : ils le

reconnurent tant à ſon viſage qu'à ſon dos, & ils ſe promenerent quelque tems avec lui; & étant entrés en converſation, à ce qu'on nous a dit, ſur *la Dunciade*, joli Poëme dudit Pope, un de ces Meſſieurs prit tout d'un coup le pauvre Maitre Pope, Poëte, & le mit ſur ſon dos, tandis que l'autre tira de deſſous ſon habit un long trouſſeau de verges de bouleau, qu'ils avoient arrachées, à ce qu'on nous a dit, d'un gros balai d'écurie, & il frappa, avec le même trouſſeau de verges, avec tant de violence, & d'un bras ſi peu charitable, Maître Pope, Poëte, ſur ſon poſtérieur nud, qu'il en fit ſortir une grande quantité d'*ichor*, ou de ſang, qui étoit jaune, ce qui a fait aſſûrer au Docteur Arbuthnot, ſon Médecin, que cette couleur venoit de beaucoup de bile qui étoit mêlée à ce ſang. Auſſi-tôt après cette inhumaine flagellation, les deux hommes s'en allerent, & laiſſerent le pauvre Maître Pope ſur la place, ſe roulant dans ſon ſang jaune. Mademoiſelle Blount, perſonne fort charitable, & proche voiſine de Maître Pope à Twickenham, paſſant auprès de-là par hazard, prit ce petit homme dans ſon tablier, remit ſa culotte, le porta au bord de la riviere, & fit venir un bateau pour le tranſporter chez lui. On nous a dit que depuis ce temps-là, Maître Pope eſt tombé dans un grand dérangement d'eſprit,

cauſé, à ce que l'on ſuppoſe, par ladite flagellation, laquelle ayant fait monter l'humeur, a affecté la tête d'une telle maniere, que le pauvre homme ne fait que rêver de plumes, d'encre & de papier : le Docteur Arbuthnot, ſon Médecin, ignorant la cauſe de ſon accident, lui avoit permis d'en avoir ; mais l'uſage lui en a été défendu très-ſévérement depuis par le ſavant Docteur Hale de Lincol'ns-Inn-Fields, ſous la conduite de qui il eſt à préſent, & qui eſpere bien, Dieu aidant, de le rétablir dans ſon bon ſens.

Il n'eſt pas poſſible qu'un Chrétien charitable ne ſoit touché de l'accident arrivé à cet infortuné Poëte, quoiqu'il ne ſoit pas de notre Religion ; mais nous ne pouvons trop admirer la ſageſſe de la Providence, qui a permis que l'on corrigeât cet homme qui, faute d'eſprit, avoit voulu corriger les autres, & que ſa folie ſoit préciſément celle de ne parler & de ne rêver que plumes, encre & papier, dont il a fait un ſi mauvais uſage, & qui ont été la cauſe de ſon malheur. Nous eſpérons que, quand il aura recouvré ſa raiſon, il s'en ſervira mieux, & qu'il dira avec le Prophéte, *il m'eſt bon d'avoir été affligé.*

M. Pope craignit beaucoup qu'on ne crût cette hiſtoire dans le monde ; il fit promptement imprimer cet avis au Public, le 14 Juin 1728. „ Comme on a vu dans

„ une Relation ſcandaleuſe, criée dans les
„ rues de Londres, que j'ai été fouetté
„ à Hamwalks Jeudi dernier, je donne
„ avis au Public, que je n'ai pas ſorti de
„ ma maiſon de Twickenham ce jour-là,
„ & que cette Relation eſt auſſi maligne
„ que mal fondée. A. POPE „.

Il n'eſt pas bien certain que M. Pope ait eſſuyé cet affront : mais n'auroit-il pas mieux aimé, dit M. l'Abbé Yart, recevoir le fouet, ſans qu'on en eût rien ſu, comme tant d'autres Poëtes ſatyriques, qui ont reçu des coups de bâton *incognito*, que d'avoir été ainſi mépriſé aux yeux de toute l'Angleterre ?

Mademoiſelle Blount, dont il eſt parlé dans la Relation ſatyrique que nous venons de rapporter, étoit une perſonne pour laquelle M. Pope eut de bonne heure beaucoup d'eſtime & d'attachement, & même de l'amour. Elle joignoit à toutes les graces de la beauté un eſprit délicat & orné, du goût pour les Sciences, la connoiſſance des intérêts de ſa Nation ; elle aimoit les Arts, ſe plaiſoit à voir une Armée camper, faire ſes mouvemens, à entendre parler d'Univerſités, d'Architecture & de Peinture, à ſe trouver avec des gens de Lettres, & à s'entretenir avec eux. M. Pope connut bientôt le mérite de cette aimable Fille ; il lui adreſſa une Epître en vers, en lui envoyant les Œuvres de Voiture : dans cet Epître il la compare avec

Mademoiſelle de Rambouillet la Favorite de l'Auteur François, & la met au deſſus d'elle. Peu de temps après le couronnement du Roi George I. Mademoiſelle Blount fut obligée de quitter Londres, ce qui lui cauſa du chagrin, parce qu'elle aimoit la Muſique, les Spectacles, & les autres plaiſirs qu'elle y pouvoit goûter, & que le lieu où elle alloit, étoit écarté, ſolitaire, & fort ennuyeux pour une jeune perſonne. M. Pope fut ſenſible à cette abſence, & lui adreſſa une ſeconde Epître en vers, où il lui déclare qu'il penſoit preſque toujours à elle. On trouve en diverſes Lettres des traits aſſez vifs, qui marquent les ſentimens de notre Poëte. " J'ai „ reçu aujourd'hui, *lui écrit-il*, une Let„ tre, où l'on me donne avis des endroits „ où les Dames s'aſſemblent à Oxford : „ je les défie elles, & toute leur adreſſe, „ je n'aime de tous les mets que les Or„ tolans, & de toutes les Femmes que „ vous, quoique cette comparaiſon ne „ ſoit bonne que pour des Ducheſſes bien „ nourries : car vous aimer, c'eſt deſirer „ d'être nourri du pain des Anges. J'ar„ rivai dans la Forêt le Mardi environ à „ midi ; je paſſai le reſte du jour dans ces „ bois, où j'ai tant de fois joui de l'en„ tretien d'un Livre & d'un Ami. Je „ compoſai, chemin faiſant, une Hymne „ qui finit par un ſoupir dont je ne vous „ dirai pas la ſignification (1) ". Il finit

(1) Ayre *Memoirs.* Tom II. P. 35.

une autre Lettre par une déclaration assez claire. „ Je m'apperçois, Mademoiselle, „ que n'ayant eu d'abord dessein que de „ vous écrire une Lettre de complimens „ & d'excuses, je vous en ai fait une „ d'amour. Je souhaiterois que toutes les „ fautes que vous y trouverez, méritas- „ sent autant d'être pardonnées que cel- „ les-ci. Permettez-moi de vous assûrer „ que je n'ai jamais été aussi ardemment „ épris que je le suis de vous, & qu'il y „ a beaucoup de femmes dans le monde „ à qui je ne pourrois me résoudre d'en „ dire autant, quand elles me tiendroient „ le poignard sur la gorge (1) „.

(1) *Ibid.* p. 51.

Mademoiselle Blount lui répondit, & lui fit entendre que ses sentimens ne lui déplaisoient point : elle lui permit adroitement de se nommer son admirateur. La conformité de goûts & d'inclinations contribua sans doute beaucoup à unir ces deux cœurs. Observons cependant qu'il faut écarter ici tout soupçon de crime. M. Pope étoit d'une figure & d'une santé, qui devoient être pour tous deux le remède & le préservatif de l'amour : aussi cet attachement ne fut-il point la passion dominante de notre Poëte, il préféroit ses amis à ses études, & ses études à son amour. Ce fut à Mademoiselle Blount qu'il adressa son Epître sur les Femmes, & par-là il lui fit connoître qu'il l'estimoit assez, pour penser qu'elle ne seroit point choquée

de la maniere dont il y traite ſon ſexe : peut-être même eût-il deſſein de la flatter, en lui diſant du mal d'un ſexe auquel elle ne reſſembloit que par ſes graces. Quand il eut perdu ſes meilleurs amis, & qu'il devint incapable d'application, elle poſſéda tout ſon cœur, ſes penſées ne furent jamais ſi agréables, ſes réflexions ſi tendres, que quand elle en fut l'objet. Les infirmités de ſon corps, ſes peines d'eſprit, qui auroient pu déplaire à d'autres femmes, ne faiſoient rien perdre du mérite de Pope aux yeux de cette aimable fille ; tout l'orgueil, toute la fierté du Poëte, étoit adoucie par la tendreſſe de l'Amant (1). Il lui en donna une preuve bien ſenſible en mourant, puiſqu'il la fit ſa légataire univerſelle.

(1) Yart *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 62, 63.

Après que l'orage, excité par la *Dunciade*, fut un peu paſſé, M. Pope, rempli de vues plus nobles, commença à travailler ſur des ſujets de Morale, & il s'occupa de ſon *Eſſai ſur l'Homme*, & de ce qui y avoit du rapport. Dès l'année 1729, Mylord Bolingbroke en parloit dans une Lettre au Docteur *Swift* (2) : " ordonnez-lui, (à Pope), de vous parler de l'Ouvrage auquel il travaille. C'eſt un Poëme Philoſophique, & un Chef-d'œuvre en ſon genre. Il ſe plaint ſeulement de n'en pas trouver l'exécution aſſez difficile : c'eſt-à-dire, qu'il ſe plaint d'avoir un génie heureux & aiſé ; qua-

(2) *Lettres à Swift.* Lettre XLIV.

„ lité qu'il m'a toujours paru poſſéder „ éminemment, & d'une façon ſupérieu- „ re à tous les Auteurs, morts ou en vie, „ à moi connus, je n'en excepte pas mê- „ me Horace „. Soit que Pope voulut ſonder le goût du Public, ſoit par quelque autre raiſon, il fit précéder l'*Eſſai ſur l'Homme*, de quelques Epitres qui en devoient faire partie, s'il eût exécuté le plan entier qu'il s'étoit fait, comme nous le verrons dans la ſuite.

Il donna d'abord, en 1731, l'Epître, qui eſt la quatrieme en rang dans ſes Œuvres, *ſur le bon & le mauvais goût dans l'uſage des richeſſes*. Cette Epître eſt agréable par ſon ſujet, ingénieuſe par ſes détails, ſolide par ſes principes, utile par ſes ſentimens. Il ne s'agit point ici de lieux communs d'une Morale ennuyeuſe, de paradoxes chimériques, de principes obſcurs, de ſentimens romaneſques. Le ſujet que Pope traite, eſt important pour les Grands & les Riches, plus intéreſſant encore pour les Gens de Lettres, par les graces dont il eſt orné; pour les perſonnes judicieuſes, par les raiſons dont il eſt embelli; pour les vrais Citoyens, par les intentions pures dont il eſt animé. Tel eſt le jugement que porte de cette Piéce M. l'Abbé Yart (1). Pope l'adreſſa à Richard Boyle, Comte de Burlington, ſon ami intime. C'étoit un Seigneur éclairé & très-en état de juger des Ouvra-

(1) *Ub. ſupra* p. 328. 329.

ges de notre Poëte. On trouve dans cette Epître un morceau important, qui eſt le caractere de Timon, nom ſous lequel Pope a raſſemblé un grand nombre de caracteres. La malignité du Public en fit des applications au Duc de Chandos, ce qui cauſa du chagrin au Poëte. Il ne ſe contenta pas d'écrire à ce Seigneur pour ſe juſtifier, il écrivit auſſi à Mylord Burlington la Lettre ſuivante (1).

(1) *Lettres de Pope & de Gay*, Lett. XXVI.

7 *Mars* 1731.

„ MYLORD,

„ Les clameurs qui ſe ſont élevées à „ l'occaſion de l'Epître que je vous ai adreſ„ ſée, m'ont cauſé moins de peine, que „ le zéle du Public pour un Seigneur bien„ faiſant & généreux, & que l'ardeur „ avec laquelle vous vous êtes intéreſſé en „ faveur d'un innocent, ne m'ont fait de „ plaiſir. Ce n'eſt point mon Poëme qui a „ mérité cette faveur; j'avois l'honneur „ d'être votre ami, & je ne vous ai point „ traité comme un Poëte traite ſon hé„ ros; mais l'Auteur méritoit du moins, „ que ceux qui ne le connoiſſoient point, „ euſſent plus de candeur, & ne contri„ buaſſent pas à répandre un bruit qui „ outrage Mylord, & qui eſt odieux par „ rapport à moi. Je ne ſuis pas ſurpris „ qu'un caractere qui convient à vingt

» perſon-

„ perſonnes, ait été appliqué à une ſeu-
„ le; puiſque par ce moyen dix-neuf ſe
„ ſauvent du ridicule. Je connoiſſois trop
„ bien les ſentimens de ce Seigneur ſur
„ cette affaire, pour importuner le Pu-
„ blic de ma juſtification; mais puiſque
„ la malice & le faux ſoupçon durent
„ ſi long-tems, je ſaiſis l'occaſion d'une
„ troiſiéme Edition, pour publier ce que
„ Mylord a penſé lui-même de mon in-
„ nocence & de la malignité de mes en-
„ nemis. Ma conſcience me rend un té-
„ moignage aſſûré de l'une, & je crains
„ que la leur ne leur rende un pareil
„ témoignage de l'autre. Il a l'humanité
„ de prendre part à l'injure qu'on me
„ fait, & la généroſité de mépriſer celle
„ dont il eſt l'objet.

„ J'avoue néanmoins, Mylord, que
„ ces Critiques m'intimident, & me fe-
„ roient preſque renoncer à écrire; ce
„ qui n'eſt nullement une menace pour
„ certaines gens, qui ſeroient bien ai-
„ ſes que j'y renonçaſſe tout-à-fait. La
„ Satyre, qui conſiſte en plaiſanteries,
„ ſera toujours dangereuſe, tant que les
„ calomnies des ſots d'entre le peuple
„ trouveront de la protection auprès des
„ Grands. J'ai appris, par la conduite
„ qu'on a tenue dans cette occaſion, qu'il
„ y a des gens qui aiment mieux être
„ vicieux que ridicules; c'eſt pourquoi
„ je penſe qu'il eſt plus ſûr d'attaquer

„ les vices que les folies. Je laiſſerai donc
„ les Grands dans la tranquille poſſeſſion
„ de leurs idoles, de leurs boſquets & de
„ leurs hauts-lieux ; au lieu de fronder
„ leur orgueil & leurs vanités, je ne fe-
„ rai connoître que leurs baſſeſſes & leurs
„ miſeres. Et comme le moyen le plus ſûr
„ de prévenir de fauſſes applications, eſt
„ d'employer des noms réels au lieu d'en
„ mettre de ſuppoſés, je pourrai bien
„ prendre ce parti dans ma premiere Sa-
„ tyre. Je ſuis, &c „.

La malignité de ceux qui attribuoient à Pope des vues qu'il n'avoit point, donna lieu à une autre Lettre, pleine d'eſprit, de M. Cleland à M. Gay, qui mérite auſſi de trouver place ici. Elle eſt du 16 Décembre 1731 (1). " Je ſuis étonné des
„ plaintes que j'entends faire de tous cô-
„ tés à l'occaſion de l'Epître adreſſée en
„ dernier lieu au Comte de Burlington ;
„ & je ſerois bien fâché qu'elles fuſſent
„ le moins du monde fondées. Si l'Auteur
„ avoit attaqué le Vice, dans un tems
„ où il eſt non ſeulement toléré, mais
„ triomphant, & où il paſſe plutôt pour
„ un mérite que pour un défaut, j'aurois
„ appréhendé les ſuites d'une pareille té-
„ mérité. S'il avoit ſatyriſé certains Joueurs
„ qui gagnent juſques à cent mille Livres
„ ſterling, par des voies pratiquées jour-
„ nellement, & encouragées à face dé-
„ couverte ; s'il avoit défendu avec trop

(1) *Ibid.* Lett. XXV.

„ de zéle la Religion de ſon Pays, con-
„ tre des Livres qui s'impriment par-tout,
„ qui ſe débitent dans toutes les bouti-
„ ques, & que tout le monde s'empreſſe
„ d'acheter ; ou s'il avoit donné à nos ex-
„ cellens Ecrivains hebdomadaires les mê-
„ mes noms qu'ils prodiguent ouvertement
„ aux plus Grands-hommes qu'il y ait dans
„ le Miniſtere, ou qui en ſont ſortis,
„ ſans qu'aucun deux en ſoit puni, &
„ dont la plupart ſont même récompen-
„ ſés : dans quelqu'un de ces cas, je l'a-
„ voue, je l'aurois taxé de préſomption,
„ & ſa témérité m'auroit fait trembler
„ pour lui. Je n'ai pu que concevoir un
„ plus heureux augure en faveur de cet-
„ te Epître modeſte & conciſe, qui n'at-
„ taque aucun vice ; qui n'en veut qu'à
„ la Folie, & pas même à la Folie en gé-
„ néral, mais à une ſeule eſpéce, & en-
„ core à cette eſpéce pour laquelle le Sei-
„ gneur, à qui l'Epître eſt adreſſée, a
„ toujours marqué le plus d'averſion. Je
„ ne m'attendois pas à tant de ſévérité,
„ ſur-tout après l'indulgence avec laquel-
„ le cette eſpéce de Folie eſt traitée, que
„ l'on excuſe plutôt qu'on ne la blâme.
„ Eſt-ce donc un ſi grand crime d'avoir
„ dit : *c'eſt ce qui habille le Pauvre, ce*
„ *qui nourrit celui qui a faim, ce qui pro-*
„ *cure la ſanté au Laboureur, & du pain*
„ *à ſes enfans.* La Folie dépeinte ici n'eſt
„ pas ſûrement de la plus mauvaiſe ſorte ;

» car le mauvais goût fait bien plus de
» dépenſe que le bon. Eſt-ce un défaut
» moral ? Non, ce n'eſt qu'un défaut na-
» turel, un manque de goût. Il n'y a point
» d'honnête homme qui n'y puiſſe être
» ſujet. Le plus digne Pair du Royaume
» peut vivre exemplairement dans une
» maiſon mal bâtie, & le meilleur Ci-
» toyen admirer ſon jardin, quoique très-
» mal ordonné. Je m'imaginois, dis-je,
» que l'Auteur avoit le privilége qu'on
» accorde à tout le monde, de remar-
» quer un défaut, & de féliciter un Ami
» de ce qu'il poſſéde la qualité qui y eſt
» oppoſée, & je ne ſai pas comment on
» peut le faire, s'il n'eſt pas permis d'ob-
» ſerver qu'elle manque à d'autres.

» Mais, dit-on, c'eſt une Satyre per-
» ſonnelle. Cela ne ſe peut pas, puiſque
» toutes les réflexions roulent ſur des cho-
» ſes. Il n'y eſt pas queſtion d'un homme
» mais de ſa maiſon, de ſon jardin, &c.
» Mais n'introduit-il pas des perſonnages
» réels, comme le Gladiateur, le Nil,
» le Triton ? Je réponds qu'il les traite
» en Amis, & qu'il eſt fâché de les voir
» en mauvaiſe compagnie. Bien des per-
» ſonnes confondent le perſonnel avec
» l'injuſte, ne conſidérant point qu'il n'eſt
» pas poſſible qu'une choſe juſte ne ſoit
» pas perſonnelle. D'autres prétendent que
» de pareils Ecrits, ne portant ſur au-
» cun objet déterminé, ne corrigeront

» qui que ce ſoit. Les bonnes gens à
» la vérité ſont allarmés de tout ce qui
» ſent la Satyre, & les vicieux regardent
» la folie comme la frontiere de leurs
» Etats.

Jam proximus ardet
Ucalegon.

» Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que ceux
» qui ſe ſoupçonnent eux-mêmes de n'ê-
» tre pas tout-à-fait exempts de ridicu-
» le, trouvent une conſolation intérieu-
» re à en écarter le reproche auſſi loin
» qu'il eſt poſſible, c'eſt-à-dire, ſur ce
» qu'il y a de plus ſage & de meilleur
» dans le Genre-Humain. L'unique remé-
» de que je ſache à ce mal, eſt que nos
» Contemporains ne ſoient pas plus aſſi-
» dus aux Théatres, qu'ils ne commen-
» cent à l'être aux Egliſes; à moins qu'on
» ne veuille que la Comédie ſoit déſerte,
» que la Satyre garde le ſilence, & que
» chacun faſſe ce qui lui ſemble bon,
» comme s'il n'y avoit ni Roi, ni Prêtre,
» ni Poëte en Iſraël. Mais je me trouve
» obligé de toucher un article, ſur lequel
» il eſt juſte que je prenne mon ſérieux.
„ Je veux dire l'application odieuſe qu'on
„ a faite du Caractere de Timon, j'oſe le
„ dire hardiment, à l'homme du monde
„ le moins miſanthrope. L'Auteur de l'E-
„ pitre eſt ſûrement dans cette idée, puiſ-
„ qu'il a été lui-même l'objet de la géné-

„ rosité de ce Seigneur. Et pourquoi faut-
„ il qu'un portrait, tracé d'aprés vingt
„ hommes différens, soit appliqué à un
„ seul ? Y trouve-t-on ses yeux ? Non.
„ Son nez ou sa bouche ? Non. C'est son
„ menton qui ressemble. Je le veux : mais
„ est-il le seul dont le menton soit fait
„ ainsi ? &c. „.

En 1732 parut l'Epître *sur le véritable usage des Richesses*, adressée à Milord Allen Bathurst, Philosophe voluptueux, mais Seigneur estimable d'ailleurs par son goût, & par une sage œconomie. Le Poëte ne respire dans cette Epître que le bonheur de ses semblables, & l'amour du bien public. Il voudroit que ses compatriotes eussent, comme lui, une égale sensibilité pour leur honneur & leur fortune, un amour tendre pour eux-mêmes & pour les autres; une vigilance continuelle pour acquérir & conserver le nécessaire, une prudence délicate dans l'emploi du superflu, soit en libéralités & en aumônes, soit en bâtimens, en jardins, en bonne chere; une justice exacte dans cette distribution, en préférant les pauvres véritables aux pauvres qui affectent de l'être; les gens utiles aux fainéans; les besoins réels de la Patrie à des Spectacles frivoles. Cette Epître ayant été réimprimée à Dublin, le Docteur Swift écrivoit à cette occasion à Pope (1). " Votre Piéce sur l'u-
„ sage des Richesses vient de sortir de la
„ presse ici; si nous étions mieux au fait

(1) *Lettres à Gay.* Lett. LXIII.

„ des choſes & des perſonnes, nous ſe-
„ rions plus frappés de la fineſſe & de l'a-
„ grément de divers paſſages. Que l'Im-
„ primeur ne m'a-t-il averti à tems, je me
„ ſerois fait un plaiſir de lui donner les
„ noms entiers (au moins ceux qui me ſont
„ connus) & d'ajouter quelques remarques
„ quoiqu'en petit nombre, ma longue ab-
» ſence m'ayant fait perdre de vue la ſce-
» ne où vous êtes, & les Acteurs qui y
„ jouent leur rôle ». Pope dit lui-même (1), qu'il n'a jamais travaillé aucune Piéce autant que l'Epître dont il s'agit ici.

(1) Ibid. Lett. LXIV.

Dans le même tems M. Pope fit une imitation ou Parodie de la premiere Satyre du ſecond Livre d'Horace (2), que ſes Amis le forcerent de faire imprimer : elle étoit deſtinée auſſi à le juſtifier contre les clameurs de ceux qui n'étoient pas contens de ſes Epîtres ; il imita d'autres morceaux dans le même goût, non ſeulement d'Horace, mais du Docteur Donne ; il mit les Satyres de ce dernier en meilleur langage, & ſubſtitua de nouveaux perſonnages à ceux que le Docteur introduit : l'art avec lequel il y appliqua, au travers de notre ſiécle, les cenſures de ces deux Poëtes, n'eſt pas moins remarquable que le zele pour la vertu qui en fait la baſe, la noble intégrité qui en dirige les traits, l'humanité indulgente qui en adoucit l'amertume (3). Qu'on en juge par ce morceau tiré de l'imitation de la premiere des Piéces dont nous

(2) La même.

(3) *Journ. Brit.* Déc. 1751. P. 399.

(1) Vers 105-120. parlons : (1) « Eh quoi ! j'arme & j'aiguiſe » ma plume en faveur de la vertu, lorſque » j'imprime l'ignominie ſur le front de ces » ſcélérats qui ne ſauroient rougir, lorſ- » que j'attaque ce joueur orgueilleux juſ- » que dans ſon carroſſe doré, lorſque je » dévoile ce cœur lâche qui veut ſe dé- » rober aux yeux ſous le brillant de l'E- » toile qui pare ſon cordon bleu. La ver- « tu a-t-elle beſoin pour ſa défenſe des » Oracles de l'Egliſe, & des Protecteurs » des Loix? Boileau, tout penſionnaire » qu'il fut de la Cour de France, n'a-t-il » pas châtié dans ſes vers les faux dévots » & les flatteurs ſous Louis XIV. même? » Dryden, tout Poëte laureat qu'il fut, » n'a-t-il pas fait la guerre aux Libertins » & aux mauvais Moines? Charles & Ja- » ques en ont-ils été irrités? Moi, qui » n'ai ni charge ni penſion, qui ne ſuis l'hé- » ritier ni l'eſclave d'aucun mortel, pour- » quoi ne dépouillerois-je pas ce voleur » de l'or qui le couvre? Oui, je ſoutien- » drai la cauſe de la vertu, ou je périrai » avec elle. Ecoutez ceci, & tremblez, » vous qui échappez aux Loix; tant que » je reſpirerai, nul fripon, riche ou no- » ble, n'ira ni en paix, ni avec honneur » au tombeau ».

J'ignore ſi M. Pope publia d'abord toutes ces Imitations enſemble; on n'a pas eu le ſoin néceſſaire de marquer exactement la date de pluſieurs de ſes Ouvrages : quoi qu'il

qu'il en ſoit, il mit à la tête de ces Piéces l'Avertiſſement qui ſuit. « Le bruit qui » s'eſt élevé au ſujet de quelques-unes de » mes Epitres Morales, m'a engagé à met- » tre au jour ces Imitations. Une réponſe » tirée d'Horace, aura plus de force & » de dignité que celle que j'aurois pu faire » en mon nom. L'exemple d'un auſſi grand » Théologien que le Docteur Donne, » qui a repris ſon ſiecle avec une bien plus » grande liberté, m'a paru autoriſer l'in- » dignation à l'égard des vices & des tra- » vers, ſoit qu'ils ſe trouvent dans les plus » baſſes conditions, ſoit dans les plus éle- » vées. Ces deux Ecrivains ont été aimés des » Princes & des Miniſtres ſous leſquels ils » ont vécu. Je donnai un tour nouveau aux » Satyres de Donne, à la priere du Comte » d'Oxford, lorſqu'il étoit grand tréſorier, » & du Duc de Shrewsbury, lorſqu'il étoit » Secretaire d'Etat; ils n'ont pas regardé ces » Satyres contre des Cours livrées au vice, » comme renfermant des traits contre celle » où ils vivoient. Il n'y a pas de plus grande » erreur que celle où un grand nombre de » fols tombent aiſément, & que les ſcélérats » ont de bonnes raiſons d'appuyer, que » celle de confondre un Satyrique avec un » Faiſeur de libelles; tandis qu'il n'y a rien » de plus odieux au premier que le ſecond, » par la même raiſon qu'un homme ſoli- » dement vertueux ne hait rien tant qu'un » hypocrite ».

Une Dame de qualité, de beaucoup d'esprit, que j'ai lieu de croire être Madame Wortley Montaigu, s'appliqua quelques endroits de ces Piéces, quoiqu'elle n'y fût point nommée, & en fut vivement piquée. Cette Dame est célébre, & par ses talens poëtiques, & pour avoir apporté en Angleterre la méthode d'inoculer la petite vérole, qu'elle avoit appriſe à Conſtantinople, où ſon mari étoit Ambaſſadeur au commencement du regne de George I. Il y avoit eu de grandes liaiſons entre elle & M. Pope, comme l'on peut en juger par deux Lettres de ce dernier (1), que je conjecture avoir été écrites à cette Dame; on a d'elle un Poëme ſur les progrès de la Poëſie (2), où elle parle de Pope en ces termes. "Voyez „ paroitre Pope à la tête de cette com- „ pagnie brillante; il a tout le feu de la „ jeuneſſe, & toute la force de l'âge mûr; „ la nature & l'art ſe réuniſſent dans ſes „ Chants ſublimes, & dans ſes vers vigou- „ reux. Quelle juſteſſe dans les Jours! „ Quelle régularité dans le plan! Quelle „ douceur dans le langage! Quelle fineſ- „ ſe dans les penſées! A couvert ſous „ les lauriers qu'il a moiſſonnés au ſor- „ tir de l'enfance, il lance le tonnerre „ d'Homere; une chaleur ſacrée enflam- „ me ſon cœur; Homere reconnoît en lui „ ſon génie, il tire des ſons ſublimes de „ ſa puiſſante lyre, il échauffe la froide „ Angleterre du feu qui anima la Grece „.

(1) *Lettres à différentes Dames* Let. X. & XXI.

(2) voyez en la traduction dans l'*Idée de la Poëſie Angl.* Tom. II. p. 101. & ſuiv.

M. Pope s'étant apperçu que cette Dame avoit changé à ſon égard, l'indifférence ſuccéda à l'eſtime, & la haine à l'indifférence, & il y eut entre eux une rupture ouverte : elle ſaiſit toutes les occaſions de dire du mal de lui, débitant qu'il n'entendoit pas le Grec, qu'il avoit été obligé de payer des gens pour lui traduire Homere, & qu'il n'avoit eu d'autre peine que de le mettre en vers ; elle le peignit comme un eſprit inquiet, un homme dangereux, un eſpion & un agent dont la Cour de Rome ſe ſervoit pour troubler l'Etat. D'un autre côté on dit que M. Pope ſe donna carriere ſur le compte de la Dame ; on prétend qu'il fut un de ceux qui firent courir le bruit, qu'étant à Conſtantinople pendant l'ambaſſade de ſon mari, elle avoit eu la complaiſance d'entrer dans le Serrail, & d'y paſſer quelques jours. Une femme irritée eſt ordinairement implacable dans ſa vengeance : elle adreſſoit à Pope des vers, où elle lui reproche une naiſſance obſcure, ſa figure diſgraciée, où elle rabaiſſe ſes ouvrages, & où l'on trouve la tirade ſuivante (1).

„ Quand Dieu te créa, on diroit qu'il te
„ répéta ce qu'il avoit dit au Serpent : *Tu*
„ *feras la guerre à l'homme, il y aura*
„ *entre toi & lui une guerre éternelle* : mais
„ redoute l'effet de la ſentence qui ſuit ;
„ & tandis que tu lui briſes le talon,
„ prends garde à ta tête. Ne penſe pas
„ que ta foibleſſe puiſſe te mettre à cou-

(1) Tout ceci eſt tiré d'*Ayre*, Tom. II. p. 192. 194. 197-199. Voy. auſſi *Tart*, Tom. III. p. 72-75.

„ vert de la punition que tu mérites : „ quand on offenſe les femmes, leur lan- „ gue peut les venger ; il n'eſt pas plus „ honteux de battre ceux qui ne peuvent „ ſe défendre, que de faire des libelles „ contre ceux qui ne peuvent écrire. Si „ tu employes ta plume pour ſeconder les „ loix, d'autres ſe ſerviront du bâton ou „ des verges pour te châtier ; mais prends- „ y garde ; ſi perſonne ne ſe venge, ne „ punit tes crimes, & ne te paie le ſalai- „ re de tes inſultes ; ſi tes membres ne „ ſont pas caſſés, ſi ta peau n'eſt pas meur- „ trie, ſi tu n'es point fouetté, écorché, „ aſſommé, tué, enfin ſi tu conſerves en- „ core ta malheureuſe & chétive carcaſſe, „ ce n'eſt pas que le monde ne te connoiſſe ; „ c'eſt que tu es ſi miſérable qu'il te voit & „ qu'il te mépriſe ». On aſſure que M. Pope ſe repentit dans la ſuite d'avoir offenſé cette Dame. L'Auteur des Mémoires de ſa vie, & l'Abbé Yart après lui, diſent qu'on a ſoupçonné, ſur la menace qu'elle lui fait du bâton & des verges, que ce fut elle qui paya les deux hommes, dont nous avons parlé, pour le fouetter. Elle fait plutôt alluſion à cette aventure arrivée en 1728 ; car les vers dont il s'agit, ſont de l'année 1732, & par conſéquent poſtérieurs.

L'Avertiſſement, qui eſt à la tête de *l'Epître au Docteur Arbuthnot*, me fait préſumer que cette Piéce parut environ ce

tems-ci. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle doit avoir été publiée avant la mort de ſa Mere, arrivée le 7 Juin 1733, puiſqu'il en parle comme étant encore en vie. Pope avoit compoſé cette Epitre en divers tems & en différentes occaſions. « Je n'avois, *dit-il*, » aucun deſſein de la publier ; je n'y ai été » déterminé que parce qu'il a plu à quelques perſonnes de condition (les Auteurs des *vers à l'Imitateur d'Horace*, & » de *l'Epître d'un Gentilhomme de Hamptoncourt à un Théologien*) d'attaquer avec » virulence, non ſeulement mes écrits, mais » ma perſonne, mes mœurs & ma famille ». Cette Epitre contient un grand nombre de faits, qui concernent notre Poëte, ſes amis & ſes ennemis. Outre ces faits intéreſſans, elle offre des morceaux admirables, écrits avec la force & la véhémence de Juvenal, la légéreté & la fineſſe d'Horace, la préciſion & la nobleſſe de Perſe. M. Pope ſemble avoir affecté en quelques endroits de prendre non ſeulement le ton & les dialogues de ce dernier Poëte, mais encore ſon air myſtérieux & ſon obſcurité, pour dérober aux yeux de ſes ennemis dangereux ou puiſſans, les traits qu'il leur lançoit. Joignez au défaut de clarté, le défaut d'ordre & de liaiſon. Ce n'eſt point un édifice dont toutes les parties ſoient bâties ſur le même plan; ce ſont diverſes piéces ajoutées les unes aux autres, ſans que l'Architecte ait ſuivi, en les plaçant, aucun deſſein uni-

forme. Telle eſt l'idée que l'Abbé Yart donne de la Piéce dont il s'agit. On en a porté un jugement à quelques égards plus ſévére dans un Journal (1). " Les traits de „ ſa vengeance, *dit-on, en parlant de Po-* „ *pe*, ſur-tout dans l'Epître au Docteur Ar- „ buthnot, ne ſont guere limés; ils n'en „ ſont que plus forts & plus meurtriers. „ Il ſe permet quelquefois les termes les „ plus groſſiers; il recherche ſouvent les „ comparaiſons les plus baſſes, il les pouſſe » avec une vigueur de génie qui étonne; en » les approfondiſſant, ſa malignité Angloi- » ſe en tire des rapports auſſi frappans & in- » génieux, que piquans & injurieux. S'il » emprunte quelque tour, quelque image, » ou quelque penſée des autres Ecrivains, » il enchérit trop ſur ce qu'on lui prête, » pour qu'il reſte aucune trace de l'em- » prunt. Cette Epître en total ne doit gue- » res nous plaire; elle eſt d'un goût & d'un » ton trop Anglois, c'eſt-à-dire, trop dur, » trop bruſque, trop concis, trop profond, » & même trop obſcure..... On ne laiſ- » ſera pas cependant d'y trouver des traits » également originaux & ſubtils. Com- » bien de réflexions vraies, fines & neu- » ves, du moins par le jour ou par l'ex- » preſſion »! Cette Epître a été traduite par l'Abbé Yart, qui y a ajouté des notes propres à la faire entendre. On en trouvera auſſi une traduction dans l'Edition des Œuvres de Pope, pour laquelle cette Vie du Poëte eſt deſtinée.

(1) *Journ. des Savans*, Octobre 1753. *Add. de Holl.* p. 250, 251.

L'Epître Morale ſur la connoiſſance des Hommes & ſur leurs divers caractéres, adreſſée au Chevalier Richard Temple, Vicomte Cobham, ne parut qu'en 1733, quoiqu'elle ſoit placée la premiere en rang dans les Œuvres de Pope : pour bien connoitre les hommes, le Poëte veut qu'on découvre leur paſſion dominante, c'eſt le grand reſſort de la machine. Le Diſcours, que l'Abbé Yart a mis au devant de ſa traduction de cette Epître, mérite d'être lu.

La derniere *Epître*, placée la ſeconde en rang, ne fut publiée qu'en 1735 ; elle roule *ſur le caractére des Femmes*, elle eſt adreſſée à Mademoiſelle Blount. Pope preſente une foule de portraits, qui ſont autant de preuves d'une propoſition échappée à cette Demoiſelle même, ſavoir, que la plupart des femmes n'ont point de caractére.

Il y a deux Traductions Françoiſes de ces Epîtres, l'une de M. de Silhouëtte, dans le Tome I. de ſes *Mélanges de Littérature & de Philoſophie*, & l'autre de M. l'Abbé Yart, dans le troiſieme Tome de ſon *Idée de la Poëſie Angloiſe*. C'eſt la premiere qu'on a inſérée dans le Recueil des Œuvres de Pope en François.

Avant que de parler de ſon *Eſſai ſur l'Homme*, ſur lequel il a été expoſé à tant de jugemens oppoſés, je rapporterai un événement arrivé en 1733, qui af-

fligea fort M. Pope, je veux parler de la mort de ſa Mere. On voit par un grand nombre d'endroits de ſes Lettres, combien il la reſpectoit & la chériſſoit ; jamais peut-être perſonne ne porta-t-il plus loin la tendreſſe filiale. Je ne rapporterai que quelques traits, qui feront plaiſir, j'en ſuis ſûr, à ceux qui ont le cœur ſenſible. Voici ce qu'il écrivoit à un de ſes amis, en 1727 (1). " Je rends graces à » Dieu du rétabliſſement inattendu de » ma Mere, quoique ce ne ſoit qu'un » court délai, & une addition de peu de » jours au grand nombre de ceux que le » Ciel lui a déjà comptés. Cependant, » quelque paſſagere & peu durable que » ſoit la lumiere dont elle jouira encore, » c'eſt la ſeule qui me reſte pour m'éclai- » rer. Ce n'eſt pas-là néanmoins, ſoyez- » en perſuadé, le principal motif de l'in- » térêt que je prends à ſa conſervation. » La reconnoiſſance eſt une vertu qui » coûte peu, puiſqu'il ne faut que ſe » ſouvenir du bien qu'on nous a fait. Et » je lui dois plus de bien que je ne puis » jamais lui payer ; ou, quand même je » le pourrois, qu'elle n'eſt en état de re- » cevoir ». Liſez encore ce qu'il mande au Docteur Swift dans l'Apoſtille d'une Lettre de Milord Bolingbroke (1). Mi- » lord vient de parler de ſa femme : pour- » quoi n'en ferois-je pas autant de ma » Mere ? C'étoit hier (*le 28 Mars*) ſon

(1) *Lettres de Pope & de Gay.* Lett. XXXI.

(2) *Lettres de Pope & de Swift,* Lett. XLVII.

» jour de naiſſance, & le premier jour » de ſa quatre-vingt-onzieme année ; ſa » mémoire a fort baiſſé, mais ſa vue & » ſon ouïe ſont paſſablement bonnes ; el- » le ne dort pas mal ; mange ſobrement, » boit de l'eau, & récite ſes priéres ; voi- » là tout. J'ai bien ſujet de rendre gra- » ces à Dieu de m'avoir conſervé ſi long- » tems une bonne & tendre Mere, & de » m'avoir impoſé, comme exercice du- » rant quelques années, ces ſoins qui lui » ſont actuellement auſſi néceſſaires, que » les ſiens me l'ont été ». Quelle tendreſ- ſe d'expreſſion dans ſon Epître au Doc- teur Arbuthnot, quand il parle de cet- te Mere ! « Puiſſé-je long-tems encore » rendre des devoirs tendres & pieux à » une Mere reſpectable, agiter douce- » ment le berceau de ſa vieilleſſe fatiguée, » étendre par des ſoins bienfaiſants les » bornes de ſa vie, la faire ſourire dans » ſes langueurs, lui rendre ſupportable » le lit de la mort, étudier ſes penſées » les plus ſecretes, lire dans ſes yeux, » prêts à ſe fermer, ſes beſoins, la re- » tarder encore quelque tems ſur la Ter- » re, avant qu'elle s'éleve dans le Ciel » : Elle mourut le 7 Juin 1733, âgée de 93. ans : ſa tendreſſe parut alors par la priere qu'il fit au fameux Richardſon de venir faire ſon portrait (1). « Comme je ne » doute pas que le deſir de nous voir ne » ſoit réciproque, j'eſpérois que nos

(1) *Lettres de Pope & de Gay*, Lett. XLIII.

» vœux vous auroient amené ici aujourd'hui, par la raiſon même qui auroit pu » vous empêcher de venir ; je veux dire » que ma pauvre Mere vient de mourir. » Je rends graces à Dieu que ſa mort ait » été auſſi douce que ſa vie a été pure ; » & comme ſa mort ne lui a pas coûté » une plainte, pas même un ſoupir, on » apperçoit ſur ſon viſage un air de tranquillité & même de contentement, qui » fait plaiſir. Jamais Peintre n'a tracé » d'image qui reſſemblât mieux à celle » d'un Saint qui vient d'expirer ; & ce » ſeroit le plus grand ſervice que votre » Art obligeant pourroit jamais rendre à » un Ami, ſi vous vouliez venir ici, & » me faire ſon portrait..... Si je n'étois » pas convaincu que vous m'aimez, je » n'aurois pas pu écrire ceci. Il m'auroit » même, dans une telle conjoncture, été » impoſſible d'écrire du tout ».

La ſolitude où il ſe trouva après la mort de ſa Mere, le mit dans la néceſſité de chercher à faire diverſion à ſa douleur, en allant paſſer quelque tems chez ſes Amis : c'eſt ce qu'on voit par ce qu'il écrivoit à M. Bethel (1). « Je me porte » aſſez bien à préſent ; mais ma maiſon » eſt pour moi un triſte ſéjour ; ce qui » m'obligera à errer çà & là durant cet » Eté. Je n'ai paſſé que quatre jours à » Twickenham, depuis que la demeure » en eſt devenue ſi mélancolique pour

(1) Ibid. Let. XLV,

moi. J'ai été quinze jours en Eſſex, je » ſuis actuellement à Dawley chez Milord » Bolingbroke, dont le Maître eſt votre » ſerviteur, & vais trouver Milord Bat- » hurſt à Cirenceſter. Un de mes projets » auſſi, eſt d'aller à Southampton avec Mi- » lord Peterborough ». On le ſollicita en ce tems là de s'établir en Irlande, & on lui offrit d'aſſez grands avantages ; le Docteur Swift auroit fort ſouhaité qu'il les eût acceptés. « Je m'étois flatté, *lui* » *dit-il à l'occaſion de la mort de ſa Mere* » (1), de tirer quelque avantage de la » ſéparation que vous venez d'éprouver. » Je comptois qu'aucun lien ne vous re- » tiendroit plus en Angleterre ; mais j'ai » appris à mon grand regret, qu'inſenſi- » ble aux offres qu'on vous a faites, en » cas que vous euſſiez voulu vous établir » en Irlande, vous les avez rejettées, » en alléguant pour raiſon, que vous » craigniez qu'on ne vous tuât à force de » bonne chere ». Le Doyen étale enſuite les agrémens que Pope pourroit ſe promettre à Dublin, & ajoute. « J'ai plus » d'une fois fait valoir ces motifs pour » vous attirer chez nous. Tout ce que » nous avons de perſonnes de diſtinction, » ſe feroit un plaiſir de vous combler » d'honneurs ». Voyons ce que Pope répondit à ſon ami (2). « En conſcience » je ferois trois cens lieues pour vous » voir, mais je crains la mer. Ma poitri-

(1) *Lettres du Dr. Swift à M. Gay, &c.* Lett. LXVIII.

(2) Ibid. Lett. LXIX.

» ne eſt ſi foible, que pour peu que je » fuſſe malade ſur mer, je rendrois l'eſprit ; » & quand même je pourrois échapper à » ce genre de trépas, je ne tiendrois ja- » mais contre vos feſtins, ni contre les » exceſſives louanges de vos gens. Je hais » d'être farci tant de l'un que de l'autre » de ces mets. Que vos Poëtes fameli- » ques digérent le tout, s'ils peuvent ; » pour moi je m'en reconnois incapable. » J'aime mieux être mal nourri & blâmé » par des ſots, que ſurchargé de mets & » de louanges ». Il paroît, par la même Lettre, que Pope reſſentoit encore vive- ment la perte de ſa Mere : « Je n'ai rien » écrit de toute cette année (*a*) ; & je » vous dirai naïvement à cet égard, que » ma maniére de penſer a été entiérement » changée par la mort de ma Mere. Une » habitude, contractéee durant une lon- » gue ſuite d'années, eſt quelque choſe » de plus fort que toute la raiſon du » monde. J'ai beau me dire à moi-même, » que je devrois me trouver plus à mon » aiſe & plus libre ; je ſuis abatu, & » comme confiné : mon unique amuſe- » ment eſt de promener mes regards ſur

(*a*) Cela doit s'entendre avec quelque reſtric- tion ; car il écrit à M. Bethel dans une autre Lettre du 9 Août 1733 : « J'emploie mon ſombre » loiſir à mettre la derniere main à mon *Eſſai* » *ſur l'Homme* ». Il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre à Swift qu'il n'avoit rien fait de nouveau.

» le passé, sans former de plan pour l'avenir ».

Il est tems de parler de l'*Essai sur l'Homme*, celui de tous les Ouvrages de M. Pope, qui lui a donné le plus de célébrité, & qui lui a attiré le plus de louanges & de censures. Nous avons dit ci-dessus que l'Auteur y travailla dès l'année 1729, il n'y mit la derniere main qu'en 1733, & ce fut aussi alors que ce Poëme parut pour la premiere fois. M. Pope y a fait voir que la Poësie & la Métaphysique ne sont pas irréconciliables. En retranchant à la Poësie le faux brillant dont on la pare si souvent, l'Auteur lui a conservé ces images sensibles, ces graces riantes, ces pensées fortes, qui sont son véritable prix ; & en même tems en dépouillant la Métaphysique des fausses subtilités, & des puériles chicanes, qui la dégradent dans tant d'Ecrits ; il l'a rendue vraie, palpable, judicieuse, réellement instructive, qualités qui ont toujours dû former son caractere. En un mot, il a montré qu'on pouvoit tout à la fois s'expliquer avec le feu & l'agrément de la Poësie, avec la finesse & la profondeur de la Métaphysique. C'est le jugement de Messieurs les Journalistes de Trevoux (1), que nous croyons très-fondé.

(1) *Juin* 1736. p. 1194. 1195.

L'Essai sur l'Homme consiste en quatre Epitres adressées à Milord Bolinghroke, qui contiennent, selon l'expression de

l'Auteur lui-même, *la carte générale de l'humanité*. Dans la premiere, l'Auteur traite *de la nature & de l'état de l'Homme par raport à l'Univers*, & il prouve que *tout ce qui eſt, eſt bien*. Dans la ſeconde, il conſidére l'Homme *par rapport à lui-même, & comme individu*. Dans la troiſieme, il l'enviſage *par rapport à Société*, & dans la quatrieme, *par rapport au bonheur*. Comme cet Ouvrage eſt entre les mains de tout le monde, nous croyons pouvoir nous diſpenſer d'en tracer le plan en détail. On peut en voir deux Extraits très-bien faits, & dans le *Journal des Savans* (1) & dans les *Mémoires de Trevoux* (2). Les Auteurs du premier, après avoir expoſé le ſujet de la premiere Epître, ajoutent : « Voilà bien de la Métaphyſique, & certainement les Leibnits, les » Clarks, les Malebranches, Philoſophes » de profeſſion, n'en ont jamais débité de » plus ſubtile que celle de notre Poëte ; » mais y a-t-il autant de ſolidité, de juſteſſe & de lumiére ? Le Lecteur ſe ſent-il » convaincu & éclairé ? Nous ne le croyons » pas. Il s'amuſe des lueurs qui viennent » le frapper ſucceſſivement ; il admire M. » Pope d'avoir ſu manier avec tant d'agrément des idées ſi abſtraites, & d'en » avoir tempéré la ſéchereſſe par tant d'images fortes & gracieuſes, mais il n'eſt » pas plus inſtruit qu'auparavant. Au reſte ce n'eſt pas la faute du Poëte, &

(1) Tom. CIX. *Juil.* 1736 p. 314 & *ſuiv.* Edit. de Hollande.

(2) *Juillet* 1736 p. 1195, & *ſuiv.*

„ les plus habiles Philoſophes ne vous en
„ apprendroient pas davantage. La réſo-
„ lution de nos difficultés & de nos dou-
„ tes ſur ces importantes matiéres, n'eſt
„ pas du reſſort de la Philoſophie „.

M. Pope publia d'abord ces Epitres l'une après l'autre ſans y mettre ſon nom, ce qui occaſionna une aſſez plaiſante aventure. Un homme qui avoit fait quelques vers, & entre autres une Piece pour être miſe en Muſique, qu'on avoit chantée à la Cour, étant allé rendre viſite à M. Pope, celui-ci demanda à l'autre s'il n'y avoit rien de nouveau dans la République des Lettres. Le bel eſprit lui répondit, qu'il n'avoit rien vu qui fût digne d'être connu; qu'à la vérité il avoit lu la premiere Epître d'un Poëme, intitulé *Eſſai ſur l'Homme*, & que l'Auteur menaçoit le Public d'en donner la ſuite; mais que c'étoit la plus mauvaiſe drogue qu'on eût jamais imprimée; que la Poéſie en étoit rebutante, la Philoſophie inſupportable; qu'il n'y avoit ni ordre ni liaiſon ni tranſitions. Si j'euſſe cru, ajouta-t-il, que vous n'euſſiez pas vu ce Poëme, je vous l'aurois apporté. M. Pope lui dit tout naturellement, qu'il l'avoit vu avant qu'il fût imprimé, puiſqu'il en étoit l'Auteur, & que c'étoit l'ouvrage de pluſieurs années; qu'il croyoit que la Poëſie étoit convenable au ſujet, & qu'il n'auroit jamais penſé que des perſonnes qui prétendoient ſe connoître en

harmonie & en nombre, en eûſſent pu blâmer la verſification. La réponſe de M. Pope fut un coup de foudre pour le Critique : il rougit, ſe leva, prit ſon chapeau, s'en alla, & ne reparut plus chez notre Poëte (1). Le Docteur Swift lui écrivit ſur cet Ouvrage en ces termes (2). « J'avoue que je ne vous croyois pas ſi habile en Morale, ni que cette Science fût ſuſceptible de tant de regles excellentes & nouvelles. Il m'a fallu lire deux fois certains endroits, & je crois vous avoir écrit que le Duc de D--- m'avoit dit à cet occaſion, qu'un Juge d'ici, qui vous connoît, lui avoit déclaré que la premiere lecture de ces Eſſais lui avoit fait un extrême plaiſir ; mais que quelques vers lui avoient paru un peu obſcurs : qu'à une ſeconde lecture cette obſcurité s'étoit en grande partie diſſipée & ſon plaiſir de beaucoup augmenté, & qu'après une troiſieme lecture il avoit trouvé tout clair & parfaitement beau ».

(1) Ayre *Mémoirs* &c. Tom. II. p. 215-216.

(2) *Lettres de Swift à Gay*, Let. LXXII.

M. de Silhouëtte traduiſit *l'Eſſai ſur l'Homme* en François, & publia ſa Traduction en 1736, tant à Paris qu'à Londres : il entreprit, dans ſa Préface, de juſtifier ſon Auteur contre l'accuſation de Spinoſiſme qu'on lui avoit intentée, & Meſſieurs de Trevoux conviennent que l'accuſation eſt mal fondée. Ils obſervent, avec raiſon, que le Dieu du Poëte Anglois

Anglois n'eſt point celui de Spinoſa, ſourd, aveugle, muet, confondu avec la matiére. La ſageſſe de l'Etre Suprême éclate à chaque page de ce Poëme : ſa Providence, ſa bonté y ſont par tout clairement exprimées. Il recompenſe la vertu, il l'anime, il l'encourage, il déteſte le vice, il le proſcrit, il le punit ; la foi annonce également le prix du bien, & les châtimens du mal. Après avoir ainſi rendu juſtice à M. Pope, ces Meſſieurs ajoutent. « Mais il eſt auſſi d'autres articles » ſur leſquels il paroît que des eſprits timorés pourroient avoir quelque ſcrupule. Le culte que M. Pope prêche » avec tant de zele, n'eſt-il point trop » vague, trop général, trop arbitraire ? » La raiſon chez lui ſe conciliera-t-elle ſi » aiſément avec la Révélation telle que » nous l'avons ? Celle qu'il admet, à quoi » ſe borne-t-elle après tout ? A connoître l'Etre Suprême, à dépendre de lui, » à l'aimer, à aimer les autres. Du reſte, » les autres points ſeront-ils indifférens, » & chacun pourra-t-il à ſa liberté ſe décider ſur la qualité de ſes hommages, » & ſur la maniére de les rendre ? On » ſent où tout cela peut conduire. Que » d'endroits dans le Poëme, qui mériteroint d'être adoucis, ou d'être interprétés autrement qu'ils ne ſe préſentent » naturellement ! Nous convenons qu'un » Poëte, Anglois ſur-tout, n'eſt pas un

» Théologien exact & compassé ; mais il
» paroit que dans une matiére comme cel-
» le-ci, on peut attendre d'un sage de
» nos jours, ce que nous n'aurions pas
» l'injustice de demander à un sage de
» l'Antiquité. Les idées ont changé avec
» le tems, & le Christianisme a fixé ir-
» révocablement nos jugemens. On veut
» que nous lisions M. pope, comme nous
» lisons Homere & Virgile. Mais la dif-
» férence est grande : ceux-ci n'étoient
» que Poëtes, ou du moins ils l'étoient
» principalement. L'instruction est le pre-
» mier but de l'Auteur Anglois ; la Poé-
» sie n'est qu'un accessoire qu'il emprunte
» pour donner plus de corps & plus d'é-
» clat à ses pensées. Il est Philosophe, &
» il l'est sous le regne de la Révélation.
» Tels sont les doutes que nous propo-
» sons modestement sur cet Ouvrage, &
» nous le faisons sans amertume, & sans
» diminuer rien de notre estime pour ce
» qu'il contient. Il seroit à souhaiter que
» M. Pope consacrât ses talens sublimes
» à nous peindre la Religion, dans ce
» qu'elle renferme de divin, de noble,
» de touchant ; à combattre l'orgueil de
» l'Incrédule, & à confondre les égare-
» mens de son cœur ».

Peut-être M. Pope auroit-il levé les doutes qu'on formoit, s'il eût exécuté tout le plan qu'il s'étoit fait : on en voit une partie dans une de ses Lettres au Docteur

Swift (1), mais on en trouve tout le détail dans une Note de M. Warburton, sur la premiere des Epîtres Morales. Il nous apprend que ce que nous avons, devoit être suivi de trois autres Livres ou Parties. On auroit vu dans la seconde les sujets des deux premieres Epîtres exposés dans un plus grand détail. L'étendue & les limites de la Raison ; le caractere des Arts & des Sciences utiles & praticables, & de ceux qui ne jouissent ni de l'un ni de l'autre de ces avantages ; la nature, les fins, l'utilité & l'application des divers talens ; & enfin l'usage & l'abus des Lettres, de la Science du monde & de l'esprit, eussent rempli cette partie. L'Auteur a fait usage dans sa *Dunciade*, surtout dans le quatrieme Livre, de quelques-uns des morceaux qu'il y eût fait entrer. La Société Civile & Religieuse, sujet de la troisieme Epître de *l'Essai sur l'Homme*, auroient fait le sujet de la troisieme Partie, ou peut-être d'un Poëme Epique particulier. Enfin un Systême de Mœurs, renfermé dans une suite d'Epîtres, eût rendu sensible la liaison que M. Pope met dans sa quatrieme Epître entre la vertu & le bonheur. C'est à cette derniere partie que se rapportent les quatre Epîtres Morales, publiées avant celles de *l'Essai sur l'Homme*.

(1) *Lettres de Swift à M. Gay*, Lett. LXXX.

Peut-être que l'exécutiou de ce plan auroit dissipé certains nuages qui restent

ſur le Chriſtianiſme de M. Pope ; mais n'anticipons pas ſur ce que nous aurons à dire ſur ce ſujet.

Dès que la Traduction en proſe de *l'Eſſai ſur l'Homme* eût paru, M. de Crouſaz en fit *l'Examen*, qui fut imprimé à Geneve. Il prétendit que le Poëte Anglois adoptoit le Syſtême Leibnitzien, Syſtême qui, au jugement du Profeſſeur de Lauſanne, établit une fatalité deſtructive de toute Religion & de toute Morale. On peut voir l'Extrait de l'examen dans le Journal cité en marge (1). A peine cet Ouvrage de M. de Crouſaz eut-il paru à Londres, que deux Libraires en imprimerent, l'un une Traduction complette, & l'autre une Traduction imparfaite. Quelque médiocre que fût la meilleure de ces Traductions, elle ne laiſſa pas d'avoir un prompt & ſurprenant débit. Chacun en jugea, ſelon qu'il étoit prévenu en faveur de M. Pope ou de ſon Critique. Un Anonyme publia à diverſes repriſes une défenſe du premier ; dans un Journal Anglois, intitulé *Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans.* Il trouva fort mauvais que M. de Crouſaz ſe fût aviſé de critiquer un Ouvrage écrit dans une Langue qu'il n'entendoit point, & ſur une ſimple Traduction qui, quelque bonne qu'elle ſoit, n'eſt pas toujours parfaitement fidelle. D'ailleurs s'agiſſant d'un Poëme, il auroit fallu, pour en bien juger, être Poëte ſoi-même, ou tout au

(1) *Bibl. Raiſ. Tom. XXI. p. 216. & ſuiv.*

moins ſe ſouvenir que, dans ces ſortes d'Ouvrages, on ne doit pas chercher la même préciſion & la même juſteſſe de raiſonnement, que dans des traités de Philoſophie, ce que l'Anonyme prétendit que le Critique de M. pope n'a pas fait. Il l'accuſoit encore d'avoir le plus ſouvent mal pris la penſée de ce fameux Poëte, & ſur-tout de lui avoir injuſtement imputé le Fataliſme, & le Syſtême de l'Harmonie préétablie.

M. l'Abbé du Reſnel ayant publié en 1737 ſa Traduction en vers du poëme de M. Pope, M. de Crouſaz revint à la charge par un *Commentaire*, imprimé à Geneve en 1738. On a conjecturé (1) que le deſſein d'attaquer le Syſtême Leibnitzien a peut-être contribué plus que toute autre choſe à faire entreprendre à M. de Crouſaz ſon *Examen* & ſon *Commentaire*. Ce dernier fut auſſi traduit en Anglois. Mais comme une bonne partie de ſes Remarques ont été occaſionnées par le défaut de fidélité de la Traduction en vers, & qu'on ſubſtitua l'Original à la verſion dans la Traduction Angloiſe, il en réſulta que la Critique portoit à faux, & que la citation originale réfutoit ſouvent la Remarque, ce qui ne pouvoit que jetter un grand ridicule, & ſur l'Auteur, & ſur le Traducteur Anglois.

(1) *Nouv. Bibl.* Octobre 1738. p. 39, 40.

M. Warburton, ſi connu par ſon Ouvrage *ſur la Miſſion divine de Moyſe*, en-

treprit la défenſe de M. Pope, avec lequel il n'avoit cependant aucune liaiſon, ne le connoiſſant que par ſes Ecrits. Il répondit au Commentaire de M. de Crouſaz. M. de Silhouëtte a donné la ſubſtance de cette Réponſe avec ſes propres réfléxions, dans le ſecond Volume de ſes *Mélanges de Littérature*. Ces deux Ecrivains ne ménagérent gueres M. de Crouſaz, & il paroit que M. Pope lui-même ne deſapprouvoit pas qu'on le relevât vivement : deux endroits de ſes Lettres à M. Warburton en font foi (1). Je n'ai pu » me diſpenſer de vous remercier particuliérement pour votre troiſieme Lettre, qui eſt claire, courte, & ſi convaincante, que j'oſe affirmer qu'il n'eſt » pas néceſſaire que quelqu'un réponde déſormais à M. de Crouſaz, qui, pour dire le vrai, ne mérite pas une auſſi excellente réponſe. Vous lui faites trop » d'honneur, & trop de faveur à moi ; » car mon Syſtême eſt devenu dans votre » Ouvrage auſſi clair que j'aurois dû le » rendre, ſi la choſe avoit été en mon » pouvoir. C'eſt bien à la vérité mon Syſtême, mais éclairé de quelques-uns de » vos rayons... Je l'aime plus que je ne » faiſois auparavant, & tout Lecteur ſincére, & un peu habile, fera le même » aveu. Je penſois à ce que vous dites, » mais je n'expliquois pas ma penſée auſſi » bien que vous. Vous m'entendez auſſi-

(1) *Lettres de Swift, &c.* Let. XCVII.

» bien que je m'entends moi-même, mais » vous m'exprimez mieux que je ne puis » m'exprimer ». A l'occaſion de la Traduction qu'il faiſoit faire des Lettres de M. Warburton par M. de Silhouëtte, Pope écrit au premier (1). « Je me prépare à » regagner Londres, où je verrai ce que » mon Gentilhomme François a fait ; je » lui donnerai vos nouvelles Remarques » à traduire. C'eſt le même qui a traduit » l'*Eſſai* en Proſe, & ſi bien, que ſi M. » de Crouſaz avoit lu cet Ouvrage avec » attention, il n'auroit pas fait tant de » Critiques déraiſonnables. Je ſuis tenté » de croire qu'il y a de la malice dans ſon » fait, ſoit que cette malice vienne de ſon » propre fond, ou qu'elle lui ait été inſpi- » rée par quelque autre. J'avois juſques » ici attribué les pauvretés qu'il dit, à ſon » ignorance ou à ſes préjugés ». Malgré tout cela, la cauſe de M. Pope n'y auroit rien perdu, ſi l'on avoit gardé quelques ménagemens avec un Savant reſpectable, qui ne péchoit que parce qu'il croyoit voir dans l'Ouvrage du Poëte Anglois des principes qu'il regardoit comme pernicieux.

(1) Lett. CI.

Quoi qu'il en ſoit, voici en ſubſtance ce qu'on allégue pour prouver que le Syſtême de M. Pope eſt différent de celui de M. Leibnitz. Le principe fondamental de *l'Eſſai ſur l'Homme*, eſt que *de tous les Syſtêmes poſſibles, la Sageſſe infinie a choi-*

ſi le meilleur. Mais M. Pope ne prétend point que Dieu ait été forcé néceſſairement à produire la création ſelon le Syſtême le plus parfait. C'eſt par un pur effet de ſa liberté qu'il a fait ce choix, n'y ayant été déterminé que par lui-même, par ſa propre volonté. Où eſt, dit on, le Fataliſme dans ce Syſtême ? De ce principe le Poëte Philoſophe conclut, que le mal moral tire ſa ſource du libre-arbitre ; qualité eſſentielle à une créature telle que l'homme. Il ajoute que ce mal moral s'accorde parfaitement avec les attributs de Dieu, parce que tout ce qui eſt mal dans notre Syſtême particulier, eſt bien relativement au Tout, c'eſt-à-dire, que le mal particulier eſt un bien général. Il prouve cette propoſition par divers raiſonnemens qu'on lit dans ſa premiere Epître, & conclut que *tout ce qui eſt, eſt bien*. Cette concluſion a choqué M. de Crouſaz, & il a cru que le Poëte a voulu dire, que toutes les actions des hommes étoient indifférentes & également bonnes : au lieu que ſa penſée eſt, que Dieu ſait tirer le bien du mal, & faire ſervir les maux particuliers au bien général du Tout.

On obſerve encore que M. Pope n'avoit jamais lu le Syſtême de Leibnitz, ni entendu parler de l'Harmonie préétablie. M. Warburton remarque qu'il a tiré ſon Syſtême de Platon. Ce Philoſophe ingénieux, pour défendre la Providence contre

tre les Objections des Athées, au ſujet de l'origine du mal, emploie cet argument: Que parmi un nombre infini de Mondes poſſibles, préſens à l'idée de Dieu, celui qu'il a crée, qui ſubſiſte, qui, par la nature des choſes créées, eſt ſujet à des changemens ſuſceptibles d'un mélange de mal, eſt le meilleur. Or, s'il eſt le meilleur, tout mal ne ſauroit être qu'un mal particulier; il ne peut être que petit, à en juger relativement, & il doit tendre à la plus grande perfection du Tout. S'enſuit-il que Platon fut Fataliſte? Il ne l'étoit pas, & ſon argument ne renferme aucune idée de Fataliſme. Il eſt vrai que Leibnitz s'eſt auſſi emparé de cette idée, mais c'étoit pour enter ſur ce Syſtême la doctrine du Fataliſme. Platon dit, Dieu a choiſi ce qui étoit le mieux. Leibnitz dit, Dieu n'a pu choiſir que ce qui étoit le mieux. Platon ſuppoſe en Dieu la liberté de pouvoir choiſir entre deux choſes également bonnes. Leibnitz ſoutient que cette propoſition eſt abſurde, & que ſi elle pouvoit avoir lieu, Dieu ne choiſiroit ni l'un ni l'autre. Le premier eſt partiſan zélé de la Liberté Divine; & le ſecond, nonobſtant tous les déguiſemens qu'il a employés dans ſa *Théodicée*, eſt un Fataliſte avéré (*a*). Malgré cette diffé-

(*a*) Nous ne faiſons que rendre les raiſonnemens de M Warburton, ſans prétendre nous en conſtituer garants.

rence eſſentielle entre le Syſtême de Platon & celui de Leibnitz, il réſulte également de l'un, comme de l'autre, cette grande conſéquence, *que tout ce qui eſt, eſt bien*; parce que tout en ce Monde, même le mal, tend à la plus grande perfection du Tout. C'eſt dans le ſens de Platon que M. Pope a raiſonné, & non dans celui de Leibnitz.

Nous ajouterons une particularité que M. Warburton a appriſe de M. Pope: c'eſt que ce dernier a fait, dans ſon *Eſſai ſur l'Homme*, beaucoup d'uſage des penſées de Paſcal, & effectivement il en indique pluſieurs dans ſes Notes.

M. Racine attaqua auſſi M. Pope, dans ſon *Poème ſur la Religion* (1), en ces termes:

(1) Chant II.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamiſe,
Quelque abſtrait raiſonneur, qui ne ſe plaint de rien,
Dans ſon flegme Anglican répondra, Tout eſt bien.
Le grand Ordonnateur, dont le deſſein ſi ſage,
De tant d'êtres divers ne forme qu'un Ouvrage,
Nous place à notre rang pour orner ſon tableau.

Au deſſous de ces vers on lit la Note ſuivante: « Suivant M. Pope, dans ſon *Eſſai ſur l'Homme*, tout ce qui eſt, eſt » bien; & dans le Syſtême général de l'Univers, l'Homme eſt à ſa place. Séné» que avoit dit auſſi, que notre état ne » comporte pas de plus grands biens.

» Nous avons, ſelon lui, reçu de gran-
» des choſes, nous n'étions pas capables
» d'en recevoir de plus grandes. *Magna*
» *accepimus, majora non capimus.* Il eſt
» vrai que nous avons reçu de grandes
» choſes, mais la Religion nous apprend
» que nous en avons perdu de plus gran-
» des ». M. Racine ajouta dans un *Aver-*
tiſſement. « N'ayant pas le bonheur de
» pouvoir lire, dans l'Original, les Ou-
» vrages de M. Pope, le plus célébre
» Poëte que l'Angleterre ait aujourd'hui,
» je ne prétends pas attaquer ici ſes vé-
» ritables ſentimens, dont je ne puis être
» certain : je ne prétends attaquer que
» ceux qui ſont devenus communs parmi
» nous, depuis la lecture de ſon *Eſſai*
» *ſur l'Homme*, dont les principes n'étant
» pas aſſez développés pour nous, ſont
» cauſe que pluſieurs perſonnes croient
» y trouver un Syſtême, qui n'eſt peut-
» être pas celui de l'Auteur ».

M. de Ramſay, profitant de la retenue de M. Racine, lui écrivit une Lettre du 28 Avril 1742, dans laquelle il entreprend de juſtifier la Religion de M. Pope, & d'expliquer ſes principes dans *l'Eſſai ſur l'Homme* : juſques-là rien de blâmable, mais M. de Ramſay, ne ſe bornant pas à cela, attaque à droite & à gauche, & traite avec le dernier mépris Milton, Newton, Clarke, Locke, ce qui n'eſt pas tout-à-fait auſſi irrépréhenſi-

ble ; auſſi l'a-t-on rudement relevé là-deſſus dans un de nos Journaux (1). M. Racine lui répondit honnêtement le 15 Mai ; il lui dit dans cette Lettre : « La manie-» re dont vous expliquez le Syſtême de » M. Pope, eſt ſi lumineuſe & ſi confor-» me à la Religion, que je vous deman-» de la permiſſion de rendre votre Lettre » publique. Elle ſervira, en attendant que » M. Pope s'explique lui-même, & par-» le auſſi clairement que vous le faites » parler, à éclairer ceux qui le font pen-» ſer différemment ». M. Pope ne manqua pas à ce que l'on ſembloit exiger de lui, il envoya à M. de Ramſay une Lettre pour M. Racine.

(1) *Nouv. Bibl.* Tom. XVII. p. 216. & ſuiv.

M. de Ramſay l'accompagna d'une ſeconde Lettre de ſa main, dans laquelle on a relevé diverſes choſes, dans le Journal cité ci-deſſus. Je me borne à une ſeule, parce qu'elle regarde un fait. M. de Ramſay dit. « On m'aſſure auſſi qu'une » Princeſſe, admiratrice de ſes Ouvra-» ges, voulut dans le tems qu'elle gou-» vernoit l'Angleterre, engager ce Poë-» te, non pas à abandonner la Religion » de ſes peres, mais à diſſimuler : elle » vouloit lui procurer des places conſidé-» rables, en lui promettant qu'il ſeroit » diſpenſé des ſermens accoutumés. Il re-» fuſa ces propoſitions avec une fermeté » inébranlable. Un pareil ſacrifice n'eſt » pas celui d'un Incrédule ou d'un Déiſte».

Le Journaliſte, dont j'ai parlé, déclare qu'il admet la conſéquence, mais il doute de la vérité du Principe; voici ſes raiſons. 1. La Princeſſe, dont il s'agit ici, ne ſauroit être la Reine Anne, qui porta ſon aſcendant ſur ſes Parlemens plus loin qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs, puiſque M. Pope n'étoit encore que dans ſa vingt-ſixiéme année, lorſque cette Princeſſe mourut en 1714. Mais il me ſemble que cette raiſon, s'il n'y en avoit d'autres, ne ſeroit pas fort déciſive. M. Pope étoit déja connu par quelques-uns de ſes Ouvrages avant la mort de la Reine Anne, & elle auroit pu avoir des intentions favorables pour lui: mais ce qui prouve qu'elle n'en a point eu, c'eſt d'un côté qu'elle ne s'embarraſſoit gueres des beaux-eſprits; & de l'autre, c'eſt ce que rapporte M. Warburton (1), que le Comte d'Oxford, Grand-Tréſorier, du tems de la Reine Anne, qui faiſoit beaucoup de cas de M. Pope, lui témoigna ſouvent combien il étoit fâché que ſa Religion ne lui permit pas d'occuper quelque emploi; mais en même-tems il ne lui parla jamais de penſion. Mais au commencement du régne de George I. Mylord Halifax manda M. Pope, & lui témoigna qu'il avoit ſouvent vu avec peine, qu'un auſſi grand Poëte n'eut jamais reçu aucune marque de diſtinction; qu'il étoit charmé d'être à préſent en état de lui rendre ſervice; & que s'il vouloit l'ac-

(1) Note ſur le vers 116. de la Sat. I. du II. Livre d'Horace.

cepter, il lui feroit avoir une penſion qui ne l'obligeroit à rien. M. Pope le remercia, & lui demanda du tems pour y penſer. Au bout de trois mois, n'entendant pas parler de ce Seigneur, il lui écrivit pour lui témoigner encore ſa reconnoiſſance, & il toucha l'article de la penſion d'une maniere indifférente. L'affaire en demeura-là juſques au tems que M. Craggs devient Secretaire d'Etat : ce nouveau Miniſtre dit à M. Pope, d'une maniere obligeante & pleine de franchiſe, qu'il avoit trois cens livres ſterling par an à ſon ſervice, qu'il pouvoit lui payer cette penſion ſur la bourſe qu'il ménageoit, ſans que perſonne en eût jamais connoiſſance. Mais alors M. Pope refuſa la choſe nettement ; & pour témoigner cependant à M. Craggs combien il étoit ſenſible à ſon amitié, il lui promit que s'il avoit jamais beſoin d'argent, il tireroit librement ſur lui cent ou deux cens livres ſterling. Tout cela eſt fort différent de ce que raconte M. de Ramſay. S'il a eu en vûe la Reine Caroline, Epouſe du Roi George II. qui effectivement admiroit Pope, & l'alloit même quelquefois viſiter dans ſa Grotte, le fait n'a pas plus de fondement ; parce que cette Princeſſe n'avoit d'autre pouvoir que celui de donner quelque Bénéfice dont elle avoit la feuille. 2. Propoſer à M. Pope de *diſſimuler* ſa Religion en le *diſpenſant des ſermens accoutumés*,

c'eſt une contradiction dans les termes ; car un homme qui eſt extérieurement *Proteſtant*, n'a nullement beſoin d'être *diſpenſé* des ſermens que l'on exige des *Catholiques-Romains* ; & pour être *diſpenſé de ces ſermens*, il faut faire profeſſion extérieure de la Religion Romaine. 3. Enfin la *diſpenſe des ſermens accoutumés*, eſt une choſe impoſſible en Angleterre, depuis l'Acte qui plaça ſur le Trône Guillaume & Marie. Avant eux les Rois ne s'étoient que trop ſouvent attribué le pouvoir de *diſpenſer des Loix Parlementaires*. En leur confiant la Couronne, on la dépouilla de ce pouvoir pour jamais.

Revenons à la Lettre de M. Pope à M. Racine, elle eſt datée de Londres le premier Septembre 1742, & conçue en ces termes : « J'aurois eu l'honneur, Monſieur, » de répondre plus tôt à votre Lettre, ſi » je n'avois pas toujours attendu le beau » préſent dont vous m'avez honoré. J'ai » reçu enfin votre *Poëme ſur la Religion*. » Le plaiſir que me cauſa cette lecture, » eût été ſans mélange, ſi je n'avois eu » le chagrin de voir que vous m'imputiez » des principes que j'abhorre. Je ne m'en » ſuis conſolé qu'en liſant l'endroit de vo- » tre Avertiſſement, où vous déclarez » que n'entendant pas l'Original Anglois, » vous ne pouvez pas juger de *l'Eſſai* » *ſur l'Homme* par vous-même, & que » vous n'attaquez pas mes principes, mais

» les fauſſes conſéquences qu'on en a ti-
» rées, & les dangéreuſes maximes que
» quelques perſonnes ont cru y trouver.
» Cet aveu eſt une preuve éclatante de
» votre candeur, de votre prudence &
» de votre charité. Je puis vous aſſûrer,
» Monſieur, que votre entiere ignoran-
» ce de notre Langue m'a été beaucoup
» moins fatale, que la connoiſſance im-
» parfaite qu'en avoient mes Traducteurs,
» qui les a empêché de pénétrer mes vé-
» ritables ſentimens. Toutes les beautés
» de la verſification de M. D. R. ont été
» moins honorables à mon Poëme, que
» ſes mépriſes continuelles ſur mes raiſon-
» nemens & ſur ma doctrine, ne lui ont
» été préjudiciables. Vous verrez ces mé-
» priſes relevées & réfutées dans l'Ouvra-
» ge Anglois que j'ai l'honneur de vous
» envoyer. Cet Ouvrage eſt un Commen-
„ taire Critique & Philoſophique par le
„ ſavant Auteur de *la divine Légation*
„ *de Moyſe*. Je me flatte que le Cheva-
„ lier de Ramſay, rempli, comme il l'eſt,
„ d'un zéle ardent pour la vérité, voudra
„ bien vous en expliquer le contenu. Et
„ alors je m'en rapporterai à votre juſti-
„ ce, & je me flatte que tous vos ſoup-
„ çons ſeront diſſipés. En attendant ces
„ éclairciſſemens, je ne ſçaurois me re-
„ fuſer le plaiſir de répondre nettement
„ à ce que vous deſirez ſçavoir de moi.
„ Je déclare donc hautement & très-ſin-

„ cérement, que mes ſentimens ſont dia-
„ métralement oppoſés à ceux de Spino-
„ ſa, & même à ceux de Leibnitz, puiſ-
„ qu'ils ſont parfaitement conformes à
„ ceux de M. Paſcal & de M. l'Arche-
„ vêque de Fénelon, & que je ferois
„ gloire d'imiter la docilité du dernier,
„ en ſoumettant toujours toutes mes opi-
„ nions particulieres aux déciſions de l'E-
„ gliſe, &c „.

Il y auroit bien des réflexions à faire ſur cette Lettre. M. du Reſnel conviendra-t-il que ce ſoit lui qui ait donné lieu aux accuſations intentées contre M. Pope? Si ſa Traduction a induit en erreur les Lecteurs, ſont-ils blâmables d'y avoir vu ce qu'on prétend qui y eſt par *les mépriſes continuelles* du Traducteur? Ce que nous avons eu occaſion de remarquer ſur la nature de la Catholicité de M. Pope, ne donne-t-il pas ſujet de penſer, que l'envie de ſe juſtifier, lui a fait vanter une ſoumiſſion aux déciſions de l'Egliſe, qu'il auroit peut-être eu bien de la peine à lui rendre, ſi elle l'eût condamné? Je n'ai garde de rien décider, mais je propoſe des doutes qui me paroiſſent aſſez fondés. Il eſt d'autant plus ſingulier, que l'on rejette ſur M. du Reſnel la faute d'avoir donné priſe, qu'il a été loué (1) pour avoir " ſenti lui-même que la doc-
„ trine de ſon Auteur n'étoit pas tou-
„ jours fort exacte, & pour l'avoir cor-

(1) *Journ. des Savans*, Octob. 1737. p. 172. Edit. de Hollande.

„ rigée en plusieurs endroits, avec beau-
„ coup d'art & de sagesse „. On donne la même louange à M. *de Séré*, ancien Conseiller au Parlement de Paris, qui publia en 1739, une autre Traduction en vers de *l'Essai sur l'Homme* (1). On ne sait trop bien comment concilier tout cela.

(1) Ibid. Mai 1739 p. 129.

Un Adversaire, peut-être plus redoutable que tous les autres, attaqua *l'Essai sur l'Homme*, par deux Lettres insérées dans les *Mémoires de Trévoux* (2), dans lesquelles l'Auteur prétend que la doctrine de M. Pope, qui ne devroit tendre qu'à préparer l'esprit & le cœur de l'homme à la Religion Chrétienne, aboutit uniquement à former des Déistes: ce qu'il tâche de prouver, tant par rapport à la Foi, que par rapport à la Morale. Les bornes qu'on s'est prescrites, ne permettent pas d'entrer dans le détail; ces deux Lettres méritent d'être lues.

(2) *Mars* 1737. p. 401. & suiv. *Avril* 1737. p. 707. & suiv.

Le Poëte Anglois a eu aussi de zélés Défenseurs; outre Messieurs Warburton & de Silhouette, M. Maty dans son Journal a pris son parti, de même que M. l'Abbé Yart (3).

(3) *Idée de la Poésie Angl.* Tom. III. p. 75, & suiv.

Je n'ai garde de vouloir renouveller, comme le dit M. Yart, l'extravagance du P. Hardouin, en accusant les plus grands-hommes d'Athéisme & d'impiété. J'admets sans peine ce qu'il ajoute. „ Eh
„ bien! quand, entraîné par la force &

„ la vivacité de ſon imagination, il lui
„ ſeroit échappé quelques idées peu juſ-
„ tes, que s'enſuivroit-il; qu'il n'étoit
„ pas Théologien? Mais n'y auroit-il
„ pas de la témérité à aſſûrer qu'il au-
„ roit perdu la foi? Parce qu'un Ecri-
„ vain établit quelques principes, dont les
„ conſéquences paroiſſent mauvaiſes, doit-
„ on inférer que cet Ecrivain a adopté
„ ces conſéquences? „ Non ſans doute. Mais ſans inſiſter ſur ce que l'on a prétendu voir dans *l'Eſſai ſur l'Homme*, je penſe que l'on pourroit avoir quelques doutes ſur le Chriſtianiſme de notre célébre Poëte.

Qu'on liſe avec attention ſes Lettres, on y trouvera en divers endroits des traits relatifs à la Religion, à la vertu, à la bienveillance pour les hommes, mais nulle part rien qui ſente véritablement l'Evangile. Qu'on me permette de raſſembler quelques endroits, où il y auroit eu ſi naturellement occaſion de faire paroitre l'eſprit du Chriſtianiſme, & où l'on ne voit que l'eſprit Philoſophique. Dans une Lettre à M. Steele du 15 Juillet 1712, il lui parle de ſes infirmités & de l'effet qu'elles produiſoient ſur lui. " J'ai débuté,
„ *dit-il*, par où la plupart des gens fi-
„ niſſent, par une pleine conviction de
„ la vanité de toutes les eſpéces d'ambi-
„ tion, & de l'inſuffiſance des plaiſirs
„ pour nous rendre heureux. Quand quel-

„ que infirmité, plus accablante qu'à l'or-
„ dinaire, m'avertit que mon corps pour-
„ ra bien m'abandonner dans peu, je ne
„ m'en embarraſſe pas davantage que cet
„ honnête Irlandois qui, étant dans ſon
„ lit pendant l'horrible tempête qu'il a
„ fait, il y a quelques années, répondit
„ à ceux qui lui diſoient que la maiſon
„ alloit tomber ſur lui, que me fait la
„ maiſon? je n'en ſuis que le locatai-
„ re. Je penſe que le vrai tems de mou-
„ rir eſt quand on n'a point de chagrin;
„ & foible à l'excès, comme je ſuis
„ à préſent, je puis dire en conſcience
„ que je ne ſuis point du tout attriſté par
„ la penſée, que bien des gens, pour
„ leſquels je n'ai jamais eu la moindre eſ-
„ time, continueront à jouir des agré-
„ mens de ce Monde „. La ſuite eſt ſur le même ton, & eſt appuyée de deux paſſages du Livre de la Sapience. Liſez encore ce qu'il écrit à M. Addiſon le 14 Décembre 1713. " Ciel! que l'Homme eſt
„ un étrange animal! ſon ame, qui eſt ce
„ qu'il y a de plus noble en lui, eſt peu
„ d'accord avec elle-même: & d'un au-
„ tre côté à quels changemens ſon corps
„ n'eſt-il pas ſujet? Il y a peu de no-
„ tions nouvelles qui ne dérangent ſes
„ idées, & chaque ſouffle de vent altére
„ ſa conſtituiion. La maladie & les dou-
„ leurs dominent ſur une moitié de lui-
„ même, pendant que *le doute & la frayeur*

„ s'emparent de l'autre moitié. Que de
„ peines ne ſe donne-t-on pas pour réuſ-
„ ſir à paſſer le tems qui dure ſi peu !
„ que d'efforts & de projets d'ambition
„ ſe trouvent amoncelés dans ce petit eſ-
„ pace de notre vie, qui eſt entouré d'un
„ ſommeil. Toute l'étendue de notre exiſ-
„ tence n'eſt pas plus aux yeux de celui
„ qui l'a donnée, qu'un inſtant imperceptible de durée..... Celui qui penſe de
„ cette maniére verra le Monde & ſes mé-
„ priſables grandeurs s'évanouir inſenſi-
„ blement. Et il n'en faut pas davantage
„ pour nous plonger dans l'inaction, étouf-
„ fer nos deſirs, & mettre fin à nos ami-
„ tiés. Mais il faut, malgré ces réflexions,
„ que nous revenions à nous-même, &
„ que cédant aux impreſſions de nos inté-
„ rêts & de nos paſſions, nous ceſſions
„ d'être Philoſophes pour devenir hom-
„ mes „. Je n'ajouterai plus qu'un ſeul trait (1). " Après qu'on a goûté pendant
„ quelques années les douceurs de la vie,
„ & que les chimeres de bonheur qu'on a
„ ſi long-tems pourſuivies, ceſſent de fai-
„ re illuſion, on commence à ſoupirer
„ après le repos. C'eſt un voyage dont
„ nous devrions ſouhaiter de voir la fin,
„ pourvu que nous trouvions un bon gî-
„ te, en cas que la nuit nous ſurprenne
„ en chemin „. Trouve-t-on en tout cela quelque choſe qui ſe reſſente des nobles & conſolantes idées que donne l'Evangile ?

(1) *Lettres de M. Pope & de M. Gay*, Lett. XLVI.

Ce qui peut augmenter nos doutes, c'eſt la grande admiration que M. Pope témoigne pour la Métaphyſique de Milord Bolinbroke. Voici ce qu'il marque au Docteur Swift (1). « Ne vous moquez pas de ma » gravité, mais permettez-moi de porter » la barbe d'un Philoſophe, juſqu'à ce que » je l'ôte, & que je me tourne moi-même » en ridicule. C'eſt préciſément ainſi que » Milord B. en agit à l'égard de la Métaphyſique. Vous vivrez, à ce que j'eſpére, aſſez long-tems pour contempler » avec étonnement la ſavante figure qu'il » fera à côté de Locke & de Malebranche ». On trouve divers autres endroits de la même force. On ſait aujourd'hui par la publication des Œuvres de Milord B. qu'elle étoit ſa ſublime Métaphyſique : on peut lire les excellens Extraits que M. Maty en a donnés dans ſon Journal (2). Peut-on croire que l'admirateur de cette Métaphyſique, fût bien ami de la Révélation en général, & de l'Evangile en particulier ? M. Maty ſemble avoir ſenti que cela forme un préjugé facheux ; car voici une Note que l'on trouve dans ſon premier Extrait.

(1) Lett. LXIX.

(2) Sept. & Octob. 1754. Mars, Avril, Mai & Juin, Juillet & Août 1755.

„ Voyez les *Lettres de M.* POPE *au Doyen* „ SWIFT. Ceux qui les liront, y trouveront „ pluſieurs choſes rélatives à la nouvelle „ Philoſophie de notre illuſtre Proſcrit. Il „ ne leur ſera pas difficile de juger com- „ bien le Poëte avoit goûté les principes „ de ſon ami ; & ils iront peut-être juſqu'à

„ croire que les Eſſais Philoſophiques, „ ſi exaltés dans les Lettres de Pope, four- „ niſſent un Commentaire de *l'Eſſai ſur „ l'Homme* ».

On a prétendu qu'une Piéce que M. Pope publia en 1738, ſous le titre de *Priere univerſelle*, eſt propre à juſtifier la pureté de ſes intentions; & dans l'Eloge de notre Poëte, M. Maty l'a appellée une *belle Paraphraſe de la Priere Dominicale.* Nous ne la rapporterons pas; on peut la voir dans le Recueil des Œuvres de M. Pope, à la ſuite de *l'Eſſai ſur l'Homme.* D'autres n'ont pas jugé de cette Piece auſſi favorablement. M. Le Franc, l'ayant miſe en Vers François, on la répandit, & il jugea à propos de déſavouer la doctrine de la Priere, par une Lettre aux Auteurs du *Journal des Sçavans* (1).

(1) Décembre 1741. P. 475. *Edit. de Hollande.*

Dès l'année 1727, un Libraire, nommé Curll, fit imprimer les Lettres que Pope avoit écrites à M. Cromwel. Curll les avoit eues par l'indiſcrétion d'une Dame à qui M. Cromwell les avoit confiées; ce qui chagrina beaucoup M. Pope (2). Deux ans après, le même Libraire donna les Lettres de notre Auteur à Wycherley. Ce fut bien pis en 1735, on publia un nouveau Recueil de ſes Lettres à diverſes perſonnes, ce qui contribua ſans doute à lui faire prendre le parti de les faire imprimer lui-même en 1737. On peut voir l'Hiſtoire des différentes Editions de ſes Lettres dans le

(2) Voyez *Lettres à Gay.* Let. XXXII.

(1) *Bibl. Britan.* Tom. XVII. p. 3. & ſuiv.

Journal cité en marge (1). On n'y parle point de celles qu'il avoit écrites au Docteur Swift, dont l'impreſſion le chagrina véritablement. « On vient, *dit-il à M. Warburton*, d'imprimer en Irlande (en 1741) » mes Lettres au Docteur Swift, & ce qu'il » y a de plus révoltant, de ſon conſentement & par ſa direction, ſans m'avertir » de la choſe qu'après qu'elle a été faite ». La choſe étoit d'autant moins dans les regles, que l'on trouve en pluſieurs Lettres de Swift à Pope, les plus fortes aſſurances que ſes Lettres étoient en ſûreté, & qu'il pouvoit ſe tranquilliſer à cet égard.

(2) *Journ. Brit.* Décembre 1751. p. 406.

Ce que M. Maty (2) dit des Lettres de M. Pope en général, mérite d'être remarqué. » Celles de ſa jeuneſſe parurent par » la foibleſſe d'un ami, & la ſupercherie » d'une femme. Les autres virent le jour » en divers tems, & il deſavoua toujours » la premiere publication. Des gens qui » ſe croient bien inſtruits, aſſûrent cependant qu'il les avoit toutes revues avant » qu'elles paſſaſſent chez l'Imprimeur, & » que dans ſon cabinet il s'en étoit trouvé pluſieurs autres corrigées de la même maniere ».

En 1738, M. Pope publia deux Dialogues Satyriques, qui ſont les dernieres Piéces qu'il ait données en ce genre, ſi l'on en excepte le quatrieme Livre de la *Dunciade*.

La ſanté de notre Poëte, toujours chancelante,

lante, l'obligea à faire un voyage à Bath & à Briſtol pendant l'hiver de l'année 1739 ; il y paſſa trois mois, & s'occupa de ſon commerce épiſtolaire avec ſes amis, & principalement avec M. Warburton, avec lequel il s'étoit lié très-particuliérement, depuis que ce Savant avoit pris ſa défenſe à l'occaſion de *l'Eſſai ſur l'Homme.*

Ce fut M. Warburton qui engagea quelqu'un à Cambridge à entreprendre la Traduction de cet Ouvrage en Proſe latine ; & il paroît, par une Lettre de M. Pope (1), qu'il vit un Eſſai de cette Traduction. « Vous êtes, *lui dit-il*, beaucoup » meilleur juge que moi de la Traduction, » non ſeulement parce que vous entendez » mon Ouvrage mieux que je ne fais moi-» même (*a*), mais auſſi à cauſe que votre » familiarité continuelle avec les Langues » ſavantes, fait que vous les poſſédez à » fond. Je voudrois ſeulement que l'attention du Traducteur à la Latinité de Ciceron, ne l'empêchât point d'employer » certains termes qui pourroient être plus » précis en Philoſophie moderne, que d'autres termes, dont il voudroit peut-être » faire uſage, ſur-tout dans des matieres

(1) *Lettre à M. Warburton*, Let. CIV.

(*a*) Voilà qui eſt très-ſingulier qu'un Commentateur entende mieux le texte que l'Auteur. Ne pourroit-on pas conjecturer, avec quelque vraiſemblance, que cela indique dans le Commentateur une ſagacité à y trouver des ſens que l'Auteur n'a pas eu dans l'eſprit, mais qu'il eſt bien aiſe qu'on y trouve.

» métaphyſiques. Je trouve cet échantillon
» aſſez concis, & auſſi clair que des phra-
» ſes claſſiques le peuvent permettre. J'ai-
» merois pourtant mieux le voir quelque-
» fois s'écarter de ces phraſes, que de per-
» mettre que le ſens fût tant ſoit peu dou-
» teux ou obſcur. Vous ſavez parfaitement
» pourquoi je ſouhaite une pareille verſion,
» qui, pour que mes deſirs à cet égard fuſſent
» entiérement remplis, devroit être acccom-
» pagnée de vos Remarques traduites „.
J'ignore ſi cette Traduction a paru. En 1752 M. Jean Sayer d'Oxford y publia un Eſſai d'une Traduction latine en vers (1); je ne ſai ſi l'ouvrage entier a été imprimé.

(1) Voyez *Journal Brit.* Mars 1752. p. 349.

Durant l'Eté de 1741, M. Pope & M. Warburton, après avoir fait une petite tournée, arrivérent enſemble à Oxford, où le premier ne reſta qu'un jour. M. Warburton y demeura un jour de plus, dans le deſſein de s'en retourner à Londres, & d'aller faire une viſite au Doyen de C. C. chemin faiſant. Ce même jour le Vice-Chancelier de l'Univerſité lui fit demander, par une perſonne de marque, s'il voudroit bien accepter le grade de Docteur en Théologie. La réponſe fut telle qu'une offre auſſi obligeante le méritoit. On offrit vers le même tems le grade de Docteur en Droit à M. Pope, qui ne voulut pas l'accepter, parce que la promotion de M. Warburton rencontra des obſtacles par les intrigues de deux ou trois particuliers. Ce dernier pria ſon ami de ne

pas mépriſer l'honneur que l'Univerſité vouloit lui faire, & ſur-tout de ne pas rejetter une offre auſſi obligeante pour l'amour de lui. Sur quoi M. Pope lui écrivit (1). « Nous prendrons enſemble nos Degrés dans le Temple de la Renommée. » Pour ce qui eſt de ceux de l'Univerſité, » je ne m'en mets guéres en peine ; & je » vous le dis encore une fois, je ne prétends pas être Docteur ſans vous ». Dans ſa précédente Lettre il s'étoit expliqué en ces termes. « Je ſuis fâché que » l'affaire de votre grade de Docteur, ne » ſoit pas encore terminée à votre ſatisfaction. Pour ce qui eſt du mien, je » mourrai avant que d'en recevoir un dans » une Science que j'ignore, & cela de » ces mêmes gens qui ſe font des ſcrupules de vous conférer un Grade pareil, dans une Science que vous poſſédez ſi éminemment. En un mot, je veux » être Docteur avec vous, ou point du » tout. Je tiens pour une regle certaine, » que les honneurs ſuppoſent le mérite, » mais ne le donnent pas ».

(1) *Lettres à M. Warburton*, Lettre CVIII. Voyez les Notes ſur cette Let. & ſur la CVII.

Il paroît par ſes Lettres à M. Warburton, qu'il s'occupa, pendant les deux ou trois dernieres années de ſa vie, à revoir ſes Ouvrages, & à les préparer pour une nouvelle Edition : ce travail étoit ſouvent interrompu par le mauvais état de ſa ſanté, qui l'obligea à faire dans les années 1741, 1742 & 1743, des voyages à Bath

& à Briſtol. M. Warburton lui aida en pluſieurs choſes, & particulierement pour une nouvelle Edition de ſon Homere : ce Savant revit la Préface & l'Eſſai ſur la vie & les Ecrits du Poëte Grec. „ Les changemens que vous avez faits à la *Préface* & à *l'Eſſai*, ſont juſtes ; & les plus „ obligeans envers moi ſont ceux qui témoignent la crainte que vous avez que „ mes notions dans mes premiers écrits ne „ ſoient oppoſées à celles des Ouvrages „ que j'ai compoſés dans la ſuite. J'eſpére „ que vous me rendrez la juſtice de croire que, quand j'ai été dans l'erreur, „ ce n'eſt pas tant pour avoir penſé de „ travers, que pour n'avoir point penſé „ ſuffiſamment. Tout ce que j'ai pu corriger durant la vie diſſipée que je ſuis „ obligé de mer ici, je l'ai fait : cependant il y a encore divers endroits qui „ ont beſoin de votre ſecours, pour devenir tels qu'ils doivent être (1) „.

(1) Ibid. Lett. CXVII.

Le declin de ſes forces l'obligea à faire ſon Teſtament le 12 Décembre 1743. Nous ne le rapporterons pas ici, il ſe trouve dans le Recueil de ſes Ouvrages. Son état empira par degrès ; la derniere Lettre qu'il écrivit à M. Warburton, eſt du mois d'Avril 1744, il n'y ſurvécut pas long-tems, étant mort à Twickenham le 30 Mai ſuivant d'une hydropiſie de poitrine, âgé à peu près de cinquante ſix ans.

Il s'agiroit, en finiſſant, de tracer ſon portait ou ſon caractere ; mais outre qu'il

eſt aiſé de s'en faire une aſſez juſte idée, en réuniſſant les différens traits que nous avons raportés, je trouve que Milord Orrery, dans ſes Lettres à ſon Fils, l'a parfaitement caractériſé, du moins à divers égards. « Si nous pouvons, *dit-il*, juger „ de M. *Pope* par ſes Ouvrages, il ambi„ tionna le titre d'homme vertueux. Ses „ Lettres en ont le ſtile, & ſes derniers „ volumes ſont tous du genre moral. Il „ évite les jeux de mots, cet écueil de „ la réputation de Swift. Il donne un li„ bre cours à ſon imagination, ſans ceſ„ ſer de veiller ſur elle. La conſtitution „ de ſon corps & de ſon ame pouvoit lui „ avoir fait prendre de bonne heure une „ habitude de réſerve & de circonſpec„ tion. Les mauvais traitemens qu'il reçut „ enſuite d'une foule d'adverſaires, forti„ fierent cette habitude, & le rendirent „ plus lent que Swift dans ſes jugemens „ des hommes & des choſes. Il y a preſ„ que autant d'harmonie dans ſa Proſe „ que dans ſes Vers, & ſa voix étoit ſi „ douce, que M. Southern ne l'appelloit „ jamais que le *petit Roſſignol*. Ses manié„ res étoient délicates, aiſées, prévenantes. „ Il recevoit ſes amis avec une politeſſe „ qui les charmoit, & une généroſité qui „ lui faiſoit honneur. Le plaiſir logeoit „ ſous ſon toit, & l'élégance préſidoit à ſa „ table ». M. l'Abbé Yart (1) obſerve en M. Pope les contradictions ſi communes dans tous les hommes, qui naiſſent de l'op-

(1) *Idée de la Poéſie Angl.* Tom. III. p. 93, 94.

poſition que la nature a miſe entre notre cœur & notre eſprit, notre raiſon & nos ſens ; " ſon inclination pour la retraite, „ & ſon deſir inſatiable d'acquérir de la „ gloire ; le ſoin de ſa fortune, & ſon in- „ différence pour les Grands ; ſon amour „ tendre pour les femmes, & ſon aver- „ ſion extrême pour leurs défauts ; les „ graces de ſon eſprit, jointes à l'hu- „ meur la plus ſombre ; ſes ſentimens no- „ bles, qui le rendoient incapable de por- „ ter envie aux talens des grands Écri- „ vains, & cette ame aſſez foible pour „ être ſenſible à la Critique des Ecrivains „ médiocres : un cœur plein de religion „ & de piété, & qui en même tems reſ- „ pire la ſatyre & la violence : en un mot „ ſes talens ſublimes, & le bon ou le mau- „ vais uſage qu'il en a fait ». Nous laiſ- ſons au Lecteur à décider juſqu'où l'on peut acquieſer à ce caractere. Nous nous contenterons d'ajouter que M. Pope fut ſans contredit un des plus beaux Génies, un des plus grands Poëtes ; qu'il fut fils tendre & reſpectueux, ami fidele & conſ- tant, & qu'il ne donna dans aucun de ces vices qui choquent l'honnêteté, & qui deshonorent l'humanité ; qu'il fut modé- ré, généreux, porté à faire du bien ; mais qu'il ne pardonna guéres à ceux qui l'avoient attaqué, & ſe livra avec com- plaiſance à tout ce qui pouvoit ſatisfaire ſon reſſentiment.

FIN.

POESIES PASTORALES.

Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem, Sylvaſque inglorius.

VIRG. Georg. Lib. II. 485.

DIS-

* DISCOURS
SUR LA
POESIE PASTORALE.

DE toutes les eſpéces de Poéſie, il n'y en a, je penſe, aucune qui ait fourni autant de piéces que celle qu'on comprend ſous le nom de *Paſtorale*. Cependant, comme le nombre des piéces qui appartiennent de droit à cette claſſe, eſt très-petit, j'ai tâché de me former une juſte idée de ce genre de Poëme, & me ſuis propoſé de réunir dans ce Diſcours, qui ne ſera que de quelques pages, tout ce que contiennent d'eſſentiel les nombreuſes Diſſertations que les Critiques ont faites ſur ce ſujet, ſans obmettre aucune de leurs régles, pourvu qu'elle ſoit en ma faveur. Je m'engage auſſi à y concilier entr'eux quelques articles, touchant leſquels ils ſemblent n'avoir point été d'accord, & à ajou-

* Compoſé à l'âge de ſeize ans.

ter quelques remarques qui, ſi je ne me trompe, ont échappé à leur attention.

L'Origine de la Poéſie eſt rapportée à cet âge, qui ſuivit de près celui de la création du Monde : & comme le ſoin de garder des troupeaux paroît avoir été le premier emploi du Genre Humain, la Poéſie (1) *Paſtorale* a été probablement la plus ancienne de toutes. On conçoit aiſément, que pour remplir en partie le vuide d'un genre de vie ſolitaire & aſſez oiſif, les premiers Bergers ont chanté, & que dans leurs chanſons ils n'ont pas oublié de célébrer le bonheur de leur condition. De cette idée naquit dans la ſuite celle d'un Poëme, qui fut un tableau fidele de cet heureux tems. Et comme les ſoins des Bergers étoient plus doux & plus tranquilles qu'aucune autre occupation champêtre, les Poëtes jugerent à propos de les introduire. Delà le nom de *Poéſie Paſtorale.*

Cette Poéſie eſt une imitation de l'action d'un Berger réel, ou feint. La forme de cette imitation eſt dra-

(1) FONTENELLE Diſc. ſur la Poéſie Paſtorale.

matique, ou narrative, ou compoſée des deux (1); la fable ſimple, les manieres ni trop polies ni trop ruſtiques; les penſées ſont unies, mais admettent pourtant de la promptitude & quelque paſſion, qui doivent être courtes & ſuivies de ſentimens plus doux: l'expreſſion humble, cependant auſſi pure que le langage pourra le permettre; nette, mais point fleurie; aiſée, & néanmoins vive. En un mot, la fable, les manieres, les penſées, & les expreſſions ſont toutes marquées au coin de la plus grande ſimplicité qu'il y ait dans la Nature.

Le Caractere complet de ce Poëme, conſiſte dans de la (2) ſimplicité, de la briéveté, & de la délicateſſe; les deux premieres de ces conditions rendent une Eglogue naturelle, & la derniere la rend charmante.

Si nous voulions copier la Nature, il ſeroit bon d'avoir préſente à l'eſprit cette idée, que la Vie Paſtorale eſt une image de ce qu'on appelle le Siécle d'or. De ſorte qu'il ne s'agit pas de repréſenter nos Bergers tels qu'ils

(1) HEINSIUS in Theoc.
(2) RAPIN de Carm. Paſt. p. 2.

ſont aujourd'hui, mais tels qu'ils doivent naturellement avoir été dans le tems que l'occupation de garder des troupeaux, & d'en avoir ſoin, étoit celle de la plus ſaine partie du Genre Humain. Pour porter cette reſſemblance plus loin, il faudroit prêter à ces Bergers les connoiſſances aſtronomiques dont leur genre de vie peut avoir eu beſoin. Cet air de piété envers les Dieux, qu'on apperçoit ſi viſiblement dans tous les Ouvrages de l'Antiquité, eſt eſſentiel à ce Poëme, qui d'ailleurs doit être écrit dans l'ancien goût : il faut que les connexions ſoient faciles, les narrations & les (1) deſcriptions abregées, & les périodes conciſes. Outre cela, toute l'Eglogue doit être courte : car on ne ſauroit ſuppoſer que dans ces premiers tems la Poéſie ait été l'occupation des hommes, mais bien leur récréation à des heures de loiſir.

Relativement à notre ſiécle, rien ne contribue tant à rendre ces ſortes de piéces naturelles, que lorſqu'on y découvre quelque connoiſſance de

(1) RAPIN, Réflex. ſur l'Art. Poét. d'Ariſt. p. 2. Réflex. XXVII.

ce qui a rapport à (1) la Vie Champtre. Au reſte, il ne faut point qu'il paroiſſe y avoir en cela du deſſein, de peur que le deſir trop marqué de paroître naturel, ne détruiſe cet air de naïve ſimplicité qui plaît tant. Car ce qui plaît dans ce genre de Poéſie, vient principalement de l'image qu'on ſe forme d'une vie innocente & tranquille.

Pour nous aſſurer ce plaiſir, nous devons nous faire une eſpéce d'illuſion, en n'enviſageant la Vie Paſtorale que de ſon beau côté (2). Et il ne ſuffit pas d'introduire des Bergers qui s'entretiennent d'une façon naturelle; il faut auſſi avoir égard au ſujet de leur converſation, en prenant garde qu'il ait quelque beauté particuliere, & qu'il ſoit différent dans chaque Eglogue (3). Rien ne contribue tant à cette variété que de fréquentes comparaiſons, tirées des objets les plus agréables qu'offre la Campagne; des interrogations adreſſées à des choſes inanimées; de belles digreſ-

(1) Pref. to. Virg. Paſt. in DRYD. Virg.
(2) FONTENELE Diſcours ſur la Poéſie Paſtorale.
3 (Voy. la Préface citée ci-deſſus.

ſions, mais courtes ; l'art d'inſiſter quelquefois un peu ſur les circonſtances ; & enfin, l'élégance dans l'arrangement des mots, afin de flatter l'oreille. Pour cet effet, quoique l'harmonie appartienne proprement à la Poéſie Héroïque, les vers doivent être aiſés, unis, & coulans.

C'eſt par de ſemblables régles qu'il convient de juger de la Poéſie Paſtorale. Et puiſque les inſtructions concernant quelque Art que ce ſoit, doivent être tirées de ceux qui ont porté cet Art à ſon plus haut point de perfection, les Critiques ont puiſé dans *Théocrite* & dans *Virgile* les régles que nous venons d'indiquer.

Théocrite n'a point ſon pareil en fait de ſimplicité. La matiére de ſes Idylles eſt purement Paſtorale ; mais il n'eſt pas ſi exact dans le choix de ſes perſonnages, ayant introduit des Moiſſonneurs (1) & des Pêcheurs auſſi bien que des Bergers, il eſt ſujet à ſe trop étendre dans ſes deſcriptions ; défaut, dont la deſcription de la coupe dans ſa premiere Paſtorale, fournit un exemple frappant. Ce même

(1) ΘΕΡΙΣΤΑΙ Idyll. X. & ΑΛΙΕΙΣ Idyll. XXI.

Poëte paroît auſſi manquer un peu du côté des mœurs, ayant fait quelquefois ſes Bergers trop groſſiers à plus d'un égard, témoin ſa quatrieme & ſa cinquieme Idylle. Mais il ſuffit qu'il ait été le Maître de tous ceux qui ont écrit dans le même genre après lui, & que ſon Dialecte ſeul ait un charme ſecret qu'aucun autre n'a eu juſqu'ici.

Virgile, qui copie *Théocrite*, rafine ſur ſon modéle qu'il ſurpaſſe dans tous les points où le jugement eſt ſurtout requis. Quoique quelques-uns de ſes ſujets ne ſoient pas proprement du genre Paſtoral, il ne laiſſe pas d'y avoir en eux une étonnante variété, dont le Poëte *Grec* n'avoit aucune idée (1). *Virgile* l'emporte auſſi en fait de régularité & de briéveté; mais il ne l'égale, ni en ſimplicité, ni en propriété de ſtile. On pourroit peut-être attribuer le premier de ces défauts à ſon ſiécle, & l'autre à ſon langage.

Parmi les Modernes, ceux qui ont le plus fidelement imité ces Anciens, ont le mieux réuſſi. Le *Taſſe* & notre

(1) RAPIN Réfl. ſur Ariſt. Part. II. Réfl. XXVII. Pref. to the Ecl. in DRYDEN's Virg.

Spenſer ont marqué le plus de génie. Le premier dans ſon *Aminte* s'eſt montré auſſi ſupérieur à ceux de ſes contemporains qui ont fait des Poéſies Paſtorales, qu'il l'eſt aux Poëtes Epiques de ſon pays dans ſa *Jéruſalem délivrée*. Mais comme l'*Aminte* ſemble avoir été, en *Italie*, l'original d'une nouvelle eſpéce de Poëme, ſavoir, la Comédie Paſtorale, on ne ſauroit gueres conſidérer cette piéce comme copiée d'après les Anciens. Le Calendrier de *Spenſer*, au jugement de M. *Dryden*, eſt l'ouvrage le plus achevé en ce genre, qu'aucune Nation ait produit depuis le tems de *Virgile* (1). Ce n'eſt pas qu'il ſoit ſans défauts. Les Eglogues de ce Poëte ſont un peu trop longues, quand on les compare avec celles des Anciens. Il donne quelquefois trop dans l'Allégorie, & parle de matieres de Religion en ſtile Paſtoral, comme le *Taſſe* avoit fait avant lui. Il a fait uſage de la Meſure Lyrique, ce qui eſt contraire à la pratique des anciens Poëtes. Ses Stances ne ſont pas toujours de même grandeur, ni toujours bien choiſies. Par

(1) Dédication to VIRG. Ecl.

exemple, pour avoir employé quelquefois des Quatrains, il s'eſt vu obligé de mettre dans quatre lignes ce qui auroit fort bien pu tenir dans deux.

En fait de mœurs, de penſées & de caracteres, il approche fort près de *Théocrite* lui-même, auquel néanmoins il eſt très-inférieur en dialecte, nonobſtant toutes les peines qu'il s'eſt données pour l'égaler : car le dialecte Dorique étoit d'une grande beauté du tems de *Théocrite* ; il étoit en uſage dans une partie conſidérable de la *Gréce*, & fréquemment dans la bouche de pluſieurs des plus grands perſonnages de ce Pays ; au lieu que le vieux *Anglois*, & les phraſes villageoiſes de *Spenſer*, ſe trouvoient hors d'uſage, excepté chez des gens de la lie du peuple. Comme il y a une différence réelle entre ſimplicité & ruſticité, auſſi l'expreſſion d'une penſée ſimple doit-elle être claire, mais pas groſſiere. L'addition qu'il a faite d'un Calendrier à ſes Eglogues, eſt quelque choſe de beau ; puiſque par là, outre ce qu'il a de commun avec les autres Auteurs de Poéſies Paſtorales,

il a l'avantage de pouvoir comparer la vie humaine aux différentes Saiſons, & expoſe en même-tems aux yeux de ſes lecteurs le grand & le petit Monde dans leurs différens changemens & aſpects. Cependant la diviſion ſcrupuleuſe de ſes Paſtorales en mois, l'a obligé, ou à répéter la même deſcription en d'autres mots, pour un période de trois mois; ou de l'obmettre, pour éviter la répétition: d'où il eſt arrivé que quelques unes de ſes Eglogues (comme la ſixiéme, la huitiéme & la dixiéme) ſont diſtinguées l'une de l'autre uniquement par leurs titres. Et la choſe ne peut être autrement, puiſque l'année n'a pas aſſez de variété pour que chaque mois ſoit ſuſceptible d'une deſcription particuliere.

Pour ce qui regarde les quatre Eglogues ſuivantes, je me contenterai de dire ſimplement, qu'elles comprennent tous les ſujets que les Critiques qui ont fait des remarques ſur *Théocrite* & ſur *Virgile*, ont reconnu comme propres au Genre Paſtoral: que relativement aux différentes Saiſons, les deſcriptions en ſont auſſi variées

que celles de *Spenſer* : que pour l'emporter même à cet égard ſur mon rival, j'ai obſervé de la variété dans les différens tems du jour, dans les occupations champêtres de chacun de ces tems, & dans les lieux propres à de pareilles occupations ; ſans négliger ce qui convient aux âges des interlocuteurs, & aux paſſions convenables à chaque âge.

Après tout, ſi ces Piéces ont quelque mérite, il eſt dû aux bons Auteurs anciens, que j'ai tâché d'imiter. C'eſt à quoi je n'ai point épargné mes peines, ayant eu tout le loiſir néceſſaire pour bien étudier ces grands modéles.

LE

PRINTEMS

OU

DAMON,

PREMIERE PASTORALE*.

Au Chevalier Trumbal.

* *CEtte Eglogue & les trois Eglogues ſuivantes, ont été compoſées par M.* Pope *à l'âge de ſeize ans, & ont paſſé alors par les mains de Meſſieurs* Walsh, Wycherley, Mainwaring, Granville, *dans la ſuite Lord* Lansdown, *du Chevalier* Trumbal, *du Dr.* Garth, *des Lords* Hallifax *&* Somers, *& de quelques autres. L'Auteur reçut de grands encouragemens de tous ces Meſſieurs, & particulierement de M.* Walsh, *que* Dryden *appelle le meilleur Critique de ſon ſiécle.* « *L'Auteur,* » *dit-il, ſemble avoir un génie tout par-* » *ticulier pour cette eſpéce de Poéſie, &* » *un jugement très-ſupérieur à ſon âge.* » *Il a beaucoup emprunté des Anciens.* » *Mais ce qu'il y a mêlé du ſien, n'eſt* » *nullement au deſſous de ce qu'il a pris* » *d'eux. On peut dire, ſans la moindre* » *flatterie, qu'au même âge* Virgile *n'a* » *rien écrit de ſi bon; ſa préface eſt éga-* » *lement judicieuſe & ſavante* ». Lettre de M. Wycherley. *Ap.* 1705. « *Vers ce* » *même-tems, Mylord* Landsdown, *par-* » *lant de la jeuneſſe de notre Poëte, dit*

» (*dans une Lettre imprimée*) *que s'il con-*
» *tinuoit comme il avoit commencé, la Poé-*
» *ſie Paſtorale des Anglois ne ſe trouveroit*
» *nullement inférieure à celle des* Latins *du*
» *tems de* Virgile ». *Quoique ces piéces ſoient les productions d'un Poëte fort jeune encore, il ne laiſſoit pas de les regarder comme ſupérieures à toutes ſes autres Poëſies, dont aucune, ſuivant lui, n'eſt auſſi correcte pour la verſification, ni auſſi harmonieuſe. La raiſon qui l'aura déterminé à rendre les vers de ſes Eglogues ſi coulans & ſi doux, étoit ſans doute que cette ſorte de Poëme eſt portée au plus haut point de perfection, quand des penſées ſimples & naturelles ſont tournées d'une maniere aiſée, & exprimées par des ſons qui flattent agréablement l'oreille ; au lieu que la beauté de la plupart des autres eſpéces de Poéſie, exige un caractere de force, tant pour la penſée que pour l'expreſſion. Parmi les Lettres que M.* Pope *écrivit vers ce même-tems à M.* Walsh, *il y en a une, où il fait l'énumération de pluſieurs délicateſſes dont la Verſification eſt ſuſceptible, & qui peut-être n'ont jamais été auſſi exactement obſervées dans aucun Poëme* Anglois, *que dans ces Paſtorales. Elles ont été imprimées pour la premiere fois l'an* 1709.

Le Chevalier Trumbal, *qui venoit de réſigner ſa Charge de Secretaire d'Etat ſous* Guillaume III. *ſe lia d'amitié, à l'âge de plus de ſoixante ans, avec notre Poëte, qui n'en avoit que ſeize.*

LE PRINTEMS OU DAMON,

PREMIERE PASTORALE.

J'ESSAIE le premier (1) (& je n'en rougis pas) de faire entendre des airs champêtres dans les plaînes fortunées de Windsor. Belle Tamise! éloigne-toi lentement de ta source sacrée, tandis que la Muse qui inspira Théocrite, chante sur tes bords. Elle chante les beautés du Printems : c'est aux côteaux d'Albion à répeter les accens de sa voix. O

[1 *J'essaie le premier*, &c.]
Prima Syracosio dignata est ludere versu,
Nostra nec erubuit sylvas habitare Thalia.
VIRG. *Ecl. VI.* 1.
C'est-là l'exorde général des Pastorales, à l'imitation de la sixiéme Eglogue de *Virgile*.

Toi, qui, trop ſage pour connoître l'orgueil, & trop bon pour être redouté, jouis de la gloire d'avoir ceſſé d'être grand, & t'es montré ſupérieur au Monde en le quittant! permets que ma Muſe tire des ſons d'un ruſtique chalumeau, en attendant que ta lyre nous raviſſe encore en admiration (1) à l'ombre des beaux arbres qui t'ont vu naitre. C'eſt ainſi que le Roſſignol ne s'eſt pas plus tôt retiré pour goûter les douceurs du repos, que la Linotte chante, après avoir gardé un ſilence d'attention & de plaiſir, & avoir applaudi, avec tous les autres oiſeaux, en battant des aîles.

Les Moutons avoient à peine ſecoué la roſée de l'aube du jour, que deux Bergers, que l'Amour & les Muſes tenoient éveillés, menerent dans un vallon fleuri leurs troupeaux, frais comme le matin, & beaux comme la premiere ſaiſon. L'Olympe devenoit vermeil du côté de la montagne, quand Daphnis parla ainſi, & reçut de Strephon cette réponſe.

DAPHNIS.

Ecoute comme les Oiſeaux par leur gazouillement hâtent le lever de l'Aurore! Pourquoi nous taire? L'Alouette ſe fait déjà

(1 *A l'ombre des beaux arbres.*) Le Chevalier *Trumbal*, né dans la Forêt de *Windſor*, s'y choiſit une retraite après qu'il eut réſigné le poſte de Secretaire d'Etat. Le tems de cette Eglogue eſt le matin, & la ſcéne un vallon.

déja entendre, & Philomele salue le Printems par son ramage. Serions-nous tristes quand l'Etoile du matin se montre avec tant d'éclat, & que la Nature prodigue ses merveilles de toutes parts?

STREPHON.

Chante donc, pendant que ces bœufs tracent à pas lents des sillons dans la plaine. Ici le crocus & la violette étoient leurs brillantes couleurs : Ici le zéphir caresse d'un souffle amoureux la rose qui vient d'éclorre. Que Damon juge qui de nous deux aura le mieux chanté. Mon enjeu sera cet agneau qui bondit près de la fontaine, & qui s'arrête ensuite pour voir le mouvement de son image dans l'eau.

DAPHNIS.

Et moi je hazarde cette coupe, sur laquelle est gravé (1) un mélange de lierre, de pampres & de grappes : il y a autour quatre bas-reliefs, qui représentent (2) les différentes saisons de l'année ; &

(1 *Un mélange de lierre, de pampres*, &c.)
Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
Diffusos ederâ vestit pallente corymbos.
VIRG. *Ecl. III.* 38.

(2 *Les différentes saisons*, &c.) Le sujet de ces quatre Pastorales gravé sur la coupe, est très-bien imaginé. C'est à l'exemple de *Virgile* que *Pope* représente *Daphnis* comme embarrassé à designer le Zodiaque.

Et quis fuit alter,
Descripsit radio totum qui gentibus orbem?
Eclog. III. 42.

comment s'appelle cette bande, où douze ſignes ſe ſuivent dans un ſi bel ordre ?

DAMON.

(1) Vous chanterez l'un après l'autre ; c'eſt ainſi que chantent les Muſes. L'aubepine fleurit, les marguerites pouſſent déja, les arbres ſont parés de feuilles, & la terre de fleurs ; commencez, les vallons rediront ce que vous leur ferez entendre.

STREPHON.

Phœbus, inſpire moi, pour peu que je chante ma Délie avec les tons harmonieux de Waller, ou avec la douce mélodie de (2) Granville ! J'aménerai au pied de tes autels (3) un taureau fier, & blanc comme du lait.

DAPHNIS.

O Amour ! que je remporte le prix pour Sylvie, & que ma langue ſoit victorieuſe comme ſes regards. Je ne t'offrirai point d'agneau : Amour ! c'eſt le cœur du Berger qui te tiendra lieu de victime.

(1 *Vous chanterez l'un après l'autre.*)
Alternis dicetis, amant alterna Camænæ :
Et nunc omnis ager, nunc omnis parrurit arbos :
Nunc frondent ſylvæ, nunc formoſiſſimus annus,
VIRG. *Ecl. III.* 60.

(2 *Granville.*) *George Granville*, dans la ſuite Lord *Landsdown*, connu par ſes Poéſies, dont il compoſa la plupart étant encore fort jeune. Il s'étoit propoſé *Waller* pour modèle.

(3 *Un taureau fier.*)
Paſcite taurum,
Qui cornu petat, & pedibus jam ſpargat arenam.
VIRG. *Ecl. III.* 86.

STREPHON.

Ma charmante Délie me fait ſigne de la plaine, puis ſe cache dans quelque endroit ombragé. Auſſi-tôt je la cherche avec empreſſement de tous côtés : elle voit mon embarras, & feint d'en rire : ſon ris me découvre où elle eſt.

DAPHNIS.

Sylvie traverſe à pas précipités la verte prairie ; (1) elle court, mais de façon à pouvoir eſpérer d'être apperçue, & me regarde en paſſant. Que ſon coup d'œil eſt peu d'accord avec ſes pieds!

STREPHON.

Que le riche Pactole coule ailleurs ſur un ſable d'or, & que des larmes d'ambre ſoient répandues par les arbres qui couvrent les rives du Pô ; Tamiſe, tes heureux bords ſont habités par les plus charmantes Bergeres : paiſſez ici, mes agneaux, je ne chercherai aucun autre champ.

DAPHNIS.

La Mere des Amours aime les boſquets d'Idalie, Diane ſe plaît à Cynthe, & Cérès à Hybla ; mais Hybla, Cynthe, & les boſquets d'Idalie, ne ſauroient être comparés à la forêt de Windſor, dont l'ombre & le frais plaiſent tant à ma Sylvie.

(1 *Elle court, mais de façon à pouvoir eſpérer d'être apperçue.*)

Malo me Galatea petit, laſciva puella,
Et fugit ad ſalices, ſed ſe cupit ante videri.
VIRG. *Ecl. III, 65.*

STREPHON.

(1) Toute la Nature eſt attriſtée, les nuées fondent en eau, les oiſeaux gardent un triſte ſilence, les fleurs languiſſent & n'ont pas la force de s'ouvrir : un ſouris de Délie fait épanouir les fleurs, diſſipe les nuées, & invite les oiſeaux à recommencer leur ramage.

DAPHNIS.

Toute la Nature s'égaie ; les arbres, plus beaux que jamais, procurent une fraîcheur délicieuſe ; le Soleil répand dans l'air une douce chaleur : Sylvie ſourit, & tout ce qui charmoit auparavant, ſemble être évanoui.

STREPHON.

Au Printems j'aime nos prairies, en Automne les collines, le matin les plaines, & à midi l'ombre des forêts ; mais pour Délie, je l'aime toujours : dès que je ceſſe de la voir, ni les plaines le matin, ni l'ombre des forêts à midi, n'ont plus d'agrémens pour moi.

DAPHNIS.

Sylvie réunit les beautés de l'Automne & celles du mois de Mai : elle a l'éclat du Soleil, & la fraîcheur de l'Aube matinale. Le Printems même déplaît, quand elle n'eſt point ici ; mais dans quelque ſai-

(1 *Toute la Nature eſt attriſtée.*)
Aret ager, vitio moriens ſitit aëris herba, &c.
Phyllidis adventu noſtræ nemus omne virebit.
VIRG. *Ecl. VII.* 57.

ſon qu'elle revienne, le Printems revient avec elle.

STRÉPHON.

Dis-moi, Daphnis, dis-moi, en quel heureux pays croît (1) un arbre merveilleux, qui produit des Monarques ſacrés. Si tu le devines, je te céde le prix, & j'avouerai que ta Bergére eſt plus belle que la mienne.

DAPHNIS.

Non, dis-moi, premierement, (2) en quels champs plus fortunés nait un chardon, auquel le lys n'oſeroit s'égaler: & je te céderai un prix bien plus noble, Sylvie elle-même.

DAMON.

Ceſſez de diſputer. Daphnis, j'aſſigne la coupe à Stréphon, & à toi l'agneau. Heureux Amans, dont les Nymphes poſſédent tant d'attraits! Heureuſes Nymphes, dont les attraits ſont ſi bien chantés par leurs Amans! Levons-nous, &

(1 *Un arbre merveilleux, qui produit des Monarques ſacrés.*) Par alluſion au chêne dans lequel *Charles* II. ſe tint caché après la perte de la bataille de *Worceſter*.

(2 *En quels champs plus fortunés nait un chardon*, &c.) Par alluſion au chardon que les Rois d'*Eſſe* portoient dans leurs armes, avant que ce Royaume fut réuni à l'*Angleterre*. On ſait que les fleurs de lys ſont les armes de *France*. Ces deux énigmes ſont une imitation de ce paſſage de *Virgile*.

Dic quibus in terris (& eris mihi magnus Apollo)
Tres pateat, &c.

Ecl. III. 104.

pour être à couvert de l'ondée qui arrive, gagnons ces berceaux d'aube-épine : leur odeur embaume l'air, & le gazon y eſt parſemé de fleurs. Hâtons-nous ; les troupeaux raſſemblés cherchent l'abri, & les Pléïades verſent déjà leurs pluies fécondes.

L'ÉTÉ
OU
ALEXIS,
SECONDE PASTORALE.

Au Docteur GARTH.

UN Enfant de Berger (il ne ſouhaite pas d'autre nom) menoit ſon troupeau le long des flots argentés de la Tamiſe, en regardant triſtement les rayons du Soleil qui ſe jouoient ſur la ſurface des eaux, & l'ombre tremblante des aunes verdoyans. A peine eut-il commencé ſon amoureuſe plainte, que les flots oubliérent de couler; ſes moutons, rangés autour de lui, témoignérent une compaſſion muëtte, les Naïades pleurérent dans leur humide ſéjour, & (1) Jupiter approuva ſa douleur, en faiſant tomber du Ciel une douce pluie. (2) Accepte, ô Garth! ces

(1 *Jupiter approuva ſa douleur*, &c.)
Et læto deſcendet plurimus imbri.
VIRG. *Ecl.* VII. 60.

(2 *Accepte, ô Garth!*) Le Dr. *Samuel Garth*, Auteur du *Diſpenſary*, fut un des premiers amis de notre Poëte, qui, quand il fit connoiſſance avec lui, étoit âgé de quatorze ou de quinze ans. Leur amitié dura depuis l'année 1703 juſqu'à 1718, qui fut celle de la mort de Garth.

premiers hommages de ma Muſe, qui voudroit ajouter une couronne de lierre à tes lauriers. Ecoute tout ce que des cœurs novices doivent ſouffrir de l'Amour, la ſeule maladie que tu ne ſaurois guérir.

Hêtres touffus, & vous claires Ondes, plus propres à garantir des rayons ardens de Phœbus, que des traits enflammés de Cupidon, c'eſt à vous que j'adreſſe ma plainte : (1) tout paroît attentif à ma voix : les collines & les rochers prêtent l'oreille, & les échos des bois rediront mes triſtes accens. Pourquoi es-tu plus fiére & plus inſenſible qu'eux ? Mes brebis bêlantes joignent leur voix plaintive à la mienne ; & tandis que Syrius brûle l'aride plaine, un éternel hiver régne dans ton cœur.

(2) Où êtes-vous, Muſes ? En quelles plaines, où en quels bois, loin de votre Alexis, qui languit d'amour ſans eſpérance ? (3) Je me ſuis regardé l'autre jour dans

(1 *Tout paroît attentif à ma voix*, &c.)
Non canimus ſurdis, reſpondent omnia ſylvæ.
VIRG. *Ecl. X.* 8.

(2 *Où êtes vous Muſes ?*)
Quæ nemora, aut qui vos ſaltus habuere, puellæ
Naïades, indigno cum Gallus amore periret ?
Ibid. V. 9.

(3 *Je me ſuis regardé l'autre jour.*)
Nuper me in littore vidi,
Cum placidum ventis ſtaret mare : non ego Daphnim,
Judice te metuam, ſi nunquam fallat imago.
VIRG. *Ecl. II*, 25.

dans le cryſtal d'une fontaine, & j'ai rougi de me trouver ſi beau. Mais depuis que je n'ai plus d'attraits à tes yeux, je m'éloigne des fontaines que je cherchois auparavant. Il fut un tems, où je connoiſſois les vertus de chaque herbe, & de chaque plante qui boit la roſée du matin. Ah ! malheureux Berger, à quoi te ſert l'art de guérir tes agneaux, ſans pouvoir guérir ton cœur ?

Que d'autres Bergers s'occupent de ſoins champêtres, que leurs troupeaux ſoient en meilleur état, & rendent de plus riches toiſons, pour moi je ne ſonge qu'à attendrir une cruelle : ſi j'avois ce bonheur, je ceindrois ma tête de lauriers. J'ai le Chalumeau dont (1) Colin tira autrefois des ſons ſi doux : (2) il me l'a laiſſé en mourant, & a dit : « Alexis, prends » ce chalumeau : c'eſt le même qui a en» ſeigné aux échos des bois le nom de » ma Roſalinde ». Il ſera muet déſormais, puiſque tu en mépriſes les ſons. Que ne ſuis-je l'oiſeau captif, qui chante dans ce berceau retiré, où tu aimes à l'entendre ! Ma voix te plairoit, & je cueilli-

(1 *Colin.*) C'eſt le nom que *Spenſer* a pris dans ſes Eglogues, où ſa Maîtreſſe eſt célébrée ſous celui de *Roſalinde.*

(2 *Il me l'a laiſſé en mourant*, &c.)

Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta cicutis
Fiſtula, Damœtas dono mihi quam dedit olim,
Et dixit moriens, te nunc habet iſta ſecundum.
VIRG. *Ecl.* II 36.

rois les baiſers que tu croirois lui donner.

Les habitans de nos bois ne mépriſent point mes accens : les Satyres danſent au ſon de ma voix, & Pan applaudit à mes chanſons : les Nymphes, quittant leurs tranquilles retraites, m'apportent les prémices de leurs fruits, & des tourterelles blanches comme du lait. Mais c'eſt en vain que chaque Nymphe me fait quelque préſent. C'eſt à toi ſeule que leurs préſens ſont deſtinés. C'eſt pour toi que nos Bergers tâchent de raſſembler dans une guirlande toutes les beautés des plus belles fleurs : accepte un hommage uniquement dû à celle en qui tous les charmes ſont réunis.

Songe aux délices de la Vie champêtre ! (1) Les Dieux mêmes ont habité nos champs. C'eſt dans les bois que Vénus ſe plaiſoit le plus avec Adonis, & la chaſte Diane aime l'ombre des forêts. Viens, Nymphe aimable, viens embellir ces lieux que l'Aſtre du jour ceſſera bientôt d'éclairer. Déjà les moutons, dépouillés de leur laine, regagneront la bergerie, & le Moiſſonneur, couronné d'épis, chantera les louanges de Cérès. Aucune vi-

(1 *Les Dieux mêmes ont habité nos champs.*)
Habitarunt Dî quoque ſylvas.
VIRG. *Ecl.* II. 60.
Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Idem, Ecl. X. 18.

pére ne ſe tient cachée dans ce bocage ; mais le ſerpent qu'on appelle Amour, loge dans mon ſein. Ici la diligente abeille enrichit nos ruches de ſon miel, mais ton Alexis ne connoît rien de doux ſans toi. Oh, daigne viſiter ces lieux délaiſſés, nos claires fontaines, & nos innocentes retraites ! La douce haleine des Zéphirs rafraîchira l'air par tout où tu iras, & les arbres plieront leurs branches pour te procurer de l'ombre par tout où tu ſeras aſſiſe : les fleurs naîtront ſous tes pas, & ce que tu voudras bien regarder, prendra une face riante. Que je ſoupire après le bonheur de paſſer mes jours avec toi, d'invoquer les Muſes, & de faire retentir ces côteaux de tes louanges ! Tes louanges ſeront chantées par les oiſeaux dans nos bois, & (1) les vents en porteront les tons juſqu'aux habitans de l'Empirée. Ah ! ſi, chantant toi-même, tu diſputois à Orphée le prix de l'harmonie, on verroit bientôt les forêts étonnées recommencer de nouvelles danſes, les montagnes, dociles à la voix qui les appelle, ſe mouvoir, & les flots réſter ſuſpendus pour écouter.

Mais quoi, les Bergers ſongent à ſe garantir de la chaleur du midi ; les troupeaux mugiſſans gagnent les bords des ruiſſeaux,

(1 *Les vents en porteront*, &c.)
Partem aliquam venti Divum referatis ad auras.
VIRG. *Ecl. III.* 73.

& mes moutons haletans ſe retirent vers des ombrages plus épais. (1) O Dieux ! n'y a-t-il donc aucun reméde contre l'Amour ? le Soleil, devenu moins ardent, va ſe plonger dans le ſein des Mers, où finit ſa courſe ; pour moi je brûle toujours des mêmes flammes, & la nuit n'éteint point les feux qui me conſument pendant le jour.

(1 *O Dieux*, &c.)
Me tamen urit amor, quis enim modus adſit amori ?

VIRG. *Ecl. II.* 68.

L'AUTOMNE
OU
HYLAS ET ÆGON,
TROISIEME PASTORALE (1).

A M. WYCHERLEY.

HYLAS & Ægon chantoient leurs triſtes amours à l'ombre d'un Hêtre touffu. Celui-ci ſe plaignoit de l'infidélité, l'autre de l'abſence de ſa Bergére, & les lieux d'alentour retentiſſoient des noms de *Délie* & de *Doris*. Nymphes de Mantoue! inſpirez-moi ; je vais chanter les amoureuſes plaintes d'Hylas & d'Ægon.

(2) O Toi, que les neuf Sœurs ont doué de l'eſprit de Plaute, (3) de l'art

(1) Cette Paſtorale conſiſte en deux parties comme la huitiéme de *Virgile*. La ſcéne eſt une colline, le tems l'heure du coucher du Soleil.

(2 *O Toi, que les neuf Sœurs*, &c.) M. *Wycherley* s'eſt acquis beaucoup de réputation par ſes Comédies, & en particulier par celles qui ſont connues ſous les noms de *Plain-dealer* & de *Country-Wife*. Il étoit ſatyrique, & c'eſt avec raiſon qu'on lui a reproché d'avoir mis trop d'eſprit dans ſes piéces. M. *Congreve* ſe l'eſt dans la ſuite propoſé pour modéle, avec cette différence pourtant qu'il a été plus correct que lui.

(3 *De l'art de Térence, & du feu de Ménandre.*) Par alluſion au caractére de *Térence*, de la façon de *Céſar*.

de Térence, & du feu de Ménandre; dont le ſens inſtruit, dont la gaieté charme, dont le jugement ſert de régle, & dont le génie ſe prête à tout! Toi, qui connois ſi bien la nature! vois le cœur des Bergers, leurs paſſions ſans artifice, & leurs tendres peines.

Phœbus, prêt à finir ſa carriére, brilloit d'un éclat moins vif, & des raiés de pourpre & d'or embelliſſoient les nuages, quand le malheureux Hylas fit entendre aux rochers & aux montagnes ces accens mélodieux, ſi propres à les attendrir.

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos ailes, à l'oreille de Délie, mes tendres ſoupirs! Tel qu'une tourterelle, à qui la perte de ſa compagne coûte de profonds regrets, mes gémiſſemens ſe perdent dans les airs ſans être entendus de Délie.

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos ailes mes tendres ſoupirs! Depuis que Délie eſt abſente, les oiſeaux ont ſuſpendu leur chant, les arbres laiſſent tomber leurs feuilles, & ne procurent plus d'om-

Tu quoque, tu in ſummis, ô dimidiate Menander,
Poneris, & merito puri ſermonis amator;
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis Comica.

Térence eſt appellé ici *Menander dimidiatus*, parce qu'il avoit l'art de ce Poëte, ſans en avoir le feu.

bre, les lys ont baiſſé la tête, & ſont morts. O fleurs, qui vous fanez quand le Printems vous abandonne ; oiſeaux, qui ne chantez plus dès que l'Eté eſt paſſé ; arbres, qui dépériſſez auſſi-tôt que les chaleurs de l'Automne ne ſe font plus ſentir ! dites-moi, l'abſence n'eſt-elle pas pour ceux qui aiment, auſſi cruelle que la mort ?

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos ailes mes tendres ſoupirs ! Malheur aux champs qui arrêtent ma Délie. Que les fleurs s'y flétriſſent ; que les arbres s'y ſéchent, & meurent ; que tout y périſſe, excepté elle. Qu'ai-je dit ? en quelques lieux que ma Délie ſe trouve, puiſſe le Printems l'y accompagner, & les fleurs naître ſous ſes pas ; (1) que des boutons de roſe entr'ouverts ornent les chênes, & que l'ambre découle de chaque buiſſon.

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos ailes mes tendres ſoupirs ! Les oiſeaux oublieront de faire entendre leur chant du ſoir, les vents de prendre haleine, les ſommets des hauts pins de flotter par ondes, & les ruiſſeaux de murmurer, avant

(1 *Que de boutons de roſe entr'ouverts ornent les chênes.*)

Aurea duræ
Mala ferant quercus ; narciſſo floreat alnus,
Pinguia corticibus ſudent electra myricæ.
VIRG. *Ecl. VIII.* 52.

que je ceſſe d'aimer Délie. Sa vue a plus de charmes pour moi, que les fontaines bouillonnantes pour un Berger qui ſe pâme de ſoif; que le ſommeil pour (1) un Laboureur accablé des fatigues de la journée; qu'une ondée pour les alouettes, ou qu'un beau Soleil pour l'induſtrieuſe abeille.

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos ailes mes tendres ſoupirs! Viens, Délie, viens; où reſtes-tu ſi long-tems? n'entens-tu pas les rochers & les cavernes retentir de ton nom! O Dieux! où s'égarent mes eſpérances? (2) Eſt-ce un ſonge d'Amant, ou ma Délie ſeroit-elle ſenſible à mon amour? Elle vient, ma Délie vient!--- Zéphirs, retenez vos haleines, & n'emportez plus ſur vos ailes mes tendres ſoupirs.

Ægon chanta enſuite, & fut admiré des bocages de Windſor attentifs à l'écouter. Muſes, daignez redire ce que vous-mêmes avez inſpiré!

Répétez, ô Collines, mes triſtes accords! Je me plains, en mourant, de la parjure Doris. Encore, ſi ces objets qui

(1 *Un Laboureur accablé des fatigues de la journée.*)
Quale ſopor feſſis in gramine, quale per æſtum
Dulcis aquæ ſaliente ſitim reſtinguere rivo.
Id. ECL. V. 45.

(1 *Eſt-ce un ſonge d'Amant?*)
An, qui amant, ipſi ſibi ſomnia fingunt?
VIRG. *Ecl.* VIII. 108.

m'environnent étoient ſenſibles à mes maux ; mais tout eſt de même qu'au tems de mon bonheur : les ſommets des montagnes continuent à s'éloigner des humbles vallons, pour ſe perdre dans les nues ; les bœufs, rendus de chaleur & de laſſitude, chancellent en quittant les champs ; la fumée ſort en tournoyant des toits de nos cabanes, & les ombres mobiles gliſſent ſur le ſombre verd des prairies.

Répétez, ô Collines, mes triſtes accords ! Que de jours n'avons-nous point paſſés ſous ce vieux peuplier ! Souvent j'ai gravé ſur l'écorce les tendres vœux de Doris, tandis qu'elle attachoit des guirlandes de fleurs aux branches où elle pouvoit atteindre : les fleurs, hélas ! ſont fanées, & les vœux mis en oubli.

Répétez, ô Collines, mes triſtes accords ! Le brillant Arcturus gonfle à préſent nos grains par ſes bénignes influences, les branches plient ſous le poids de leurs fruits dorés, les grappes ſont enceintes de vin, & les baies de geniévre parent nos boſquets jauniſſans. Juſtes Dieux ! l'amour ſeul ſera-t-il ingrat ?

Répétez, ô Collines, mes triſtes accords ! Les Bergers me crient, « Ton » troupeau reſte en proie ». ---- Ah ! de quoi me ſert-il de garder mon troupeau, à moi qui, en le gardant, ai perdu mon cœur ? Pan vint, & me demanda quel charme magique cauſoit mon mal, ou

(1) quel œil m'avoit enſorcelé? Eh ! quels autres yeux que ceux de Doris ont le pouvoir de charmer ? ou qu'elle autre magie y a-t-il que celle de l'Amour ?

Répétez, ô Collines, mes triſtes accords ! Je vais fuir les Bergers, les troupeaux, & les plaines fleuries. Je puis quitter les plaines, les troupeaux, les Bergers, le Genre humain, & tout --- excepté l'amour. (2) Je te connois, Amour ! tu as pris naiſſance ſur une montagne écartée, & une tigreſſe t'y a nourri de ſon lait. Tu as habité les entrailles brûlantes de l'Ætna, d'où quelque tourbillon furieux t'a enlevé au bruit du tonnerre.

Répétez, ô Collines, mes triſtes accords ! Adieu, boſquets, adieu lumiere du jour ! En me précipitant du haut de ce rocher eſcarpé, j'aurai bientôt terminé mes peines. Collines, ne répétez plus mes triſtes accords !

Ainſi chantoient les Bergers, juſqu'à ce que quelques feux paruſſent dans la voûte azurée, que la roſée eût couvert les champs, & que le Soleil, en baiſſant, eût aggrandi les ombres des montagnes.

(1 *Quel œil m'avoit enſorcelé ?*)
Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.
VIRG. *Ecl.* III. 103.

(2 *Je te connois, Amour.*)
Nunc ſcio quid ſit Amor : duris in cotibus illum, &c.
Id. Ecl. VIII. 43.

L'HYVER *

OU

DAPHNÉ,

QUATRIEME PASTORALE,

En mémoire de Madame. TEMPEST (1).

LYCIDAS.

THYRSIS, cette ſource qui murmure, rend des ſons moins plaintifs que ne fait ta voix : les riviéres, qui ſerpentent dans nos vallons, coulent moins doucement : les troupeaux dorment mollement

(* L'HYVER.) C'étoit la Paſtorale favorite de notre Poëte.

(1 *Madame Tempeſt.*) Cette Dame étoit d'une ancienne famille d'*Yorkshire*. M. *Walsh*, ami de *Pope*, avoit beaucoup de conſidération pour elle; car après avoir célébré ſon mérite dans une Elégie Paſtorale, il exigea la même choſe de ſon ami, comme il paroît par une de ſes lettres, en date du 6 de Septembre 1706. « Comme votre » derniere Eglogue roule ſur le même ſujet que » celle que j'ai compoſée ſur la mort de Mme. » Tempeſt, vous m'obligeriez ſenſiblement, ſi » vous vouliez la tourner de façon à paroître » avoir été faite en mémoire de cette Dame ». Elle mourut la nuit du grand orage de 1703, & le tour général de cette Eglogue fait alluſion à cette particularité. La ſcéne eſt dans un bocage, & le tems de la Paſtorale à minuit.

ſur leurs toiſons : la Lune parée de tout ſon éclat, s'éléve, & les Oiſeaux gardent un ſilence profond. Chante donc, je te prie, le ſort de Daphné, & ſes louanges.

THYRSIS.

Vois les bocages couverts de glace, après avoir perdu leur riante verdure. Veux-tu que j'eſſaie de chanter ces vers d'Alexis, que les Dryades trouvoient ſi touchans (1) La Tamiſe les entendit en paſſant, & commanda aux ſaules de ſes bords de les retenir.

LYCIDAS.

Ainſi puiſſent de fécondes pluies enrichir déſormais tes champs d'une abondante moiſſon. Commence ; Daphné a donné cet ordre en mourant, & a dit : « Bergers, chantez autour de mon tombeau » ! Remplis à ſon égard ce pieux devoir, & j'ornerai cependant la terre qui la couvre, de quelques branches de laurier nouvellement cueillies, & arroſées de mes pleurs.

THYRSIS.

Charmantes Muſes, quittez vos claires fontaines, que les Nymphes & les Sylvains apportent des Guirlandes de Cyprès ; Amours éplorés, couvrez de Myrtes les ruiſſeaux d'alentour ; rompez vos car-

(1 *La Tamiſe les entendit*, &c.)
Audiit Eurotas, juſſitque ediſcere lauros.
VIRG. *Ecl.* VI, 83.

quois, comme à la mort d'Adonis ; & avec vos fléches d'or, deſormais inutiles, (1) gravez ces mots ſur la pierre de ſon tombeau : « Que la Nature éprouve les plus » triſtes changemens ; & que le Ciel, de » concert avec la Terre, partage ma dou» leur ; la belle Daphné eſt morte, & il » ni y a plus d'amour ». C'eſt fait : les charmes de la Nature s'altérent, de ſombres nuages obſcurciſſent la tranquille lumiere de l'Aſtre qui préſide à la nuit, & les arbres ſont tout couverts de larmes. Que de jeunes fleurs, arrachées de leurs tiges, ſont ſemées ſur ſon tombeau ! leur éclat a été terni avec celui de Daphné. Mais à quoi ſervent les beautés qui paroient autrefois la Nature ? La belle Daphné eſt morte, il n'y a plus de béauté.

Les troupeaux que ſon abſence attriſte, perdent le goût des verds pâturages ; les geniſſes ne veulent plus étancher leur ſoif dans de claires eaux ; les cygnes chantent ſa perte avec des tons plus mélodieux que ceux qui annoncent leur propre mort. La Nymphe, qui aime à faire ſon ſéjour dans de profondes cavernes, garde un morne ſilence, ou ne répéte tout au plus que le nom de Daphné, ce nom qu'elle prononçoit autrefois avec plaiſir ;

(1 *Gravez ces mots*, &c.)

Inducite fontibus umbras,
Et tumulum facite, & tumulo ſuperaddite carmen.
VIRG. *Ecl.* V. 40.

mais Daphné eſt morte, & il n'y a plus de plaiſir.

La nuit vient ſans que la roſée ſoit deſcendue des Cieux pour deſaltérer la Terre ; les fleurs ne répandent plus leurs parfums au lever de l'aurore ; les herbes odorantes ceſſent d'embaumer l'air dans nos fertiles campagnes ; la diligente abeille néglige juſqu'à ſon doux miel. La belle Daphné eſt morte, & il n'y a plus de douceur. L'alouette ne ſuſpendra plus ſon vol au milieu des airs, pour écouter le chant de Daphné : ce chant ne ſera plus imité par les oiſeaux ſurpris d'entendre une ſi belle voix ; les flots, qui murmurent, ne ſeront plus arrêtés par une muſique plus douce que la leur, mais diront aux roſeaux qui couvrent leurs bords, la belle Daphné eſt morte, & il n'y a plus de muſique.

Le Zéphir vient d'annoncer, en ſoupirant, le ſort de Daphné aux arbres qui en tremblent : les arbres tremblans le rediſent aux flots argentés ; les flots argentés, auparavant ſi calmes, ſe troublent & débondent en larmes. Les vents, les arbres, & les flots déplorent ſa mort. Daphné, objet de nos regrets & de notre gloire, n'eſt plus !

Que vois-je ? (1) Daphné, frappée

(1 *Daphné, frappée d'admiration, monte en haut*, &c.)

Miratur limen Olympi,
Sub pedibuſque videt nubes & ſydera Daphnis.
VIRG. *Ecl.* V. 56.

d'admiration, monte en haut, & eſt déjà au deſſus des nuages & de la voûte étoilée ! Que le ſéjour, qu'elle va habiter, eſt raviſſant ! Les champs y jouiſſent d'une éternelle fraîcheur, & les bocages en ſont toujours verds. Daphné, ſoit que tu te repoſes dans des berceaux d'Amaranthe, ou que tu te plaiſes à cueillir des fleurs qui ne ſe fanent jamais, jette un regard favorable ſur nous qui t'invoquons, Daphné, notre Déeſſe, & dont le ſort n'excite plus nos regrets !

LYCIDAS.

Comme tout a été attentif aux plaintes de ta Muſe ! C'eſt le même ſilence qui accompagne les accords de Philoméle ; quand, vers la fin d'un beau jour, Zéphir ſe joue parmi les feuilles, & expire entre les rameaux. O Déeſſe ! ſi mes brebis ſont fécondes, (1) je t'immolerai plus d'un tendre agneau. Auſſi long-tems que les arbres donneront leur ombre, & les fleurs leur parfum, ton nom, ton honneur, & tes louanges ſubſiſteront.

THYRSIS.

Partons, Lycidas : Orion améne avec lui, & verſe déjà de froides pluies ; (2)

(1 *Je t'immolerai*, &c.)

Illius aram
Sæpe tener noſtris ab ovilibus imbuet agnus.
VIRG. *Ecl.* I. 7.

(2 *L'ombre des pins entête.*)

Solet eſſe gravis cantantibus umbra,
Juniperi gravis umbra.
VIRG. *Ecl.* X. 75.

l'ombre des Pins entête, l'âpre Borée ſouffle, & la Nature languit (1). Le tems ſoumet tout à ſon empire : Il faut céder au tems. (2) Adieu vallons, montagnes, ruiſſeaux & bocages. Adieu tendres chanſons. Adieu mes troupeaux. Adieu Bergers, Daphné, & le reſte du monde ; Adieu.

(1 *Le tems ſoumet tout*, &c.)
Omnia vincit amor : & nos cedamus amori.
VIRG. *Ecl.* X. 69.

(2 *Adieu vallons*, &c.) L'Auteur récapitule ici en peu de mots les différens ſujets des quatre Paſtorales.

AVERTISSEMENT.

EN liſant divers paſſages du Prophete Eſaïe, qui annoncent la venue du Sauveur, & les félicités de ſon régne, j'ai été frappé de pluſieurs traits de conformité entre les penſées de l'Auteur Sacré, & celles qui ſe trouvent dans le Pollion de Virgile. On ſera moins ſurpris de cette reſſemblance, ſi l'on ſe rappelle que l'Eglogue a été tirée d'un oracle de la Sibylle de Cumes ſur le même ſujet. Virgile n'a pas copié cet oracle mot à mot, mais a dû naturellement choiſir les idées qui s'accordoient le mieux avec la nature de la Poéſie Paſtorale, & les diſpoſer de la maniére la plus propre à embellir ſa Piéce. Je me ſuis propoſé le même but dans cette imitation, en me gardant bien d'y mêler quoi que ce ſoit de ma façon : car j'ai eu particuliérement deſſein de mettre le lecteur en état de comparer les différentes penſées, & de juger combien les images & les deſcriptions de l'Homme inſpiré, ſont ſuperieures à celles du Poëte. Mais comme j'aurai ſans doute affoibli les premiéres dans mes vers, je me ſuis cru obligé de leur rendre leur force, en plaçant au bas des pages leur traduction littérale.

LE MESSIE,

EGLOGUE SACRÉE,

A l'imitation du POLLION de VIRGILE.

FILLES de Jéruſalem! entonnez le Cantique, & que vos ſublimes accords répondent à la majeſté du ſujet. Les claires fontaines, l'ombre des forêts, les ſonges du Pinde, & le commerce des Aonides, n'ont plus de charmes pour moi---- O Toi, qui touchas d'un charbon de l'Autel les lévres d'Eſaïe, daigne animer ma foible voix!

(1) Une Vierge ſera enceinte, une Vier-

IMITATIONS.

(1 *Une Vierge ſera enceinte*, &c.)

Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cælo dimittitur alto.
Te duce, ſi qua manent ſceleris veſtigia noſtri,
Irrita perpetuâ ſolvent formidine terras....
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

VIRG. *Ecl.* IV. 6.

Aſtrée reparoit ſur la Terre, & le régne de Saturne va recommencer. Un enfant, d'un nouvel ordre, deſcend du Ciel ſur la Terre. S'il reſte encore quelques traces de notre crime, ſous tes auſpices elles vont être effacées, & pour jamais la Terre ſera délivrée de ſes craintes. —— Et il gouvernera l'Univers avec les mêmes vertus que ſon pere.

ESAIE, VII. 14. *Voici une Vierge ſera enceinte, & enfantera un Fils* —— IX. 6, 7. *L'Enfant*

ge enfantera un Fils ! du tronc *a* d'Iſaïe ſortira un rejetton, dont la fleur ſacrée répandra le plus doux parfum : l'Eſprit céleſte agitera ſes feuilles, & la Colombe myſtique deſcendra ſur ſon ſommet. (1) Que tout faſſe ſilence, & vous, *b* Cieux, diſtillez votre roſée.

a Eſaie XI. 1.

b XLIV. 8.

La plante ſalutaire donnera la force aux foibles, la ſanté aux malades, un abri durant la tempête, & de l'ombrage contre la chaleur. Tous les crimes ceſſeront, & (2) l'ancienne fraude ſera rendue vaine ; la *d* Juſtice reparoîtra la balance à la main ; la Paix étendra ſur-tout l'Univers ſon rameau d'oliver, & l'Innocence, vêtue de blanc, reviendra des Cieux. Hâtez votre cours, rapides années, & amenez la journée de l'Eternel !

c XXV. 4.

d IX. 7.

REMARQUES.

nous eſt né, le Fils nous a été donné ; le Prince de paix : il n'y aura point de fin à l'accroiſſement de ſon empire ſur le trône de David, pour l'affermir & l'établir en jugement & en juſtice, dès maintenant & à toujours.

(1 *Que tout faſſe ſilence.*) Il y a ici une belle alluſion à divers paſſages de l'Ecriture, où la venue de Dieu eſt annoncée, non par une tempête, mais par un ſon doux & coi, ou même par un parfait ſilence. L'hiſtoire d'*Elie* fournit un exemple du premier de ces cas : l'autre peut ſe juſtifier par ces remarquables paroles d'*Eliphas*, qui introduit Dieu lui même comme lui ayant parlé en ſonge : Quelqu'un *s'offrit à mes yeux, mais je n'en diſtinguai point les traits : il ſe fit un ſilence, & j'entendis une voix.* Job. IV. 16.

(2 *L'ancienne fraude*) C'eſt à dire, la fraude du Serpent.

Viens, divin Enfant, viens! (1) la Nature empreſſée t'offrira les prémices de ſes lauriers, & les plus délicieuſes odeurs du
a XXXV. 2. Printems : les hauts arbres du *a* Liban baiſſent leurs têtes, & les forêts ſautent de joie comme un faon de biche : des nuages d'encens s'élévent de Saron, & le ſommet fleuri de Carmel embaume la voûte azurée.

(2) Quel cri d'allegreſſe s'eſt fait entendre au déſert ? *b* préparez le chemin ! Un
b XL. 3, 4. Dieu, un Dieu vient ! les côteaux & les rochers ont redit un Dieu, un Dieu ! ô Terre ! c'eſt du céleſte ſéjour que tu reçois ce don ! Que les montagnes s'abaiſſent, & que les vallons ſoient comblés ;

REMARQUES.

(1 *La Nature empreſſée t'offrira les prémices*, &c.)
At tibi prima, puer, nullo munuſcula cultu,
Errantes hederas paſſim cum baccare tellus,
Mixtaque ridenti colocaſia fundet acantho —
Ipſa tibi blandos fundent cunabula flores.
VIRG. *Ecl.* IV. 18.

Illuſtre Enfant, la Déeſſe de la Terre viendra la premiere t'offrir ſes préſens, ſimples & ſans magnificence. Elle prodiguera en ton honneur le lierre & le baccbar, le colocaſe & l'achante. Ton berceau même te produira des fleurs.

ESAIE XXXV. 1. *Le deſert & le lieu aride ſe réjouiront, & le lieu ſolitaire s'égayera, & fleurira comme une roſe.* LX. 13. *La gloire du Liban viendra vers toi, le ſapin, l'orme & le bouis enſemble pour rendre honorable le lieu de mon ſanctuaire.*

IMITATIONS.

(2 *Quel cri d'allégreſſe s'eſt fait entendre au déſert*, &c.)
Aggredere ô Magnos, aderit jam tempus, honores,

que les cédres s'inclinent pour lui rendre hommage, & que les fleuves battent des mains ! Le Sauveur vient ! ce Sauveur annoncé par d'anciens oracles : Ecoutez-le, *a* vous ſourds, & vous tous qui êtes aveugles, voyez ! il rouvrira vos yeux à la lumiére, & vous charmera de nouveau par l'harmonie des ſons. Le boiteux ſautera comme un cerf, & la langue du muët chantera en triomphe : le Monde entier n'entendra plus ni ſoupirs, ni murmures, & toute larme ſera eſſuyée des yeux : la *b* mort ſe verra liée de chaînes d'airain, & le Tyran de l'Enfer frémira dépouillé de ſon empire.

a XLII. 18. XXXV. 5, 6.

b XXV. 3.

Tel qu'un *c* Berger qui fait reſpirer à ſon troupeau un air pur dans de frais pâturages ; qui raſſemble ſes brebis diſperſées ; qui ne les perd point de vue le

c XLII.

IMITATIONS.

Cara Deûm ſoboles, magnum Jovis incrementum.

VIRG. *Ecl.* IV. 48.

Ipſi lætitia voces ad ſidera jactant
Intonſi montes, ipſæ jam carmina rupes,
Ipſa ſonant arbuſta, Deus, Deus ille Menalca !

Ecl. V. 62.

Enfant chéri des Dieux, digne rejetton de Jupiter, entre dans la route des honneurs ! le tems va t'en ouvrir bientôt la carriere. Les montagnes ſont entendre des cris d'allegreſſe juſqu'au Ciel, les rochers & les arbres redîſent à l'envi, il eſt Dieu ! il eſt Dieu !

ESAIE XL. 3, 4. *La voix de celui qui crie au déſert eſt : préparez le chemin de l'Eternel, dreſſez parmi les landes les ſentiers à notre Dieu. Toute vallée ſera comblée, & toute montagne & tout côteau ſeront abaiſſés.*

jour, & qui veille la nuit à leur ſûreté ; qui nourrit de ſa main les tendres agneaux, & qui les réchauffe dans ſon ſein ; tel le grand Paſteur des Brebis aura ſoin & pitié du Genre humain. Une Nation *a* ne lévera plus l'épée contre l'autre : la cruelle guerre ne déſolera plus les champs, & la fureur ne ſera plus excitée par le ſon de la trompette ; les lances devenues inutiles, ſeront courbées en ſerpes, & le large coutelas ſe terminera en ſoc de charrue.

a II. 4.

b IX. 5. La demeure des Sujets du *b* Prince de paix ſera aſſurée pour toujours. Ils paſſeront des jours tranquilles à *c* l'ombre de leurs vignes, & la main qui ſémera, fera la récolte. Le Berger verra, avec un étonnement mêlé de joie, les lys ſortir de terre, & une verdure ſoudaine naître dans des lieux *d* ſtériles : Il entendra tout-à-coup le doux murmure des ruiſſeaux au milieu d'un aride déſert. Les rochers crevaſſés, repaire des dragons, ſeront couverts de joncs & de roſeaux. Les *e* vallées, (1) où il ne croiſſoit que des épi-

c LXV. 21.

d XXXV. 1—7.

e XLI. 19.

IMITATIONS.

(1 *Où il ne croiſſoit que des épines*, &c.)

Molli paulatim flaveſcet campus ariſta,
Incultiſque rubens pendebit ſentibus uva,
Et duræ quercus ſudabunt roſcida mella.
VIRG. *Ecl.* IV. 28.

De belles moiſſons jauniront les campagnes, le raiſin rougira des buiſſons incultes, & du miel auſſi pur que la roſée, coulera des chênes.

nes, produiront des ſapins & des oliviers : des palmiers en fleurs remplaceront les arbriſſeaux dont la feuille eſt morte, & des myrtes odorans les plantes venimeuſes.

(1) Les *a* loups paîtront l'herbe tendre avec les agneaux, & le tigre ſera conduit par de jeunes filles avec une leſſe de fleurs ; le taureau & le lion mangeront enſemble à la même créche, & les *b* ſerpens lécheront les pieds du voyageur. L'enfant qu'on vient de ſevrer, careſſera, en ſouriant, le baſilic & la vipére, & charmé de leurs vives couleurs, jouera avec leur langue fourchue. *a* XI. 6,7. *b* LXV. 25.

(2) Jéruſalem, *c* léve ta tête altiére ! *c* LX. 1.

ESAIE XXXV. 7. *Les lieux, qui étoient ſecs, deviendront des étangs, & la terre altérée deviendra des ſources d'eaux ; & dans les repaires, où les dragons faiſoient leur gîte, il y aura un parvis à roſeaux & à joncs.* LV. 13. *Au lieu du buiſſon croîtra le ſapin, & le myrte au lieu de l'épine.*

(1 *Les loups paîtront l'herbe tendre*, &c.)

Ipſæ lacte domum referent diſtenta capellæ
Ubera, nec magnos metuent armenta leones —
Occidet & ſerpens, & fallax herba veneni
Occidet. — VIRG. *Ecl.* IV. 21.

Les chévres reviendront à la Bergerie chargées de lait ; les troupeaux ne craindront plus la fureur des lions : les ſerpens périront, & les herbes vénéneuſes perdront leur force.

ESAIE. XI. 6. &c. *Le loup demeurera avec l'agneau, & le léopard gîtera avec le chevreau, & le lionceau & le bétail qu'on engraiſſe, ſeront enſemble, & un petit enfant les conduira. — Et le lion mangera du fourage comme le bœuf. Et l'enfant qui tette s'abattra ſur le trou de l'aſpic ; & l'enfant qu'on ſevre mettra ſa main au trou du baſilic.*

(2 *Jéruſalem, léve ta tête altiere !*) Les penſées

a LX. 4. Vois tes vaſtes parvis peuplés *a* des fils & des filles qui doivent te naître encore, & qui ſoupirent après ce jour heureux ! Vois
b LX. 3. *b* les Nations étrangeres de l'alliance s'avancer vers tes portes, marcher à ta lu-
c LX. 6. miere, & fléchir le genou dans ton *c* temple ! Vois tes brillans autels couverts de l'encens de Séba, & entourés de Rois proſternés ! C'eſt pour toi que les forêts de l'Idumée exhalent leurs parfums, & que l'or brille dans les montagnes d'Ophyr. Vois la voûte étincelante des Cieux, qui s'ouvre pour t'inonder d'un Occéan de lumiére.
d LX. 19. 20. Le Soleil *d* levant ne dorera plus pour toi l'aube du matin, ni ne prêtera plus à la Lune ſa ſplendeur argentée : Il ſe diſſoudra dans des rayons plus vifs que les ſiens, & celui qui eſt la Lumiere même, ſera à
e LI. 6. & LIV. 10. jamais ton Soleil. Les eaux de la *e* Mer tariront, les Cieux ſe diſſiperont en fumée, & les montagnes ſe fondront par la chaleur ; mais les promeſſes du MESSIE, ſa Puiſſance ſalutaire, & ſon Trône auguſte, durent à jamais. LA

d'*Eſaïe*, qui terminent ce Poëme, ſont merveilleuſement élevées, & bien ſupérieures à toutes ces exclamations générales de *Virgile*, qui cependant ſont ce qu'il y a de plus beau dans ſon *Pollion*.

Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo !
—— —— *toto ſurget gens aurea mundo !*
—— —— *incipient magni procedere menſes !*
Aſpice venturo lætentur ut omnia ſæclo ! &c.

Que le lecteur compare ces paſſages avec ceux d'*Eſaïe* cités en marge.

LA FORÊT DE WINDSOR,

A

MYLORD LANSDOWN.

JE chante les bocages de Windſor & ſes vertes retraites, ſéjour des Muſes & des Rois. Nymphes, qui honorez de votre préſence ces beaux lieux, ouvrez en ma faveur vos ſources ſacrées, après m'avoir admis dans vos berceaux ombragés : Et vous Déeſſes, (1) qui daignez inſpirer de ſimples Bergers, ſecondez mes efforts. GRANVILLE m'ordonne de chanter : ce GRANVILLE, (2) qui n'a jamais eſſuyé de refus de la part d'aucune des Muſes ! Les boſquets d'Eden, qui ne ſont plus depuis ſi long-tems, ont encore tous

(1 *Qui daignez inſpirer de ſimples Bergers.*) Ce Poëme a été compoſé en deux tems différens. La premiere partie, qui comprend ce que la deſcription de la Forêt de windſor a de champêtre, eſt de l'an 1704, & de même date que les Paſtorales ; la derniere partie n'a été ajoutée qu'en 1713, c'eſt-à-dire, la même année que le Poëme a été publié.

(2 *Qui n'a jamais eſſuyé de refus de la part d'aucune des Muſes.*)

Neget quis carmina Gallo?
VIRG. *Ecl.* X. 3.

leurs charmes par la vertu magique des vers. Que mes vers n'ont-ils le même pouvoir ! Je ne les ferois ſervir qu'à immortaliſer la Forêt de Windſor.

Les collines & les vallons, des champs où la vue eſt agréablement bornée, & des plaines où elle s'étend au loin, la terre & l'eau, tous ces objets y ſont entre-mêlés ; non pour ſe faire la guerre, comme dans le ſein du Chaos, mais pour former un tout admirable, de même que les choſes les plus différentes en compoſent un dans l'Univers.

Ici des boſquets ondoyans forment une ſcéne bigarrée, & interceptent en partie, & égale en partie laiſſent paſſer la lumiere du jour. Telle une timide Bergére, attendrie par les diſcours de ſon Amant, ne céde ni ne réſiſte entiérement à ſes deſirs. Là des clairiéres ſont parſemées d'arbres qui ſemblent craindre de s'entre-toucher de leur ombre. Ici la couleur brune des plaines s'éclaircit à meſure qu'on les ſuit de l'œil, là des monts azurés ſe perdent dans les nues. La bruyére étale ſon manteau de pourpre, & des champs de blé qui ne font que naître dans des endroits arides, paroiſſent autant d'Iſles verdoyantes au milieu de la Mer.

Les Plantes les plus vantées des Indes, & les Arbuſtes d'où le baume & l'ambre découlent, ne doivent pas exciter notre envie, tant que nos Chênes contribueront

à nous rendre maitres du Commerce, & ſouverains de la Mer. La cime orgueilleuſe de l'Olympe, que les Dieux mêmes daignent viſiter quelquefois, n'a jamais formé un ſpectacle plus raviſſant que celui qu'offrent ici nos humbles collines, dont les fertiles ſommets raſſemblent les faveurs de tous ces Dieux. Pan y fait paître ſes troupeaux ; Pomone y prodigue ſes fruits ; les fleurs ; y naiſſent ſous les pas de leur Déeſſe ; les épis dorés, riches dons de Cérès, s'inclinent comme pour témoigner qu'ils conſentent à être abattus par la faulx du Moiſſonneur : l'Induſtrie, Mere de l'Opulence, ſourit à la vue des terres labourées, & prête l'oreille à la voix de la proſpérité & de la paix, qui diſent, ANNE régne dans ces lieux.

Que ce langage eſt différent de celui qu'on ſoupiroit il y a quelques ſiécles. La Forêt de Windſor n'étoit qu'un ſtérile Déſert & une triſte ſolitude, en proie non ſeulement à des bêtes & à (1) des loix également féroces, mais auſſi à des Rois plus féroces qu'elles encore. Ces Princes s'arrogeoient le droit de dépeupler l'air & les flots ; & voulant s'aſſervir ceux de leur propre eſpéce, ils commencérent par relancer juſques dans leurs forts les animaux ſauvages. Qui auroit pu être libre, quand de pareils animaux devenoient

(1 *Des loix féroces.*] Les loix foreſtieres.

eſclaves, & que la tyrannie s'étendoit mêmes ſur les élémens ?

En vain des ſaiſons favorables, de douces pluies, & la féconde chaleur du Soleil, faiſoient-elles enfler le grain confié à la terre ; le Laboureur, les yeux en larmes, voyoit ſes eſpérances trompées, & mouroit de faim à la vue de ſes champs couverts d'une riche moiſſon. N'en ſoyons pas ſurpris : tuer un Cerf, ou un Sujet, étoient alors le même crime, avec cette différence néanmoins, que, tous deux jouets de la cruauté du Tyran, le Cerf étoit nourri pendant que le Sujet manquoit de pain.

Le ſuperbe Nimrod donna le premier exemple de ce divertiſſement ſanguinaire, & chaſſa aux hommes. Le Conquérant d'Albion aſpira pareillement au titre de puiſſant Chaſſeur, & ne le mérita pas moins. Il déſola tout : champs, maiſons, autels, rien ne fut ſacré à ſes yeux : il réduiſit les habitans à (1) la triſte néceſſité d'abandonner leurs Villes, & dépouilla les Temples de leurs ornemens. On ne vit plus que des colonnes briſées entourées de lierre, & des faons de biche couchés ſur des monceaux de ruines : le renard

(1 *La triſte néceſſité d'abandonner leurs villes*, &c.) Un Moine, dont j'ai oublié le nom, faiſant alluſion aux injuſtices commiſes par Guillaume I. à l'occaſion de ſa forêt, a dit :

Templa adimit divis, fora civibus, arva colonis.

impur eut pour taniére des ſépulcres entrouverts, & des bêtes ſauvages firent retentir les Chœurs des Egliſes de leurs longs hurlemens. Craint des Grands, & déteſté du Peuple, l'Oppreſſeur gouverna l'Angleterre avec une verge de fer ; & ceux que l'impitoyable Saxon & le terrible Danois avoient épargnés, devinrent les victimes de ſes barbares amuſemens.

Cependant le Ciel, irrité de tant d'injuſtices, permit que cet homme, qui avoit dépeuplé un grand pays pour y entretenir du fauve, (1) eût peine à obtenir pour lui-même une enceinte auſſi limitée que celle du tombeau. (2) Le ſecond objet de ſon eſpoir ſe trouve à la fois le chaſſeur & la proie : & tel qu'un Daim, (3) Rufus, bleſſé d'une fléche mortelle, expire dans la Forêt.

Les ſucceſſeurs de ces Princes furent touchés des cris de leurs Sujets : ils virent avec joie les cabanes renaître, un pays ſauvage couvert d'abondantes moiſſons,

(1 *Eût peine à obtenir pour lui-même une enceinte auſſi limitée que celle du tombeau.*) Comme on étoit prêt à le mettre dans le tombeau, un Gentilhomme Normand cria *Hare* ſur ſon corps, diſant que ce terrein lui appartenôit, & que le défunt y avoit fait bâtir cette Egliſe ſans le lui payer. On fut donc contraint de s'arrêter, ſuivant les Loix du pays, pour examiner cette prétention, qui ſe trouva bien fondée.

(2 *Le ſecond objet de ſon eſpoir*) Richard, ſecond fils de Guillaume le Conquérant.

(3) Guillaume le Roux, frere de Richard.

les troupeaux paiſſant l'herbe tendre, & (1) les forêts étonnées du retour ineſpéré de Cérès. L'aimable Liberté, Déeſſe tutélaire de la Grande-Bretagne, leva alors gaiement la tête, & ramena avec elle l'Age d'or.

O vous! dont l'ardeur pour la chaſſe eſt ſecondée par le feu de la jeuneſſe, hâtez-vous de viſiter les collines & les bois : ſonnez du cor, ou étendez le filet ondoyant. Déjà l'Automne a tempéré les rayons brûlans du Soleil, & la perdrix ſe nourrit du grain qui vient d'être coupé. Guidé par l'eſpérance l'épagueul devance ſon Maître ; tantôt il s'empreſſe à parcourir les ſillons, & tantôt, averti par l'haleine des vents, il ſe couche, & fixe ſa proie, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſoudainement enveloppée d'un rets peu attendu. C'eſt ainſi (s'il eſt permis de comparer de petites choſes à de grandes) que les Fils belliqueux d'Albion ſuprennent quelque Ville, qui faiſoit de ſon abondance le garant de ſa ſûreté : ils s'approchent à pas lents, fondent tout-à-coup ſur la place deſarmée, & déploient en l'air l'Etendard victorieux de la Grande-Bretagne.

Admirez la quête brillante de ce braque qui fait partir un faiſan : l'oiſeau s'éléve vers les nues d'une aile triomphante,

(1 *Les forêts étonnées du retour ineſpéré de Cérès.*)
Miraturque novas frondes, & non ſua poma.
VIRG. *Georg.* II. 82.

& ſemble inſulter à la vaine pourſuite de ſon ennemi ; mais ſa joie eſt de courte durée : bientôt il ſe ſent atteint du plomb meurtrier, tombe, s'agite encore, & meurt en palpitant. (1) A quoi lui ſervent maintenant ſes couleurs éclatantes & variées, ſa créte de pourpre, le beau cercle qui pare ſes yeux, le verd brillant de ſes plumes, ſes ailes peintes, & ſa poitrine dorée ?

Les champs & les bois ont d'autres agrémens quand le pluvieux Arcturus couvre le Ciel de nuages : des baſſets bien dreſſés joignent le liévre après qu'il a épuiſé toutes ſes ruſes : (c'eſt ainſi que des animaux, devenus par nos ſoins ennemis de leur propre eſpéce, apprennent des hommes l'art de s'entre-détruire.)

Dans le tems que la gelée blanchit les boſquets dépouillés de leur verdure, l'Oiſeleur, armé de ſon fuſil, parcourt les lieux humides où la becaſſe ſolitaire ſe plaît, & ceux où des arbres, qui n'ont plus de feuilles, ſont couverts de ramiers : il dirige de l'œil le tube léthifére, & abat, tantôt le vaneau qui raſe la prairie, (2)

(1 *A quoi lui ſervent maintenant ſes couleurs éclatantes*, &c.)

Nec te tua plurima, Pantheu,
Labentem pietas, vel Apollinis infula *texit*.
VIRG. *Æn.* II. 429.

(2 *Et tantôt l'alouette qui s'éleve vers le Ciel.*)

Præcipites altâ vitam ſub nube relinquunt.
VIRG. *Georg.* III. 547.

& tantôt l'alouette qui monte le vers le Ciel.

Au retour du Printems, le Pêcheur, ami du ſilence, tient ſa ligne tremblante à la main. L'eſpérance fixe ſes regards, & lui fait obſerver d'un œil attentif le liége qui s'enfonce, & le roſeau qui commence à plier avec effort. Quel des habitans de l'eau s'eſt laiſſé prendre à l'appât trompeur ? Eſt-ce la perche aux nageoires teintes de pourpre, l'anguille argentée, la carpe aux écailles luſtrées d'or, la truite tachetée de cramoiſi, ou le brochet, tyran de la plaine liquide ?

A peine le Char du Soleil paroît-il vouloir s'arrêter dans le ſigne brûlant du Cancer, que le Chaſſeur ſe poſte à une des avenues de la Forêt, & avant de lancer le cerf, careſſe le limier qui doit remettre la meute ſur ſa voie. (1) Son cheval impatient bat du pied, devance ſa courſe, & regrette mille pas qu'il perd ſans en avoir encore fait un ſeul. Voyez ce jeune téméraire, plus impétueux que ſon cour-

(1 *Son cheval impatient bat du pied*, &c.) Imitation de ces deux vers de Stace :
Stare adeo miſerum eſt, pereunt veſtigia mille
Ante fugam, abſentemque ferit gravis ungula campum.
M. Dryden, dans la préface qu'il a miſe à la tête de ſa traduction du *Traité de la Peinture* de Freſnoy, appelle ces vers admirablement beaux, & dit qu'il lui faudroit une heure entiere pour les rendre en Anglois. C'eſt apparemment ce qui a déterminé M. Pope à tenter une imitation que Dryden même trouvoit ſi difficile.

fier : il le preſſe, ſe penche ſur ſa tête, vole, & voit fuir la terre devant lui.

Si l'ancienne Arcadie pouvoit vanter ſes plaines que la fille de Latone aimoit à parcourir, tu jouis du même avantage, ô Windſor ! ta Divinité tutélaire eſt (1) une grande Reine, dont l'éclat ne le céde point à celui de Diane, & qui, comme elle, étend au loin ſon empire ſur les flots de la Mer. Cette Déeſſe préféra autrefois, dit-on, le ſéjour de ta Forêt au ſommet de Cynthe. On l'y vit ſouvent traverſer tes ſentiers d'un pas rapide, & quelquefois ſe repoſer ſur le bord d'une claire fontaine, au milieu de ſes chaſtes compagnes.

Une d'elles, nommée Lodone, fille du Dieu de la Tamiſe, étoit fameuſe par ſa beauté : (ma Muſe chantera le ſort de Lodone oublié depuis long-tems, & ce qu'elle chante n'a plus d'oubli à redouter.) Sans l'éclat radieux, & le croiſſant de la Déeſſe, on auroit pris la Nymphe pour Diane même. Inſenſible aux louanges qu'on donnoit à ſa beauté, Lodone ſembloit ignorer ſes propres attraits, & ne connoitre d'autre plaiſir que celui de bleſſer un daim au plus fort de ſa courſe.

Un jour que la belle Nymphe, le carquois ſur l'épaule, & les cheveux noués,

(1 *Une grande Reine.*) La Reine ANNE.

s'égare de la chaſſe, Pan la voit, l'aime, & la pourſuit. Sa fuite anime le Dieu, & l'ardeur du Dieu redouble la fuite de la Nymphe. Quand le vautour aux ſerres cruelles fend les plaines de l'air pour joindre la timide colombe, elle part avec moins de viteſſe, que Lodone ne s'éloigne d'un amant odieux. Aſſurée par le ſon de ſes pas qu'il approche, ſon ſang ſe glace dans ſes veines. Déjà l'ombre de Pan l'atteint, ſon ombre allongée par le Soleil qui ſe couche : déjà l'haleine du Dieu ſe fait ſentir. C'eſt en vain que la Nymphe implore le ſecours de ſon pere : Pan la ſaiſit.... Eperdue alors, elle prononce ces mots d'une voix entre-coupée par la frayeur : « Ah Diane ! ah---- j'ai quitté » mes campagnes : donne-moi d'aller » pleurer ma faute aux lieux qui m'ont » vu naître ». Elle dit, & fondant en larmes ſe diſſout peu à peu, & devient une onde argentée. L'onde argentée conſerve ſa premiere froideur, ne ceſſe de murmurer, & portant toujours (1) le nom de Lodone, arroſe la forêt où cette Nymphe ſe plaiſoit à chaſſer autrefois.

Diane ſe baigne ſouvent dans ſes eaux pures, & les groſſit de ſes pleurs toutes les fois qu'elle ſe rappelle le triſte ſort de ſa compagne. Souvent un Berger, au ſor-

(1 *Le nom de Lodone.*) Le Loddon.

tir de quelque rêverie amoureuſe, y voit avec ſurpriſe les nuages ſe mouvoir au deſſous de lui, le ſommet des montagnes renverſé, le payſage que forment les boſquets qui couvrent la pente des collines, les arbres qui tremblent dans le ſein des flots, & ſon troupeau qu'il aime. L'onde coule lentement, & quittant à regret les plus beaux lieux de la terre, ſe perd enfin dans la Tamiſe.

O Fleuve chéri du Ciel, que ton deſtin eſt glorieux ! tu contemples avec une fierté mêlée de joie les chênes majeſtueux qui couvrent tes bords, & qui nous aſſurent la ſouveraineté de l'Océan. De tous les tributs que Neptune reçoit, il n'y en a aucun auſſi grand que celui qu'il paie lui-même à tes flots. Il n'y a point de Mer auſſi riche que toi, point de Fleuve dont les bords ſoient auſſi agréables, point de Lac auſſi charmant, & aucune Source dont les eaux ſoient auſſi claires. Le Pô, tant vanté par les Poëtes, ne voit pas dans toute l'étendue de ſon cours des endroits auſſi raviſſans que ceux que tu baignes en traverſant la Forêt de Windſor, & les Aſtres de l'Empirée ont moins d'éclat que les Beautés qui habitent tes rives. Si Jupiter brûloit encore pour quelque mortelle, un autre Mont que l'Olympe attireroit ſes regards.

Heureux qui comblé des faveurs d'une auguſte Souveraine, eſt aimé de ſes con-

citoyens ! plus heureux que ſenſible aux charmes de la Nature, aime le commerce des Muſes, & l'ombre des Forêts ; qui, préférant un contentement ignoré à une félicité apparente, partage ſon loiſir entre l'exercice, l'étude, & le repos ! Il s'aſſure une longue ſanté par le ſecours des Plantes qu'il a cueillies de ſa propre main, & trouve moyen, à l'aide de la Chymie, d'exalter la vertu des Minéraux, & le parfum des Fleurs. Tantôt étudiant le cours des Aſtres, il s'étonne à la vue de tant de Mondes différens ; ou puiſant dans le riche tréſor des anciens Ecrits, conſulte les morts, & revit dans le paſſé : tantôt penſif il parcourt d'un pas errant des lieux conſacrés au Silence, remplit les devoirs d'un homme ſage & bon, tient entre les extrêmes un juſte milieu, eſt d'accord avec lui-même, ſuit la Nature, & ſonge à ſa derniere fin ; ou bien, tournant vers les Cieux le regard d'un être immortel, il ordonne à ſon ame de s'élever au deſſus de la voûte étoilée, de reconnoître ſa patrie, & d'être ſenſible au bonheur d'y retourner. Tel fut le genre de vie que le grand Scipion admira autrefois, & dont ATTICUS & TRUMBAL ont goûté les douceurs.

O vous, dont l'amour poſſéde mon ame ; & qui m'avez fait éprouver les plus doux raviſſemens, (1) Muſes, tranſpor-

(1 *Muſes, tranſportez-moi*, &c.)

tez-moi dans quelqu'une de ces ſombres retraites où régnent l'ombre & le frais, ou ſur les tranquilles bords de la Tamiſe ! Déjà des boſquets verdoyans ſemblent s'offrir à mes regards, & mes oreilles ſont frappées de ſons harmonieux. Attiré par ces ſons, je vois l'endroit où DENHAM fit la premiere fois entendre ſes accens majeſtueux aux Dieux Champêtres, & celui où COWLEY expirant ceſſa de les charmer.

A la vue des triſtes obſéques de ce favori d'Apollon, trop tôt évanoui, le Fleuve mouilla ſes rives de pleurs, ſes Cygnes entonnérent leur cantique funébre, & les Muſes ſuſpendirent aux ſaules de ſes bords leurs lyres muettes.

Cruelle Mort ! tu as condamné au ſilence les voix divines de COWLEY & de DENHAM. Qui pourra.... ? Mais quoi ! la Forêt ſemble retentir de joie. Revivroient-ils ? ou bien eſt-ce GRANVILLE qui chante ? C'eſt toi, Milord, qui dois ajouter de nouveaux charmes à nos belles retraites, rétablir les Muſes dans leur ancien ſéjour, élever juſqu'au Ciel les collines de Windſor, & peindre ſes bocages d'un verd toujours naiſſant.

(1) Ici SURREY (le GRANVILLE d'un

—— O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Siſtat, & ingenti ramorum protegat umbra !
VIRG. *Georg.* II. 488.

(1 *Ici Surrey.*) Henri Howard, Comte de Sur-

autre Siécle) offrit d'immortels ſacrifices aux chaſtes Sœurs : ſa plume & ſa lance triomphérent également de l'oubli. Auſſi propre à charmer la plus belle partie du Genre Humain, qu'à combattre les ennemis de ſa patrie, il fut victorieux dans les champs de Mars, & ne chanta jamais que les Graces mêmes n'euſſent accordé ſa lyre.

Que ne puis-je célébrer par des tons aſſez éclatans les louanges des Héros dont Windſor fut la terre natale, ou le dernier ſéjour ! je chanterois (1) les exploits immortels d'Edouard, ſon char de triomphe ſuivi de Rois enchainés, & la victoire le couronnant de ſa main dans les Plaines de Crecy.

Des ſons plus doux doivent exprimer le triſte ſort (2) de Henri, qui ſurvécut à ſa puiſſance ; mais c'eſt au Marbre à pleurer la tragique fin d'un Roi immolé par ſon peuple. (3) Edouard, jadis ſi redouté, repoſe près de lui : & des Princes, dont l'ambition avoit tant de peine à connoître des bornes, ſont reſſerrés dans un tombeau : ſéjour où même les Grands trouvent du repos, & où les cendres de l'Eſ-

rey, un de ceux qui ont commencé à faire honneur à la Poëſie Angloiſe. Ce Seigneur vivoit du tems de Henri VIII.

(1 *Les exploits immortels d'Edouard.*) Edouard III.

(2 *De Henri.*) Henri VI.

(3 *Edouard, jadis ſi redouté.*) Edouard IV.

clave oſent ſe mêler avec celles du Tyran.

Que le monument de Charles) quoique l'endroit en ſoit obſcur, & la pierre ſépulcrale ſans inſcription) devienne à jamais fameux. Attentat horrible ! En vain voulois-tu, ô Albion, effacer par tes larmes une tache ſi noire : Tu as vu tes fils moiſſonnés par la contagion, tes temples dévorés par les flammes, une ſuite effrayante de guerres inteſtines, des cicatrices peu glorieuſes, & des triomphes deshonorans. Enfin ANNE dit----- « Que la » Diſcorde ceſſe » ! Elle dit, & auſſitôt il y eut Paix.

Dans cet heureux moment le Dieu de la Tamiſe leva de deſſus ſon humide lit ſa tête vénérable. Ses cheveux dégouttoient de roſée, & l'éclat de ſon croiſſant doroit les flots : l'image de la Lune, qui éléve & abaiſſe alternativement ſes ondes, étoit gravée ſur ſon Urne : la Statue de l'auguſte Reine d'Albion ornoit ſes bords ; & ſes fréres, fils de la Mer, rangés autour de ſon trône, lui payoient le tribut de leurs eaux. Elevé au deſſus d'eux, & (1) penché ſur ſon Urne, le Dieu parut avec ſon manteau verd de Mer agité par

(1 *Penché ſur ſon Urne*, &c.) Il y a ici dans l'original une énumération de quantité de petites rivieres qui ſe perdent dans la Tamiſe ; mais comme ces rivieres, que l'Auteur a déſignées toutes par quelque caractere particulier, ſont peu connues hors de l'Angleterre, nous avons cru devoir obmettre cette énumération, qui n'a rien d'intéreſſant pour des Etrangers.

les vents. D'abord il tourna ſes yeux azurés vers les dômes brillans de Windſor ; puis s'inclina (à l'inſtant même, non-ſeulement les vents firent ſilence, mais les flots coulérent plus doucement) & dit : Je te ſalue, divine Paix, que j'attends depuis ſi long-tems, & qui dois élever ma gloire juſqu'aux Cieux. Que Rome rende le Tibre immortel ; que l'Hermus ſoit une ſource intariſſable d'or ; que le Nil, dont l'origine eſt dans les nues, nourriſſe par la fécondité de ſes eaux juſqu'à cent Royaumes ; le nom de ces fleuves effacé du Temple de Mémoire, ſera abſorbé par ma renommée, comme leurs flots le ſont par ceux de la Mer : Et pendant que les rives du Volga ſeront couvertes d'eſcadrons hériſſés de fer, que des forêts de lances brilleront ſur les bords du Rhin, que le Gange armera une troupe de vils eſclaves, je goûterai les douceurs d'un régne paiſible. Mes fils ne teindront plus de leur ſang le ſable doré de l'Ebre, ni les ondes écumantes du Danube : le Berger tranquille paîtra ſon troupeau le long de mes rives, & la main qui a ſemé fera la récolte ; le ſon guerrier de la trompette ceſſera de ſe faire entendre, & il n'y aura d'autre ſang répandu que celui des animaux ; de ſuperbes palais couvrent déjà mes flots de leur ombre, & (1) de nou-

(1 *De nouveaux Temples, ouvrages ſacrés de la Paix.*)

nouveaux Temples, ouvrages ſacrés de la Paix, embelliſſent la Souveraine des Cités. C'eſt le nom qu'elle portera un jour : dans ſon ſein ſera réglé le ſort des plus puiſſantes Nations : elle verra encore une fois aux pieds d'une REINE BRITANNIQUE des Etats ſupplians, & des Princes humiliés.

La moitié de tes arbres, ô la plus belle des Forêts! va être convertie en vaiſſeaux, qui feront retentir du tonnerre d'Albion les lieux où naît l'Aurore : ils traverſeront des mers gelées à la lueur des feux qui entourent le Pôle glacé ; & guidés par des âſtres nouveaux, hauſſeront leurs voiles, enflées d'un ſouffle aromatique, ſous les climats les plus reculés du Midi. C'eſt pour moi que le baume & l'ambre verſeront des pleurs ; que le corail rougira, & que le rubis ſera paré d'éclat ; que les perles naîtront dans le ſein de l'Océan, & que Phœbus rendra les Mines enceintes d'or.

Le tems vient, où libres comme les vents & les mers, (1) les Flots de la Tamiſe couleront pour tout le Genre Humain ; où chaque Marée aménera des Nations entiéres, & où l'Océan ne ſervira qu'à faciliter un abord, qu'il ſembloit in-

Les cinquante nouvelles Egliſes.

(1 *Les Flots de la Tamiſe couleront pour tout le Genre Humain.*) Souhait que Londres devienne un Port Franc.

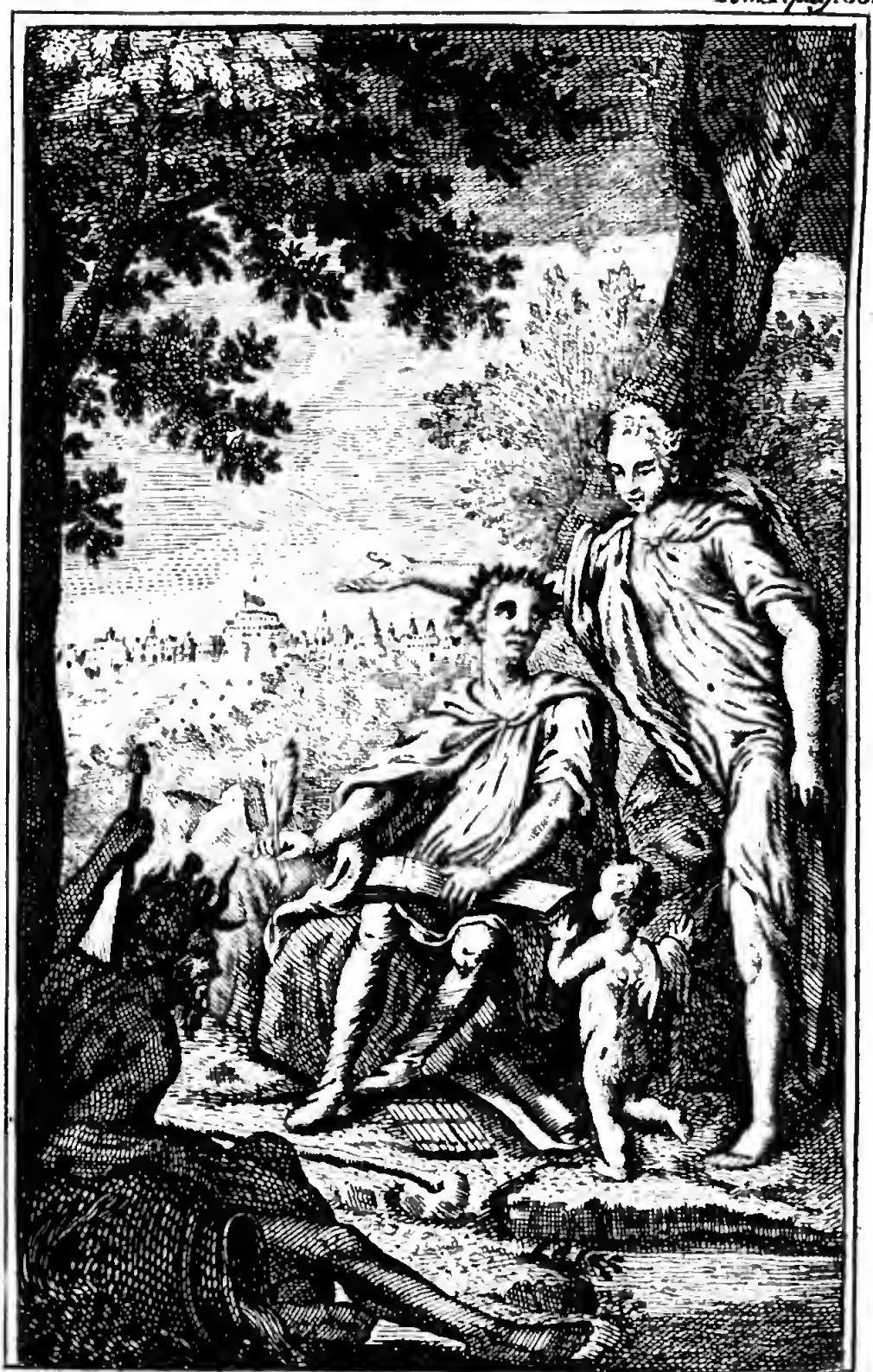
terdire pour jamais. Les bouts de la Terre contempleront notre gloire, & nos merveilles ſeront admirées par les habitans du nouveau Monde : des Vaiſſeaux d'une étrange forme remonteront vers ma ſource, & des Peuples ornés de plumes couvriront mes rives, & s'étonneront de notre teint, de notre langage, & de nos vêtemens bizarres.

Divine Paix, veuille étendre ton régne depuis un rivage juſqu'à l'autre ! que deſormais il n'y ait plus ni conquérans, ni eſclaves ; que l'Indien, affranchi d'un joug qu'il n'a point mérité, vive heureux dans le ſein de ſa Forêt natale ; que le Pérou ſoit encore une fois gouverné par ſes propres Rois, & que le Mexique recouvre ſon ancienne ſplendeur ; que bannie de la Terre, la Diſcorde ſoit releguée pour toujours au fond des Enfers, & s'y trouve accompagnée de l'Orgueil giganteſque, de la pâle Terreur, du Souci à l'œil ſombre, & de la folle Ambition ; que l'odieuſe Envie éprouve la morſure de ſes propres ſerpens ; que l'Eſprit perſécuteur tourne ſa rage contre lui-même ; que la Rebellion range ſes fers, & que la ſoif des Furies alterées de ſang, ne ſoit plus étanchée.

Mais (1) où m'emporte une ardeur in-

(1 *Où m'emporte une ardeur inſenſée ?*)
Quo, Muſa tendis ! deſine pervicax
Referre ſermones Deorum, &

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EM. III"
NAPOLI



S. Vale inv. et del. C. P. Fritsch. sculps

Mon humble Muse s'occuppe à peindre de vertes Forets et des plaines fleuries

ſenſée ? O Granville ! il n'appartient qu'à toi de pénétrer dans le conſeil des Dieux, & d'exprimer par des ſons nobles & harmonieux la glorieuſe deſtinée d'Albion. Tandis que la Paix ordonne à ſes oliviers de croître, & répand ſes faveurs à pleines mains, mon humble Muſe s'occupe à peindre de vertes Forêts & des Plaines fleuries ; & s'il me reſte encore quelque ambition, elle ſe borne à plaire par mes chanſons aux Bergers de ces lieux : trop heureux de leur avoir le premier fait entendre des accens champêtres.

Magna modis tenuare parvis.
HOR. 3. *Od.* III. 70.

LE POUVOIR DE LA MUSIQUE, ODE POUR SAINTE CÉCILE.

I.

(1) DESCENDEZ de l'Empirée, Filles du Ciel, & joignez aux accords de vos voix l'harmonie de la Lyre: que le Luth charme l'oreille par des tons plaintifs: que l'Air retentiſſe de tous côtés du bruit éclatant de la Trompette, & le faſſe entendre aux Echos d'alentour; tandis que les Orgues ſacrées rendent des ſons majeſtueux & raviſſans, qui s'élévent juſqu'aux nues.

II.

Il n'appartient qu'à la Muſique de pro-

(1) *Deſcendez de l'Empirée, Filles du Ciel*, &c.) Dans cette premiere Strophe, l'Auteur exprime, avec un art infini, par des vers ſonores, & differemment meſurés, les divers tons des inſtrumens, & leurs différens effets ſur l'ame. Nous aurions ſouhaité de faire, au moins en partie, la même choſe dans cette traduction, mais il ne nous a pas été poſſible d'en venir à bout.

duire cette égalité d'eſprit ſi rare parmi les Humains. Elle arrête, par une touchante mélodie, l'ame prête à s'abandonner aux mouvemens d'une joie tumultueuſe, & la reléve par des airs plus animés & plus vifs, quand d'accablans ſoucis viennent de l'abattre.

Elle allume le feu le plus noble dans le ſein des Guerriers, & verſe un doux baume dans les plaies des Amans malheureux. A ſa voix la Mélancolie léve la tête; Morphée ſort de ſon lit; la Pareſſe s'éveille, & s'arrache d'entre les bras du Sommeil; l'Envie attentive laiſſe tomber ſes Serpens; l'Eſprit de parti devient tranquille; les Factions les plus cruelles écoutent, & n'ont plus de fureur.

III.

Quelle fierté généreuſe n'excite point dans tous les cœurs une Muſique guerriére, lorſqu'elle appelle aux armes pour les intérêts de la Patrie?

Le Chantre de Trace, aſſis à la poupe du Vaiſſeau qui oſa le premier braver les Mers, agite les cordes de ſa Lyre. Les Argonautes ſe ſentent ravis en admiration: épris des attraits de la gloire, ils deviennent autant de Héros, & regardent d'un œil intrépide les dangers & la mort.

IV.

Mais quand l'Amour, auſſi fort que le trépas, conduiſit le Poëte à travers les demeures ſombres, parmi les pâles habi-

tans du séjour des Morts, de quelles scénes ne fut-il pas témoin? Il n'entend que de tristes gémissemens, ou des cris affreux, & ne voit que des objets de pitié ou d'horreur.

Cependant, à peine a-t-il touché sa Lyre d'or, que les tourmens des coupables sont suspendus. O Sisyphe! ton rocher s'arrête: Ixion se repose sur sa roue: les Furies restent immobiles dans leurs lits de fer, & les Serpens de leurs têtes se dressent pour mieux écouter.

V.

Au nom des fleuves dont les ondes coulent toujours: au nom des parfums qu'exhalent les fleurs des Champs Elysiens: au nom de ces ames heureuses qui se plaisent dans des prairies émaillées d'Asphodéles, ou dans des berceaux d'Amaranthe: au nom des Héros dont les ombres aiment encore à se distinguer par l'éclat de leurs armes: au nom de tous les jeunes Amans morts d'amour, (1) qui cherchent la solitude dans le bocage de Myrthes, rendez, rendez Eurydice à la vie: que son Epoux la raméne, ou qu'il reste avec elle dans l'Empire de Pluton.

(1 *Qui cherchent la solitude dans le bocage de Myrthes.*) C'est le séjour que *Virgile* leur a assigné:

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit
Secreti celant calles, & Myrtea circum
Sylva tegit. Curæ non ipsâ in morte relinquunt.
ÆN. VI. 442.

Tels furent les accens de ſa voix. La ſévére Proſerpine ſe ſentit émue de compaſſion, & lui accorda l'objet de ſes vœux. C'eſt ainſi qu'à l'aide de l'harmonie des ſons, la tendreſſe conjugale vainquit l'Enfer & la Mort, & les obligea à lâcher une proie que, par un arrêt du Sort, le Styx avoit entourée de neuf circuits.

V I.

Mais trop tôt, trop tôt, hélas! l'Amant détourne les yeux ſur une Epouſe chérie : elle retombe, elle meurt encore une fois, elle meurt! Comment pourras-tu toucher de pitié les cruelles Euménides? Tu n'es point criminel pourtant, à moins que ce ne ſoit un crime d'aimer.

Solitaire & ignoré du reſte des Humains, il parcourt les bords du Tanaïs, & les pays glacés de la Scythie, appellant d'une voix plaintive l'ombre de celle qu'il a perdue pour jamais.

Qu'entends-je? le Mont Rodope retentit des cris affreux que jettent les Bacchantes. Orphée expire victime de leur fureur, & le nom d'Eurydice à la bouche : c'eſt le dernier mot que ſa langue prononce, & ce mot eſt répété par les bois, les fleuves, les rochers, & les creux des montagnes.

V I I.

La Muſique ſeule calme les plus violens ſoucis, adoucit la rigueur du Deſtin, ap-

paiſe les douleurs les plus cruelles, charme le déſeſpoir & la fureur, augmente nos joies ſur la Terre, & donne un avant-goût des félicités céleſtes.

La divine Cécile en a fait l'expérience, & a conſacré le noble ſon des Orgues à la louange de ſon Créateur. Lorſque ce ſon, accompagné des plus belles voix, ſe fait entendre, il cauſe une extaſe pareille à celle des Bienheureux, & les Anges mêmes prêtent l'oreille.

Que les Poëtes ceſſent déſormais de vanter le pouvoir qu'a eu Orphée de fléchir les Déités infernales : Cécile eſt plus puiſſante que lui. Il a ſu retirer une Ombre des Enfers : elle a trouvé l'art d'élever l'ame juſqu'au Ciel.

LA SOLITUDE.

ODE.

HEUREUX celui qui, content de reſpirer ſon air natal, borne ſes vœux & ſes ſoins à quelques arpens de terre, qu'il a hérités de ſes aïeux !

Ses troupeaux le pourvoient de lait, ſes champs de pain, & les dépouilles de ſes moutons de vêtemens. En Eté ſes arbres lui donnent de l'ombre, & du feu en Hyver.

Exempt d'inquiétude, il a un corps ſain uni à une ame tranquille, & ſent doucement s'écouler ſes heures, ſes jours, & ſes années.

La méditation & l'étude, entre-mêlées de repos, un travail modéré, mais ſurtout l'innocence, lui procurent, chaque nuit, un paiſible ſommeil.

Que je vive ainſi, ignoré, inconnu ! Que je meure ainſi, ſans être regretté ! Et qu'après m'être dérobé au monde, aucune pierre ne diſe : Il git ici.

LE CHRÉTIEN MOURANT,

(1) A SON AME.

ODE.

DIVINE étincelle d'un flamme céleſte ! quitte, quitte ce corps mortel. Jouet de la crainte, de l'eſpérance, & de la douleur, il eſt tems que tu triomphes de la Nature à ton tour, & que tu t'éléves vers les régions de la Vie.

I I.

Ecoute ce que diſent ces Anges : viens, chére Sœur, viens. Je ne me connois plus ! Mes ſens ſe troublent, ma vue s'éteint, mes eſprits ſe diſſipent, je ceſſe de reſpirer. Quoi ! Mon ame, eſt-ce-là mourir ?

I I I.

La Terre s'éloigne, elle diſparoit : Le

(1 *A ſon ame,*) Cette Ode eſt une imitation du langage qu'Adrien tint à ſon ame, un peu avant de mourir, mais eſt auſſi ſupérieure en ſublimité à l'original, que la Religion Chrétienne l'eſt au Paganiſme.

Ciel s'ouvre à mes yeux : Mes oreilles ſont frappées du chant des Séraphins : Prêtez-moi, prêtez-moi vos aîles ; je monte d'ún vol rapide. O ſépulcre ! où eſt ta victoire ? O mort ! où eſt ton aiguillon ?

LA PRIERE UNIVERSELLE.

DEO OPTIMO MAXIMO.

PERE de l'Univers ! toi que tous les Peuples adorent ſous les grands noms de *Jéhovah*, de *Jupiter*, & de *Seigneur !*

Suprême & premiere Cauſe, qui caches ton adorable Eſſence à mes yeux, & ne me fais connoître que mon ignorance & ta bonté.

Donne-moi, dans cet état d'aveuglement, de diſcerner le bien du mal, & de laiſſer à la liberté humaine ſes droits, ſans porter atteinte à tes Saints Decrets.

Enſeigne-moi à craindre plus que l'Enfer ce que la conſcience me défend, & à préférer au Ciel même ce qu'elle m'ordonne.

Que je ne refuſe aucune des graces que tu m'accordes. Tes faveurs ne doivent pas retourner vers toi : les recevoir, c'eſt t'obéir.

Ne permets point cependant que je renferme tes bienfaits dans l'enceinte bornée de la Terre, ou que je te regarde comme étant ſeulement le Dieu de l'Hom-

me, tandis que des milliers de Mondes m'environnent de toutes parts.

Que cette foible main n'ait pas la témérité de lancer tes foudres, ou de tracer des arrêts de condamnation contre ceux que je croirai tes ennemis.

Si je marche dans les sentiers de la vérité, aide-moi à y marcher toujours; & si je m'égare, daigne me ramener dans le bon chemin.

Préserve-moi du fol orgueil & du murmure insolent; que je sois aussi content de ce que ta Sagesse refuse, que de ce qu'accorde ta Bonté.

Apprends-moi à sentir les maux d'autrui, & à cacher la faute que je vois. Use envers moi de la même miséricorde dont j'aurai usé envers les autres.

Quelque petit que je sois à tes regards, c'est pourtant ton souffle qui m'anime. Oh! veuille être mon guide, soit que je vive, ou que je meure aujourd'hui.

Que je mange mon pain en paix durant ce jour. Tu sais si de tout ce qu'il y a sous le Soleil, quelque autre chose me convient ou non; & que ta volonté soit faite.

Pere de l'Univers! à qui l'Espace entier sert de Temple, & dont la Terre, la Mer, & les Cieux sont l'Autel, écoute le concert de louanges que tous les Etres entonnent à ton honneur, & que l'encens de leurs prieres parvienne jusqu'à toi.

IMITATION

D'une Epitre de M. Pope à une jeune perſonne, ſur ſon départ pour la campagne.

PAR l'ordre d'une mere, à la fleur de vos ans,
Corine, il faut quitter la Ville pour les Champs,
Dans le tems où vos yeux commencent à comprendre
Comment par les regards les cœurs ſe font entendre:
Quand vous en ignorez le trouble & le danger,
D'un attrait ſi charmant il faut vous dégager,
Et quitter ſans retour l'Amant qui vous adore,
Après un doux baiſer qu'il vous dérobe encore.
Abandonner le Cours, le Bal, & les Concerts,
Pour un Château Gothique, & des Jardins déſerts!
Dîner juſte à midi! ſe coucher à dix heures!
N'avoir pour paſſe-tems, dans ces ſombres demeures,
Que des Nœuds, du Café, des Romans, un Miroir;
S'y parer ſans projet, déſirer ſans eſpoir,
Quel état à quinze ans! quoi n'avoir pour reſſource
Qu'un Campagnard voiſin prêt à finir ſa courſe,
Ou ſon fils fier & ſot, dont le triſte entretien
Eſt de vanter ſon nom, ſon fuſil & ſon chien;
Qui mêle à tout propos de grands éclats de rire,
Vous baiſe bruſquement, promet de n'en rien dire;
A table fait l'amour en pouſſant vos genoux,
Et hormis ſon cheval, n'aime rien tant que vous!
Les ſonges quelquefois charmant votre retraite,
Vous peindront les objets que votre cœur regrette,
Et votre ſouvenir vous rendra dans ces lieux

Le ſpectacle brillant qui plaiſoit à vos yeux:
Des Comtes, des Barons, des Ducs imaginaires,
Paſſeront devant vous, dans vos bois ſolitaires,
Vous croirez leurs regards fixés ſur vos attraits;
Mais au réveil le jour confondant ces portraits,
Vous les verrez bientôt s'éteindre & diſparoître;
Au fond de votre cœur vous ſentirez renaître
L'ennui, le déſeſpoir, la foule des déſirs:
Ainſi ſe détruiront vos honneurs, vos plaiſirs.
Tel eſt de votre Amant le deſtin déplorable,
L'autre jour pour charmer la douleur qui m'accable;
Mon eſprit égaré s'envola près de vous;
Pour jouir plus long-tems d'un entretien ſi doux,
Je cherchai dans le Bois un ſéjour plus tranquille:
Quel malheur! auſſi-tôt un fâcheux de la Ville
Frappa ſur mon épaule, & rappella mes ſens:
Corine! ſans pitié pour mes tendres accens
Votre Ombre diſparut; tranſporté de colére,
Je maudis l'importun qui m'ôta ma chimére,
Et reſtai, comme vous, plongé dans le chagrin
D'avoir ſubitement vu changer mon deſtin.

Sur un Eventail où étoit repréſenté l'Hiſtoire de CEPHALE *&* PROCRIS, *avec la deviſe* AURA VENI.

VIENS aimable Fraîcheur de l'Air, diſoit le jeune *Céphale*, tandis que la tendre & jalouſe *Procris* l'écoutoit avec un cœur palpitant. Viens aimable Fraîcheur de l'Air, dit la jeune & belle *Délie*, pendant que ſon Amant expire à ſes pieds. Voyez comme l'Air, doucement agité, aime à ſe répandre ſur tous ſes charmes, s'empreſſe à être reſpiré, & joue dans ſon ſein. Cette arme eſt fatale entre les mains de *Délie*, & le dard fabuleux ne bleſſoit pas plus ſûrement : l'un & l'autre de ces Préſens ont été funeſtes à leurs Auteurs. *Délie* regarde l'Hiſtoire d'un œil attentif, & dans le tems que ſon Amant meurt, elle a pitié de *Procris*.

LE SILENCE, ODE.

I.

SILENCE! contemporain de l'Eternité, tu as précédé la Nature, & tout ce qui devoit exiſter un jour, dormoit profondement dans ton ſein.

II.

Tu régnois avant que les Cieux ou la Terre fuſſent faits; avant que la Parole féconde, qui devoit tout produire, eût été prononcée.

III.

Alors les différens Elémens, ligués contre toi, & combinés dans un étrange animal, formérent la race turbulente du Genre Humain.

IV.

La Langue commença d'abord à ſe mouvoir doucement, & parla bas, juſqu'à ce que la Science querelleuſe, & le faux Bel eſprit, l'engagérent à faire du bruit.

V.

En vain néanmoins ces Séducteurs oſent-ils quelquefois t'abandonner : après s'être perdus dans un Océan de paroles, ils ſont trop heureux de revenir à toi.

V I.

L'oreille affligée de la tyrannie des argumens, eſt ſoulagée par ta préſence, & la Raiſon, après ſa défaite, trouve en toi une retraite ſûre.

V I I.

Tu prêtes à la Stupidité modeſte un air de réflexion, & trompes tous les Sages en faiſant méconnoître les Fous.

V I I I.

Cependant les uns & les autres t'ont la même obligation : ſi tu recéles la Folie, ce n'eſt auſſi qu'en toi qu'enfin la Sageſſe cherche du repos.

I X.

Objet des vœux de la moitié du Genre Humain, Silence ! tu empêches qu'une Dame galante ne ſoit trop connue, & qu'un malhonnête Homme ne ſoit décrié.

X.

Il y a telle langue à préſent.... ſi tu

daignois t'en emparer, quel ſervice ne rendrois tu pas à l'Etat & à l'Egliſe! Et que tu ſerois bien venu au Sénat & au Barreau!

XI.

On y reſpecte le Silence, qui n'eſt jamais plus ſolemnel que quand il s'agit de diſcuter la cauſe du Pauvre, ou les droits des Sujets.

XII.

Les ſervices paſſés d'un Ami; les bonnes actions de ceux qu'on n'aime point; ce que les Favoris obtiennent, & ce que la Nation doit, ont gagné ton paiſible ſéjour, & y reſteront.

XIII.

Le deſintéreſſement du Négociant, le Bel eſprit campagnard, le ſavoir du Courtiſan, & la politeſſe d'un Homme d'Egliſe, ne paroiſſent dans tout leur éclat qu'en toi ſeul.

XIV.

Le jargon de la Chaire, les chicanes des Avocats, & les bons mots des Grands, ſe terminent tous en toi: tous ſe repoſent à la fin en paix, & dorment éternellement.

EPITRES MORALES.

Eſt brevitate opus, ut currat ſententia, neu ſe
Impediat verbis laſſas onerantibus aures:
Et ſermone opus eſt modo triſti, ſæpe jocoſo,
Defendente vicem modo Rhetoris, atque Poëtæ
Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò.

HOR. Lib. I. Sat. X. 9.

EPITRES MORALES.

EPITRE I.

Au Chevalier RICHARD TEMPLE, Lord Vicomte COBHAN.

De la Connoiſſance & du Caractere des Hommes.

OUI, Milord, vous mépriſez un homme abſorbé dans ſes livres, borné à ſes lectures, qui du fond de ſon cabinet cenſure le Genre humain, quoiqu'il nous faſſe part de ce qu'il a appris, qu'il établiſſe quelques maximes générales, & que par hazard il ait quelquefois raiſon : auſſi peu Philoſophe qu'un Perroquet, oiſeau grave & babillard, qui de ſa cage injurie les paſſans, & ſans le ſavoir en qualifie pluſieurs du nom qui leur convient.

Incertitude de l'étude & des connoiſſances générales.

Cependant tel eſt le danger des extrêmes ; (1) on peut étudier trop les hommes, ainſi que les livres. L'amour de nous-mêmes influe ſur notre jugement, le rend partial en faveur de nos propres obſervations ; & quelque ſages que ſoient les réflexions d'un Auteur, leur mérite nous frappe moins, uniquement à cauſe que c'eſt l'ouvrage d'un autre. On établit des maximes générales ſur ſes notions, & ſes notions ſur des conjectures.

Diverſité & contrariété des caractéres.

Chaque grain, chaque feuille, ont quelque ſingularité diſtinctive ; c'eſt quelque fibre particuliére, quelque veine diverſifiée. Sera-ce l'homme ſeul que l'on n'examinera point en détail ? Y auroit-il moins de différentes ſortes d'eſprits, qu'il n'y a de ſortes de mouſſes (2) ?

Convenez d'abord que chaque homme différe de tout autre : enſuite, convenez que ſe démentant ſans ceſſe, il ne différe pas moins de lui-même. Ajoutez les contrariétés qui proviennent de la diverſité de la nature, de celle de l'habitude, des incer-

(1 *On peut étudier trop les hommes.*) Notre Auteur en veut ici aux fameuſes maximes de M. de la Rochefoucault, qui ſont une Satyre continuelle de la nature humaine, & qui tiennent beaucoup des injures du perroquet.

(2) M. Pope reproche ici aux Moraliſtes de n'avoir pas pouſſé leurs découvertes auſſi loin que les Naturaliſtes, & il choiſit pour exemple une choſe des moins importantes, ſavoir la mouſſe ; les Naturaliſtes ayant obſervé qu'il y en a plus de trois cens ſortes différentes.

incertitudes de la raiſon, de la variété des paſſions, & de celle des nuances que l'opinion répand ſur toute la vie.

La différence d'ailleurs n'eſt pas moins grande entre les yeux qui voient, qu'entre les objets qui ſont vus. Nous donnons à tout un vernis de notre fond; la paſſion change la couleur de l'objet que l'on enviſage; les rayons de l'imagination augmentent, multiplient, reſſerrent, renverſent, donnent mille teintes différentes.

Qui peut fonder nos profondeurs, ou marquer nos écueils, les tourbillons ſoudains, & les reflux incertains de notre eſprit? La vie qui coule ſans s'arrêter, ne ſe prête point à nos obſervations; ſon cours trop précipité ne laiſſe point de traces. En vain un ſens raſſis veut faire des réflexions; la moitié des objets de notre connoiſſance doit être ſaiſie dans ſa courſe, & ne peut l'être à loiſir. Que l'on raiſonne ſur les actions de l'homme, (1) ce ſont des raiſonnemens, mais ce n'eſt point l'homme. Vous courez après le principe de ſon action; ſur le point de l'atrapper, ce n'eſt plus le même: (2) ſemblable à

Difficulté de découvrir les principes des actions humaines.

(1 *Ce ſont des raiſonnemens, mais ce n'eſt point l'homme.*) Le Philoſophe peut inventer une *hypothéſe vraiſemblable*, qui rende raiſon des apparences; & cependant cette hypothéſe ſera bien éloignée de la vérité, & de la nature des choſes.

(2 *Semblable à un Anatoniſte*, &c.) Cette comparaiſon eſt très-belle pour faire voir combien il

un Anatomiſte qui recherche le principe de la vie, & qui le perd dans le moment qu'il le découvre.

Le motif de nos actions ſe cache à nous-mêmes.

Souvent dans l'agitation du flux & du reflux des paſſions, le reſſort qui nous fait agir ſe cache à nous-mêmes. Fatigué ſans être décidé, on céde au dernier mouvement; celui qui vient alors, eſt maître du champ de bataille. Ainſi que la derniére image de cet amas confus d'idées qui roulent dans l'eſprit, lorſque les ſens ſe retirent, & que l'imagination ſe joue dans le ſommeil, devient, ſans que la mémoire puiſſe ſe la rappeller, le fond du rêve dont on s'occupe : peut-être qu'un quelque choſe également obſcur à notre vue intérieure, eſt de même la cauſe de toutes nos actions.

Diſparité des motifs & des actions.

En vain un homme penſif ſe rappelle, regarde & combine, pour juger par un fait qu'il voit, du pourquoi qu'il ne voit pas; inférer le motif de l'action, & montrer que ce qu'on a fait par hazard a été fait à deſſein. Les rigueurs de la Fortune ou d'une Maîtreſſe, engagent celui-ci à ſe plonger dans les Affaires, & celui-là à ſe confiner dans un Cloître. L'eſprit de

eſt difficile de découvrir les opérations du cœur; dans un *ſens moral*, il indique une choſe plus difficile encore, ſavoir, la découverte des actions du cœur dans un *ſens naturel* : car le ſiége de la vie animale étant dans le *cœur*, nos efforts pour y trouver le principe de la vie, doivent l'en chaſſer néceſſairement.

l'un ne trouve de ſoulagement au poids qui l'accable, qu'en quittant le Gouvernement, & celui de l'autre, qu'en jettant tout dans la confuſion. Une même fougue entraîne Charles-quint dans la retraite, & Philippe ſecond dans le combat (1).

Les actions ne découvrent pas toujours le fond de l'homme. On ne doit pas conclure d'un bienfait qu'un homme ſoit bienfaiſant. Peut-être que ſon eſprit a été adouci par un heureux ſuccès ; peut-être que préciſément alors le vent d'Eſt (2) a changé. Celui qui cherche la retraite, n'eſt pas toujours guidé par l'humilité : l'orgueil peut-être conduit ſes pas, & lui commande d'éviter les Grands. Combattre avec courage, n'eſt pas toujours une preuve d'intrépidité : ſi le même homme voyoit dans ſon lit approcher la mort, il la craindroit peut-être autant que le plus vil eſclave. De ce qu'on raiſonne avec ſageſſe, n'en concluez point qu'un homme eſt ſage : ſon orgueil conſiſte à bien raiſonner, & non pas à bien faire.

(1) Charles V. étoit un Prince actif ; & Philippe II. étoit un Politique froid, grave & rafiné, qui ne faiſoit la guerre que lorſqu'il ne pouvoit point réuſſir par d'autres moyens, & qui aimoit mieux la faire de ſon cabinet qu'en perſonne. L'un & l'autre agirent contre leur caractere, le premier en ſe jettant dans la retraite, & le ſecond en livrant la bataille de Saint Quentin.

(2) On obſerve en Angleterre que le vent d'Eſt donne des vapeurs noires.

Impoſſibilité de juger du caractere des hommes par leurs actions.

Mais, ſoit : Que rien ne découvre mieux l'homme que ſes actions ! Vous choiſiſſez les plus frappantes, & vous les combinez le mieux que vous pouvez. Vous penſez que celles de quelque éclat (& elles ſont en petit nombre) doivent marquer le caractére : vous ne comptez donc pas celles qui, en grand nombre, ſe cachent dans l'obſcurité ? Que direz-vous de celles qui ſe contrecarrent ? Les ſupprimerez-vous, ou prétendrez-vous que c'eſt politique ? Pour ne point démentir l'idée d'un caractére, un Héros franc & ſincére deviendra-t-il ſubitement un fourbe & un coquin ? Hélas ! le fait eſt que ſon eſprit n'étoit plus dans les mêmes diſpoſitions : peut-être qu'il étoit malade, amoureux, ou qu'il n'avoit point dîné.

Demandez pourquoi Céſar ſe retira d'Angleterre ? (1) Céſar vous eût peut-être dit à l'oreille, qu'il avoit été battu. Pourquoi ce grand Capitaine (2) riſqua l'empire du Monde pour une courtiſane?

(1 *Céſar vous eût peut-être dit à l'oreille*, &c.) Céſar écrivit ſes *Commentaires* à l'imitation des Généraux Grecs, pour amuſer ſes lecteurs. Mais ſi quelque Ami lui eut demandé à voix baſſe, pourquoi il avoit ſi bruſquement quitté l'*Angleterre*, il lui auroit apparemment répondu d'une voix plus baſſe encore ; *j'y avois été battu*.

(2 *Riſqua l'empire du Monde*, &c.) Après la journée de Pharſale, au lieu d'achever de mettre en déroute les troupes de ſon rival, il s'expoſa à plus d'un danger pour avoir été trop ſenſible aux charmes de Cléopâtre.

Céſar eût pu vous répondre qu'il étoit ivre. Mais ſages Hiſtoriens, c'eſt votre tâche de prouver l'habileté dans la conduite de l'un, & de l'héroïſme dans l'amour de l'autre.

Préjugés ſur le rang & la condition des hommes.

Les caractéres éminens ſont pour les hommes d'un rang élevé. Un Saint en ſandales, eſt doublement ſaint avec une mître; un Magiſtrat eſt un homme juſte; un Chancelier l'eſt encore plus; un homme en ſoutane, eſt un homme ſavant; un Evêque, eſt tout ce qu'il vous plaira; un Miniſtre eſt un habile homme; mais un Prince eſt encore plus habile, plus ſavant, plus juſte, plus ------ tout ce qui ſe peut imaginer. Un Etat médiocre eſt le terrein où les vertus ſe plaiſent; leur beauté ſimple & naïve y ſéduit les cœurs: à la Cour, ce ſont des prodiges ſurprenans, d'autant plus eſtimées que, comme les diamans, elles naiſſent où l'influence des aſtres peut à peine pénétrer. Quoique le même Soleil, répandant ſes rayons ſur tout, brille dans le coloris de la roſe, & éblouiſſe dans le rubis, moins ſenſibles aux charmes de la douceur & de l'agrément, qu'à la ſurpriſe qu'excitent les efforts de ſa puiſſance, nous priſons moins le luſtre ſatiné de la fleur, que l'éclat éblouiſſant du diamant.

Effets de l'éducation.

C'eſt l'éducation qui forme les eſprits communs: un arbre conſerve & ſuit le pli qu'on lui a donné, lorſqu'il n'étoit

Exemples tirés des mœurs d'Angleterre.

encore qu'une jeune tige. Le fils aîné, fier & groſſier, vit en Gentilhomme. (1) Le ſecond, Marchand, eſt humble & grand menteur. Le troiſiéme, qui eſt Officier, ſe donne des airs, il eſt franc, hardi & brave. Le quatriéme, Homme de Palais ou d'Affaire, eſt inſinuant & maître fripon. Si c'eſt un Anglican, il brûle de dominer; un Quakre, il eſt ruſé; un Presbytérien, il eſt farouche; un Eſprit fort, il eſt tout dans une heure de tems.

Caractéres ouverts & connus.

Il y a des hommes, il eſt vrai, qui ſont ouverts & connus de tout le monde; d'autres ſont ſi réſervés qu'ils ne ſont ignorés de perſonne: ainſi l'obſcurité ne remplit pas moins les yeux que la lumiére. Le gracieux Chandos ſe fait aimer dès le prémier coup d'œil, & il n'y a pas d'enfant qui ne haïſſe Shylock, quoique ſon ame ſiége racroupie, pour ainſi dire, dans ſa caverne, ſans lorgner qui que ce ſoit.

Quand le généreux Manley ſe déchaîne contre la moitié du Genre humain, tout le monde voit que c'eſt par vertu, & qu'il croit n'attaquer que des coquins. Quand Umbra rend des hommages univerſels, tout le monde s'apperçoit que ſa complaiſance

(1 *Le ſecond, Marchand, eſt humble & grand menteur.*) « La ſeule gloire d'un Marchand, (dit » Hobbes) eſt de devenir exceſſivement riche » par la *Sageſſe* d'acheter & de vendre. »

N. Blakey inuet del. F. Pinet sculps

Le fils aine fier et grossier vit en Gentilhomme; Le Second marchand est humble et grand menteur; Le troisieme qui est officier est franc et hardi; Le quatrieme qui est homme de Pallais est un maitre fripon

NAPOLI

eſt l'effet du vice, & qu'elle n'a d'autre principe que de s'attirer les applaudiſſemens du vulgaire. On abhorre les maniéres attrayantes de Courtine, tandis que l'on eſt charmé de la miſantropie d'un autre.

Ecueils de nos jugemens ſur le caractere des hommes.

Mais on trouve rarement de ces caractéres ouverts. Quoique le penchant qui nous domine ſoit violent, les révolutions de l'eſprit ſont ſubites. Des contrariétés inaliables, des affectations étudiées, ou confondent ou déguiſent. Une inepte fourberie entre dans le ſyſtême politique d'un petit génie : la vérité même devient menſonge dans la bouche d'un homme ruſé : des foibleſſes qu'on n'imagineroit pas, nous trompent ſur le ſage : le ſot ſe cache dans ſes contradictions.

Contradictions des hommes avec eux-mêmes : foibleſſes inimaginables des plus grands hommes.

Voyez le même homme en bonne ſanté, ou pris d'un accès de goutte, ſeul ou en compagnie, prévenir le jour dans ſon cabinet, & percer la nuit à une table de jeu, pourſuivre un Renard (1) avec l'ardeur d'un fou, & au Parlement diſcuter les affaires avec une ſageſſe profonde ; s'enivrer avec les bourgeois & les artiſans de ſa Province (2), & dans un bal

(1) La chaſſe du Renard eſt celle qui eſt le plus du goût des Anglois, & la plus ordinaire parmi eux. Elle eſt extrêmement violente.

(2) C'eſt une peinture naturelle des mœurs d'Angleterre. Il eſt de la politique des premiers hommes de la Nation, de gagner l'affection des artiſans, afin d'avoir du crédit dans les élections du

ſe diſtinguer par ſa politeſſe ; rempli d'amitié à Hackney (1), & de fourberie à Whitehall (2).

Catius, toujours grave, moraliſe toujours. Suivant lui, peu s'en faut que qui ſouffre un fripon, ne le ſoit : mais il en faut excepter préciſément l'heure du dîner ; car alors, n'en doutez pas, Catius préféreroit un ſcélérat qui auroit un bonne piéce de venaiſon, à un ſaint qui n'en auroit pas.

Qui ne loueroit le mérite éminent de (3) Patritio ? Avoir le cœur pur, les mains nettes, l'eſprit pénétrant ; connoître & balancer tous les intérêts des Princes, & ſauver l'Europe ſans trahir l'Angleterre, ces éloges ne le touchent point. Sa vanité conſiſte à bien jouer au piquet, à être fameux aux courſes de Newmarket (4), & à bien combiner les chances d'une gageure.

Des Généraux triomphans à la tête d'une

Parlement. Si l'on examine bien le caractere des Anglois, on trouvera que c'eſt principalement de la conſtitution de leur Gouvernement que provient la différence qui ſe trouve entre nos mœurs & les leurs.

(1) Hackney eſt un petit village près de Londres, où il y a un grand nombre de maiſons de plaiſance.

(2) Whitehall eſt l'endroit où ſe tient le Conſeil, & où ſont les Bureaux de l'Etat.

(3 *Patritio*) Mylord. G——n.

(4) Endroit fameux pour les courſes de chevaux.

ne Armée, environnés de gloire, auſſi lâches voleurs que braves guerriers, rognent le drap, & dérobent le pain du ſoldat ; également attentifs à ſauver une Nation, ou une dépenſe de quatre ſous....

Qui peut rendre raiſon de toutes ces contrariétés ? Apprenez que (1) Dieu & la Nature ſont ſeuls toujours les mêmes. Qui veut juger de l'homme, court après un oiſeau de paſſage, auſſi-tôt perdu que trouvé : en ce moment, dans la Lune peut-être, & peut-être caché ſous la Terre.

Rien de conſtant ni de certain, que Dieu & la Nature.

Demandez aux hommes leurs ſentimens ? Scoto vous dira que le Commerce augmente, & que tout va bien. Si au Soleil couchant, Scoto diſgracié perd ſa penſion, l'Angleterre au moins, ſi ce n'eſt toute l'Europe, eſt perdue.

Les mœurs changent avec la fortune, les humeurs avec le climat, les ſyſtêmes ſuivant les livres, & les principes ſuivant les circonſtances du tems.

D'où vient tout-à-coup le ſtupide ſilence de cet Eſprit fort, qui parloit ſi bien ? (2) Quelque Dieu, ou un Spectre

(1 *Dieu & la Nature ſont ſeuls toujours les mêmes.*) Par le mot de *Nature* l'Auteur n'entend point ce ſubſtitut imaginaire de la Divinité, qu'on appelle une *Nature plaſtique*, mais les *Loix morales* que Dieu a établies.

(2 *Quelque Dieu, ou un Spectre lui a apparu*, &c.) Ces malheurs ont dû le frapper d'autant plus, qu'en qualité d'Eſprit fort il ne pouvoit gueres s'y

lui a apparu depuis peu ; ou bien un Miniſtre d'Etat, en le regardant, a froncé le ſourcil.

Veut-on juger de quelqu'un par ſon naturel ? Le naturel peut être effacé par l'habitude, aſſujetti à l'intérêt, ou ſupplanté par la politique. En veut-on juger par les actions ? leur incertitude & leur diverſité ne permettent pas d'en fixer la nature. Par les paſſions ? la diſſimulation les cache. Par les ſentimens & le goût ? les ſentimens courent dans une carriére encore plus plus vague. Trouvez, ſi vous le pouvez, en quoi vous ne pouvez pas changer.

On ne peut démaſquer l'homme que par ſa paſſion dominante ; elle réconcilie toutes les contradictions. Caractere du feu Duc de Wharton.

C'eſt dans la paſſion dominante. En ce point ſeulement le volage eſt conſtant, le politique eſt naturel, l'imbécille eſt aviſé, & le fourbe eſt ſincére. En ce point, les Prêtres, les Princes, & les Femmes ne déguiſent point. Ce tiſſu débrouillé, tout le peloton ſe défile ; la vue s'éclaircit, & Clodio eſt reconnu. Clodio, le mépris & le prodige de nos jours, dont la paſſion dominante eſt l'amour de la louange, né avec tous les talens qui peuvent gagner l'eſtime des hommes, & qui ſe meurt s'il

attendre. Le Poëte fait alluſion ici à l'ancienne opinion claſſique, que la vue ſoudaine d'un Dieu faiſoit perdre la parole au profane témoin de cette apparition. Il n'a fait qu'étendre un peu cette idée, en ſuppoſant que le ſpectacle effrayant d'un *Dieu de Cour* irrité, a rendu muet un de ſes plus zélés adorateurs.

n'eſt applaudi des femmes & des ſots. Quoique le Sénat attentif à chaque parole qu'il profére, l'écoute avec admiration, ce n'eſt point aſſez. Il faut que dans un cercle, il prime par ſes bons mots. Avec des talens ſi variés, Clodio ne viſera-t-il à rien de nouveau ? Il parlera comme Cicéron, mais il parlera auſſi comme Rocheſter (1) : enſuite le cœur contrit & repentant, il adore ſon Dieu avec le même eſprit qui l'échauffoit dans la débauche. Il ſuffit que tout ce qui l'environne l'admire, ſoit Moine, ſoit Courtiſane. Ainſi doué de tous les talens de la Nature & de l'Art, ne lui manquant qu'un cœur honnête, ſe faiſant tout à tous, n'y ayant point de vices dont il ſoit exemt, s'étant rendu, pour éviter le mépris, le plus mépriſable des hommes, ſa paſſion eſt toujours la ſoif d'une louange univerſelle, & ſa vie un tiſſu d'infamies qui l'en rendent indigne de mille maniéres différentes. Des bienfaits conſtans n'ont pu lui faire un ami, ſon éloquence plus qu'humaine ne peut perſuader perſonne. (2) C'eſt un fou qui a plus d'eſprit que la moitié du Genre humain ; trop fougueux

(1) Milord Rocheſter, homme de beaucoup d'eſprit, qui a fait des Poéſies très licentieuſes.

(2 *C'eſt un fou qui a plus d'eſprit que la moitié du Genre humain.*) La *folie*, jointe a beaucoup d'*eſprit*, produit ce qu'on appelle l'*abſurdité*, qui conſiſte à ſe livrer à des caprices avec un air de rafinement.

pour pouvoir bien penſer, trop rafiné pour être capable d'agir, tyran de la femme qui plait à ſon cœur, & rebelle au-Roi même qu'il aime. Il meurt miſérable rebut de tous les Etats & de toutes les Religions ; & ce qui eſt encore plus, il meurt ſcélérat ſans être grand. Pourquoi Clodio tranſgreſſe-t-il ainſi toutes les régles ? C'étoit de peur que des coquins ne l'appellaſſent un ſot.

La nature étant bien connue, les prodiges diſparoiſſent, (1) les Cométes ſont réguliéres, & il n'y a plus de bizarrerie dans Clodio. Néanmoins dans cette recherche, les plus habiles peuvent ſe tromper, s'ils prennent pour qualité premiére ce qui n'en eſt qu'une ſeconde. Lorſque par ſes rapines Catilina accumuloit des tréſors, & que Céſar débauchoit (2) une des plus nobles Dames de Rome, l'avarice dans l'un, la lubricité dans l'autre, n'étoient pas leur fin ; elles n'étoient que des moyens ; (3) l'ambition

Diſtinguer les qualités premieres des qualités ſecondes.

(1 *Les Cométes ſont réguliéres.*) Il y a dans cette exemple une analogie admirable : Car, comme le mouvement d'une Cométe paroît irrégulier à cauſe de la *force* exceſſive qui lui fait parcourir une orbite prodigieuſement excentrique, de même la violence de la paſſion *dominante* emporte ceux qu'elle agite, loin de l'objet qui la met en mouvement.

(2 *Une des plus nobles Dames de Rome.*) Sœur de *Caton*, & Mere de *Brutus*.

(3 *L'ambition étoit leur vice.*) L'*Orgueil*, la *Vanité*, & l'*Ambition*, ſont des vices qui s'avoiſinent ſi

étoit leur vice. Ce même Céſar né dans le ſiécle de Scipion, eût ainſi que lui tendu à la gloire par la chaſteté. Lucullus, lorſqu'on admiroit la frugalité, eût rôti des navets dans la ferme de Sabine. C'eſt en vain qu'en ſpectateur curieux on obſerve le travail de l'Architecte, on prend l'échafaut pour l'édifice.

Force & perſévérance de la paſſion dominante.

C'eſt dans l'uſage de cette paſſion, que l'homme jouit véritablement de toute ſa force. (1) Il redouble de vigueur ainſi que dans un accès, quoique cet accès même la détruiſe. Le tems aux mains amolliſſantes, duquel rien ne ſe ſouſtrait, n'adoucit point cette paſſion. Elle s'attache à nous, & ne nous quitte point au dernier ſable qui termine l'heure de notre vie. D'accord & conſtans dans nos folies & dans nos crimes, la nature, fidelle en ce point, finit comme elle a commencé.

Voyez ce vieillard décrépit, à qui ſes

fort, qu'il eſt très-ordinaire de les confondre. Il ſera bon d'obſerver à cette occaſion, que *Céſar*, *Caton* & *Cicéron*, ont été aſſervis à une de ces paſſions, à l'excluſion des deux autres : Céſar avoit de l'*ambition* ſans vanité ni orgueil ; Caton avoit de *l'orgueil* ſans ambition ni vanité ; & Cicéron avoit de la *vanité* ſans orgueil ni ambition.

(1 *Il redouble de vigueur ainſi que dans un accès, quoique cet accès même la détruiſe.*) Cette comparaiſon eſt admirable : les exemples des efforts de la paſſion dominante, que notre Auteur rapporte dans la ſuite, convenant à des gens qui ont hâté leur mort en s'abandonnant trop à leur paſſion dominante.

crimes ont donné une race honteuſe, ſe traîner dans les rues, & diſputer le pas à ſes propres enfans qu'il maudit. Il va en rampant ſur ſes genoux diſloqués, chercher de nouvelles amours, & il ne voit point de moineau, que ce moineau ne devienne l'objet de ſon envie.

C'eſt le ventre d'un ſaumon, Helluo, qui devoit terminer ton deſtin. On appelle le Médecin, qui déclare qu'il eſt trop tard. O Dieu! aie compaſſion de mon ame, s'écrie Helluo. N'y a-t-il plus d'eſpérance? hélas!

Apportez donc la hure.

Harpage, prête à mourir, voit au chevet de ſon lit un Prêtre, qui tient en ſa main un bout de cierge ſacré. Pour ſauver ce qui en reſte, elle retient ſon haleine, ſouffle de toutes ſes forces, & rend l'ame en ſoufflant.

O ſi! enveloppée de flanelle (1)! Il y auroit de quoi révolter un Saint. Ce furent-là les dernieres paroles de la pauvre Narciſſe. Non, dit-elle, qu'une belle perſe enveloppe mes membres tranſis; qu'u-

(1) Ce que le Poëte fait dire à la belle Narciſſe amoureuſe de la parure juſqu'après ſa mort, eſt fondé ſur ce que les Loix d'Angleterre, toujours attentives à ce qui regarde les Manufactures de laine, ordonnent que les morts ſoient enveloppés de flanelle. Le fait au reſte eſt vrai, ainſi que les autres exemples que le Poëte produit, quoiqu'il ait eu la diſcrétion de cacher le véritable nom des coupables. Pluſieurs perſonnes attribuent ce trait à Mlle. Oldfield, fameuſe Comédienne.

ne dentelle de Malines couvre de ſon ombre mon viſage livide : on ne voudroit pas faire peur après ſa mort.----- eh, Babé ! mettez un peu de rouge ſur cette joue.

De vieux Politiques ruminent ſans ceſſe ſur la prudence des ſiécles paſſés, & font juſqu'au dernier moment de nouvelles bévues. Auſſi foibles que véhémens, il vont hors de meſure avec autant de gravité que le ſage Laneſbrow (1), qui danſoit ayant la goutte.

On entend un fade Courtiſan, qui depuis quarante ans s'eſt honoré du titre de très-humble ſerviteur du Genre humain, dire encore, lorſqu'il peut à peine remuer les lévres ; ſi---là où je vais---- je pouvois vous ſervir, Monſieur.----

Je donne, dit le vieux Euclis en ſoupirant, mes fiefs à mon fils Edouard. *Votre Argent, Monſieur ?* Mon argent, Monſieur ? Quoi, tout ? eh bien ! s'il le faut, (& il pleure) je le donne à mon fils Paul. *Votre Terre Seigneuriale, Monſieur ?* Arrêtez, crie-t-il, non vraiment : je ne peux pas me deſſaiſir de cela. -----Et il meurt.

(1) Milord Laneſbrow étoit ſi épris de la danſe, que l'âge & la goutte ne purent lui en faire perdre l'uſage. A la mort du Prince de Dannemarc, époux de la Reine Anne, il demanda à cette Reine une audience pour lui conſeiller de danſer, afin de conſerver ſa ſanté, & diſſiper ſon chagrin.

Et vous, brave Cobham, jusqu'au dernier soupir vous sentirez, & avec force, même à l'heure de la mort, votre passion dominante. Dans ce moment, ainsi que dans tous les autres de votre vie, votre dernier soupir dira : O Ciel ! sauve ma patrie.

EPITRES MORALES.

EPITRE II.

A une Dame.

Du caractere des Femmes.

RIEN de plus vrai que ce qui vous eſt une fois échappé, *Que la plupart des femmes n'ont aucun caractére.* C'eſt un ſujet trop tendre pour conſerver une impreſſion durable : elle eſt brune, ou elle eſt blonde ; c'eſt par-là qu'on les diſtingue le mieux.

Caractére particulier des Femmes, moins ſenſible moins fixe, & encore plus contradictoire que celui des Hommes

Quelle multitude de portraits pour repréſenter une même nymphe, tous portraits fidéles, & tous différens l'un de l'autre (1). (2) Ici, c'eſt la Comteſſe d'Arcadie revê-

(1) Le Poëte, pour peindre la variété du caractere des Femmes, en compare la diverſité à celle des caractéres qu'emprunte la Peinture, & l'inconſtance à celle des nuages.

(2 *Ici, c'eſt la Comteſſe d'Arcadie — Là, c'eſt Paſtorella*, &c.) Pluſieurs Dames ont affecté de ſe faire peindre ſous quelqu'une ou même ſous pluſieurs de ces formes. Cependant la politeſſe de

tue d'hermine & d'orgueil. Là, c'eſt Paſtorella aſſiſe ſur le bord d'un ruiſſeau. Dans un endroit, c'eſt Fannia qui lorgne ſon mari ; & dans un autre, c'eſt Léda nue avec un cygne. Qu'une Belle, ainſi que la Magdeleine, les yeux élevés vers le Ciel, les cheveux épars, jette des cris lamentables & touchans ; ou qu'ainſi que l'aimable Cécile, entourée d'Anges badins, ornée de palmes, elle faſſe briller un doux ſouris, & reſonner une harpe divine ; quelques caractéres qu'une Belle emprunte, ſoit qu'elle les profane ou qu'elle les ſanctifie, la folie devient-elle romaneſque ? Il faut peindre.

Peignons donc, préparons la toile & les couleurs. Empruntons les nuances variées d'Iris, & tâchons d'attraper Cynthia dans les airs. Choiſiſſons un nuage des plus ſolides ; & avant qu'il ſe diſſipe, ſaiſiſſons, s'il ſe peut, avant qu'elle change, la Cynthia de cette minute.

Contrariétés des Femmes affectées, douces, artificieuſes, capricieuſes, ſpirituelles & ſtupides.

Ruffa, dont les vives œillades attirent tous les petits-maîtres, ces feux follets & météores du Parc (1), s'aſſortit (2) avec

l'Auteur envers le beau ſexe, l'a engagé à n'employer que des noms feints, au lieu qu'en traçant les caracteres des hommes, il s'eſt ſervi fréquemment de noms réels.

(1) Le Parc de Saint James, dont il eſt ici queſtion, eſt à Londres ce que les Thuilleries ſont à Paris.

(2 *Avec Ruffa, qui étudie Locke.*) Cette penſée eſt très joliment exprimée dans la Stance ſuivante :

NAPOLI

N. Blakey inuet. delin. — I. Punt sculps

Deux passions partagent entre elles tout l'empire du Sexe, l'amour du plaisir ou Celui de dominer; Caractere des Femmes

Ruffa qui étudie Locke, préciſément comme les diamans de Sapho conviennent avec ſa malpropreté ; ou Sapho avec elle-même, lorſqu'elle ſe pommade & ſe plâtre à ſa toilette craſſeuſe, & qu'elle ſort enſuite brillante pour aller au Bal. C'eſt ainſi que les inſectes du matin qui naiſſent de la pourriture, brillent, bourdonnent, & infectent tout au Soleil couchant.

Que Silia eſt douce ! Elle a peur d'offenſer qui que ce ſoit : elle eſt l'avocate des perſonnes fragiles, l'amie des perſonnes foibles. Caliſte lui perſuade que ſa conduite eſt réguliére, & le bon Simplicius lui demande ſon avis. Soudain elle entre en colére, elle eſt furieuſe. Je vous entends ; mais épargnez votre cenſure, & deſabuſez-vous : Silia ne boit point. Ne voyez-vous pas un petit bourgeon qu'elle a ſur le nez ? La patience de la bonne Silia ne peut tenir contre ce déſaſtre.

Papilia ſe marie à ſon amant, & elle ſoupire pour l'ombre des bocages.----- *Qu'un Parc eſt charmant !* --- Le mari officieux en achete un, mais bientôt il entend ſa Belle s'écrier, baignée de pleurs, --- *O bocages odieux* !

Tho' Artemiſia talks, by fits,
Of councils, claſſics, fathers wits ;
Reads Malbranche, Boyle, and Locke :
Yet in ſome things, methinks, ſhe fails,
'Twere well if ſhe won'd parcher nails,
An wear a cleaner ſmock.

Les Dames reſſemblent à ces tulipes dont les couleurs ſont ſi variées. Nous devons à leurs changemens la moitié de leurs charmes. La beauté de leurs taches charme l'admirateur délicat. C'eſt ainſi que Calipſo a allarmé tous nos cœurs ; elle inſpiroit du reſpect ſans avoir de vertu, elle plaiſoit ſans beauté. Un charme bizarre & ſéducteur animoit ſes diſcours & ſes regards ; moins ſpirituelle que grimaciére, ayant encore plus d'eſprit que de mérite. Elle avoit cependant des graces extraordinaires, & des ſaillies qui l'étoient encore plus. Il ne s'en falloit preſque rien qu'elle ne fût laide, qu'elle ne fût folle ; & néanmoins elle n'étoit (1) jamais plus ſûre d'exciter notre paſſion, que lorſqu'elle effleuroit tout ce qui fait l'objet de notre haine.

Le naturel de Narciſſa eſt paſſablement doux : elle auroit quelque répugnance à commettre un meurtre pour ſe faire un coſmétique (2). On ſait même que ſa rigueur n'a pas toujours réſiſté aux priéres

(1 *Jamais plus ſûre d'exciter notre paſſion, que lorſqu'elle effleuroit tout ce qui fait l'objet de notre haine.*) Ses charmes conſiſtent dans ce que ſa vivacité a de ſingulier : ainſi il falloit une bonne doſe de vivacité pour frapper, & cependant n'en pas trop avoir de peur de choquer.

(2) C'eſt le nom que l'on donne à des eaux ou à des pommades qui ſervent à embellir le viſage : on raconte des hiſtoires étranges & prodigieuſement cruelles ſur la maniere de les compoſer.

des amans, & qu'une fois elle a payé un marchand afin de l'étonner. (1) Elle a fait équipée en Chrétienne des aumônes au tems de Pâques, & par pur caprice elle a enrichi une pauvre veuve. Pourquoi donc affecte-t-elle de mépriſer tout ce qui porte un caractére de bonté, puiſque ce n'eſt que par-là qu'elle peut être ſuportable ? Pourquoi contrarier tous les hommes, & vouloir cependant prétendre à leurs éloges ? Folle dans ſes plaiſirs, & eſclave de la renommée ; tantôt enfoncée dans des lectures édifiantes, & tantôt en partie avec Milord Duc, ou avec Chartreſs ; alternativement en proie aux remords de ſa conſcience, ou au feu de ſes paſſions, l'Athéiſme & la Religion régnent chez elle tour à tour ; vraie Païenne dans ſes goûts, & dans le fond de l'ame bonne Chrétienne en dépit d'elle-même.

Flavia eſt un bel eſprit. Elle a trop de ſens pour avoir de la Religion. Boire à la ſatisfaction de nos beſoins & de nos deſirs, c'eſt ſa maniére. (2). Elle attend, non

(1 *Elle a fait équipée en Chrétienne des aumônes au tems de Pâques.*) Il lui falloit pour être charitable un habit modeſte, & une fête ſolemnelle.

(2 *Elle attend, non de Dieu, mais de ſon étoile, le grand, le ſuprême bonheur*, &c.) On a obſervé que bien des gens, qui ne croyoient pas en Dieu, ont cru à l'Aſtrologie judiciaire, & c'eſt ſur-tout dans des politiques ambitieux que ce trait d'extravagance s'eſt manifeſté. La cauſe de ce phénoméne eſt apparemment, qu'ayant fréquemment occaſion de ſe convaincre que les événemens ſouvent

de Dieu, mais de ſon étoile, le grand, le ſuprême bonheur de jouir de cette vie. Dans un autre moment elle ne ſouhaite que la mort, cette douce opiate de l'ame ; le poignard de Lucréce, ou la coupe de Roſamonde. D'où peut provenir ce dérangement d'eſprit ? D'un amant trop leger, ou d'un époux trop tendre. Subtile inſenſée ! par trop de rafinement, elle ſe prive de l'agrément des plaiſirs ; par trop d'eſprit, elle trouble ſon repos ; par trop de vivacité, elle ſe ferme les voies de l'inſtruction ; par trop de réflexion, elle bannit toutes les penſées communes, elle ſe fait un chagrin de tout ce qui pourroit donner de la joie, & elle ne meurt que parce qu'elle eſt enragée de vivre.

Détournez la vue de deſſus le bel eſprit, pour jetter les yeux ſur la compagne de Timon. L'Arcadie ne produit point d'animal ni plus débonnaire, ni plus têtu. Voyez-vous celle-ci qui avoue ſes fautes, mais qui ne s'en corrige jamais? Elle croit que tous les devoirs ſont remplis, lorſqu'on eſt honnête femme & amie fidele. Regardez celle-là qui partage l'occupation de ſa vie entre l'édification & le ſcan-

ne répondent point à leur attente, ils ſentent que les affaires les plus importantes ſont dirigées par une puiſſance ſupérieure. S'ils reconnoiſſoient Dieu & ſa providence, ils introduiroient des devoirs moraux, dont ils veulent ſe paſſer : ainſi ils n'ont d'autre reſſource que le Deſtin.

dale, toujours en oraiſon, ou toujours en colére. (1) L'une rit au nom de l'Enfer, mais ainſi que Milady, elle s'écrie : *Quel charme, ſi ce vilain endroit n'exiſte pas !* L'autre eſt dans une viciſſitude connuelle de gaieté & de pleurs ; le jour elle ſe livre ſans réſerve aux excès de la table, & elle ſe prépare à la nuit par une doſe d'opium : c'eſt ainſi qu'elle tue ces deux grands ennemis du beau ſexe, le tems & la réflexion. Une femme & un ſot ſont deux choſes bien difficiles à définir ; on eſt moins embarraſſé de ce qu'ils penſent, que de ce qu'ils ne penſent point.

Il ne faut pas pour tracer ces portraits une main aſſurée, des traits réguliers. On ne peut les attraper que par quelques touches vagues, quelques lumieres réfléchies, quelques coups échappés. De pures & de ſimples couleurs ne peuvent ſuffire ; (2) qui pourroit avec du

(1 *L'une rit au nom de l'Enfer, mais ainſi que Milady, elle s'écrie :* Quel charme, ſi ce vilain endroit n'exiſte pas !) La même qui ſe pare d'un air d'incrédulité pour être à la *mode*, eſt diſpoſée à croire par frayeur.

(2 *Qui pourroit avec du noir & du blanc peindre un Caméléon ?*) Cette comparaiſon eſt admirable : car outre qu'elle repréſente cette variété continuelle de changemens dans les caracteres des femmes, elle indique auſſi quelque choſe de fixe, ſavoir, la paſſion dominante, qui eſt plus uniforme dans le beau ſexe que dans les hommes. Or les Naturaliſtes ont obſervé que le Caméléon a deux couleurs qui lui ſont propres, & que la proximité accidentelle de quelque autre couleur n'efface jamais entierement,

noir & du blanc peindre un Caméléon (1).

Les hommes ont occaſion de briller dans des poſtes publics ; mais on ne voit les femmes que dans une vie privée. Nos talens plus hardis ſe développent au grand jour ; les vertus ne ſe découvrent jamais avec plus de beauté qu'à l'ombre. Inſtruites dès leur enfance à déguiſer, elles ſe cachent lorſqu'elles ſont en public ; & qui peut alors diſtinguer la honte ou la fierté, la foibleſſe ou la délicateſſe ? Qualités ſi imperceptiblement alliées, que (2) chacun d'elles eſt une eſpéce de vertu, & une eſpéce de vice.

Caractére général des Femmes auſſi uniforme que leur caractere particulier eſt diverſifié.

On trouve dans l'homme une grande variété de paſſions dominantes. En ce point deux paſſions partagent entre elles preſque tout l'empire du ſexe : empire certain qu'il ſubit tôt ou tard, ſoumis à l'amour du plaiſir, ou à celui de dominer.

Le premier lui eſt donné par la nature,

(1) Le Poëte avertit lui-même qu'on peut s'appercevoir d'un défaut de connexion en cet endroit & en quelques autres ; ce qui provient de ce qu'il a obmis pluſieurs exemples, dont la peinture trop forte doit être reſervée pour un autre ſiécle.

(2 *Chacune d'elles eſt une eſpéce de vertu & une eſpéce de vice.*) Les quatre qualités que notre Auteur indique, ont chacune en particulier quelque choſe de bon ; mais comme l'éducation féminine joint à toutes plus ou moins d'artifice, on eſt à peu près le maître de les ranger dans la claſſe des vices, ou dans celle des vertus.

re, & puiſqu'on ne lui enſeigne qu'à plaire, le plaiſir doit-il être regardé comme un vice? Le ſecond naît de l'expérience: opprimées par les hommes, les femmes cherchent à plaire pour ſe conſerver leur empire.

Parmi les hommes quelques-uns ſe font des occupations, quelques autres s'adonnent aux plaiſirs: il y en a qui aiment le repos, il y en a d'autres qui ſe plaiſent dans le tumulte des affaires publiques. Mais (1) toute femme a le cœur libertin, toute femme voudroit être Reine à vie.

Du but & du deſtin des Femmes, par rapport à l'ambition & au plaiſir.

Cependant, obſervez quel eſt le deſtin de ce ſexe de Reines. Avoir de la puiſſance eſt tout leur objet, mais la beauté en eſt le ſeul moyen. Dans leur jeuneſſe elles conquérent avec une fureur ſi peu meſurée, qu'à peine ſe réſervent-elles quelque choſe pour un âge plus avancé. Elles courent après tout plaiſir, après toute gloire étrangére, ne s'imaginant point qu'il y ait aucun plaiſir, aucun bonheur domeſtique. Une retraite faite à tems eſt le triomphe de la ſageſſe, mais c'eſt une ſcience auſſi difficile pour les Belles

(1 *Toute femme à le cœur libertin.*) « Quelques » hommes, dit le Poëte, les uns ſe font des oc» cupations, les autres s'adonnent aux plaiſirs, » mais chaque femme feroit volontiers du *plaiſir* » ſon unique *occupation* ». Or comme c'eſt-là le caractére particulier de celui qui a le cœur *libertin*, il ne faut point attacher à ce mot un ſens plus odieux que n'emporte l'idée de ſe faire du plaiſir une occupation ſérieuſe.

que pour les Grands. Une Beauté ainſi qu'un Tyran, devenus vieux & ſans amis, haïſſent néanmoins le répos, & craignent d'être ſeuls. Uſés, à charge au Public, leur préſence fatigue les yeux, & leur mort ne laiſſe après elle aucuns regrets.

Les femmes pourſuivent le plaiſir, comme des enfans pourſuivent un oiſeau : toujours hors de leur atteinte, jamais hors de leur vue. C'eſt un jouet qu'elle n'attrappent jamais qu'elles ne le gâtent : l'objet de leur avidité lorſqu'il fuit, & celui de leurs regrets lorſqu'il eſt perdu. Enfin il devient de la prudence de leur vieil âge, de prétendre à des folies que la jeuneſſe ne ſauroit excuſer : ayant honte d'avouer les plaiſirs qu'elles ont fait goûter, & ſe trouvant réduites à feindre ces mêmes plaiſirs, lorſqu'elles ne peuvent plus les donner. Semblables à de vieilles Sorciéres, rongées de dépit, qui tiennent leur ſabat moins par l'attrait du plaiſir, que par l'envie de faire du mal, elles paſſent leurs nuits prétendues délicieuſes dans l'amertume, dévorées d'un chagrin qui ſe nourrit de l'idée même des plaiſirs. En proie à une imagination déréglée, le fantôme de leur beauté hante encore les lieux où leur honneur s'eſt perdu.

De quelle récompenſe enfin le monde paie-t-il les hommages de celles qui ont vieilli à ſon ſervice ? Une gaieté folle dans la jeuneſſe, des cartes dans un âge

avancé ; inutilement belles, inutilement artificieuſes, jeunes ſans amans, vieilles ſans amis ; elles brûlent pour un fat, & n'attrapent qu'un ſot ; ridicules pendant leur vie, & oubliées à leur mort.

Avis au beau ſexe.

Ha ! ma chére amie, laiſſez aux femmes vaines l'envie qu'elles ont d'éblouir. Que de toucher le cœur & d'élever l'eſprit ſoit votre partage. Le charme de ces talens s'accroîtra, tandis que ce qui fatigue les promenades du Cours, ſe carre & s'en va mépriſé, ſans être ſuivi d'aucun regard. C'eſt ainſi qu'après que les rayons éclatans du Soleil ont fatigué la vue, la lumiére plus tempérée de la Lune s'éleve avec douceur, & brille avec la ſérénité d'une vierge modeſte, tandis que l'Aſtre éblouiſſant du jour décline ſans être obſervé.

Caractere d'une Femme, eſtimable, formé de l'aſſemblage des plus heureuſes contrariétés.

Heureuſe celle dont le caractére égal, & l'humeur toujours ſereine, rendent le jour qui ſuit, auſſi agréable que celui qui précéde ; qui peut convenir des charmes d'une ſœur, & dont les oreilles ne ſont point bleſſées par les ſoupirs qui s'adreſſent à ſa fille ; qui ne répond point que le premier mouvement d'un époux ne ſoit paſſé, qui peut le gouverner ſans le faire paroître ; qui charme par ſa complaiſance, régne par ſa ſoumiſſion, & n'eſt cependant jamais plus ſatisfait que lorſqu'elle obéit ; qui ne ſe ſoucie ni d'un fat, ni de la mauvaiſe chance d'un billet, ni de perdre codille, qui eſt ſans bile, ſans vapeurs,

au deſſus même des craintes d'une petite-vérole, & maîtreſſe d'elle-même lorſque ſa porcelaine ſe caſſe !

Malgré tout cela, croyez-moi, (1) la meilleure femme, ainſi que la plus méchante, n'eſt qu'un aſſemblage de contradictions. Lorſque le Ciel veut polir, autant qu'il eſt poſſible, ſon dernier, ſon meilleur ouvrage, il ne fait, en formant une telle femme, que former un homme plus doux. Il choiſit dans chaque ſexe, ce qu'il faut pour la perfection de ſa favorite : l'amour que les femmes ont pour le plaiſir, celui que les hommes ont pour le repos ; il joint par une exception à toutes les régles générales, le goût qu'elles ont pour les folies, & le mépris que nous avons pour les ſots ; il unit la diſcrétion à la franchiſe, l'art à la vérité, le courage à la douceur, la modeſtie à la fierté, & des principes fixes à une imagination toujours nouvelle : il fait un mélange du tout, & ce qui en réſulte, -----c'eſt vous, Madame.

Ce n'eſt même que cette contrariété de

(1 *La meilleure femme, ainſi que la plus méchante, n'eſt qu'un aſſemblage de contradictions.*) Le portrait d'une femme eſtimable, avec la meilleure eſpéce de qualités contraires, eſt purement le fruit de l'imagination du Poëte. Auſſi indique-t-il pluſieurs particularités, qui ſe trouvent rarement enſemble, comme relatives à cette Dame ſi parfaite, de peur qu'on ne crût qu'il avoit voulu peindre quelque perſonne de ſa connoiſſance.

caractéres qui peut faire la réputation d'une femme. Où ce mêlange ne ſe trouve point, une Beauté vit mépriſée, une Reine meurt ſans regrets. Phébus, j'ai oublié en quelle année, en promit l'aſſemblage à l'heure que vos beaux yeux s'ouvriroient ſur la Sphére du Monde. Phébus, qui veilloit à ce premier moment, y préſida par ſon influence. Ne ſe prêtant point entiérement à tous les déſirs de vos bons parens, (2) plus diſcret qu'eux, il ne leur accorda que la moitié de leurs priéres : il vous donna la beauté, mais il vous refuſa l'argent avec lequel votre ſexe s'achete un Tyran. Ce Dieu, généreux qui rafine l'or & l'eſprit, qui mûrit le jugement ainſi que le minerais, garda l'or pour les Ducheſſes ; & le monde apprendra par mes vers, qu'il vous donna le bon ſens, une humeur enjouée, & un Poëte.

(1 *Plus diſcret qu'eux, il ne leur accorda que la moitié de leurs prieres*, &c.) Notre Auteur termine cette Epître par une belle leçon de Morale, qui eſt, que toutes les extravagances des Caractéres *vicieux* qu'il a décrits, ſont fort augmentées par une mauvaiſe éducation ; & que les *meilleurs* Caractéres ſont mieux garantis par un bon naturel, que par la prudence des parens. Phébus préſide au génie, & par ſes influences Aſtronomiques corrige les dangereux effets d'une éducation imprudente.

EPITRES MORALES.

EPITRE III.

A ALLEN Lord BATHRUST,

Sur l'Avarice & la Prodigalité.

Abus des Richeſſes; Avarice & Prodigalité.

QUI, oſera décider lorſque les Docteurs ne s'accordent point, & que les plus habiles Caſuiſtes doutent ainſi que vous & moi ? Vous penſez, (1) comme Jupiter le dit à Momus, que l'Homme eſt le jouet perpétuel des Cieux, & que l'or ne lui fut donné que pour l'entretenir dans ſa folie, une moitié du Genre humain travaillant à l'accumuler, & l'autre à le diſſiper.

(1 *Comme Jupiter le dit à Momus.* Dès les premiers tems on a trouvé à redire aux voies de la Providence. Mais comme alors chaque vice, auſſi bien que chaque vertu, avoient ſon patron parmi les Dieux, Momus s'eſt trouvé à la tête des anciens *Eſprit Forts*. Les Mythologiſtes ont fait de lui le fils du *Sommeil* & de la *Nuit*, & par conſéquent demi-frére de la *Stupidité*. L'uſage fréquent qu'ont fait de Momus les Satyriques *Grecs*, l'a rendu à la fin *Bel Eſprit*, & c'eſt ſous cette face qu'il faut l'enviſager ici.

Mais pour moi qui ai des idées plus relevées de notre eſpéce, (& ſûrement en ce point je ſuis d'accord avec les Cieux) je penſe que la Nature, (1) ainſi qu'il étoit de ſon devoir, cacha à deſſein ce brillant dangereux ; mais que lorſque vaincue par les travaux de l'Homme, ce fils & rival du Soleil fit briller l'éclat de ſes rayons, il y eut alors, pour quitter la métaphore, deux ſortes d'hommes différens, les uns pour diſſiper l'or, les autres pour le cacher de nouveau.

Ainſi, après avoir long-tems diſputé, nous trouvons, comme c'eſt ſouvent le cas des Docteurs, que nos opinions reviennent au même point ; avouant l'un & l'autre de bonne foi, qu'au fond les richeſſes ne ſont point une grace des Cieux, un don des Elus ; qu'elles ſont données en partage au ſot, au fou, à l'homme vain, méchant, à Ward (2), à Waters

(1 *Ainſi qu'il étoit de ſon devoir.*) Par le mot de *Nature* le Poëte n'entend point l'Auteur de la Nature, mais la Nature, ſimple inſtrument de la Providence.

(2) Jean Ward, Membre du Parlement, fut accuſé par la Ducheſſe de Buckingham d'avoir forgé un Acte. En ayant été convaincu, il fut chaſſé du Parlement & mis au Pilori le 17 Mars 2727. Il a eſſuyé d'autres procès pour ſes friponneries, dont le détail ſeroit trop long. Dans le tems qu'il étoit en priſon, il s'amuſoit à empoiſonner des chiens & des chats, & à les voir expirer dans des tourmens plus ou moins lents, ſuivant la nature des Poiſons. Lorſqu'il fut mis au Pilori, il avoit plus de quatre millions ſix

(1), (2) à Chartreſs, au Diable.

De l'uſage de l'Or & de l'Argent, & de ſes avantages & deſavantages.

L'Or officieux ſupplée aux beſoins de la nature ; c'eſt ainſi que nous mangeons le pain qui provient du labeur d'un autre : mais que l'on obſerve avec quelle inégalité il y ſuplée. Quels excès ne faiſons-nous point, tandis que celui qui ſéme le bled meurt de faim ? Que je me méfie de ces expreſſions, *les beſoins de la vie !* On les étend juſqu'au luxe, juſqu'à la débauche. J'avoue que l'Or eſt utile, il fournit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, mais également terrible, c'eſt lui qui loue l'aſſaſſin. Il peut favoriſer le Commerce, & étendre la Société ; mais il eſt l'amorce du Pirate, l'écueil de l'Ami. Il ſert à lever des Troupes pour la défenſe de l'Etat, mais il corrompt un Parlement, & trahit une Nation.

O que l'inſtrument de la corruption plus volumineux, ne peut-il aujourd'hui, ainſi qu'autrefois, en rendre l'infamie viſible, & y mettre obſtacle ! C'eſt en vain que des héros

cens mille livres de bien ; & nonobſtant ſes revers, ſon mérite montoit encore à ſa mort à plus de deux millions.

(1) Pierre Waters, Procureur fameux, de beaucoup de mérite à l'évaluer par ſes richeſſes, ſemblable en ce point, comme en pluſieurs autres, à Ward & à Chartreſs.

(2 *A Chartreſs, au Diable.*) Par alluſion au ſentiment vulgaire, que toutes les mines de métal, & tous les tréſors ſouterreins ſont confiés à la garde du Démon : idée qui ſemble avoir tiré ſon origine de la fable de Plutus Dieu des Richeſſes.

héros combattent, que des citoyens zélés prennent feu, ſi (1) l'or qui coule ſecrétement de Coquin en Coquin, ſappe tous leurs efforts. Rome, la France, pourroient-elles faire échouer nos deſſeins avec leurs vins ou leurs liqueurs ? Elles pourroient tout au plus corrompre quelques Gentillâtres, & enivrer les Baillis de dix milles à la ronde. Un Miniſtre aſſoupi ſe réveilleroit-il à l'offre de mille jarres d'huile d'Eſpagne, de quelques gros ballots de drap d'Angleterre, qui bloqueroient ſa porte, de cent bœufs qui mugiroient à ſon lever ?

L'avarice miſérable auroit un tourment de plus, & la profuſion ne pourroit pas diſſiper tout, en nature. On pourroit rencontrer le Chevalier Morgan, perché à cheval au deſſus de ſon fromage, & Worldly criant du charbon (2) par les

(1 *Si l'or qui coule ſecrétement de Coquin en Coquin, ſappe tous leurs efforts*) L'expreſſion eſt heureuſe. Elle donne l'image d'une place inveſtie, où les approches ſe font par des communications qui ſe ſoutiennent l'une l'autre. Il en eſt de même des liaiſons qui uniſſent entr'eux des Coquins, qu'un Ingénieur d'Etat a engagés à ſon ſervice.

(2) Vers le tems que cette Epître fut compoſée, quelques riches avaricieux, propriétaires des Mines de Charbon, conſpirérent enſemble pour le ſoutenir à un prix extravagant, ce qui réduiſit les pauvres dans la plus grande miſére, & les eût fait périr, ſi l'un deux n'eût trahi ſes aſſociés, en vendant tout ſon Charbon, & rompu par-là leur complot. Parmi ces vils ava-

rues ; Worldly qu'à ſa tignace étrange & à ſa mine égarée, on prendroit pour quelque boutiquier ruiné. Si toute la richeſſe de Colepeper (1) eût conſiſté dans ſes moiſſons & ſes troupeaux, eût-il pu lui-même la livrer aux vautours, & la diſſiper ſi follement ? Milord veut jouer : conduira-t-on au Café de White (2) un taureau qui rue d'un côté, & donne des coups de corne de l'autre ? Les prix, ainſi qu'aux anciens Jeux, ſeront-ils quelques beaux courſiers, quelques vaſes précieux, quelques Beautés attrayantes ? Si Uxorio fait rafle de tout, raménera-t-il chez lui une demi-douzaine de filles galantes, & mettra-t-il ſa femme en pleurs ? Ou le gentil Adonis, ſi beau & ſi parfumé, conduira-t-il à Saint James (3) un trou-

ricieux, il y en avoit un qui avoit plus de deux cens mille livres de rente, & un autre plus de cent cinquante mille. Cette explication ſuffit pour donner la clef de ce paſſage, & indique aſſez celle de la ligne qui précéde.

(1) M. Guillaume Colepeper, Chevalier-Baronnet, d'une ancienne famille, né avec un grand bien, mais dépourvu de toutes les autres qualités d'un Gentilhomme, après s'être ruiné au jeu, paſſe ſon tems à voir jouer, & à être préſent à la ruine des autres ; il aime mieux mendier & ſubſiſter d'emprunts, que d'embraſſer quelque profeſſion honorable, ayant refuſé un poſte qu'on lui avoit offert dans les Troupes.

(2) Fameux Café de Londres, près de la Cour, où ſe raſſemble la premiére Nobleſſe, & où l'on joue.

(3) Nom du Palais du Roi d'Angleterre, où quelques Seigneurs, Officiers de la Maiſon du Roi, ont des appartemens.

peau de pourceaux ? O les vilaines idées ! C'eſt de quoi décourager toute induſtrie, & ruiner le grand & le dernier commerce de la Nation, le Quadrille.

Il eſt vrai qu'une fois ſous le manteau d'un *Patriote*, la guinée tombant d'un ſac qui s'étoit crevé, parla ; & que retentiſſant de marche en marche ſur un eſcalier dérobé, elle dit aux Courtiſans qui l'entendirent (1), *le vieux Caton eſt un auſſi grand coquin que vous*. O quel bonheur d'avoir une monnoie de papier ! Le crédit prête des aîles à la corruption pour voler avec plus de viteſſe. L'or réduit ſous un ſi petit volume peut venir à bout des choſes les plus difficiles. Il renverſe de puiſſans Etats, (2) fait venir ou renvoie des Rois. Une ſeule feuille peut faire paſſer la mer à des armées. . . . Semblable à

(1) C'eſt un fait arrivé ſous le régne de Guillaume III. à un fameux *Patriote*, ainſi qu'on les appelle par oppoſition aux partiſans de la Cour & du Miniſtre. En ſortant du cabinet du Roi, où Sa Majeſté l'avoit agréablement entretenu, & ſe retirant par un eſcalier dérobé, un ſac de guinées qu'il avoit reçu, creva, & découvrit ce qu'il avoit été faire, & ce que perſonne ne ſoupçonnoit.

(2 *Fait venir ou renvoie des Rois.*) Du tems de notre Auteur quelques Princes ont joué le rôle dont il s'agit. Le Traité de partage a diſpoſé de l'Eſpagne ; la France, voulant donner un Roi à l'Angleterre, l'a fait partir pour l'Ecoſſe, & l'en a rappellé ; le Roi Staniſlas a été envoyé en Pologne, & en eſt de retour ; le Duc d'Anjou a été envoyé en Eſpagne, & Don Carlos en Italie.

celle des Sibylles, elle disperse çà & là, suivant que le vent souffle, notre fortune & notre destin.

Puisqu'il faut donc vivre avec ce monde, & passer avec lui, prenons-le tel qu'il est, l'or & le tout ensemble.

Les richesses ne peuvent donner le nécessaire ni à l'Avare, ni au Prodigue.

Examinons d'abord ce que les richesses nous donnent, (1) du feu, des habits, à manger : quoi de plus ? à manger, des habits, du feu. Est-ce trop peu ? Que voudriez-vous de plus que de vivre ? Hélàs ! C'est encore plus qu'elles ne peuvent donner à Turner (2) ; c'est plus que ne trouva l'infortuné Wharton (3), à son reveil, après que toutes ses visions furent

(1 *Du feu, des habits, à manger : quoi de plus ? à manger, des habits, du feu.*) C'est-à-dire, que l'opulence la plus insolente peut bien varier les dépenses de ceux qui voudroient *plus que vivre* : mais qu'après tout elle ne donne que ces *trois* choses diversifiées de mille manières différentes.

(2) Turner avoit près de sept millions, dont une partie étoit dans les fonds publics de l'Etat. Il mit bas son équipage, lorsque l'intérêt fut réduit de cinq à quatre pour cent. Ayant perdu environ seize cens mille livres qu'il avoit placées à *la charitable Corporation*, afin d'en tirer un intérêt plus considérable, il en fut si touché, que depuis il ne sortit plus de sa chambre ; & l'on croit qu'il n'auroit point survécu à ce revers, si ce n'étoit qu'il attendoit chaque jour la dévolution d'un bien considérable dont il étoit l'héritier ; outre que par cette maniére de vivre, il évitoit la dépense, & épargnoit celle d'avoir des habits.

(3) Le Duc de Wharton né avec les plus grandes qualités, mais qui étant perverties par le malheureux usage qu'il en fit, dégénérerent

paſſées. Peuvent-elles donner des héritiers à Hopkins (1) qui ſe meurt ? de la vigueur à Chartreſs ? Peuvent-elles rendre à Crook (2) un nez & des oreilles ? Les perles de la pâle Hippia (3) peuvent-elles lui donner des couleurs ? Les palpitations intérieures que reſſent Fulvie, ſont-elles

en vices & en folies. Voyez ſon caractére dans l'Epître précédente, ſous le faux nom de *Clodio*.

(1) Hopkins étoit ſi fameux par ſa rapacité, qu'il en acquit le ſurnom de *Vautour*. Son mérite bien calculé, & le ſeul qu'il ait jamais eu, montoit à ſa mort à près de ſept millions, dont il n'avoit jamais rien donné à perſonne vivante, & dont il diſpoſa à ſa mort, de maniére qu'on n'en pût jouir qu'après deux générations. Sur les remontrances qu'on lui en fit, il témoigna la plus grande joie, ravi de ce qu'il faudroit pour le moins autant de tems pour dépenſer ſon bien, qu'il en avoit mis à l'acquérir. Mais la Cour de la Chancellerie annulla ſon teſtament, & donna la jouiſſance de ſon bien à l'héritier le plus proche, ſuivant la Loi.

(2) Japhet Crook fut condamné à perdre ces parties, pour avoir forgé en ſon nom les titres d'une terre, ſur leſquels il emprunta pluſieurs milliers de livres ſterling. Dans le même tems il étoit pourſuivi pour s'être approprié un bien conſidérable, dont il avoit privé l'héritier naturel par un teſtament frauduleux. Par ces moyens & d'autres ſemblables, il avoit acquis, au prix ſeulement de ſon nez & de ſes oreilles, de grands biens, dont il a joui paiſiblement en priſon, juſqu'à ſa mort; & qu'il a laiſſés à ſon Exécuteur teſtamentaire.

(3) Les noms d'Hippia, de Fulvie, de Narſès, d'Harpax & de Shylock, ſont des noms ſupoſés, mais les Caractéres ſont réels. On conçoit aſſez que ces traits, peut-être peu intéreſſans pour nous, doivent avoir un autre effet à l'égad de ceux qui connoiſſent les originaux.

ſoulagées par la boucle de diamans qui attache ſa ceinture ? Ou les belles livrées des valets collées aux talons du vieux Narſès, peuvent-elles lui rendre une ſanté altérée par la débauche? Les richeſſes pourroient donner à Harpax même le bonheur d'avoir un Ami, ſi Harpax moins aviſé pouvoit ſe réſoudre à quelque dépenſe ; elles pourroient procurer au miſérable Shylock quelque habile Médecin qui lui ſauveroit la vie en dépit de ſa femme. Mais il y a des milliers de gens qui meurent ſans l'un & ſans l'autre ; ils meurent & font des legs à une Communauté ou à un Chat (1). Le Ciel, à la vérité, accorde à quelques-uns (2) le deſtin plus heureux d'enrichir un bâtard ou un fils qu'ils haïſſent.

Vous croyez peut-être que les pauvres doivent avoir leur part de toutes ces richeſſes. Bond maudit les pauvres ; & les hait du meilleur de ſon cœur. Le grave Gilbert a pour maxime, que tout hom-

(1) Une fameuſe Ducheſſe de Richemond laiſſa par ſon teſtament pluſieurs legs conſidérables, & des rentes viagéres pour ſes chats.

[2 *Le deſtin plus heureux d'enrichir un bâtard ou un fils qu'ils haïſſent*, &c.] On peut abuſer des bénédictions du Ciel de deux maniéres oppoſées, en faiſant un fol uſage, ou bien aucun uſage du tout. Enrichir un bâtard, c'eſt perpétuer ſa propre honte, & c'eſt s'expoſer à la moquerie du public, que d'enrichir un fils qu'on hait. D'un autre côté, à quoi ſert un ſuperflu qu'on préfére au doux plaiſir d'aſſiſter des miſérables ?

me néceſſiteux eſt un coquin ou un ſot. » Dieu, *dit Blunt les yeux élevés vers le* » *Ciel*, ne ſauroit aimer le miſérable qu'il » fait mourir de faim, & il refuſe pieu- » ſement de l'aſſiſter ». Mais Tuſton, d'un air plus radouci, croit que Dieu veille ſur eux, & les laiſſe au ſoin de la Providence (1).

Conjectures ſur les motifs des Avaricieux : ces motifs tournés en ridicule.

Cependant, pour rendre juſtice à tous ces Riches néceſſiteux, ils ſont auſſi ennemis d'eux-mêmes qu'ils le ſont des autres. Condamnés aux Mines, l'eſclave qui tire l'or de la terre, & celui qui le cache, éprouvent un même ſort. La charité doit faire croire que qui agit ainſi, agit par des

(1) La plupart des perſonnes nommées dans ce paragraphe, étoient Directeurs de la *charitable Corporation*. C'étoit une eſpéce de Lombard ou de Mont de piété, qui fut établi en 1730, pour prêter de l'argent aux Pauvres ſur gages ; & qui, peu de tems après ſon établiſſement, fit une banqueroute ſcandaleuſe, par les friponneries de quelques-uns de ceux qui en avoient la direction. Il y eut un ſi grand nombre de perſonnes qui en furent ruinées, que le Parlement en prit connoiſſance, & trois des Directeurs de cette Corporation furent honteuſement chaſſés de la Chambre des Communes dont ils étoient membres. Les diſcours que M. Pope leur fait tenir : *Que Dieu hait les pauvres : Que tout homme qui eſt dans le beſoin eſt un coquin ou un ſot, &c.* étoient les apophthegmes réels de quelques-uns de ces perſonnages. M. Pope n'a fait qu'indiquer le nom du dernier, & je l'ai déguiſé dans la traduction : l'original lui donne l'épithéte de *Révérend*, qui ſe donne en Angleterre à tous les Eccléſiaſtiques, parce que l'homme qui y eſt déſigné, & qui eſt aujourd'hui honoré du titre de *Chevalier*, a été autrefois dans les Ordres.

motifs puiſſans, quoiqu'inconnus : il prévoit ſans doute quelque guerre, la peſte ou la famine, ayant quelque révélation qui vous eſt cachée ainſi qu'à moi. Pourquoi Shylock s'épargne-t-il un repas ? N'en recherchons point la cauſe. Shylock croit qu'un pain coûtera cinquante livres ſterling. Pourquoi dans l'année du *Sud*, des *Directeurs* frippons trompent-ils le Public ? c'eſt pour ſe nourrir de venaiſon, lorſqu'elle ſe vend à un prix exorbitant (1). Demandez-vous pourquoi Phryné fait de ſi grandes proviſions de tout ? (2) elle prévoit qu'on va impoſer ſur tout une taxe générale. Pourquoi Sapho léve-t-elle des ſommes immenſes ? Hélas ! elle craint qu'un homme ne coûte des millions.

Le ſage Walter (3), voyant le reſpect

(1) L'année du *Sud* eſt en Angleterre ce qu'eſt en France l'époque du *Miſſiſſipi*. On y vit la même ſcéne de crimes, de luxe, de folies, & de miſere. Les *Directeurs* de la Compagnie du *Sud* en furent les premiers auteurs. Leur dépenſe eut auſſi peu de bornes que leur avidité ; & dans cette année fameuſe, une hanche de daim, que les Anglois appellent venaiſon, & qui eſt un plat recherché parmi eux, ſe vendoit communément depuis trois louis juſqu'à cinq.

(2 *Elle prévoit qu'on va impoſer ſur tout une taxe générale*) Vers l'an 1733, bien des gens s'imaginerent qu'il y avoit un pareil projet ſur le tapis. En ce cas la Phryné de notre Auteur ſe ſeroit trouvée à portée d'en avoir quelque information.

(3) Walter, fameux Procureur, habile dans ſa profeſſion, très-reſpecté par toute la Nobleſſe, entierement exemt de luxe & d'oſtentation; homme extrêmement riche, mais dont les richeſſes ne parurent jamais, & dont la libéralité ne ſe fit

que tout le monde a pour l'argent, eſpére que cette Nation pourra être à vendre. » O glorieuſe ambition! *continue Walter*, » accumule des tréſors, & ſois en Angle- » terre ce que fut autrefois le fameux Didius (1) à Rome.

La Couronne de Pologne, vénale au moins deux fois dans un ſiécle, fait ſouhaiter au modeſte Gage, ſeulement trois millions ſterling. Marie dans ſes nobles rêveries, enviſage des objets plus grands, des Royaumes héréditaires, & des Mondes d'or. Génies de même trempe, l'avarice unit leur ſort; un deſtin commun les enſévelit dans les Mines des Aſturies (2).

O Blunt ſi maltraité, (3) pourquoi es-

jamais reſſentir, excepté à ſon fils, auquel il acheta une Charge lucrative, en ne lui abandonnant néanmoins qu'une partie du revenu; ce qu'il lui en falloit pour ſubvenir au néceſſaire.

(1) Didius, Juriſconſulte Romain, ſi riche qu'il acheta l'Empire lorſqu'il fut mis en vente à la mort de Pertinax.

(2) Des deux perſonnes dont il eſt fait ici mention, le premier, homme de qualité, eſt appellé par ſon nom; l'autre, femme également de qualité, n'eſt déſignée que par ſon nom de baptême. Ils auroient pu l'un & l'autre, dans le tems du *Miſſiſſipi*, réaliſer au delà de ſept millions. Mais ils n'en voulurent rien faire: l'un, en vue d'acquérir le Royaume de Pologne; & l'autre, par quelque autre vue chimérique de la même eſpéce. Depuis ils ſe ſont retirés en Eſpagne, où ils cherchent des Mines d'or dans les montagnes des Aſturies.

(3) Le Chevalier Jean Blunt, originairement Homme d'affaires, ou eſpéce de Notaire, fut le premier projetteur du Syſtême du *Sud* ou du *Miſ-*

tu l'objet de la haine de ta patrie ? Quelque Magicien lui en avoit prédit le deſtin dans ces termes : « Enfin la corruption, » telle qu'un débordement général re- » tenu long-temps par des Miniſtres at- » tentifs, inondera tout. (1) L'avarice » gagnant peu à peu, s'étendra comme » un brouillard qui s'éléve d'un fond ma-

ſiſſi, Anglois. Il devint un des Directeurs de la Compagnie de ce nom, & l'homme qui en gouvernoit preſque toutes les affaires. Il fut auſſi un de ceux qui, après la cataſtrophe de ce ſyſtême, fut puni des plus ſévérement par le Parlement. C'étoit un homme extrêmement religieux dans ſa conduite, & qui faiſoit profeſſion d'une grande foi. S'il crut réellement la prédiction qui eſt énoncée ici, c'eſt ce qui n'eſt pas certain; mais c'étoit-là conſtamment ſon jargon, dans ſes déclamations contre la corruption & le luxe du Siécle, la partialité des Parlemens, & les miſéres de l'Eſprit de parti. Il étoit éloquent particuliérement contre l'avarice des Nobles & des Grands, dont peu de perſonnes pouvoient avoir eu plus de connoiſſance que lui, le ſiécle où il a vécu & la place qu'il avoit occupée, l'ayant mis à portée d'en voir d'illuſtres & de miſérables exemples. Il eſt mort l'an 1732.

(1 *L'avarice gagnant peu à peu, s'étendra comme un brouillard qui s'éleve d'un fond marécageux, & qui obſcurcit enfin le Soleil.*) La comparaiſon eſt admirable, & ſignifie que l'avarice eſt d'une baſſe origine, & qu'après avoir été nourrie parmi des uſuriers & de vils agioteurs, elle a été long-tems inconnue à des perſonnes d'une illuſtre naiſſance. Mais qu'à préſent, dans la plénitude des tems, elle léve la tête, & couvre de ſon ombre tout ce qu'il y a de plus brillant dans le Monde: le Soleil & les autres Luminaires céleſtes déſignant, dans le ſtyle Oriental, les Grands & les Nobles de la Terre.

» récageux, & qui obſcurcit enfin le » Soleil. Le Courtiſan & le Patriote s'a- » donneront également à l'Agiot ; les » Dames partageront les profits avec leurs » valets ; le Juge fera négoce de ſon mé- » tier ; l'Evêque dupera le Public ; & » le Duc, devenu, fripon filoutera au jeu » pour un écu. Voyez l'Angleterre plon- » gée dans les charmes d'un lucre ſordi- » de ; & la France vengée des armes » d'Anne & d'Edouard » (1). L'éclat brillant de la Cour, le luxe des Seigneurs, les richeſſes de la *Cité* (2), n'étoient point, fameux Blunt, ce qui animoit ton zéle : c'étoit un objet plus digne de la vertu. Honteux de voir le Sénat dégénérer, les Patriotes ne pouvoir s'accorder, & ſouhaitant de mettre fin à la rage des partis, il auroit voulu les acheter tous, & donner la paix à ſa patrie.

Folie que tout cela, crie un Sage de ſang froid ; mais qui peut, mon Ami, avoir raiſon dans ſes fureurs ? La paſſion dominante, quelle qu'elle ſoit, cette paſſion triomphe de la raiſon. La chimére la plus étrange, dont l'imagination ſoit capable, eſt moins inſenſée que cette paſſion qui n'auroit aucun but ; car quelque

(1) Les victoires de la Reine Anne ſous la conduite du Duc de Marlborough, & celles d'Edouard III.

(2) On appelle la *Cité*, la partie de la Ville de Londres où ſont raſſemblés tous les Négocians & les Marchands.

extravagant qu'en puiſſe être le motif, la folie ſeroit encore plus grande d'agir ſans en avoir aucun. Ecoutez donc cette vérité : « C'eſt le Ciel qui donne toutes les paſſions, & qui par-là dirige » les hommes vers les fins différentes qu'il » ordonne. Dans la Nature les extrêmes produiſent des fins égales, & dans » l'Homme ils concourent à un bien général ». Voulons-nous ſavoir d'où vient que l'un accumule, & que l'autre diſſipe ? Ainſi le veut cette Puiſſance ſuprême, qui ordonne le flux de la mer, qui réconcilie les extrêmes de la ſéchereſſe & de la pluie, pour faire obſerver un cours égal aux tems des ſemences & des moiſſons ; qui établit les fondemens de la vie ſur la mort, ceux de la durée ſur le changement, & qui apprend aux ſphéres céleſtes les cercles qu'elles doivent décrire.

Raiſon morale de la diverſité des paſſions.

Des richeſſes cachées, ainſi que des inſectes, n'attendent que des aîles pour s'envoler dans leur ſaiſon. Le pâle Mammon qui ſéche au milieu de ſes tréſors, n'eſt qu'un économe avare qui théſauriſe pour les pauvres. (1) C'eſt cette an-

(1 *C'eſt cette année un réſervoir — l'année qui ſuit c'eſt une fontaine*, &c.) Ces comparaiſons ſont très-juſtes, pourvu qu'on les reſtreigne aux hommes réunis en Corps de Société ; car quoique dans cet état la folie d'amaſſer ſordidement, & celle de tout jetter, puiſſent ſe ſervir de correctif l'une à l'autre, cependant dans *l'état de* Nature chacun de

N. Blakey inv. et del. — T. Piroli scul. pos.

Le pale Mammon qui seche au milieu de ses thresors, n'est qu'un econome avare qui thesaurise pour les pauvres

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"

née un réſervoir deſtiné à retenir, à reſſerrer les eaux ; l'année qui ſuit c'eſt une fontaine qu'un héritier prodigue fait couler ſans meſure pour éteindre la ſoif de tout le pays ; hommes & chiens s'y abreuveront juſqu'à ce qu'ils en crévent.

Fuit les extrêmes: examen de la conduite d'un Avare.

Le vieux Cotta deshonora par ſon avarice ſa fortune & ſa naiſſance, & cependant le vieux Cotta ne manquoit ni d'eſprit ni de mérite. Sa cuiſine, où l'on avoit oublié l'uſage barbare de la broche, le diſputoit en froideur avec les grottes de ſon jardin. Sa cour remplie de jeunes orties, & ſes foſſés couverts de creſſon, fourniſſoient ſa table de ſoupes & de ſalades qui ne lui coutoient rien. Si Cotta vivoit de légumes, ce n'étoit au reſte que ce qu'avoient fait avant lui les Bramins, les Philoſophes, & les Saints. Raſſaſier le riche, c'eût été une dépenſe de prodigue ; & il ſe ſeroit bien gardé de ſouſtraire le pauvre au ſoin de la Providence. Son vieux Château reſſembloit à une Chartreuſe ſolitaire ; le ſilence régnoit au dehors, le jeûne au dedans : ni danſes ni

ces excès ſeroit pernicieux, à cauſe que dans cet état, la quantité de biens naturels n'ayant pas été augmentée par l'art, ne ſuffiroit point ſans danger de diſette pour tout le corps, une œconomie exceſſive, ou une exceſſive profuſion. Voilà pourquoi la Providence a ſagement réglé, que dans cet état il n'y eût pas de beſoins *fantaſtiques*, pour prévenir la tentation de donner, ſoit dans l'avarice, ſoit dans la prodigalité.

tambourins n'en faiſoient retentir les planchers, & la cloche qui ſonne à midi, n'invita jamais le voiſinage. Ses vaſſaux regardoient en ſoupirant des tours que la fumée n'obſcurciſſoit jamais, & faiſant violence à leurs haquenées, leur faiſoient prendre un autre chemin. Le voyageur égaré dans la forêt pendant la nuit, maudiſſoit l'avare qui épargnoit ſa lumiére, & qui refuſoit l'entrée de ſa maiſon. Un chien décharné, qui abboyoit à la porte, effrayoit le mendiant qu'il auroit voulu dévorer.

Examen de la conduite d'un Diſſipateur.

Il n'en fut point ainſi de ſon fils : il remarqua la bévue de ſon pere, & il crut que pour faire bien, il falloit prendre le contre-pied du mal. (1) Peu de connoiſſance ſuffit pour juger de ce qu'il faut éviter, mais il n'eſt point aiſé de ſavoir au juſte quelle route il convient de ſuivre. Il fait égorger des hécatombes entiers, & couler des flots de vin. Le Gentillâtre & le Curé, dont l'eſtomac large & profond brave les excès, y viennent remplir leur vaſte capacité. Cette profu-

(1 *Peu de connoiſſance ſuffit pour juger de ce qu'il faut éviter, mais il n'eſt point aiſé de ſavoir au juſte quelle route il convient de ſuivre.*) Le Poëte ne parle ici que de la connoiſſance acquiſe par *l'expérience*. Or il y a tant d'exemples malheureux de mauvaiſe conduite, qu'il ſuffit d'ouvrir les yeux pour voir *ce qu'il faut éviter*; mais des exemples à imiter s'offrent *rarement* à nos yeux. D'ailleurs, les fautes de la folie ſont éclatantes; au lieu que les fruits de la prudence ſont, ou inviſibles, ou difficiles à appercevoir.

ſion toutefois n'eſt pas l'effet d'un motif léger ; ſes bœufs périſſent pour la cauſe de ſa patrie. Les noms de George & de Liberté couronnent chaque raſade, & c'eſt ſon zèle pour cette illuſtre Maiſon qui le ronge & qui le ruine (1).

Bientôt les bois ſemblent s'éloigner de ſon Château, qui n'offre plus qu'un aſpect nud & dépouillé : les Divinités qui y préſident en gémiſſent ; mais n'importe, c'eſt pour la Marine. Après ſes bois, vont ſes laines pour habiller notre vaillante ſoldateſque ; c'eſt par amour du Bien public qu'il vend enfin ſes terres. Ce n'eſt point aſſez : le jeune Cotta veut mettre le comble aux eſpérances de la Nation : il ſe rend à la ville, & à la tête de la Milice pacifique de Londres, il brûle l'effigie du Pape (2). Seroit il poſſible que

(1) C'eſt une peinture des mœurs d'Angleterre, & ſur-tout de ce qui ſe paſſe dans les Provinces, lorſqu'on y fait les élections des Membres du Parlement. On fait rôtir des bœufs entiers pour la populace, & on lui diſtribue du vin, & plus communément de la biere forte : Et en chaque endroit, ſuivant les principes & les inclinations qui y dominent, on boit à la ſanté de l'Egliſe, du Roi, (avec cette circonſtance que les *Toris* mettent toujours l'Egliſe avant le Roi) de la Liberté, du Commerce, de la Marine, *&c.*

(2) Un étranger ſeroit tenté de croire que cette diſcription eſt exagérée, elle eſt cependant exactement vraie. L'effigie du Pape a été ſouvent brûlée à Londres, ainſi que celle du Prétendant ; & pour donner au Lecteur une idée du génie de la Populace Angloiſe, lorſqu'on ap-

l'Angleterre ne récompenſât pas ſes travaux, elle qui enrichit ſes généreux ſerviteurs de ſes propres dépouilles ? Il ſollicite, il repréſente à la Cour le mérite de ſes ſervices, c'eſt en vain : il fait banqueroute, & ſon ingrate patrie l'abandonne à la ſévérité des Loix.

Exemple d'un homme ſage & généreux: caractère de Milord Bathurſt.

O Bathurſt, que les richeſſes n'ont point encore corrompu, (1) apprends-nous à les évaluer avec ſens, à en jouir avec art, & à les répandre avec vertu ; à ne point les rechercher avec baſſeſſe, ni avec ambition ; à ne les point diſſiper dans l'oiſiveté ; à ne les point acquérir par la ſervitude ; à proportionner notre dépenſe à notre fortune ; à joindre l'économie à la magnificence, la charité à la ſplendeur, la ſanté à l'abondance : apprends-nous le rare ſecret de marcher d'un pas

prit à Londres en dernier lieu la priſe de Bocca-chica, parmi les réjouiſſances extravagantes que l'on y fit, on fit à Don Blas de Leſſo, Amiral des Gallions, l'honneur de brûler ſon effigie. On doit, ce me ſemble, pardonner cette folie à un peuple qui a brûlé pluſieurs fois celle de ſon premier Miniſtre.

[1 *Apprends-nous à les évaluer avec ſens, à en jouir avec art, & à les répandre avec vertu.*] *Evaluer les richeſſes avec ſens*, c'eſt conſerver ce qu'on a acquis dans le deſſein de jouir d'une partie, conformément à ce que notre état & notre condition peuvent permettre, ce que le Poëte appelle *l'art de jouir* ; & de diſtribuer le reſte à des objets, dont le *mérite ou les beſoins ont été bien peſés* ; ce qui eſt reéllement *répandre avec vertu*.

pas ſûr entre ces deux extrêmes, la folie d'une bonté trop facile, & la baſſeſſe d'un amour propre trop intéreſſé.

Que l'on donne au beſoin & au mérite, avec poids & avec choix, un ſecours généreux, c'eſt ſubvenir au ſoin du Ciel, & s'en rendre en quelque façon l'émule. Celui dont la meſure comblée par la fortune ſe déborde ſur le Genre humain, corrige les fautes de cette Déeſſe, & juſtifie ſes faveurs. Les richeſſes entaſſées ſont des richeſſes mortes; ce n'eſt qu'en les répandant qu'on leur donne la vie : telles que des poiſons qui, employés avec une diſcrétion meſurée, deviennent des ſources de ſanté : ou ſemblables à de l'ambre gris, qui en maſſe exhale une odeur deſagréable, & qui épars devient un encens digne des Dieux.

Le malheureux qui ſe fie aux Gens de qualité, meurt de faim; & le coquin qui les trompe, mange avec eux. Un Seigneur ne ſauroit goûter de plaiſir dans un repas, ſans un Muſicien, un Flatteur, ou un Bouffon. L'homme d'eſprit ou de mérite n'eſt point admis à ſes feſtins, qu'il ne ſoit épaulé par un Joueur, un Mercure, ou un Comédien. Qui, marchant dans une meilleure route, ſe pique de ſuivre vos traces ou celles d'Oxford (1), de ſoula-

(1) Edouard Harley, Comte d'Oxford fils de Robert Harley, qui avoit été créé Comte d'Ox-

er l'opprimé, & de relever celui qui eſt cablé ? Quelque part que brille un tel homme, ô Fortune, répands tes rayons dorés ſur un ſpectacle ſi beau ! (1) Que les Anges le gardent dans une heureuſe médiocrité. Cet état eſt le grand azile de la généroſité Angloiſe & du vrai honneur.

Eloge de l'Homme de Roſs.

Mais pourquoi nos éloges ne ſeroient-ils conſacrés qu'à des Grands ? Epriſe du ſimple honnête homme, Muſe ! éléve tes accens, & chante l'Homme de Roſs (2). La Wye ſe plaît à promener au travers

ford & de Mortimer par la Reine Anne. Ce Seigneur eſt mort au mois de Juin 1741, regretté de tous les Gens de lettres, dont pluſieurs ont éprouvé ſes bienfaits. La bibliothéque qu'il laiſſa eſt une des plus curieuſes de l'Europe, ſur-tout pour l'Hiſtoire moderne. Elle renferme un grand nombre de manuſcrits curieux, & de piéces originales, qui ne ſe trouvent nulle part ailleurs.

[1 *Que les Anges le gardent dans une heureuſe médiocrité.*] Les Anciens ſemblent avoit été tellement convaincus qu'il n'y avoit de bonheur que dans la médiocrité, qu'ils ont donné à chaque homme *deux* Anges Gardiens (auxquels notre Auteur fait ici alluſion), comme ſi, faute d'en avoir un à chaque côté, il n'étoit guéres poſſible de reſter dans un état qui tient un juſte *milieu* entre deux ſituations bien dangereuſes, ſavoir, la pauvreté & les richeſſes.

(2) Roſs eſt un petit Bourg de la Province d'Héreford, ſitué ſur la Wye, riviére qui ſe jette dans la Saverne. Le nom de l'honnête homme dont M. Pope fait l'éloge, & qui fit avec un bien peu conſidérable, tout ce qu'il en rapporte, étoit preſque perdu & oublié, en partie à cauſe du ſur-nom qu'on lui avoit donné par excellence, de L'HOMME DE ROSS, & en partie, parce qu'il fut enterré ſans que l'on mît ſurſon tom-

de ſes ſinuoſités l'écho de ſes vertus, & la rapide Saverne en fait retentir les applaudiſſemens avec bruit. Qui couvre la cime de ces montagnes d'épais feuillages? Qui fait couler des ſources du rocher aride? Elles n'élévent point aux Cieux d'inutiles colonnes d'eau, ni ne ſe perdent point avec magnificence par de ſuperbes chûtes; mais elles roulent ſans art au travers des plaines leurs eaux claires, ſources de ſanté pour les malades, de ſoulagement & de plaiſir pour les bergers. Qui a fait paver le chemin qui traverſe cette vallée, planter ces rangs d'arbres qui lui donnent de l'ombrage? Qui a fait élever ces bancs pour le repos du voyageur? Qui a fait conſtruire ce clocher dont la pointe ſe perd dans les Cieux? Tout, juſqu'à l'enfant qui ne fait encore que bégayer, répond que c'eſt l'Homme de Roſs. Jettez les yeux ſur la place du marché couverte de pauvres; l'Homme de Roſs leur y diſtribue le pain de la ſemaine. C'eſt lui qui fournit au ſoutien d'une maiſon de charité: on n'y découvre aucun faſte; la ſimplicité & la propreté en ſont tout l'ornement. Voyez à la porte le vieillard & l'indigent, le viſage riant, & l'ame contente. Les filles qu'il a dotées, les orphelins qu'il a mis en apprentiſſage, le com-

beau aucune inſcription. Il s'appelloit Jean Kyrle; il eſt mort en 1724, âge de 90 ans

blent de bénédictions, ainſi que le jeune homme qui laboure, & que le vieillard qui ſe repoſe. Y a-t-il quelqu'un de malade ? l'Homme de Roſs ſe hâte de le ſecourir, il en prend ſoin, preſcrit ce qu'il faut faire, compoſe & donne les remédes. Y a-t-il quelque démélé ? Que l'on paſſe ſeulement le ſeuil de ſa porte ; les Cours Judiciaires n'ont plus rien à faire, & toute conteſtation ceſſe. Les Empiriques au déſeſpoir s'enfuient en le maudiſſant, & les vils Procureurs ne ſont plus qu'une race inutile.

» O, qui ne s'écrie à ce récit, trois » fois heureux l'homme à qui ſes facultés » permetent ce que tout le monde voudroit, mais ne ſauroit faire. De quelles ſommes donc diſpoſent ces mains ſi » généreuſes ? Quelle mine ſoutient cette charité ſans bornes » ? Sans dettes & toutes taxes payées, ſans femme & ſans enfans, cet homme poſſéde ---- cinq cens guinées de rente. (1) Que la grandeur rougiſſe ! Que le faux éclat des Cours orgueilleuſes diſparoiſſe ! Petits aſtres, dérobez à la vue vos rayons ternis.

» Eh quoi ? Cet homme n'a aucun mo-

[1 *Que la grandeur rougiſſe* ?] Le but de cette exclamation n'eſt pas de faire *honte* à la grandeur de ce qu'elle ſe laiſſe vaincre en fait de vertu ; car il n'eſt pas queſtion ici d'un pareil différent ; mais de ce qu'elle eſt obligée de ſe reconnoître vaincue en ce qui faiſoit ſon fort, c'eſt-à-dire, la Splendeur & la Magnificence.

» nument, point d'inſcription ? Sa famil-
» le, ſa figure, ſon nom, ſont preſque
» inconnus » ? Celui qui bâtit un Temple à Dieu, & non à la Renommée, ne fera jamais graver ſon nom ſur le marbre. Allez vous en inſtruire dans les régîtres de de la vie & de la mort (1), où commence & finit l'hiſtoire du riche & du pauvre. Il lui ſuffit que la vertu ait rempli l'eſpace de ces deux termes, & qu'il ait prouvé avoir été en répondant aux fins de l'exiſtence. A la mort de Hopkins (2), mille flambeaux brûlent aux funérailles d'un miſérable, qui pendant ſa vie épargnoit un bout de chandelle. (3) Près de l'autel du Dieu vivant, s'éléve ſa vile ſtatue qui dément ſes traits, & qui lui fait ouvrir le bras, & étendre la main. Une perruque volumineuſe que Gorgone ne deſavoueroit pas, forme dans le marbe de Paros des boucles éternelles (4). N'admirez-vous point le bonheur que les richeſſes peuvent

[1] Les régîtres de la Paroiſſe.

(2) Voyez la note (1) *page* 125.

[3 *Près de l'autel du Dieu vivant, s'éléve ſa vile ſtatue*, &c.] Cette deſcription eſt inimitable. Ce Hopkins, qui avoit été la rapacité même, ſe trouve placé dans l'endroit de l'Egliſe qui inſpire naturellement le plus de reſpect, & par un trait d'impudence ſans égale, étend la main, comme pour marquer ſa diſpoſition à faire des actes de généroſité.

(4) M. Pope tourne ici en ridicule le goût de faire des buſtes avec de grandes perruques. Paros eſt une des Cyclades, ſituée dans la Mer Egée, & d'où vient le plus beau marbre blanc.

répandre ſur la vie, & les conſolations qu'elles donnent à la mort ?

Fin miſérable du Prodigue : exemple d'un Duc de Buckingham.

Dans la plus méchante chambre d'une très-méchante hôtellerie, à demi-tapiſſée d'une natte en lambeaux, dont le plancher eſt de plâtre, & les murailles ſont de boue & de fumier ; qui n'a pour tout meuble qu'un méchant lit auquel pendent le S. George & la Jarretiére, dont les rideaux attachés avec un mauvais cordon ne furent jamais deſtinés à être tirés, & où le rouge & le jaune combattant en mal-propreté ne permettent pas d'en décider la couleur ; ſur un mauvais matelas où il y eut autrefois de la laine, à préſent rembourré de paille, gît le grand Villiers (1). Hélas !

(1) George Villers ou Villiers, Duc de Buckingham, fils du Duc du même nom, qui fut aſſaſſiné à Portſmouth. Le caractére qu'en donne M. Pope répond à celui qu'en a donné Dryden, ſous le nom de *Zimri*, dans une Piéce intitulée *Abſalon & Achitopel*. « Homme ſi varié qu'il étoit » moins un ſeul homme, qu'un abregé compli- » qué de tout le Genre humain : opiniâtre dans » ſes opinions, & donnant toujours dans le tra- » vers : étant tout par ſaillies, mais ne ſe ſou- » tenant en rien : dans l'eſpace d'un mois, Chi- » miſte, Muſicien, Homme d'Etat, & Bouf- » fon ; puis ſe livrant tout aux Femmes, à la » Peinture, à la Poéſie, à mille extravagan- » ces qui s'évanouiſſoient par la réflexion : heu- » reux dans ſes folies, qui lui fourniſſoient à » toute heure de nouveaux ſouhaits à former, » de nouveaux plaiſirs à goûter. Louer ou railler » étoit le paſſe-tems de ſa vie, & toujours dans » les extrêmes ; preuve de ſon jugement : Si » complaiſant, ou ſi emporté, que tout hom- » me étoit avec lui un Ange ou un Diable.

Qu'il eſt différent de ce Villiers, l'ame & la vie du plaiſir, de l'enjoûment & du capriçe, ſi galant & ſi agréable dans la ſuperbe alcove de Cliveden (1), le ſéjour de la tendre Shrewsbury (2) & de l'amour; non moins gai ni moins plaiſant dans le conſeil, au milieu d'un cercle de politiques ſinges & bouffons, & de leur Roi

» Perſonne ne poſſéda mieux l'art de diſſiper » des richeſſes immenſes, prodiguant des récom- » penſes à tout, hormis au mérite. Ruiné par des » ſots qu'il ne reconnut que trop tard: s'en » faiſant un jeu, & eux le faiſant leur dupe. » Enfin s'étant banni de la Cour par ſes plai- » ſanteries, il voulut rétablir ſon crédit en for- » mant des partis dans l'Etat, mais il n'en put » jamais devenir le chef... Sans autre reſſour- » ce qu'une volonté impuiſſante, il ne renon- » ça point aux factions, mais les factions l'a- » bandonnerent.

Ce Seigneur plus fameux encore par ſes vices que par ſes infortunes, qui avoit joui de près de cinq cens mille livres de rente, & poſſédé pluſieurs des premieres Charges du Royaume, mourut en 1687 dans une auberge de la Province d'York, réduit à un état miſérable. Il avoit été pendant quelque tems le favori de Charles II. Prince qui avoit lui-même beaucoup d'eſprit, de gaieté, & qui aimoit trop les bons mots & les plaiſirs.

(1) Cliveden eſt une maiſon charmante ſituée ſur les bords de la Tamiſe, & que poſſédoit le Duc de Buckingham.

(2) La Comteſſe de Shrewſbury, femme très-belle & encore plus galante, qui eut plus d'une intrigue. Le Comte ſon mari ſe battit en duel avec le Duc de Buckingham, & l'on a prétendu que pendant le combat, la Comteſſe de Shrewſbury, déguiſée en page, tenoit les chevaux du Duc.

joyeux & badin (1). De cet amas de beaux eſprits qui fourmilloient autour de lui, il ne lui en reſte aucun qu'il puiſſe flatter; & (2) il ne lui reſte, ce qu'il priſoit encore plus, aucun fou dont il puiſſe ſe moquer. Là ce Seigneur, autrefois maître de richeſſes immenſes, (3) meurt vainqueur de ſa ſanté, de ſon bien, de l'affection de ſes Amis, & de ſa réputation.

Fin miſérable de l'Avare: exemple du Chevalier Cuttler.

Le prudent & avare Cuttler (4) prévit.

(1) Voyez la fin de la note (1) de la *page* 142.

(2 *Il ne lui reſte aucun fou dont il puiſſe ſe moquer.*) Le plaiſir de voir des fous *pour s'en moquer*, eſt dans le fond un trait de flatterie pour ſoi-même; & cette flatterie nous plait plus qu'aucune autre, à cauſe qu'elle eſt de notre façon.

(3) *Meurt vainqueur de ſa ſanté*, &c.) Le mot de vainqueur indique les difficultés qu'il a été obligé de ſurmonter avant de pouvoir ſe défaire de tout ce que les autres hommes recherchent avec le plus d'empreſſement. Et véritablement ſon hiſtoire atteſte qu'il avoit quelques bonnes qualités, qui dans plus d'une occaſion ſuſpendirent le cours de ſes victoires.

(4) Le Chevalier Cuttler, homme très-riche & encore plus avaricieux. J'ajouterai un trait à ceux qu'en rapporte M. Pope. Il voyageoit ordinairement à cheval, & ſeul, afin d'épargner. Le ſoir, en arrivant à l'auberge, il prétextoit d'être malade, afin de ne point ſouper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter dans ſa chambre ſes bottes remplies de paille, faiſoit baſſiner ſon lit, demandoit une bouteille d'eau, & s'alloit coucher. Lorſque la ſervante s'étoit retirée, il ſe relevoit, & avec la paille de ſes bottes, & la chandelle qu'on lui avoit laiſſée, il faiſoit un petit feu où il grilloit un hareng qu'il tiroit de ſa poche: il étoit muni d'un morceau de pain, & de la ſorte il ſe régaloit à bon marché, avec ſa bouteille d'eau.

vit le ſort de Villiers. Milord, lui dit-il, croyant lui donner un excellent avis, vivez comme moi. Vivre comme vous, Chevalier Cuttler ? J'en ſerai toujours le maître, répondit Villiers, quand je n'aurai plus rien. Et la réponſe valoit bien l'avis. Décide, raiſon, (1) lequel eſt le pire, d'être dans le beſoin la bourſe bien garnie, ou la bourſe vuide. On doit avouer, Cuttler, que ta vie fut plus miſérable : reviens, & dis-nous ſi ta mort fut plus heureuſe. Cuttler vit ſes fermiers faire banqueroute, & ſes maiſons tomber en ruines ; car il ne pouvoit pas rebâtir une muraille. Il vit ſa fille unique paſſer dans des mains étrangéres ; c'étoit encore le beſoin ; il ne pouvoit pas payer une dote. Quelques cheveux gris couronnoient ſes tempes reſpectables ; ce fut le beſoin qui les lui fit vendre pour deux guinées. Pourquoi à l'heure de la mort, ſe refuſe-t-il un cordial, bannit-il le Médecin, & chaſſe-t-il ſon Ami ? C'étoit par beſoin, parce qu'il manquoit de ce qu'il avoit : car quelque extravagant que ce beſoin vous paroiſſe, combien de perſonnes l'éprou-

(1) *Lequel eſt le pire, d'être dans le beſoin la bourſe bien garnie, ou la bourſe vuide.*) Il eſt très-facile à la Raiſon, que notre Auteur conſulte, de réſoudre ce problême : car il eſt poſſible que celui qui eſt dans le *beſoin la bourſe vuide*, obtienne quelques ſecours, au lieu qu'il n'y a aucune poſſibilité pareille pour le *beſoin qui a la bourſe garnie*.

ſemaine, un ſeul plat, mais ſolide, couvroit ſa table ; & il fêtoit le Dimanche par l'addition d'un *Pudding* (1). Il alloit exactement à l'Egliſe & à la Bourſe. Ses gains étoient certains, ſes libéralités rares ; cependant il donnoit par fois quelques *fardins* (2) aux pauvres.

Le Diable piqué de voir un ſi ſaint homme, brûloit de le tenter, ainſi qu'il fit autrefois le bon homme Job. Mais le Diable eſt devenu plus habile qu'il n'étoit : lorſqu'il tente les hommes, ce n'eſt plus en les appauvriſſant, c'eſt en les enrichiſſant.

Les ouragans élevés par le Prince des Airs, font écumer la vague, & enſéveliſſent le pere de Balam dans les abîmes de l'Océan. La mer de Cornouaille (3) enf-

(1) Le Pudding eſt un plat de la Cuiſine Angloiſe : ce n'eſt point exagérer, que de dire qu'il y en a plus de cinquante ſortes différentes. Il eſt fait communément d'œufs, de farine ou de pain, de lait, de moëlle de bœuf, avec des raiſins ſecs d'Eſpagne, ou de petits raiſins de Corinthe, qui viennent cependant moins de la Ville de ce nom, que de l'Iſle de Zante qui appartient aux Vénitiens.

(2) Le terme de *fardin*, ce me ſemble, n'eſt point inconnu dans notre langue : &, ſi je ne me trompe, c'eſt un vieux mot que les François ont autrefois adopté des Anglois. Il eſt originairement Saxon, & ſignifie un quart, le fardin étant la quatriéme partie d'un denier ſterling, ce qui fait cinq à ſix deniers monnoie de France.

(3) M. Pope a placé la ſcéne de ces naufrages en Cornouaille, non-ſeulement parce que cette côte eſt fameuſe pour les naufrages ; mais parce que les habitans le ſont encore plus à cauſe de

lée de nouveau, mugit ; & par un heureux naufrage, fait échouer deux riches navires sur le rivage de ses terres.

C'est à présent le Chevalier Balam : il prend les allures du beau monde : il se délecte à boire sa bouteille (1), & lâche son bon mot. *Vivez en homme de votre rang*, fut bientôt le dicton de Miladi, & (2) d'abord deux puissans Puddings (3) exhalent sur sa table une fumée appétissante.

leur inhumanité envers ceux à qui ce malheur arrive. Si un Navire échoue sur la côte, à basse mer, ils sont capables d'y faire des trous, pour l'empêcher de se remettre à flot, ils le pillent, & quelquefois ils massacrent les gens de l'équipage. Le Parlement d'Angleterre n'a pas encore pu supprimer entiérement cette honteuse barbarie.

(1) La dépense du vin est regardée, en Angleterre, comme une dépense de luxe; elle l'étoit encore plus autrefois. C'est ce qui ne paroîtra point extraordinaire à ceux qui ayant voyagé en ce pays, en connoissent le prix. Le vin dur & grossier d'Oporto, le moins cher de tous, se vend environ quarante-cinq sols la bouteille; celui de Bordeaux se vend près de six francs; le Bourgogne & le Champagne sont encore plus chers.

(2 *D'abord deux puissans Puddings.*) Le Poëte avoit observé ci-dessus, que quand ceux qui donnent dans un luxe relatif uniquement à eux mêmes, ont acquis plus de biens qu'ils n'en savent employer, ils essaient de faire *plus que vivre*, au lieu d'en donner quelque portion à ceux qui font *moins que vivre*. Ici il représente le ridicule d'un homme qui n'a pas encore appris l'art de déguiser la pauvreté de l'opulence par les raffinemens du luxe. Il débute par faire charger sa table de deux puissans Puddings.

(3) Voyez la note précédente.

Tandis qu'un Indien, preſque nud, étoit profondément endormi, un honnête Facteur lui dérobe un diamant. Il le met en gage chez le Chevalier; le Chevalier avoit de l'eſprit; il garde le diamant, & dupe le fripon. Il s'éléve quelque ſcrupule dans ſon ame; mais prenant le deſſus, il calme tous ces petits remords. « Au lieu de » quatre ſols que je donnois aux pau- » vres, j'en donnerai ſix; au lieu de n'al- » ler à l'Egliſe qu'une fois, j'y irai deux: » également régulier dans le reſte, puis- » je avoir quelque vice à me repro- » cher ?

Le Diable vit que le tems étoit arrivé: il fait jouer tous ſes reſſorts. Les *Actions* & les *Souſcriptions* naiſſent de toutes parts, (1) & enfin il ſe produit lui-même

(1) C'eſt une alluſion aux affaires de l'année 1720. Les *Actions* & les *Souſcriptions* de la Compagnie du Sud montérent à un prix extravagant: & dans le même tems il ſe forma un nombre prodigieux de différentes Compagnies, ſous des prétextes, & pour des projets plus chimériques les uns que les autres. Chaque intéreſſé ſouſcrivoit une certaine ſomme, c'eſt-à-dire, qu'il s'engageoit de la payer, & ces ſommes ainſi ſouſcrites, formoient le fond de la Compagnie, qui, ſuivant ſes beſoins, devoit faire un appel ſur les propriétaires des Souſcriptions, de tant pour cent, au *prorata* de leurs Capitaux. Ces premieres Souſcriptions ne s'accordérent que par intrigue & par faveur, y en ayant eu peu que l'on n'ait pu céder ou revendre avec un bénéfice de cent pour cent, & au delà. Les *Directeurs* en avoient la principale diſpoſition, ce qui les mettoit en état d'acquérir des richeſſes immenſes.

dans toute ſa puiſſance par une pluie abondante de cent pour cent. Il y plonge le Chevalier, il s'empare de lui, le fait *Directeur*, (1) & s'aſſure tout-à-fait de ſon ame.

Contemplez à préſent le Chevalier Balam : il a les ſentimens élevés ; il attribue ce qu'il a gagné à ſes talens & à ſon mérite. (2) Ce qu'il appelloit autrefois une bénédiction, eſt-à préſent un effet de ſon eſprit ; ce qui vient de la Providence, eſt déſormais un coup heureux. Les choſes changent de nom ſelon le changement des mœurs. Le Dimanche le voit paſſer toute la matinée à ſon bureau : il va rarement à l'Egliſe, il eſt trop affairé ; mais il y envoie réguliérement ſa femme & ſa famille. Enfin, ainſi le Diable l'ordonne, ſa bonne vieille femme attrape un bon rhume, aux fêtes de Noël, & meurt.

(1) Voyez la note précédente.

(2 *Ce qu'il appelloit autrefois une bénédiction, eſt à préſent un effet de ſon eſprit.*) C'eſt un admirable tableau de la vie humaine. Tous ceux qui entrent dans le monde, à l'exception de quelques fatsnés, ſont modeſtes, & regardent comme marques de bénévolence les graces de leurs Supérieurs ; mais s'il arrive que ces graces aillent en augmentant, alors, au lieu de devenir plus reconnoiſſans envers nos bienfaiteurs, nous n'augmentons qu'en bonne opinion de nous-mêmes ; & le retour conſtant de ces ſortes de faveurs, ne nous les fait plus enviſager comme des ſupplémens à nos beſoins, ou comme le prix de nos ſervices, mais comme des hommages dûs à notre mérite.

Une Nimphe de qualité admire notre Chevalier, il en fait ſa femme. Il va à la Cour faire des courbettes, devient homme poli & du grand monde. Il quitte les ſtupides habitans de la *Cité*, &, pour plaire à ſa Belle, il va reſpirer du côté de *Saint-James* (1) l'air du cocuage & des belles maniéres. D'abord il achete un brevet d'Officier pour ſon fils, qui s'enivre, court les gueuſes, ſe bat & eſt tué en duel. Sa fille épouſe un homme de qualité : peu propre pour ce rang, peu heureuſe en mari, elle n'acquiert que du mépris, & perd ſa ſanté. Le Chevalier parvient à être membre du Parlement ; on voit en lui un nouveau penſionnaire (2). Miladi joue, & ſon malheur eſt ſi grand, que pour réparer ſa fortune il ſe laiſſe corrompre par la France, & en reçoit un préſent. Il eſt accuſé de trahiſon, Coningsby (3) haran-

(1) Voyez les notes (1) & (2) *pag.* 122 & 131.

(2) Il y a dans l'original, *S. Etienne acquiert en lui un nouveau penſionnaire*, à l'imitation de ce paſſage de Juvénal.

——— *Atque unum civem donare Sybillæ.*

L'endroit où s'aſſemble la Chambre des Communes, étoit autrefois une Chapelle dédiée à S. Etienne.

(3) Milord Coningſby, créé Pair d'Angleterre, qui avoit été membre de la Chambre des Communes, lorſqu'il n'étoit encore que Pair d'Irlande. Il parloit avec beaucoup de facilité, mais il proſtitua lui-même ſes talens, par l'uſage trop fréquent qu'il en fit, en parlant ſur preſque tous les ſujets qui étoient offerts à la conſidération de la Chambre.

gue ; la Cour l'abandonne & l'oublie, & Meſſire Balam eſt pendu. Femme, fils & fille, t'appartiennent, Satan ; & (1) ſon bien, qui lui eſt encore plus cher, eſt dévolu à la Couronne. Le Roi & le Diable partagent la priſe ; & le malheureux Balam (2) maudit Dieu, & meurt.

(1 *Son bien eſt dévolu à la Couronne.*) Quoique ce trait paroiſſe ſatyrique, il eſt certain néanmoins que les Loix, en vertu deſquelles les biens d'un homme qui ſe rend coupable de Haute-Trahiſon, ſont dévolus à la Couronne, ont été reçues dans tous les Gouvernemens Monarchiques, & ſont très-douces en *Angleterre*.

(2 *Maudit Dieu, & meurt.*) Alluſion au conſeil que la femme de *Job* lui donna, ſuivant quelques Interprétes.

N. Blakey inv. et del. J. Punt sculps

Qui a engagé le Chevalier Visto à dissiper les richesses qu'il avoit si mal acquises? Quel Demon lui a soufflé de se donner pour homme de goût

EPITRES MORALES.

EPITRE IV.

A RICHARD Comte de BURLINGTON.

Sur le vain & le faux emploi des Richeſſes.

Vanité des dépenſes dépourvues de goût.

IL eſt étonnant que l'Avare emploie ſes ſoins pour acquérir des richeſſes dont il ne peut jamais jouir ; mais l'eſt-il moins que le Prodigue diſſipe ſon bien pour acquérir des choſes dont il ne peut jamais goûter le mérite. Ce n'eſt pas pour lui qu'il voit, qu'il entend, qu'il mange : gens experts doivent lui choiſir ſes tableaux, ſa muſique, les plats de ſa table. Il achete des deſſeins & des eſtampes pour Topham, des ſtatues pour Fountain, des médailles pour Pembroke ; d'anciens manuſcrits de Moines pour le ſeul Hearne, des livres pour Mead, & des curioſités pour Hans Sloane (1). Croyez-vous en vérité que toutes ces choſes ſoient

(1) Les différentes perſonnes dont M. Pope fait ici mention, ſe ſont toutes diſtinguées dans quel-

pour lui? Helas ! (1) auſſi peu que ſa belle femme, ou que ſa maîtreſſe qui eſt encore plus jolie.

Pourquoi Virro a-t-il fait peindre, bâtir & planter? Uniquement pour montrer combien il eſt dépourvu de ce goût. Qui a engagé le Chevalier Viſto à diſſiper les richeſſes qu'il avoit ſi illégitimement acquiſes? Quelque démon lui a ſoufflé de ſe

Abus du mot de goût.

que branche des Arts, des Sciences oue dla Littérature.

M. Topham, particulier Anglois, avoit un recueil d'Eſtampes fort curieux, & fort bien choiſi.

Le Chevalier Fountain étoit grand connoiſſeur en Statues antiques; il en avoit apporté pluſieurs d'Italie en Angleterre.

Feu Milord Pembroke étoit ſavant Antiquaire; homme d'ailleurs qui avoit toutes les qualités convenables à ſon état, & qui a été univerſellement eſtimé.

M. Hearne, de l'Univerſité d'Oxford, a publié pluſieurs anciens manuſcrits ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Civile de ſa Patrie.

M. Mead & M. Hans Sloane, ſont deux Médecins fameux, dont l'un a une très-belle Bibliothéque, & l'autre le plus beau Cabinet de Curioſités Naturelles qu'il y ait en Europe: tous deux hommes ſavans, & remplis d'humanité. Le dernier eſt Préſident de la Société Royale de Londres.

(1 *Auſſi peu que ſa belle femme, ou que ſa maîtreſſe qui eſt encore plus jolie.*) Il paroît par la maniere dont l'Auteur met enſemble ces deux échantillons de *fauſſe magnificence*, qu'à proprement parler, l'objet réel du goût moderne, n'eſt ni une *femme*, ni une *maîtreſſe*, mais ſimplement la *beauté*. Et quiconque en eſt pourvue, ſoit femme ou maîtreſſe, il n'importe guéres. Notre Poëte ſemble juger la derniere la plus digne de cette qualité, puiſqu'il lui en donne la meilleure part: Satyre ingénieuſe des mœurs de notre tems.

donner pour homme de goût. C'eſt une vanité que le Ciel départit aux ſots qui ſont riches, & il n'a pas beſoin d'employer (1) d'autre fléau que Ripley avec ſa régle. Le deſtin qui veut s'égayer, ordonne à Bubo de bâtir ; & pour punir une vanité impudente, Ripley eſt le guide qu'il lui envoie. Un fat n'a jamais atteint la vraie magnificence ; c'eſt une leçon qui ſe renouvelle ſans ceſſe, & il n'y a pas d'année qu'il n'en paie la façon.

Eloge de Milord Burlington.

Vous nous faites voir que Rome a ſu être magnifique ſans profuſion, & qu'il y a eu un tems où l'Architecte réuniſſoit la pompe & l'utilité (2). Cependant, Milord, ces régles ſi juſtes & ſi nobles rempliſſent la moitié de l'Angleterre de ſots imitateurs : ils prennent au hazard quelques-uns de vos deſſeins, & aucune beauté ne leur tombe ſous les mains, qu'ils ne

Abus des meilleurs préceptes & des meilleurs exemples.

(1 *D'autre fléau que Ripley.*) Ce *Ripley* étoit un Charpentier employé par un premier Miniſtre, qui lui conféra le nom d'Architecte ſans lui en donner l'habileté.

(2) Cette Epitre a paru pour la premiere fois en 1731, vers le tems que Milord Burlington publioit les deſſeins d'Inigo Jones, & les Antiquités de Rome par Palladio. Le premier eſt le plus grand Architecte qu'aient eu les Anglois. On voit à Londres pluſieurs de ſes Ouvrages qui ſont admirés de tous les connoiſſeurs, & entre autres la face de l'Hôtel de Somerſet, du côte de la Tamiſe. Palladio eſt un des plus fameux Architectes que l'Italie ait produits depuis le renouvellement des Sciences & des Beaux Arts.

la défigurent par quelque ſottiſe. (1) Ils décorent une méchante Egliſe des vieux ornemens du Théatre ; (2) métamorphoſent des arcs de triomphe en portes de jardin : ils bouleverſent tous vos ornemens, les affichant à tort & à travers ſur quelque vieille maſure plâtrée, allongée de deux bouts de muraille, & endoſſée de quatre pilaſtres qui ſeront entre-coupés de boſſages ruſtiques ; ils s'imaginent avoir élevé un frontiſpice parfait, ils font mugir les vents au travers d'une longue file d'arcades, & ſont fiers de s'enrhumer à une porte à la Vénitienne ; convaincus qu'ils ont bien ſuivi la maniére de Palladio (3), & que s'ils ſe morfondent, c'eſt conformément aux régles de l'Art.

(1 *Ils décorent une méchante Egliſe des vieux ornemens du Théâtre.*) Il y a en ceci une complication d'abſurdités. L'Egliſe eſt un bâtiment ſacré, au-lieu que le Théâtre ſert à des uſages prophanes. Et ce ſeroit une excuſe ridicule que de dire, que parmi les *Grecs*, ou les *Romains*, de pareils ornemens ont décoré les Temples de leurs Dieux. Peut il y avoir quelque comparaiſon entre des Edifices conſacrés au vrai Dieu, & ceux qui ont ſervi au culte vain & impur de quelques Idoles ?

(2 *Métamorphoſent des arcs de triomphe en portes de jardin.*) Cette extravagance ſemble tirer ſon origine de ce que d'ignorans Architectes ont voulu faire paroître leur goût en imitant ce qui ſe pratiquoit autrefois à la porte des anciens jardins de *Rome*. Mais ils ne conſidéroient pas que c'étoient des *jardins publics*, donnés au peuple par quelque Grand homme après un triomphe. Des arcs de triomphe convenoient à de pareils jardins.

(3) Voyez la note précédente.

Vous avez ſouvent touché à vos nobles confreres, une vérité que pluſieurs d'eux achetent bien cher. Il y a quelque choſe de plus néceſſaire que la dépenſe, quelque choſe qui précéde le goût ; c'eſt le bon ſens, qui eſt un pur don du Ciel, qui n'eſt point une ſcience, & qui lui ſeul les vaut toutes ; c'eſt une lumiére que l'on doit appercevoir en ſoi-même : *Inigo Jones* (1) & le *Notre* (2) qui l'eurent, ne pouvoient la communiquer à perſonne. Le bon ſens principe & baſe du goût.

Que l'on bâtiſſe, ou que l'on plante des parcs ou des jardins, quelque deſſein que l'on ait, ſoit que l'on forme des colonnades, ou que l'on faſſe des arcades, que l'on éléve des terraſſes ou que l'on pratique des grottes, on ne doit jamais oublier la Nature. Il faut la traiter comme une Dame modeſte ; en couvrir la nudité ſans la ſurcharger d'ornemens (3) & n'en point découvrir toutes les beautés, car la moitié de l'habileté conſiſte à ſavoir la cacher avec décence. On ne réuſſit en tous points qu'autant que l'on ſait mêlanger agréablement, ſurprendre, va- Premier principe ; ſuivre la Nature & conſulter la diſpoſition du terrein.

(1) Voyez la note (2) ci-devant.

(2) M. le Notre vivoit du tems de Louis XIV. Il a tracé le plan des plus beaux jardins qu'il y ait en France.

[3 *Et n'en point découvrir toutes les beautés.*] Car quand la curioſité n'eſt point excitée par quelque charme entrevu, ou ſimplement déſiré, la nature perd ſes attraits qui lui ſont propres, c'eſt à dire, ceux d'une *beauté modeſte*, & produit un dégoût approchant de celui qu'on ſent pour une proſtituée.

rier, unir avec art toutes les extrémités, & les dérober à la vue.

Conſultez en tout la diſpoſition ou le génie du lieu. C'eſt lui qui vous dira, s'il faut élever ou précipiter les eaux, ſe prêter à une cime audacieuſe qui affronte les Cieux, ou diſpoſer un théatre dans la circonférence d'un vallon ; donner dans le champêtre, éclaircir un boſquet, unir les bocages, varier les ombres, prolonger ou couper une allée : il faut qu'il paroiſſe peindre à meſure que vous plantez, deſſiner à meſure que vous travaillez.

Que le bon ſens, l'ame de tous les Arts, ſoit la baſe de votre ouvrage. On verra un tout ſe former d'un aſſemblage de parties qui ſe correſpondront mutuellement: des beautés non forcées ſe produiront par tout à vos yeux ; elles naîtront même du ſein des difficultés, & emprunteront du relief de la bizarrerie du hazard. La Nature ſe joindra à vous ; le tems fera croître un ouvrage qui excitera l'admiration, qui ſera peut-être un autre Stow (1).

Faute de ce guide, ta gloire s'éclipſe, ô ſuperbe Verſailles (2), &

(1) C'eſt le nom d'une maiſon de campagne qui appartient à Milord Cobham. Elle eſt ſituée dans la Province de Buckingham. On y voit les plus beaux jardins qu'il y ait en Angleterre.

(2) Je ne ſais ſi ce n'eſt point l'extrême magnificence qui a inſpiré à pluſieurs perſonnes du dégoût pour les jardins de Verſailles. Ils m'ont toujours paru très-bien deſſinés & très-

(1) les terraſſes de Néron déſertent leurs enceintes. De vaſtes parterres, le fruit de mille travaux, s'éléveront pour ne point durer. Un Cobham ſurviendra, & les noyera dans un lac (2). Après s'être ouvert une vaſte vue ſur la plaine, on voudra ravoir l'abri que l'on s'eſt ôté, on regrettera la montagne que l'on a applanie (3)

variés. Peut-être bien que les beautés y ſont trop multipliées, ce qui en effet peut fatiguer. On fait auſſi quelques objections contre la ſituation. D'ailleurs plus il y a de beautés, plus l'eſprit de critique eſt excité à trouver des défauts; mais ceux qui refuſent à ces jardins leur amitié, ne peuvent pas au moins leur refuſer leur admiration.

(1 *Et les terraſſes de Néron déſertent leurs enceintes.*) Il y a beaucoup d'énergie dans cette expreſſion. Si le Poëte avoit dit que les *enceintes abandonnent les terraſſes*, il auroit donné l'idée d'une deſtruction cauſée uniquement par le tems; ce qui n'étoit nullement l'intention de notre Auteur. Son but eſt ſimplement, que les productions d'un faux goût ſont ſujettes à être ruinées, non ſeulement par de *méchans* hommes, mais auſſi par ceux qui méritent le titre de *bons*. Dans le premier de ces cas, *les terraſſes de Néron déſertent leurs enceintes*, ce qui marque du deſſein & de la violence dans leur ſubverſion.

(2) Le Poëte fait alluſion à un étang que Milord Cobham a pratiqué à Stow. Voyez la note (1), à la page précedente.

(3) Un riche Négociant qui avoit une maiſon de campagne dans la Province d'Héréford, dépenſa près de quarante mille écus pour applanir une montagne, & ſe pratiquer une vue ſur une plaine nue, ſimple & unie. Il expoſa par-là ſa maiſon & ſes parterres au vent de Nord, & il ſe priva en même tems d'un bois qui couvroit cette montagne, & qui faiſoit un très-bel ornement.

Le trop ou le manque d'art également ennuyeux & blâmables.

Observez les ouvrages de Villario, le fruit de dix années de soin & de travaux. Ses quinconces commencent à donner de l'ombrage, ses espaliers se garnissent, ses arbres meublent la plaine, & leurs sommets égaux & émondés, semblent y former des tapis verds : toutes les parties s'unissent, & la force de l'ombre le dispute à celle de la lumiére. Des lits de fleurs frappées par les rayons du jour, présentent un tableau varié, qui surprend par sa beauté & par son éclat. Des ruisseaux d'une onde argentine, semblables au Méandre, serpentent dans ses jardins avec un doux murmure. Jouissez de toutes ces beautés, car Villario ne le peut plus : ennuyé du spectacle que présentent les parterres & les fontaines, Villario trouve enfin qu'il aime mieux un champ.

Eviter le trop ou le trop peu d'ombrage.

Avec quel plaisir Sabinus ne s'égaroit-il point dans ses plans de jeunes arbres : assis à leur ombre naissante, il sembloit rendre hommage aux bourgeons prêts à éclorre, & il contemploit avec ravissement les branches qui s'efforçoient de s'unir les unes aux autres. Son fils qui croit avoir le goût fin, ennemi des Dryades des bosquets de son Pere, aime une vue découverte, un gazon d'une étendue sans bornes, un parterre de fleurs divisé en mille compartimens, & entouré de toute la triste famille des Ifs. Les jeunes arbres, changés ignominieusement en manches à balais, net-

nettoient les allées auxquelles ils étoient deſtinés à donner de l'ombrage.

De la magnificence du mauvais goût.

Allons paſſer un jour à la campage de Timon (1). Que d'argent perdu, s'écrie tout le monde ! Quelle magnificence, quelle grandeur, quel prodige ! Mais la douceur & l'agrément n'y furent jamais connus. Les idées de Timon, ſur la grandeur, rappellent à l'eſprit toutes celles du *Brobdignag* (2). Pour répondre à ce ſyſtême, ſon bâtiment eſt une ville, ſon étang un océan, ſon parterre une campagne. Qui peut s'empêcher de rire, lorſqu'il en apperçoit le maître, ſemblable à un chétif inſecte qu'un zéphir fait friſſonner ? Quel grand amas de petiteſſes ! On croiroit que c'eſt une carriére percée à jour. A l'entrée on apperçoit deux amours qui piſſent ; derriére eſt un lac qui redouble la rigueur du vent de Nord. On entre enſuite dans les jardins, on s'imagineroit qu'on va être ſaiſi d'admiration : mais de quelque côté que l'on regarde, on en apperçoit les murs, on n'y voit aucun de ces

(1) Le Poëte comprend dans une deſcription générale tous les principes du mauvais goût. Il a raſſemblé un grand nombre d'exemples différens, pour n'en former qu'un tableau, enſorte que le caractére de Timon ne déſigne perſonne en particulier ; mais chaque trait a ſon original, & quelquefois plus d'un.

(2) Voyez les Voyages de Gulliver : *Brobdignag* eſt le nom que l'Auteur donne à la Nation des Géans.

heureux déſordres, de ces beautés champêtres, quoiqu'artificielles, qui embarraſſent agréablement la vue ; mais (1) chaque allée a ſa ſœur, chaque bocage ſe replie vers un bocage ſemblable, & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié. L'œil ſouffre à voir la Nature renverſée ; des arbres taillés en ſtatues, & des ſtatues auſſi mal taillées que des arbres : là une fontaine qui n'a jamais failli, & ici un pavillon d'Eté qui n'a nulle affinité avec les ombrages : là Amphytrite qui ſe joue au milieu des berceaux de myrthe, & ici des gladiateurs qui combattent ou qui meurent au milieu des fleurs : un cheval marin languit & s'afflige de n'avoir pas une goutte d'eau, & les oiſeaux font leur nid dans l'urne poudreuſe du Nil.

Milord s'avance d'un air majeſtueux, occupé du plaiſir de ſe faire voir : mais il s'aproche doucement, avec régularité ; ayez un peu de patience. Il faut d'abord eſſuyer toute la chaleur d'une terraſſe brûlante, ſurmonter dix talus eſcarpés : enfin, haraſſé & tout en ſueur, vous avez

(1 *Chaque allée a ſa ſœur, chaque bocage ſe replie vers un bocage ſemblable, & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié.*) C'eſt exactement la même choſe que les *deux Puddings* du bourgeois, dans la fable précédente, à un peu plus de magnificence près. Mais l'un & l'autre de ces traits de folie ont leur ſource dans le même principe de faux goût, qu'on ne ſauroit jamais trop avoir d'une bonne choſe.

le bonheur de rencontrer Milord à la porte de ſon cabinet.

Son cabinet ! De quels Auteurs eſt-il rempli ? Milord eſt curieux en Livres, & non pas en Auteurs. Il vous en fait parcourir tous les dos, chacun avec la date de ſa publication. C'eſt Aldus (1) qui a imprimé ceux-ci, & du Sueil (2) qui a relié ceux-là. Admirez ces Livres de vélin, ou ces faux dos artiſtement appliqués ſur du bois : pour l'uſage que Milord en fait, ces derniers ſont auſſi bons que les autres. C'eſt en vain que l'on y chercheroit Locke ou Milton : (3) on ne trouve dans cette Bibliothéque aucun Livre moderne.

Faux goût de Littérature.

Le ſon d'une cloche d'argent avertit d'aller à la Chapelle (4) aſſiſter à la pompe orgueilleuſe des priéres. Une muſique legére & baroque, éléve l'ame juſqu'aux Cieux par une ſainte gigue. On eſt dévo-

Indécence dans les prieres, & dans la muſique & les peintures des Chapelles.

(1) Fameux Imprimeur de Veniſe, qui vivoit ſur la fin du quinziéme ſiécle, & au commencement du ſeiziéme. Il étoit ſavant, & ſes éditions ſont fort recherchées à cauſe de leur beauté & de leur exactitude.

(2) Du Sueil eſt le Relieur de Paris le plus fameux & le plus habile.

(3) Deux Auteurs Anglois modernes, éminens dans leur genre, le premier dans la Philoſophie, & le ſecond dans la Poéſie,

(4 *Aſſiſter à la pompe orgueilleuſe des priéres.*) Cette abſurdité eſt très-heureuſement exprimée, l'orgueil étant, de toutes les folies humaines, celle dont on devroit le plutôt ſe défaire en approchant de l'autel ſacré.

tement émerveillé des peintures du plafond, où ſont étendus les Saints de Verrio & de Laguerre (1), qui ſe repoſant nonchalamment, à demi-couchés ſur des nuages dorés, offrent à la vue une image complette du Paradis. Un large carreau invite au repos, ainſi qu'un Prédicateur bénin, qui ne fait jamais mention du mot d'Enfer devant une compagnie ſi polie (2).

Ornemens déplacés, & cérémonies faſtidieuſes.

Entendez-vous le carrillon des pendules ? C'eſt l'heure du diner. On entre dans un ſallon ſpacieux, pavé de marbres rares, que cent domeſtiques foulent aux pieds. (3) Des Serpens, repréſentés d'après Nature, embelliſſent un riche buffet, & des Tritons y vomiſſent l'eau à pleine bouche. Eſt ce une ſalle de feſtins ? Non, c'eſt un Temple : ce n'eſt point un dîner,

(1) Antonio Verrio a peint pluſieurs plafonds à Windſor, à Hamptoncour, *&c.* Et l'on voit des Peintures de Laguerre à Bleinheim, Château du feu Duc de Marlborourgh, & en pluſieurs autres endroits. Les Peintures de l'un & de l'autre me paroiſſent au deſſous du médiocre.

(2) C'eſt un fait réel. Un digne Eccléſiaſtique prêchant devant la Cour d'Angleterre, menaça les pécheurs de ſubir les châtimens les plus ſévéres, *dans un endroit qu'il croyoit indécent de nommer devant une aſſemblée ſi polie.*

(3 *Des ſerpens, repréſentés d'après Nature, embelliſſent un riche buffet.*) C'eſt encore une mauvaiſe imitation de divers Ouvrages des Anciens, parmi leſquels le ſerpent étoit un objet myſtérieux & ſacré.

(1) c'eſt une Hécatombe, un ſacrifice ſolemnel fait avec pompe, avec apparat. On y boit, on y mange par meſure & par tems. Chaque ſervice eſt enlevé avec tant de promptitude, qu'on jureroit que le Médecin de Sancho Pança y préſide avec ſa baguette redoutable. Entre chaque acte, depuis la ſoupe juſqu'au vin de liqueur, les verres réguliérement préſentés, font retentir les ſoucoupes, & l'on termine enfin la fête par la ſanté du Roi (2). Mourant de faim au milieu de cette abondance, éprouvant en grande cérémonie le ſort de Tantale, ſervi avec complaiſance de tout ce que je n'aime point, bien régalé, fort careſſé, & encore plus fatigué, je prends congé de Milord, las de ſa civilité orgueilleuſe; & je pars en proteſtant que de ma vie je ne paſſai un jour ſi déſagréablement.

(3) Ce ſont ces folies cependant qui habillent le pauvre, qui donnent du travail à l'ouvrier, & du pain à ſes enfans. (4)

Utilité des folies de l'Homme: ſageſſe des diſpenſations de la Providence.

[1 *C'eſt une Hécatombe.*] Par alluſion aux cent domeſtiques dont l'Auteur venoit de parler.

(2) C'eſt un uſage commun en Angleterre que de finir le dîner par la ſanté du Roi.

(3 *Ce ſont ces folies cependant qui habillent le pauvre*, &c.) Cette réflexion ſert à juſtifier les voies de la Providence, lorſqu'elle donne les richeſſes à des hommes qui en font un pareil uſage.

(4) Le mauvais goût engage à plus de dépenſes, & emploie plus de perſonnes que le bon goût. Ceci revient à ce que l'Auteur a dit dans

Ce que la dureté de cœur auroit refuſé, une vanité charitable l'accorde. Un ſiécle à venir verra les moiſſons dorées flotter ſur ces jardins, défigurer & enſévelir ces plans que l'orgueil avoit formés ; & (1) Cérès, d'un viſage riant, rentrer en poſſeſſion de ſon domaine.

De la véritable magnificence.

A qui donc appartient-il de cultiver ou d'embellir un terrein ? A celui qui plante ainſi que Bathurſt, (2) qui bâtit ainſi que Boyle (3)(4). C'eſt l'utilité ſeule qui ſanctifie la dépenſe, & c'eſt du bon ſens que la ſplendeur doit emprunter ſes rayons.

Que celui qui jouit en paix de l'héritage de ſes peres, dont les voiſins voient

l'Epître précédente *page* 123. Voyez auſſi l'*Eſſai ſur l'Homme, page* 116. *vers la fin.* « C'eſt Dieu » qui contremine chaque folie, chaque capri» ce, *&c.*

[1 *Cérès, d'un viſage riant, rentrer en poſſeſſion de ſon domaine*] On ne peut rien imaginer de plus riant, ni de plus claſſique. Ce n'eſt pas une abondante récolte qui couvre ces jardins ; c'eſt la Nature elle-même qui rentre en poſſeſſion de ſon domaine, & qui *rit* des vains efforts d'une fauſſe magnificence, qui vouloit l'en bannir pour jamais.

(2 Voyez le caractere de Milord Bathurſt dans l'Epître précédente, *page* 136.

(3) C'eſt le nom de famille de Milord Burlington, à qui cette Epître eſt adreſſée.

(4 *C'eſt l'utilité ſeule qui ſanctifie la dépenſe.*) Ce terme de *ſanctifie* nous donne l'idée de quelque choſe de mis à part pour des uſages ſacrés, & véritablement c'eſt ſous cette face que nos biens doivent être conſidérés. Car l'opulence employée, ſelon les vues de la Providence, eſt une vraie conſécration.

avec plaiſir l'aggrandiſſement, dont le fermier eſt content, joyeux, bénit le travail de ſon année, plus redevable encore à ſon Seigneur qu'au ſol de la terre; que celui qui n'a point honte de nourrir dans ſon parc la geniſſe qui donne du lait, & le cheval qui mérite ſa pâture; dont les forêts naiſſantes ne ſervant ni à la pompe ni à l'oſtentation, préparent à la poſtérité des matériaux pour ſes édifices & navires; qu'il plante, que ſes ouvrages s'étendent de plaines en plaines, qu'il couvre d'abord le pays d'arbres, & enſuite, s'il le veut, qu'il bâtiſſe une ville.

Et vous, Milord, continuez: faites des Arts qui dépériſſent, l'objet de vos ſoins; faites paroître à nos yeux de nouveaux prodiges, & réparez les anciens; rétabliſſez, rendez à eux-mêmes Jonez & Palladio, (1) & ſoyez aujourd'hui ce que Vitruve (2) fut autrefois; juſqu'à ce qu'enfin (3) les Rois puiſent dans vos

Ouvrages dignes des Rois; temples, ports, canaux, ponts & grands chemins.

(1) Voyez la note (1) *page* 155.

(2) Vitruve Pollion vivoit ſous le régne de l'Empereur Auguſte. Il compoſa un excellent Traité d'Architecture, diviſé en dix Livres, qu'il dédia à cet Empereur. M. Claude Perrault, de l'Académie des Sciences, en a fait une traduction qui eſt très-eſtimée.

(3) Dans le tems que cette Epître a été écrite (en 1731) quelques-unes des nouvelles Egliſes qui avoient été bâties à Londres, étoient prêtes à tomber, ſoit que les fondemens portaſſent ſur un mauvais terrein, ou que la fabrique en eût été mal faite par la connivence des Entrepreneurs & des Inſpecteurs; le débordement de la Tamiſe à Dagenham en Eſſex avoit produit beau-

idées, glorieux d'accomplir des plans deſſinés par de pareilles mains ; qu'ils ordonnent aux ports de s'ouvrir, aux chemins publics de s'étendre, & qu'ils faſſent élever des Temples plus dignes de Dieu. Rois, ordonnez : des ponts hardis contiendront la vague impétueuſe, des môles s'avanceront dans la mer, en rompront les flots bruyans ; la mer elle-même, docile à ſes Souverains, ſe renfermera dans ſes bornes, & les riviéres couleront au travers des plaines avec obéiſſance. Paix, ſource de bonheur, ce ſont-là les fruits honorables que l'Angleterre attend de toi ; nobles travaux, ouvrages dignes des Empereurs & des Rois !

coup de mal ; on avoit rejetté la propoſition de bâtir un Pont à Weſtminſter, pluſieurs des grands chemins étoient impraticables ; ceux ſur leſquels on avoit établi des barriéres avec des péages, quoiqu'on y levât de grandes ſommes, étoient réparés d'une maniére honteuſe, & qui paroiſſoit indiquer de la malverſation, & cependant on avoit joui de la paix depuis vingt ans ſans interruption.

EPITRE

EPITRE D'HÉLOISE, A ABAILARD.

AVERTISSEMENT.

Abailard & Héloïſe vivoient dans le douzieme ſiécle. Ces deux perſonnes furent les plus diſtinguées de leur tems, par les lumieres de leur eſprit, & les graces de leur figure : mais rien ne les rendit plus célebres que leur paſſion infortunée. Après une longue ſuite de malheurs, ils ſe retirérent chacun dans un Couvent ſéparé, & y conſacrérent le reſte de leurs jours aux devoirs de la Religion.

Ce fut quelque tems après leur ſéparation, qu'une Lettre d'Abailard adreſſée à un ami, & qui contenoit l'hiſtoire de ſes malheurs, tomba entre les mains d'Héloïſe. Cet écrit réveilla toute ſa tendreſſe, & occaſionna ces fameuſes Lettres, qui peignent ſi vivement les combats de la Nature & de la Grace. Celle-ci en eſt imitée, & tirée en partie.

EPITRE D'HÉLOISE, A ABAILARD.

DAns cette ſolitude paiſible, ſéjour où la contemplation tourne conſtamment ſes regards vers le Ciel, lieux où régne un ſilence ſi profond, quels mouvemens troublent la tranquillité de mon ame? Pourquoi mes penſées s'égarent-elles au delà de cette retraite ſacrée? Pourquoi mon cœur reſſent-il des feux ſi long-tems oubliés? Quoi! aimerois-je encore?....

Oui, cette Lettre vient de lui. C'eſt le nom d'Abailard qu'Héloïſe doit baiſer encore une fois. Nom cher & fatal, je ne veux plus te prononcer. Ne paſſe plus ces lévres que la Religion a conſacrées au ſilence. Reſte à jamais renfermé dans mon cœur, où l'idée trop chérie d'Abailard eſt mêlée avec celle de Dieu.

Que ma main s'arrête, & ne trace pas ce nom.... mais je viens de l'écrire.... c'eſt à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuſe Héloïſe a recours aux larmes & à

la priére : ſon cœur commande ſans ceſſe, & ſa main obéit toujours.

O murs, dont la ſombre enceinte renferme des tourmens volontaires, & retentit de ſoupirs pouſſés par la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont uſés ; cavernes hériſſées d'épines ; autels, où les Vierges au teint pâle veillent ſansceſſe ; Statues des Saints qui ont appris à ſe vaincre eux-mêmes ; votre vue & mon long ſilence ne m'ont point rendue inſenſible comme vous. En vain le Ciel me rapelle à lui ; tandis que je prie, la nature toujours rebelle occupe la moitié de mon cœur ; mes priéres, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre, ni même affoiblir le feu qui me dévore.

Si-tôt que ma main tremblante eut ouvert ta Lettre, ô mon cher Abailard, ton nom qui s'offrit d'abord à mes regards, réveilla en moi le ſentiment de tous mes malheurs : nom toujours triſte, toujours chéri, & que je ne puis prononcer ſans pouſſer des ſoupirs, & verſer des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, ſûr que quelque infortune le ſuivra de près ; mes yeux baignés de pleurs, parcourent ta Lettre de ligne en ligne, & n'apperçoivent juſqu'au bout qu'une longue ſuite de malheurs. Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre ; tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus cruel chagrin ; enfin perdue dans l'ob-

ſcure ſolitude d'un Couvent, où l'auſtére Religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles paſſions, l'amour & la gloire.

Ecris-moi cependant, cher Abailard, écris-moi tout ce que ton cœur reſſent encore : que j'uniſſe mes douleurs aux tiennes, & que je te rende ſoupirs pour ſoupirs ; cette reſſource ne peut m'être ôtée, ni par la fortune, ni par nos ennemis ; & mon Abailard ſeroit-il plus cruel qu'eux ?

Mes larmes ſont à moi, & je ne les ménagerai pas. Je donnerai à l'amour celles que j'aurois verſées dans la priére : ces triſtes yeux n'ont rien de mieux à faire... lire & pleurer ſera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triſte conſolation : fais plus encore, rejette-les toutes ſur moi.

Le Ciel n'inſpira d'abord l'invention des Lettres que pour le ſoulagement des malheureux, pour quelque Amant banni, ou pour une Amante captive. Elles vivent, parlent, & expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen les déſirs d'un jeune cœur ſe communiquent ſans crainte ; l'ame ſe déploie toute entiere aux yeux de l'objet aimé ; l'abſence eſt trompée, & franchiſſant la diſtance des lieux, un ſoupir paſſe de l'Indus juſqu'au Pole.

Tu ſais avec quelle innocence j'allai d'a-

bord au devant de ton amour, qui ſe déguiſoit ſous le nom de l'amitié : mon imagination te prêtoit une forme angélique ; tes yeux brilloient d'une flamme douce, pareille à un rayon céleſte. Croyant pouvoir t'admirer ſans crainte, je t'aimois ſans remords. Quand tu chantois les louanges du Seigneur, les Cieux me ſembloient attentifs aux accens de ta voix ; & lorſque tu annonçois les vérités divines, elles me paroiſſoient s'embellir en paſſant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de perſuader, quand tu les donnois ! Tu m'enſeignas trop aiſément, qu'aimer n'étoit pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la ſéduction de mes ſens, & ne ſouhaitai plus de voir Ange celui que j'aimois comme homme. Je ne vis plus que dans un ſombre éloignement la félicité des Eſprits céleſtes, & je ceſſai de leur envier ce Ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois, hélas ! ai-je dit en moi-même, quand mes parens me preſſoient de choiſir un époux : je tiens pour cruelles toutes les loix que l'amour n'a point dictées ! L'amour auſſi libre qu'un habitant de l'air, à la vue des liens de l'hymen, étend ſes ailes legéres, & s'envole à l'inſtant. Que les richeſſes & les honneurs comblent les déſirs de celle qui conſent à porter le joug du mariage : que ſon nom ſoit reſpecté, & ſa réputation ſacrée : j'y conſens. Toutes ces apparen-

ces de bonheur s'évanouiſſent devant une véritable paſſion : Réputation, richeſſes, honneurs, qu'êtes-vous en comparaiſon de l'amour ? Ce Dieu jaloux, ſe voyant dédaigné, inſpire par vengeance des paſſions inquiétes aux mortels qui profanent ſes feux, en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je verrois tomber à mes pieds le Maître du Monde, qu'il m'offriroit ſon Trône & l'Univers, je mépriſerois ſes préſens. Je ne voudrois pas être la femme de Céſar : trop heureuſe pourvu que je ſois la maîtreſſe de celui que j'aime ; & s'il eſt encore un titre plus libre & plus doux, je le prendrai pour lui ſeul. Quel bonheur, quand deux ames, unies l'une à l'autre, s'aiment librement, & ne connoiſſent d'autre loi que celle de la nature ! Un ſeul objet remplit alors le cœur tout entier : on poſſéde, on eſt poſſédé à ſon tour. Les mêmes penſées de deux Amans ſe rencontrent, avant que leurs lévres ſe ſoient ouvertes ; les mêmes déſirs ſe liſent dans leurs regards. C'eſt-là une félicité parfaite, & telle étoit autrefois celle d'Abailard & la mienne.

Hélas ! que notre ſort a changé ! Quelles horreurs ſe retracent tout à coup à mon imagination ? que vois-je ? Mon amant nud, lié, & couvert de ſang paroît à mes yeux... Où étoit Héloïſe dans ce moment affreux ? Ses cris, ſes efforts ſe feroient

oppoſés à des ordres ſi cruels. Barbares, arrêtez... retenez votre main ſanguinaire : détournez votre rage ſur moi ſeule ; ou du moins, puiſque nous avons tous deux commis la même faute, faites-en retomber la peine ſur tous deux... la douleur m'accable & me trouble... par pitié, par pudeur, ceſſez... mes ſanglots redoublés, & ma rougeur brûlante, m'ôtent la force d'achever.

Pourrois-tu avoir oublié ce jour triſte & ſolemnel, où, comme deux victimes, qui attendoient le coup mortel, nous étions aux pieds des Autels. Que de larmes coulérent de mes yeux dans ces cruels momens ! A la fleur de la jeuneſſe, je diſois un adieu éternel au Monde, je baiſois le Voile ſacré avec des lévres glacées. Les Autels tremblérent ; les lampes pâlirent ; le Ciel crut à peine la conquête qu'il faiſoit ; & les Anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçois. Je m'avançois cependant vers ce Sanctuaire redoutable : ce n'étoit pas ſur la Croix que mes yeux étoient fixés, mais ſur toi ſeul. Le zéle de la Religion, ni la grace, ne faiſoient point ma vocation : c'étoit un amour malheureux ; & je ne me perdois ainſi toute entiére, que parce que je perdois mon Amant.

Viens donc, ſoulage mes douleurs par tes regards & par tes diſcours ; on t'en a laiſſé l'uſage. Que ma tête ſe repoſe encore ſur ton ſein ; que je boive à longs traits

le délicieux poiſon que j'ai pris dans tes yeux ; que je retrouve ce poiſon ſur tes lévres. Donne ce qui eſt en ton pouvoir, & laiſſe-moi imaginer le reſte.

Mais non : que ces penſées criminelles s'évanouiſſent pour jamais : viens plutôt m'inſtruire de mon devoir, & me parler de félicités plus durables. Deſſille mes yeux ; peins-moi tout l'éclat de la gloire céleſte, & fais que mon ame t'abandonne pour ſon Dieu.

Que ſi tu te refuſes à mes vœux, ſonge du moins que mes fidelles compagnes méritent tes ſoins. C'eſt ton troupeau ; ce ſont des plantes cultivées par tes mains, des enfans de tes priéres. Elles ont quitté ce Monde trompeur dans une tendre jeuneſſe, & tu les conduiſis dans cette paiſible retraite (1) dont tu avois élevé les murailles ſacrées. Par toi ce déſert fut embelli, & le Paradis parut ouvert dans ce lieu ſauvage. Là aucun orphelin en pleurs ne voit les richeſſes de ſon pére orner les Autels, ni enrichir les pavés de ce Temple : on n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des ſtatues d'un métal précieux, donnés par des pécheurs mourans : tribut d'un aveugle déſir d'acquérir un Ciel, perdu ſans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de

(1 *Dont tu avois élevé les murailles ſacrées.*) Ce fut lui qui fonda le Monaſtére.

ce ſaint édifice ſont auſſi ſimples que la piété qui l'habite : elles en retentiſſent mieux des louanges du Créateur.

Si tu te tranſportois dans cette retraite ſolitaire où nous devons paſſer nos jours ; ſi tu venois ſous ces dômes couronnés de pyramides, dont tes voûtes reſpectables ſeroient environnées d'une nuit éternelle, ſans les vitres obſcures qui laiſſent paſſer quelques foibles rayons de lumiére ; tes yeux diſſiperoient ces noires ténébres, & des ſillons de gloire brilleroient autour de toi : mais maintenant aucun objet conſolant ne s'y préſente ; tout y eſt plongé dans une profonde triſteſſe : on n'y entend que des gémiſſemens, on n'y voit couler que des pleurs.

Viens donc, ô mon pere, mon frere, mon époux, mon ami ; que ton eſclave, ta ſœur, ta fille, puiſſe encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. Rien ne ſauroit plus me porter à la méditation, ni fixer mes déſirs inquiets : je ne ſuis plus même touchée de ce plaiſir ſimple & raviſſant que donne le ſpectacle de la Nature ; ces pins plantés ſur la pente des rochers, & dont un vent ſourd agite les feuillages ſombres ; ces ruiſſeaux ſerpentans qui tombent des montagnes ; ces eaux qui font retentir de leur murmure les grottes profondes ; ces lacs dont le ſouffle de la biſe ride la ſurface : tous ces objets autrefois ſi charmans pour

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

S. Vale inv. et del. T. Prat sculps

Ah! malheureuse! on te croit l'épouse d'un Dieu et tu n'es encor que l'esclave de l'amour et d'un homme

moi, ne me procurent aucun repos, ni ne calment mes ſoucis. La noire mélancolie habite ces bois, ces cavernes, & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un ſilence pareil à celui de la mort : ſa préſence ténébreuſe attriſte cette décoration jadis ſi riante, ternit l'éclat des fleurs, obſcurcit la verdure, & rend terrible le bruit des ondes qui ſe précipitent en murmurant. On ne reſſent plus par-tout qu'une ſecrete horreur. Je dois cependant reſter ici pour jamais : monument triſte & fatal de l'obéïſſance d'une Amante ! La mort, la ſeule mort, peut rompre la chaîne qui m'y attache ; j'y laiſſerai toutes mes foibleſſes, & j'y ſentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y ſeront dépoſées, & j'attendrai qu'il me ſoit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah malheureuſe ! on te croit l'épouſe d'un Dieu, & tu n'es encore que l'eſclave de l'amour & d'un homme : ô Ciel ! daigne me ſecourir. Mais d'où part cette priére ? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de déſeſpoir ? Quoi ! dans ce lieu même, aſyle de la chaſteté, l'amour touve-t-il un autel où brûlent ſes feux criminels ? Je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'Amant, & je ne gémis pas du crime : je le vois ce crime, je le blâme, & je l'aime encore en le condamnant. Je me repens des plaiſirs

où je me ſuis livrée, mais j'en ſollicite de nouveaux : tantôt les yeux levés vers le Ciel, je pleure mon offenſe ; tantôt je ſonge à toi, & je renonce à l'innocence où je croyois aſpirer.

Pourrois-je t'oublier & haïr ma foibleſſe ? la cauſe en eſt toujours en moi. Dès que je veux la détruire, je ſens que j'en aime l'auteur. Comment ſéparer du crime l'objet que l'on chérit ? Lamour & le repentir ſe confondent toujours.

Quelle entrepriſe pour un cœur auſſi touché, auſſi pénétré, auſſi perdu que le mien ! Quoi ! vaincre une paſſion ſi puiſſante ! Avant que mon ame ait pu reprendre ſa tranquillité, quels combats entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à eſſuyer ? Combien de fois doit-elle ſe repentir, retomber, regretter ſon Amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier ? Mais non, c'en eſt fait ; je n'ai plus rien à craindre, tout eſt conſommé. Viens donc, mon Pere, viens m'enſeigner à ſoumettre la nature, à renoncer à mon amour, à la vie, à moi .... & à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu, lui ſeul peut t'y remplacer.

Ah ! mille fois heureuſe la deſtinée d'une Vierge qui s'eſt conſacrée à lui ! Elle oublie le monde qui l'a oubliée à ſon tour, & elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble réſignation fait que tous ſes vœux ſont exaucés. Le travail & le

repos partagent & rempliſſent ſon tems : un ſommeil paiſible lui laiſſe la liberté de veiller & de prier. Ses déſirs ſont réglés, & ſes affections toujours les mêmes : ſes larmes ſont ſes délices, & ſes priéres pénétrent les Cieux ; une grace divine l'environne ſans ceſſe de rayons éclatans ; les Anges qui veillent autour d'elle, durant ſon ſommeil, lui procurent les ſonges les plus doux & les plus purs ; pour elle l'Epoux prépare l'anneau nuptial ; des Vierges revêtues de blanc, chantent des hymnes à ſon honneur, les roſes d'Eden, qui ne ſe fanent jamais, fleuriſſent pour lui être préſentées, & les ailes des Séraphins répandent ſur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au ſon des harpes céleſtes, & ſe pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres ſonges, & des raviſſemens bien différens, égarent mon ame errante. Quand à la fin de chaque triſte journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu, ma conſcience ſe tait alors ; & laiſſant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteſte & j'aime cependant le ſouvenir de cette nuit, où mes premieres faveurs.... Je t'entens, je te vois ; mes mains empreſſées embraſſent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille, je n'entens & ne vois plus rien. Le fantôme me fuit auſſi cruel que toi-même ; je le rappelle, & ne ſuis

point entendu ; j'étens mes bras, & ne ſaiſis qu'une ombre fugitive ; je referme les yeux pour ramener ce ſonge raviſſant : revenez, douces illuſions, images trompeuſes.... hélas ! en vain je te revois : mais c'eſt pour errer enſemble dans d'arides déſerts, & pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes ſur une tour à demi détruite par le temps, autour de laquelle rampe le triſte lierre ; ou ſur des rochers dont la cime ſourcilleuſe eſt ſuſpendue au deſſus de la mer. Là tu ſembles me parler du haut des Cieux : mais les nuages nous ſéparent, les vagues mugiſſent, & les vents furieux grondent. Je friſſonne d'horreur, le ſommeil me quitte bruſquement : je me retrouve au milieu des triſtes objets qui m'environnent toujours, & en proie à des tourmens qui me ſuivent par-tout.

Le Deſtin a tempéré ſa rigueur à ton égard d'un mélange de bonté : il ne t'a réduit qu'à une froide ſuſpenſion de plaiſirs & de peines. Ta vie eſt un calme profond : aucunes paſſions n'agitent ton cœur : ſemblable maintenant à ce que la mer étoit, avant que les aquilons orageux euſſent reçu l'ordre de la troubler : ton état eſt paiſible comme le ſommeil d'un Saint à qui ſes péchés ſont pardonnés, & dont le ſalut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abailard ; qu'aurois-tu

à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts : le danger d'aimer ne ſubſiſte plus pour toi. La Nature garde le ſilence, la Religion blâme, & la froide indifférence régne dans ton cœur. Cependant Héloïſe t'aime encore. O flamme toujours durable & toujours déſeſpérée ! ſemblable aux lampes ſépulcrales, qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, & qui ne brûlent que pour éclairer les morts.

Quelles nouvelles ſcénes viennent s'offrir encore ! Par-tout où je tourne les yeux, par-tout où je porte mes pas, ces images chéres & dangereuſes me pourſuivent. Soit que je pleure ſur les tombeaux, ſoit que je prie aux pieds des Autels, elles faſcinent mes yeux, & jettent le trouble dans mon ame. Ton image eſt toujours dans mon cœur entre le Ciel & moi : ſi j'entens chanter une hymne, je crois reconnoître ta voix : chaque mot dans mes priéres eſt accompagné d'une larme. Tandis que des nuées d'encens s'élevent dans l'air, & que l'orgue remplit l'oreille de ſes ſons harmonieux, une ſeule penſée qui te retrace à mon eſprit, me raméne à toi, & détruit toute cette pompe. Prêtres, cierges, temple, tout s'évanouit pour moi ; & au moment même que les Autels brillent de mille feux, & que les Anges qui les environnent, ſont ſaiſis du plus profond reſpect, je me trouve noyée dans une mer de paſſions ardentes.

Mais, dans le tems que charmée de verſer des larmes de pénitence, je me proſterne devant le trône de Dieu ; dans le tems que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur, & qu'une grace victorieuſe eſt prête à s'emparer de mon ame, viens, ſi tu l'oſes, tout charmant que tu me parois, viens t'oppoſer aux décrets du Ciel. Diſpute-lui mon cœur : viens avec tes regards ſéducteurs effacer à mes yeux l'image des félicités céleſtes, détourner de moi la grace, & rendre ma repentance infructueuſe. Ecarte-moi de la route des Cieux ; viens, & m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis-je ? malheureuſe ! fuis-moi plutôt, fuis-moi : que des montagnes s'élévent entre nous, & que des mers nous ſéparent : ne reviens plus ; ne m'écris point ; ne penſe pas même à moi ; ſur-tout ne partage aucun des tourmens que je reſſens pour toi. Je dégage Abailard de tous ſes ſermens, & ne veux plus même me ſouvenir de lui. Qu'il s'efforçe donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi... Regards ſéduiſans, que je ne me rappelle que trop encore : douces idées où j'aimois tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais. Et toi, grace divine, vertu céleſte, tranquille oubli des ſoins de ce monde profane, eſpérance toujours renaiſſante, fille du Ciel, & mere de la joie ; Foi, qui fais jouir d'une immortalité

talité anticipée, venez, entrez tous dans mon cœur, demeurez-y comme des hôtes doux & aimables : recevez & plongez-moi dans un éternel repos. La triſte Héloïſe étendue ſur une tombe, vous déſire & vous attend. Qu'entens-je ? Eſt-ce le ſouffle des vents qui murmurent autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, & qui m'appelle ? je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit, que je gardois les lampes qui brûlent dans notre Temple autour des ſépulcres, il me ſembla au moment qu'elles étoient prêtes à s'éteindre, qu'une voix creuſe ſortoit du fond d'un tombeau : Viens, triſte ſœur, me diſoit-elle, viens, ta place eſt ici, viens-y demeurer pour toujours. Je fus autrefois, comme toi, victime de l'amour ; je tremblois, je verſois des larmes, & je priois comme toi. Je n'ai trouvé de calme que dans ce long ſommeil. Ici les malheureux ceſſent de ſe plaindre, & les Amans n'y répandent plus de pleurs ; la ſuperſtition même y perd toutes ſes craintes : car Dieu, plus indulgent que les hommes, nous y pardonne nos foibleſſes.

Je viens, je viens. Que les Anges me préparent leurs berceaux odoriférans, leurs palmes céleſtes, & leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais où les Pécheurs

peuvent trouver du repos, & où les Saints ne connoiſſent que des flammes épurées. Cher Abailard, rends-moi les derniers devoirs : adoucis-moi le paſſage de ce monde aux demeures céleſtes : vois mes lévres tremblantes : ferme mes yeux déjà immobiles, & reçois mon dernier ſoupir avec mon ame qui s'envole. Non, non.... que je te voie revêtu de tes vêtemens ſacrés, le cierge dans ta main tremblante. Préſente la Croix à mes yeux levés vers le Ciel : enſeigne-moi, & apprends en même tems de moi à mourir. Conſidére alors cette Héloïſe que tu as tant aimée : ce ne ſera plus un crime de la regarder. Vois les roſes de mon teint ſe flétrir, & la derniére étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux ; prends ma main, & preſſe-la juſqu'à ce que perdant tout ſentiment, je ceſſe de reſpirer, & même d'aimer mon Abailard.

Que tu es éloquente, ô mort ! il n'appartient qu'à toi de prouver que c'eſt une folle paſſion que celle qui a un peu de pouſſiére pour objet.

Le tems viendra où ces traits, qui ont eu tant de pouvoir ſur moi, ſeront détruits. Que les peines que fait ſouffrir le paſſage douloureux de la vie à la mort, ſoient alors ſuſpendues à ton égard par une ſainte extaſe ! Que de brillantes nuées d'Anges deſcendent du Ciel, & veillent

autour de toi ; que des rayons de gloire partent des Cieux ouverts, & que les bienheureux s'avancent au devant de toi, & t'embraſſent avec une tendreſſe égale à la mienne.

Puiſſe un même tombeau réunir nos deux noms, & rendre mon amour auſſi immortel que ta renommée ! Alors, ſi dans les ſiécles à venir, deux Amans voyageant enſemble viennent par hazard viſiter les murs & les ſources du Paraclet, ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inſcription de notre ſépulcre ; & buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compaſſion : puiſſions-nous ne jamais aimer auſſi malheureuſement qu'eux !

Comment ne ſeroient-ils pas attendris ? Celui qui au moment même de la pompe la plus ſolemnelle du redoutable Sacrifice, jettera un regard ſur la tombe qui couvrira nos froides cendres, ſentira ſon cœur s'émouvoir : ſa penſée pour un inſtant ſera détournée du Ciel ; ſes yeux ſe rempliront de larmes, & ſa douleur lui ſera pardonnée.

Si le Deſtin faiſoit jamais reſſentir à quelque Poëte des maux pareils aux miens, & qu'il fût condamné à pleurer des années entiéres l'abſence d'un objet chéri, & à ſe retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir ; pour-

vu qu'il ait aimé auſſi long-tems & auſſi fortement que moi, qu'il écrive notre funeſte & tendre Hiſtoire. Celui qui ſera le plus ſenſible à nos malheurs, les chantera le plus dignement.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Jean ferme la porte, ferme la, mon Ami: atache le manteau et di que je suis malade que je suis mort

EPITRE
AU
DOCTEUR ARBUTHNOT.

P. (1) JEAN, ferme la porte, ferme-là, mon ami : attache le marteau, & dis que je ſuis malade, que je ſuis mort. Les feux de la Canicule ſe font ſentir, & je penſe que tous les fous des petites maiſons & du parnaſſe ſont échappés. Vois comme ils ont l'œil ardent. Ils tiennent des papiers dans chaque main, ſont en délire, récitent des vers, & courent çà & là comme des inſenſés. Où trouverai-je une retraite ſûre, ou quelque ombrage aſſez épais pour me cacher ? Ils pénétrent dans ma grotte, après avoir forcé mes boſquets. Ils m'attaquent par terre & par eau, arrêtent ma voiture, & abordent ma berge. L'Egliſe ne me ſert point d'aſyle contre leur fureur, & leur importunité cruelle, fait que le Dimanche même n'eſt pas un jour de repos pour moi. C'eſt ce jour que quel-

(1 *Jean ferme la porte, ferme-là mon ami.*) Jean Scarel, ancien & fidéle valet de Pope, qui s'eſt ſouvenu de lui dans ſon Teſtament.

que Poëte affamé choiſit pour quitter (1) la retraite qui le met à couvert de la pourſuite de ſes créanciers, & me venir trouver préciſément à l'heure du diner.

S'il y a un Curé qui ait médité en buvant de la biére, une femme qui ait le vin tendre & du goût pour la Poéſie, un grand Seigneur qui ait la maniere de rimer, un Clerc prédeſtiné à faire enrager ſon pere en écrivant des Stances, au-lieu de mettre au net un contrat; enfin, s'il y a quelque enragé qui, faute d'encre & de papier, emploie du charbon pour tracer des vers ſur les parois de ſa cellule: tous courent en foule à Twickenham, & me demandent humblement que je nourriſſe leur folie & leur vanité. C'eſt à mes Ouvrages qu' (2) Arthur s'en prend de ce que ſon fils néglige l'étude des Loix, & le pauvre Cornus, voyant que ſa femme l'abandonne pour courir après un amant, maudit Pope, la Poéſie, & le Beleſprit.

C'eſt donc parce que le Ciel continue à prolonger ma vie, que le Monde eſt inondé d'un déluge de mauvais vers. N'y a-t-il aucune recette contre ce mal? Dois-je périr par un effet de la fureur ou de l'amitié d'un fou? Alternative horrible! je ne ſaurois y tenir; mes ennemis écrivent

(1 *La retraite qui le met à couvert de la pourſuite de ſes Créanciers.*) Cet endroit s'appelle le *Mint*.
(2 *Arthur.*) Arthur Moore.

& mes amis ſavent lire. Ils veulent que je diſe mon ſentimeut ſur leurs écrits, moi, dont le ſilence les offenſeroit, & qui ne puis me réſoudre à mentir. Leur rire au nez, ce ſeroit manquer également de politeſſe & de bonté ; & il n'eſt point au pouvoir de mon viſage de conſerver un air de gravité. Je m'aſſieds donc d'un air honnête & affligé, & ayant lu avec une ſincére angoiſſe, & (1) de violens maux de tête, je fais entendre enfin ce ſalutaire conſeil à des oreilles peu diſpoſées à l'écouter : *gardez votre piéce neuf ans.* Neuf ans, s'écrie ce Poëte, qui logeant au ſixieme étage dans Grubſtreet, & endormi par le doux Zéphir qui traverſe quelque vitre caſſée, fait des vers avant que d'être éveillé, & les donne, par déférence pour ſes amis, & pour la faim qui le dévore, d'abord à l'Imprimeur, pour avoir de quoi payer à tems le loyer de ſon galetas. « Vous croyez donc, ajou-» te-t-il, que ma piéce a des défauts ? » Prenez-là, Monſieur, je ſuis-la docili-» té même, faites-y les changemens qu'il » vous plaira, & rendez-là digne de » vous ».

Un autre, modeſte à l'excès, ne demande que trois choſes, mon amitié, un Prologue, & dix livres ſterling.

(1 *De violens maux de tête.*) Par alluſion à cette incommodité dont il étoit extrêmement tourmenté.

Pitholéon ma fait dire : « vous connoiſ-
» ſez Milord Duc ; j'ai beſoin d'un pro-
» tecteur ; demandez-lui quelque charge
» pour moi. » Pitholéon a compoſé une
Satyre contre moi, ---- « Oui, mais voi-
» ci une Lettre qui aſſure que, quand la
» Satyre a été compoſée, l'Auteur ne
» vous connoiſſoit pas. Auriez-vous la
» hardieſſe de le refuſer. Curl l'invite à
» dîner, & vous le verrez au premier
» jour écrire un Journal, ou ſe faire
» d'Egliſe ».

Que m'apportez-vous-là ? Un gros pa-
quet, « ---- Monſieur, voici une Tra-
» gédie qu'un étranger vous préſente :
» ce ſont les prémices d'une Muſe qui
» n'a ni Pere ni Mere ! Que faire ? ſi je
» blâme la piéce, l'Auteur ſera pis qu'en-
» ragé contre moi : ſi je l'approuve, il
» me dira, je vous prie de la recomman-
» der aux Comédiens ». A ces mots, je
rends graces au Ciel qui n'a point permis
que j'euſſe quelque liaiſon d'amitié avec
les Hiſtrions. Irrité de ce que la troupe
rejette ſa Tragédie, il s'étonne d'une ſi
étrange ſtupidité, & menace de faire im-
primer la piéce. ---- « Monſieur, parlez-
» en pour moi à Lintot. Moi ! parler à
» ce vilain animal ! il croira que vous lui
» en demandez beaucoup trop. Point du
» tout, Monſieur, ſi vous voulez bien
» revoir l'ouvrage & le retoucher ». Mes
refus ne l'engagent qu'à varier ſes inſtan-
ces.

ces. Enfin, il me dit tout bas à l'oreille, « » chargez-vous en, & nous partagerons » ce qui en pourra revenir ». Ravi d'avoir occaſion de lui faire une querelle, Monſieur, lui dis-je, que je ne revoie jamais, ni vos ouvrages, ni vous.

On prétend que les oreilles de Midas (perſonnage ſacré) ne commencérent pas plutôt à pouſſer, que ſon premier Miniſtre s'en apperçut. (1) D'autres diſent que la Reine s'en étoit apperçue avant lui : quoi qu'il en ſoit, il devoit le dire à ſon Maître, ou en crever. Ma ſituation n'eſt-elle pas plus fâcheuſe encore à la vue des oreilles d'âne que tous les ſots dreſſent à mes yeux.

A. Vous en dites trop mon ami, & la prudence exige que vous marquiez plus de retenue. Ne nommez jamais ni Rois, ni Reines, ni premiers Miniſtres. Et qu'eſt-il néceſſaire que vous parliez d'oreilles ? Laiſſez les ânes porter en paix les leurs. Ce n'eſt exiger de vous rien de difficile. Comment rien ! ils mordent & ruent. LA DUNCIADE paroîtra, & (2) le grand ſecret, que chaque ſot eſt un âne, ſera révélé. Quand j'aurai déchargé

(1 *D'autres diſent que la Reine s'en étoit apperçue.*) C'eſt Chaucer qui lui attribue cette découverte. Voyez la femme de Bath dans les Fables de Dryden.

(2 *Le grand ſecret, que chaque ſot eſt un âne.*) C'eſt-à-dire, que ſes oreilles (marques de ſa ſtupidité, ſont viſibles.

mon cœur du fardeau, mon ſommeil n'en ſera que plus tranquille ; & la femme de Midas dormit fort bien, après avoir dit la choſe à ſon Mari.

P. Cette ſincérité vous paroit peut-être cruelle. Mais ſachez qu'il n'y a pas de créature au Monde moins ſenſible qu'un ſot. Des ris immodérés éclatent autour de toi, ô Codrus, & tu n'éprouves pas la moindre émotion. Les éclats redoublent : les loges, le théatre, & le parterre, en ont des convulſions : toi ſeul tu conſerves (1) une intrépide gravité, dans le tems que l'Univers entier créve de rire. Qui pourroit inſpirer des ſentimens de bonté à un mauvais Ecrivain ? (2) Rompez la toile de cette araignée, & l'inſecte venimeux en filera une autre avec un nouveau plaiſir. Détruiſez les calomnies & les ſophiſmes de cet Auteur, & vous le verrez, tel que l'araignée, reprendre ſon

(1 *Une intrépide gravité dans le tems que l'Univers entier créve de rire.*) Par alluſion au paſſage d'Horace,

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

(2 *Rompez la toile de cette araignée*, &c.) Cette métamorphoſe d'un mauvais Ecrivain en une araignée, eſt bien plus Poétique que n'auroit été une ſimple comparaiſon. L'un & l'autre de ces deux animaux forment des lignes, qui ne partent point de leur tête (ſiége de la raiſon ;) & ces lignes ſont telles qu'il n'y a que des créatures plus foibles qu'eux-mêmes, qui puiſſent s'y laiſſer prendre.

travail : il régnera comme elle au centre de ſes deſſeins, & s'enorgueillira de la grandeur de ſon mince Ouvrage.

Mais qu'ai-je offenſé ? Quel Seigneur de la Cour ai-je rendu modeſte ? Et où eſt le Poëte que j'aie obligé à renoncer au rire malin du Parnaſſe ? Cibber a-t-il perdu le protecteur qu'il flatte, & la Courtiſanne qu'il aime? (1) Henley n'eſt-il pas toujours le favori des Bouchers, & Moore celui des Francs-maçons ? Bavius ne trouve-t-il plus à dîner ? Et n'y a-t-il pas encore un Evêque qui fait profeſſion de croire que Philips a de l'eſprit. L'Eternelle Sapho------ A. Taiſez-vous, je vous prie ------ pourquoi vous faire des ennemis ? ne nommez perſonne ---- calmez-vous, & apprenez d'un ami à être prudent : je pourrois écrire comme un autre, & je ſuis deux fois plus grand que vous. Mais des ennemis ſi puiſſans — P. Je les crains moins tous enſemble, qu'un ſeul flatteur. S'il en faut croire les Naturaliſtes, ce n'eſt pas la morſure des Animaux enragés qui tue, mais leur ſalive. Un fou en fureur eſt un pauvre innocent : ce que je crains le plus de la part de mes ennemis, c'eſt un air d'amitié & de repentance.

Celui-ci m'adreſſe une Epître dédica-

(1 *Henley.*) On trouvera relativement à ce perſonnage pluſieurs particularités très-curieuſes, dans le troiſiéme Livre de la Dunciade.

toire en proſe empoulée, & jette par-là ſur moi un plus grand ridicule, que ne pourroient faire dix de mes ennemis. Celui-là entreprend ma défenſe contre toutes les piéces diffamatoires de Grubſtreet, & me deshonore plus qu'elles, en ſe diſant mon ami. Les uns font imprimer mes Lettres pour avoir quelque argent, & les autres crient à haute voix, *ſouſcrivez, ſouſcrivez.* Il en eſt qui pour me faire leur cour, me diſent, vous touſſez comme Horace : quoique vous n'ayez pas ſon embonpoint, vous êtes auſſi petit que lui : le fameux fils de Jupiter Ammon avoit, comme vous, une épaule plus haute que l'autre : votre nez eſt parfaitement celui d'Ovide, & vous avez un œil----- Courage, Amis obligeans, faites-moi voir que tous les défauts des grands hommes ſe trouvent réunis en moi ſeul. Quand vous me verrez allité & malade, conſolez-moi en me diſant : c'étoit ainſi que l'immortel Virgile tenoit ſa tête ; & quand je ſerai ſur le point de mourir, ne manquez pas de m'apprendre que le grand Homere eſt mort il y a trois mille ans.

Pourquoi ai-je appris à écrire ? & quel péché inconnu, ou moi, ou mon Pere & ma Mere ont-ils commis, pour que j'aie été condamné à me ſervir de plume & de papier. J'avoue, qu'étant (1) à peine ſor-

(1 *A peine ſorti de l'enfance.*) On lui a entendu dire, qu'il avoit fait des vers de ſi bonne heure,

ti de l'enfance, je bégayois déjà des vers qui venoient ſe placer ſur ma langue. Mais dans la ſuite je n'ai ſacrifié à ce vain amu-

que le ſouvenir de l'année où il avoit commencé ce métier ſéduiſant, s'étoit effacé de ſon eſprit. A l'âge de huit ans, l'Homère d'Ogilby lui tomba entre les mains. Il fut charmé de cette lecture, qui fut ſuivie de celle de l'Ovide de Sandys, dont il ne fut pas moins enchanté. Il n'avoit que dix ans, qu'étant en penſion à Hide park-corner, où l'on n'eut pas grand ſoin de lui, il compoſa de quelques événemens de l'Iliade une Piéce de théâtre. Les diſcours des perſonnages étoient tirés de la traduction d'Ogilby, où il avoit entremêlé des vers de ſa façon. Il trouva moyen de perſuader à quelques-uns de ſes camarades, beaucoup plus âgés que lui, de repréſenter ſa piéce, & engagea le jardinier du Maître à faire le rôle d'Ajax. Pour ce qui eſt des habits des Acteurs, ils furent fidélement copiés d'après les tailles-douces de ſon cher Ogilby. Quand il eut douze ans, ſon pere lui mit en main les Ouvrages de Waller, de Spencer & de Dryden, dans l'ordre où ils viennent d'être nommés. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur Dryden, qu'il vit que c'étoit-là l'Ecrivain qu'il lui falloit. Ses Ouvrages, qu'il avoit toujours entre les mains, lui ſervirent de modéle; & ce fut d'eux qu'il apprit l'art merveilleux de la verſification. Cette même année, il commença un Poëme Epique, que l'Evêque Atterbury l'engagea à jetter au feu long-tems après. Il compoſa auſſi, dans ſa premiere jeuneſſe, une Comédie & une Tragédie. Le ſujet de celle ci étoit tiré de la Légende de Sainte Geneviéve. Ces deux piéces éprouvérent très-juſtement le même ſort que ſon Poëme Epique! ayant commencé, environ deux ans après, à faire ſes Paſtorales, il diſoit quelquefois en plaiſantant, qu'il avoit ſuivi à la lettre l'exemple de Virgile, qui dit de lui-même,

Cum canerem reges & prælia, Cynthius aurem
Vellit ——

ſement aucun de mes devoirs, & moins qu'aucun autre (1) l'obéiſſance due à mon Pere. Ma Muſe n'a été employée qu'à amuſer quelque ami, & nullement à me faire admirer de quelque Dame; à me faire ſupporter de longues maladies, & à ſeconder, ô Arbuthnot! ton habileté & tes ſoins, qui m'ont conſervé la vie.

A. Mais quelle néceſſité de publier tes Poéſies? P. Granville qui eſt la politeſſe même, & Walsh qui eſt connoiſſeur, m'ont dit qu'il m'étoit permis d'écrire, Garth, dont le naturel eſt ſi bon, m'a emflammé par des louanges que je ne méritois pas encore. Mes accens ont plu à Congréve, & Swift les a ſoufferts. (2) Talbot, Sommers, Sheffield ont lu mes vers, & ont témoigné en être contens: Rocheſter, cet illuſtre Prélat, a fait ſigne qu'il les approuvoit, & Bolingbroke même m'a reçu à bras ouverts en qualité de Poëte.

(1 *L'obéiſſance dne à mon Pere.*) Pope étoit encore enfant, que ſon Pere, quoique nullement Poëte, le mettoit à faire des vers Anglois. Il étoit difficile à contenter, & plus d'une fois il renvoya l'enfant, avec ordre de changer le tout. Quand les vers lui plaiſoient, il témoignoit que la lecture lui en faiſoit plaiſir, & avoit accoutumé de dire, *Cela s'appelle rimer.*

(2 *Talbot*, &c.) Tous ces Meſſieurs ont été les Protecteurs de Dryden, ou ſes Admirateurs. Ce n'eſt pas qu'on n'ait publié, ſous le nom de Mylord Sommers, un Libelle intitulé, *Satyre de Dryden à ſa Muſe*; mais ce Seigneur n'a jamais eu la moindre part à cet indigne Ouvrage.

Le ſuffrage de ces deux hommes, ſi diſtingués par leur génie, m'a d'autant plus encouragé, que le grand Dryden les a eus l'un & l'autre pour amis. Heureux mes Ouvrages d'avoir été goûtés par de ſi excellens Juges; plus heureux leur Auteur, d'avoir été aimé d'eux. C'eſt à eux qu'il appartient de juger des hommes & des livres, & non pas aux Burnets, aux Oldmixons & aux Cooks.

Mes vers avoient toute la douceur de l'innocence. Ils n'offroient à l'eſprit que des images, & point de ſens. Qui auroit pu s'en croire offenſé ? Mon ſtile étoit fleuri comme celui de l'aimable Fanny, & je peignois comme elle, tantôt une Bergére qui minaude, & tantôt le doux murmure d'un ruiſſeau.

Cependant dès-lors Gildon prit en main ſa plume vénale : je ſouhaitai qu'il eût un dîner fixe, & qu'il ſe tînt en repos. Dès lors Dennis eut des accès de fureur : je ne répondis point, parce qu'il ne lui étoit pas poſſible de m'offenſer. Si la folie ou le beſoin forcent les gens à implorer le ſecours de la preſſe, faut-il que je faſſe la guerre à leurs créanciers ou aux petites-maiſons ?

Quand quelque Critique plus modéré a prononcé ſur mes écrits, je l'ai payé d'un ſouris toutes les fois qu'il avoit tort ; & lorſqu'il avoit raiſon, j'ai profité avec reconnoiſſance de ſes avis. Mais, pour

dire la vérité, la plupart de ces Meſſieurs n'ont d'autre mérite que le travail, la lecture, & une médiocre doſe de vrai ſavoir; il ne leur manque que de l'eſprit, du goût & du jugement. Ils s'entendent parfaitement à placer des points & des virgules; & ce ſeroit un vrai péché que de leur ôter le peu qu'ils poſſédent. Jamais la moindre branche de laurier ne couronna ces mépriſables Auteurs, depuis le terrible Bentley juſqu'au pitoyable Tibalds : ils ne liſent point, & ne font que ſcander des vers, & épeller : ils épluchent des mots, ne vivent que de ſyllables, & ne ſauroient s'attirer l'attention du public, qu'en mêlant leurs noms avec ceux de Shakeſpear & de Milton. (1) C'eſt une merveilleuſe découverte, que d'appercevoir dans l'ambre des cheveux, quelques brins de paille ou un peu de mouſſe. Il n'y a rien de riche ni d'extraordinaire à tout cela, & l'on doit ſimplement s'étonner comment tout cela peut y être venu.

(2) D'autres ſont-ils en colére, je ne le trouve pas mauvais; il auroit fallu leur donner plus de louanges qu'ils n'en méritent. On démêle aiſément ce qu'un Au-

(1 *C'eſt une merveilleuſe découverte, que d'appercevoir dans l'ambre des cheveux*, &c.) La comparaiſon eſt admirable, & forme en même tems le tableau d'un excellent Auteur, & d'un mauvais Critique.

(2 *D'autres,*) Les Poëtes.

teur peut valoir, mais qui trouvera un poids capable de contrebalancer le néant orgueilleux que chaque Auteur met dans un des baſſins de ſa balance ? Il faudroit être Sorcier pour en venir à bout.

Le Poëte, qui s'eſt fait une réputation par des Paſtorales pillées, qui (1) traduit des Contes Perſans à trente ſous piéce, n'écrit que pour faire paroître ſa ſtérilité, & tire avec effort de ſa cervelle huit vers par an. Cet autre manque de tout quoiqu'il vive de larcin, vole beaucoup, dépenſe peu, & n'a pourtant rien de reſte. L'un penche tour à tour vers le bon ſens & vers la folie, & à proprement parler (2) ne penſe point, mais s'égare tout autour d'une penſée. L'autre s'éleve vers le Ciel avec l'enthouſiame d'un poſſédé, & donne pour vers une proſe inſenſée. Je leur ai conſeillé à tous) tant ma Muſe eſt bonne) d'entreprendre quelque traduction, & pour les mieux perſuader, je

(1 *Traduit des Contes Perſans à trente ſous piéce.*) Ambr. Philips a traduit en Anglois les Mille & un Jours, Contes Perſans.

(2 *Ne penſe point, mais s'égare tout autour d'une penſée.*) C'eſt ce qui arrive ſouvent aux Poëtes & aux Critiques d'un certain ordre, avec cette ſeule différence, que le Poëte ne s'embarraſſe gueres de ce qu'il penſe, au lieu que le Critique fait d'inutiles efforts pour pénétrer dans la penſée d'autrui. Cependant ils ont ceci de commun, qu'ils tâtonnent autour de leur ſujet, préciſément comme ceux qui, durant une nuit obſcure, cherchent une porte qu'ils ne ſauroient trouver.

leur ai dit franchement, que neuf Poëtes comme eux formoient enſemble un Tate. Mais voyez comme ils ſe mettent en fureur ! Ils frappent du pied, ſe démenent, & jurent que dans leur vengeance ils n'épargneront pas même Addiſon.

Puiſſe le Ciel calmer leur rage ! (1) Mais s'il y avoit un Poëte doué d'un vrai gé-

(1 *Mais s'il y avoit un Poëte*, &c.) L'amitié de Pope & d'Addiſon commença l'an 1713. Elle fut cultivée de part & d'autre, par mille marques d'affection & d'eſtime, & par une ſuite conſtante de ſervices mutuels. Addiſon prêchoit toujours la modération, conſeilloit à ſon ami d'être en garde contre l'aveugle eſprit de parti, & blâmoit le zele indiſcret de Steele. Pope ayant propoſé de faire imprimer par ſouſcription ſa traduction de l'Iliade, Addiſon ſe joignit aux Torys pour faire réuſſir cette entrepriſe, mais il conſeilla en même tems à Pope de ne ſe pas contenter des applaudiſſemens de la moitié de la Nation. D'un autre côté, Pope épouſa publiquement la querelle d'Addiſon contre Dennis, qui avoit attaqué brutalement la Tragédie de Caton.

Les choſes reſterent dans cet état, juſqu'à ce que la réputation de Pope devint aſſez éclatante, & la ſupériorité de ſon Génie Poétique aſſez marquée, pour donner de l'ombrage à ſon ami. Voici à quelle occaſion cette jalouſie ſe fit connoître à celui qui en étoit l'objet. *La Boucle de cheveux enlevée* venoit d'être imprimée dans un Recueil de piéces diverſes, & avoit été reçue avec de grands applaudiſſemens. Ce ſuccès engagea Pope à faire de cette piéce (qui avoit été compoſée à la hâte) une eſpéce de Poëme Epique, & de l'embellir du ſyſtême riant & ingénieux des Sylphes, *&c.* Plein de cette idée, il la communiqua à Addiſon. Mais celui-ci, bien loin d'en être charmé, comme ſon ami s'y attendoit, répondit froidement qu'il lui conſeilloit de ne rien changer à la piéce ; que ce

nie, & ſenſible à l'honneur de voir ſon nom gravé au Temple de mémoire ; qui poſſédât tous les talens, & qui fût orné de tous les Arts propres à plaire ; qui écrivît bien, parlât avec agrément, & fût d'un commerce aiſé ; & qu'un tel homme, à l'exemple du Grand-Seigneur, ne pût ſouffrir qu'aucun de ſes freres partageât le Trône avec lui ; qui regardât les autres d'un œil de mépris, & pourtant de jalouſie, & qui prît en haine les moyens qu'il a mis en œuvre pour ſe faire valoir ; qui condamnât avec des louanges affectées, louât poliment & avec malice, & qui en paroiſſant s'abſtenir de la raillerie, inſpirât l'envie de railler ; qui voulût bleſſer, en craignant de porter un coup ;

Poëme, tel qu'il avoit paru d'abord, étoit une petite merveille, &, comme il s'exprimoit, *merumſal*. Pope fut choqué de l'avis, & démêla l'eſprit de jalouſie qui l'avoit dicté.

Peu de tems après, une nouvelle traduction de l'Iliade ayant paru ſous le nom de M. Tickell, Pope, qui travailloit au même ouvrage, & qui ſavoit que M. Tickell étoit une créature d'Addiſon, ſentit parfaitement d'où partoit le coup, & ne douta pas un inſtant que l'ouvrage ne fût de la façon d'Addiſon. Dans les premiers tranſports de ſon reſſentiment, il ſongea à ſe venger par une critique ſévére de cette nouvelle verſion. Mais il aima mieux remettre le ſoin de ſa vengeance à la malignité & à la foibleſſe de la verſion même, & ce qui le détermina ſur-tout à cette eſpéce de modération, fut le ſuccès étonnant de ſa propre Iliade. Dans la ſuite Addiſon & Pope ſe raccommoderent à peu près autant que deux Poëtes qui ont été mal enſemble, peuvent ſe raccommoder.

qui fît appercevoir une faute, & héſitât à la condamner ; & qui également reſervé dans ſa critique & dans ſes louanges, fût à la fois ennemi circonſpect & ami ſoupçonneux ; qui, aſſiégé de flatteurs, craignit d'être attaqué par des ſots, & eût toujours été obligeant au point de n'avoir jamais obligé ame qui vive ; qui, tel que Caton, donne des loix à ſon petit Sénat ; qui s'aſſied pour mieux écouter ſes propres louanges, tandis que les Beaux eſprits, & leurs apprentifs, élévent juſqu'au Ciel la moindre choſe qu'il dit, (1) & permettent au ſtupide étonnement de ſe peindre ſur leurs viſages.------ Qui ne riroit à la vue d'un pareil original ? Mais (2) qui ne pleureroit, ſi tous les traits de ce tableau convenoient à Atticus ?

Quoique mon nom ſe liſe en lettres rouges ſur les murs des édifices publics, ou que les piliers ſoient couverts de mes affiches en grandes lettres, ou qu'une cen-

(1 *Et permettent au ſtupide étonnement de ſe peindre ſur leurs viſages.*) Quand les Grands veulent louer un ouvrage, en ſpécifiant quelque endroit qui les a charmés, ils craignent ſagement de ſe tromper dans le choix ; & cette crainte leur cauſe un embarras, qui n'a pas l'air autrement ſpirituel.

(2 *Qui ne pleureroit, ſi tous les traits de ce tableau convenoient à Atticus ?*) Il n'eſt que trop naturel qu'un Auteur ordinaire ait de pareils défauts ; mais on ne peut que s'affliger d'avoir lieu de les reprocher à un Ecrivain d'un mérite diſtingué.

taine de colporteurs aillent débiter mes ouvrages en feuilles mouillées qu'ils séchent au grand air, en chemin faisant, je n'ai jamais recherché les hommages du Peuple Auteur : à l'exemple des Monarques Asiatiques, je me dérobe aux regards de ceux de mon espéce : je lis aussi peu les Poëmes nouveaux, que le Roi lit les Odes destinées à célébrer son Jour de naissance : je ne fréquente aucune classe de Beaux esprits, & me garde bien d'augmenter en eux la demangeaison de la Poésie & des louanges : on ne me voit pas courir les rues de Londres croté jusqu'à l'échine, pour vendre des chansons : je n'assiste point aux répétitions des piéces de Théatre, la bouche béante, tout en sueur, le mouchoir à la main, & une orange à mes côtés ; mais las de fous, de vers, & de sots discours ; j'abandonne à Bufon tout l'empire du Parnasse.

Fier comme Apollon sur la Montagne à deux cimes, Bufon, gonflé d'orgueil, s'enfle des louanges qu'il reçoit chaque jour. Son humilité est nourrie chaque jour de quelque Dédicace, & dans toutes les piéces de Poésie qu'on lui offre, il va de pair avec Horace. (1) Sa Bibliothéque,

(1 *Sa Bibliothéque, où l'on voit un vrai Pindare sans tête.*) Pour tourner en ridicule l'affectation de quelques Antiquaires, qui désignent les troncs de différentes Statues par les noms d'Homére, de Platon, de Pindare, &c. *Vide Fulv. Ursin, &c.*

ornée de divers buſtes de Poëtes morts, & où l'on voit un vrai Pindare ſans tête, eſt ouverte à toute ſorte de Beaux eſprits, qui lui demandent d'abord ſon jugement ſur leurs ouvrages, & enſuite une charge. Ils élevent juſqu'au Ciel la beauté de ſes tableaux & de ſa maiſon, le flattent tous les jours, & mangent chez lui quelquefois : mais devenu plus frugal dans un âge plus avancé, il s'eſt aviſé de donner de tems en tems à quelques-uns de ſes admirateurs une bouteille de vin groſſier, & aux autres ce qu'ils lui avoient prêté de fauſſes louanges. Il permet aux uns de venir réciter chez lui leurs piéces, mais ſans rafraîchiſſemens ; & ce qui eſt bien plus cruel, il paie les autres en même monnoie, & les régale de quelqu'une de ſes productions. Dryden ſeul, quel prodige ! n'a jamais approché de Bufon, le ſeul Dryden a échappé à ſes yeux éclairés ; mais les grands Seigneurs ont toujours quelque trait de généroſité en réſerve. (1) Ils font enterrer avec pompe ceux qu'ils ont laiſſé mourir de faim.

Puiſſe chaque mauvais Ecrivain avoir ſon Protecteur à part, & chaque Bavius

(1 *Ils font enterrer avec pompe ceux qu'ils ont laiſſé mourir de faim.*) Dryden, après avoir vécu dans l'indigence, fut honoré d'un enterrement magnifique, pluſieurs perſonnes de la premiere qualité s'étant aſſociées pour payer les frais de la cérémonie.

ſon Bufon ! Auſſi long-tems qu'un Miniſtre d'Etat aura beſoin d'apologiſtes, que les envieux haïront le mérite, & que l'orgueil briguera des louanges, les ſots ſeront aſſez occupés pour me laiſſer en paix. Que le Ciel béniſſe les Grands ! Ils éloiguent de moi les Auteurs dont je ne veux pas, & me laiſſent mon ami Gay. Cet homme à talens n'a rien obtenu d'eux durant ſa vie, ni après ſa mort ; & pour toute récompenſe de ſes travaux & d'une conduite irréprochable, il ne lui reſte que mes vers, & les pleurs dont l'aimable Queensbury a mouillé ſon tombeau : puiſſé-je vivre & mourir (c'eſt tout ce que j'ai à faire) indépendant de ceux qui ont en main les faveurs, adorer les Muſes dans l'aiſe & avec dignité, voir mes amis, & lire les livres qu'il me plaira ! Exemt de la triſte néceſſité d'avoir recours à un Protecteur, (1) je ne refuſe pas néanmoins de donner quelquefois à un Miniſtre le nom d'ami. Je ne ſuis pas né pour les Cours, ni pour les grandes affaires, & n'en ſuis pas moins heureux pour cela : car je paie mes dettes, je crois ma Religion, je dis mes priéres, je

(1 *Je ne refuſe pas néanmoins de donner quelquefois à un Miniſtre le nom d'ami.*) Il croyoit (& n'avoit pas tort) que ce n'étoit que par une eſpéce de condeſcendance qu'un honnête homme pouvoit accepter l'amitié de quelqu'un de ceux dont la conduite eſt principalement dirigée par des principes de politique.

puis fort bien dormir ſans avoir un Poëme en tête ; & je ne m'inquiéte point du tout ſi Dennis eſt mort, ou s'il vit encore.

Avec tout cela on ne ſauroit me laiſſer en repos. (1) Le premier venu me demande quelle piéce je vais publier ? Ciel ! ne ſuis-je donc né que pour écrire ? La vie n'a-t-elle point d'agrémens à m'offrir, ou, pour en faire un uſage plus ſérieux, n'ai-je point d'amis à ſervir, & une ame à ſauver ? « Je l'ai trouvé renfermé avec » Swift ----- vous verrez bien tôt, comptez là-deſſus, s'écrie l'indiſcret Balbus, paroître quelque choſe de nouveau : vous avez beau le nier, un eſprit comme le ſien ne ſauroit jamais être ſans rien faire » : & puis, par une mépriſe obligeante, le même Balbus m'attribue la premiere Satyre qu'on vendra ſous le manteau. J'enrage de bon cœur, & ne puis pourtant m'empêcher de rire, quand j'entends des ſots (2) qui ajoutent qu'ils m'ont reconnu à mon ſtile.

Malheu-

(1 *Le premier venu me demande quelle piéce je vais publier ?*) Dès qu'on eſt Auteur, il ſemble que l'on ſoit aux gages d'un tas de fainéans, pour leur fournir de quoi amuſer leur oiſiveté.

(2 *Qui ajoutent qu'ils m'ont reconnu à mon ſtile.*) Pour reconnoître à ſon ſtile un Auteur qui ſe tient caché, il faut non-ſeulement avoir lu & relu ſes écrits, mais auſſi être bien au fait de ce qu'on appelle *compoſition*. L'une & l'autre de ces qualités manquent d'ordinaire à ces prétendus connoiſſeurs.

Malheureux aux vers, quelque coulans qu'ils ſoient, qui peuvent rendre un homme de bien mon ennemi, offenſer la vertu, effrayer l'innocence, ou être cauſe que les yeux d'une vierge ſe rempliſſent de pleurs ! & malheur au Poëte qui eſt aſſez injuſte pour attaquer ſon prochain, parce qu'il n'eſt pas en état de ſe défendre ; qui inſulte au mérite dégradé, ou à quelque Beauté malheureuſe ; qui aime les menſonges deshonorans, & qui contribue de tout ſon pouvoir à les répandre ; qui compoſe un libelle, ou qui aime à le copier.

Voyez ce fat, qui ne ſe donne l'air orgueilleux de Protecteur, que pour nuire à la réputation d'un Auteur en ſon abſence. Il loue votre mérite par vanité, & dans le tems même qu'il ſait qu'on vous admire, il empêche que vous ne ſoyez aimé : (1) il ſe dit votre ami, & ſe croit diſpenſé de défendre votre honneur qu'on outrage : tout le monde peut apprendre

(1 *Il ſe dit votre ami, & ſe croit diſpenſé de défendre votre honneur qu'on outrage.*) Quand un beau Génie, dont les productions inſtruiſent & charment le public, eſt attaqué par une troupe d'envieux, ou calomnié, on diroit que la reconnoiſſance qui lui eſt due, & l'honneur qu'il fait à ſa patrie, exciteront, au moins parmi ceux qui s'appellent ſes amis, une indignation générale. Mais une expérience journaliere nous apprend qu'il n'en eſt abſolument rien. Les uns ſont bien aiſes de voir leur *ami* déchiré ; d'autres ſe font un plaiſir de voir des gens de let-

de ſa bouche ce que vous dites *, & ce que vous penſez ; & s'il ne ment pas, du moins il vous trahit. Il lit vos ouvrages, mais avec une forte envie d'en faire de fauſſes applications, & fait d'une ſatyre un libelle, & d'une fiction Poétique un menſonge impudent. Mais aucun homme de bien n'a lieu de redouter ma Muſe : elle n'eſt à craindre que pour des ſots ſtupides & malins.

Que Sporus tremble ---- A. Quoi ! ce mirmidon de ſoie, Sporus, qui ſemble n'avoir été nourri que de lait d'âneſſe ! Sporus eſt auſſi peu ſenſible à la ſatyre qu'au bon ſens. Et qui s'eſt jamais aviſé de faire mouvoir une grande roue pour tuer un papillon ? P. De grace, laiſſez-moi écraſer ce moucheron aux aîles dorées, vil inſecte né de pourriture, & qui ne ſait que piquer & ſentir mauvais. Il paroît ſe plaire à inquiéter par ſon bourdonnement les Belles & les gens d'eſprit, ſans qu'il ſe connoiſſe pour cela en eſprit, ni en beauté. C'eſt ainſi que des épagneuls bien élevés aiment à japer en voyant un daim qu'ils n'oſent mordre. (1) Ses éternels ſouris trahiſſent ſon manque d'in-

tres aux priſes enſemble ; mais la plus grande partie conſidere le tout avec la plus parfaite indifférence.

(1 *Ses éternels ſouris trahiſſent ſon manque d'intelligence.*) Rien n'eſt plus trompeur que cette eſpéce de ſouris. Cependant comme ceux qui les

telligence, préciſément comme le peu de profondeur d'un ruiſſeau ſe manifeſte par les ſillons qu'il forme en roulant ſes eaux ſur le ſable. Sporus fait le beau parleur, comme polichinel inſpiré par Brioché : ou plutôt, il reſſemble à l'obligeant crapaud de Milton, qui s'aproche de l'oreille d'Eve pour y couler ſa bave & ſon venin ; & c'eſt ce qui lui arrive toutes les fois qu'il dit quelque pointe, qu'il parle politique, qu'il fait un conte, ou qu'il ment pour débiter quelque nouvelle. Chez lui tout eſt haut ou bas, & il paſſe dans un moment d'une extrémité à l'autre. Lui-même n'eſt qu'une miſérable antithéſe ; un animal amphibie, qui réunit des qualités oppoſées en apparence ; une tête vuide, & un cœur rempli de vices. Vrai fat à quelque toilette, & lâche adulateur à la table des Grands, on le voit tour à tour minauder comme une Dame, & imiter la démarche fiére d'un Seigneur orgueilleux. Quand les Rabins ont voulu repréſenter le Tentateur de la Mere du Genre humain, ils lui ont donné la face d'un Chérubin, & le reſte du corps d'un ſerpent. Voilà ton image, ô Sporus ! ce qui pourroit ſembler beau en toi, eſt rendu difforme par les qualités qui s'y trou-

mettent en œuvre, n'ont d'autre régle que d'en faire uſage à tout propos, il leur arrive ſouvent de les mal placer, & ils ſe montrent ſots en voulant paroître gens d'eſprit.

vent jointes : ton eſprit rampe, & ton orgueil léche la pouſſiére.

Un digne favori des Muſes n'adore point la fortune, & n'eſt eſclave ni de la mode, ni de l'intérêt, ni de l'ambition. Egalement exemt d'orgueil & de baſſeſſe, il ne veut plaire que par des moyens vertueux. Il auroit honte de flatter même un Roi, & penſe qu'un menſonge eſt auſſi criminel en vers qu'en proſe. Après avoir permis quelques écarts à ſon imagination, il s'arrête à la vérité, & conſacre ſa Poéſie aux bonnes mœurs. Comme ce n'eſt pas un motif de vaine gloire qui l'anime, il tient tête à des adverſaires furieux, ne ſe laiſſe point intimider par la crainte qu'un ami conçoit pour lui : un critique charmé de trouver de quoi mordre, un demi-bel eſprit qui n'approuve jamais qu'avec des reſtrictions, & un fat en colére, ſont autant d'objets de mépris à ſes yeux : ils ne craint point de perdre des amis qu'il n'a jamais eus, & que leur ſtupidité, leur inſolence, leur méchanceté, & leur folie, empêchent d'avoir de l'amitié pour qui que ce ſoit : les traits de la vengeance dont on voudroit le menacer, ne l'effraient point, tout le mal qu'on a pu lui faire, ne lui ayant jamais coûté une ſeule larme. Il ne daigne plus combattre des calmonies réfutées cent fois, & permet à des menteurs de profeſſion de le charger d'imputations odieuſes, & de lui attri-

buer d'infames libelles, des eſtampes ſatyriques, des vers outrageans compoſés contre ceux qui l'aiment, & dont il eſt aimé, l'exil d'un ami, & la mort de ſon pere. Peut-être que des accuſations auſſi noires auront été portées juſqu'au pied du trône de mon Souverain. ----- C'eſt à toi que j'ai recours, divine vertu! tu m'as ſoutenu juſqu'à préſent; continue à me ſoutenir encore.

A. Mais pourquoi inſulter les petits, & braver les Grands? P. Un faquin eſt toujours pour moi un faquin, de quelque condition qu'il puiſſe être: la proſpérité ou la miſére n'altérent en rien mon coup d'œil à ſon égard. Je fais préciſément le même cas de Sporus à la Cour, que de Japhet en priſon; d'un Duc aux gages du premier Miniſtre, que d'un Auteur mercenaire; d'un Chevalier titré qui vend ſon ſuffrage, que d'un Chevalier d'induſtrie. Il y a pourtant entre eux cette notable différence, que l'un a l'oreille du Prince, tandis que l'autre laiſſe les ſiennes au Pilori.

Le Poëte, que la calomnie a pourſuivi avec tant d'acharnement, ne laiſſe point d'être naturellement doux, & plus propre à groſſir la liſte des Dupes, que celle des Beaux eſprits: Sapho peut dire combien de ſujets de plainte on lui a donnés: Dennis avoue que ce Satyrique ſi redouté n'en a voulu qu'à ſon orgueil, &

s'eſt montré ſon ami au beſoin : qu'il a pouſſé l'humilité au point de frapper à la porte de Théobalde, de boire avec Cibber, & même de faire des vers pour Moore. A-t-il répondu un ſeul mot (1) durant l'eſpace de dix années ? Trois mille Soleils ſe ſont levés ſur les menſonges de Welſted, ſans qu'il ait daigné rompre un ſi long ſilence. L'un, pour plaire à ſa Maîtreſſe, le calomnie, & lui ne s'en venge qu'en n'apportant aucun obſtacle au mariage de ces deux Amans : il permet à Budgel d'inſérer dans ſon Journal de Grubſtreet toutes les Productions qu'il trouvera bon de lui attribuer, (2) pourvu qu'il ne lui impute point de Teſtament.

Que les Deux Curls calomnient ſon corps, ſon ame, ſa muſe, & les auteurs de ſa naiſſance, ces derniers n'ont jamais rien mérité de pareil de leur part. Son pere avoit pour maxime, que c'étoit un péché de traiter ſon voiſin de fou : ſa mere avoit ſi peu de penchant à croire le mal, qu'elle ne ſoupçonnoit pas même qu'une femme pût manquer à ſon honneur. Ecoute ceci, ô Moore ! épargne des noms que tu ne dois prononcer

(1 *Durant l'eſpace de dix années ?*) Ce ne fut qu'au bout de ce terme qu'il publia ſa Dunciade, ayant conſtamment gardé le ſilence juſqu'alors.

(2 *Pourvu qu'il ne lui impute point de Teſtament.*) Le Teſtament du fameux Docteur Tyndall.

qu'avec reſpect, & qui ſubſiſteront dans la mémoire des hommes, auſſi long-tems que la Vertu & la Poéſie auront quelque pouvoir.

Le ſang qui a coulé dans les veines de mes ancêtres, & qui a été verſé en partie dans le champ de l'honneur, eſt noble & pur ------ A. (1) Quels biens ont-ils poſſédés ? ------ P. Les leurs, & plus légitimes que ceux que Gripus a obtenus du Gouvernement. Mon pere ne s'eſt vu honoré d'aucun de ces poſtes qui nourriſſent l'orgueil : ſon héritage n'a été chargé d'aucun procès, & en épouſant une femme diſtinguée par ſa naiſſance, il n'a

(1 *Quels biens ont-ils poſſedés ?*) Il y a beaucoup d'eſprit à avoir mis ce trait, qui marque l'impertinente curioſité de quelques ennemis de Pope, dans la bouche de ſon ami. Le Diſcours moqueur de Julien aux habitans d'Antioche, contient un trait tout pareil tiré de Plutarque. » Caton étant en chemin pour ſe rendre à vo» tre ville, apperçut tout à coup l'élite de vo» tre jeuneſſe en armes, & vos Magiſtrats en » robes de cérémonie', venir au devant de lui. » Auſſi tôt il mit pied à terre, fort mécontent » de ſes amis, qu'il ſoupçonnoit d'avoir don» né avis de ſon arrivée. Celui qui devoit por» ter la parole, l'ayant abordé lui dit : Etran» ger, Démétrius eſt-il loin encore ? *Or ce Démé*» *trius*, ajoûte Julien, *étoit un des affranchis de* » *Pompée, & d'une richeſſe immenſe. Vous me de*» *manderez à quoi pouvoient monter ſes richeſſes ? Car* » *je ne connois rien de plus propre à exciter votre cu*» *rioſité. En ce cas, je vous conſeille d'interroger Dé*» *mophile le Bithynien, qui s'eſt fait une étude particu*» *liere de ces ſortes de ſujets, dont il connoît la haute* » *importance.*

point fait entrer avec elle la diſcorde dans ſa maiſon. Jamais il n'a eu part aux Guerres Civiles, ni à celles de Religion ; & ſon ſiécle, ſi fécond en crimes, n'a contemplé en lui que de l'innocence & des vertus. Les Tribunaux de juſtice ont été pour lui des objets auſſi étrangers que les Cours des Rois, & il s'eſt abſtenu avec autant de ſoin de faire un ſerment, que de riſquer un menſonge. Il ne ſe piquoit pas de ſavoir, ignoroit les vaines ſubtilités de l'Ecole, & ne parloit d'autre langage que celui du cœur. Ses bonnes inclinations étoient un préſent de la nature, ſon habileté l'effet de ſon expérience, & ſa ſanté le doux fruit de la tempérance & de l'exercice. Sa vie, quoique longue, n'a été empoiſonnée par aucune maladie, ſon agonie n'a duré qu'un inſtant, & ne lui a pas coûté un ſeul ſoupir ! O Ciel ! que je vive & que je meure comme lui, & mon contentement l'emportera ſur celui dont jouiſſent les enfans des Rois.

Ami ! puiſſe ton bonheur réſider dans le ſein de ta famille ! & que le mien conſiſte à être préſervé du noir poiſon de la mélancolie, à rendre encore long-tems de tendres devoirs à une mere que je reſpecte & que j'aime, à ſoulager le poids des années qui l'accable, & à mettre en œuvre les moyens les plus doux pour reculer, s'il ſe peut, les bornes de ſa vie !

Puiſſé-

Puiſſé-je faire ſourire la langueur même, procurer à ma mere une ſituation aiſée dans ſon lit de mort, démêler ſes penſées, lire dans ſes yeux ce quelle voudroit me demander, & retenir, au moins pendant quelques inſtans, une ame prête à s'élever vers le ſéjour de la vie !

Si des ſoins ſi pieux doivent être continués pendant une longue ſuite d'années, veuille le Ciel, pour les rendre heureuſes, conſerver mon Ami, en lui laiſſant ſon caractére aimable, ſa tranquille gaieté, (1) & pas plus de biens qu'il n'en a poſſédés dans le tems qu'il étoit Médecin d'une grande REINE. A. Que le Ciel vous accorde cette grace, ou qu'il vous la refuſe, nous avons fait notre devoir juſqu'ici : la providence fera le reſte.

[1 *Et pas plus de biens qu'il n'en a poſſédés, dans le tems qu'il étoit Médecin d'une grande* REINE.] C'eſt un bel éloge de l'extrême déſintéreſſement du Dr. Arbuthnot, qui avoit été le Médecin favori de la Reine ANNE.

EPITRE
A
M. GERVAS,
PEINTRE,

En lui envoyant la Traduction du Poëme de DUFRENOY *par* DRYDEN.

AMI, veuille accepter ces vers, hommage d'une Muſe, qui n'eſt ni ingrate, ni intéreſſée. Soit que ta main s'occupe à tracer quelque deſſein hardi, & plein de vie ; ſoit qu'elle mêle enſemble dans une maſſe colorée les plus belles teintes, ou qu'elle tire d'un canevas informe des figures ſemblables aux originaux ; quitte un inſtant le pinceau pour lire cet ouvrage de Dryden, qui a joint au génie qu'il tient de la Nature, l'art préçis de Dufrenoy ; & en le liſant, ſouhaite que nous ayons le même avantage qu'eux, d'entendre la Rénommée publier conjointement nos louanges ; que nos noms ſoient inſéparables comme les leurs ; que, comme eux, nous brillions aux yeux de la poſtérité ; que l'habileté & la préciſion de l'un caractériſent tes productions, & que

les miennes ſoient remarquables par le ſage & raviſſant enthouſiaſme de l'autre.

Senſibles aux charmes de deux Arts jumeaux, nos goûts ſe ſont réunis, comme deux couleurs amies ſe confondent & ne forment qu'une ſeule & même couleur, plus vive que celles dont le mêlange l'a fait naître. Que d'agréables momens ces Arts ne nous ont-ils point procurés ? Les plus longs jours de l'Eté ne duroient que quelques heures. Nous étions charmés de pouvoir nous communiquer le ſuccès de nos travaux, qui s'entre-aidoient toujours, quoiqu'ils avançaſſent lentement, & dans leſquels notre amitié trouvoit toujours quelque défaut à reprendre, ou quelque beauté à louer.

Que d'objets nobles & touchans s'offroient de toutes parts à notre imagination ! Rome, la merveille du Monde, ſe préſentoit à nous dans tout ſon éclat. Je m'imaginois quelquefois traverſer avec toi les plaines de l'air : nous voyions les Alpes au deſſous de nous, & enflammés du déſir d'admirer la belle Italie : nous dirigions notre vol rapide vers ce ſéjour fortuné des beaux Arts. Là je pleurois avec toi ſur le tombeau de Raphaël, & je ſentois je ne ſais quel mouvement divin à la vue de l'urne du Poëte Mantouan : tantôt je me repoſois avec toi au deſſus du tombeau de l'Orateur Romain, & tantôt l'imprudente curioſité nous menoit au mi-

lieu des débris de quelque ancien Temple, & nous arrêtoit au pied d'un mur qui menaçoit ruine : pendant que je relevois en idée des Edifices réduits en pouſſiére, & que je me bâtiſſois à moi-même une nouvelle Rome, tes yeux étoient fixés ſur des marbres dignes de ton attention, & un morceau de freſque, que le tems avoit preſque effacé, te demandoit & obtenoit un ſoupir. Nous nous rejoignions enſuite, pour comparer enſemble les différens Chef-d'œuvres, les graces de Raphaël, avec ces airs de tête du Guide que tu aimes tant; la force du Carache, avec la douceur du Corrége ; la touche hardie du Véronéſe, avec le feu divin du Titien.

Que cet ouvrage (1), fruit heureux du travail de tant d'années, eſt fini ! le poli de ce diamant (quoique de grandeur médiocre) & la maniére dont il eſt mis en œuvre, cauſent une égale admiration. Cependant les préceptes que ce Peintre illuſtre donne, n'expriment qu'imparfaitement ce qu'il a ſenti. C'eſt dans ſon ame que faiſoient leur ſéjour les plus belles idées : c'eſt delà qu'elles partoient pour frapper dans une eſquiſſe, ou pour briller dans un tableau, &, ce qui eſt plus difficile encore, pour former la douceur d'un Ange, & les raviſſans regards de la charmante Bridgewater.

(1) Dufrenoy employa vingt ans à la compoſition de ſon Poëme.

Elle n'eſt plus. O Muſe ! qu'à l'ouïe de ſon nom ta douleur éclate & arroſe de larmes ſon tombeau. Repréſente-toi ce tombeau entouré de tout ce qu'il y a ſur la Terre de plus noble & de plus pur, de tout ce qui rend la vie aimable, ou qui eſt propre à en adoucir les amertumes : ou plutôt, raſſemble en un même objet tout ce qu'une ſœur, une fille, une amie, & une épouſe, peuvent avoir de tendre, de reſpectueux & de fidéle ; ajoutez-y tous les charmes de la Mere des Amours, & dis : ce marbre cache à nos yeux tant de vertus, & tant d'attraits : que l'orgueil humain ſoit humilié !

Cependant ſes attraits, vainqueurs du tems & de la mort, continueront à être raviſſans par le divin ſecours de ton art ; ſon air doux & modeſte aura le privilége d'émouvoir le cœur de nos arriéres neveux. La beauté, frêle & charmante fleur qui craint également toutes les ſaiſons, brillera durant dix ſiécles par l'éclat de tes couleurs. Ainſi la fille de Churchill étendra ſes conquêtes au delà du tombeau, & d'autres Belles ſeront jalouſes des beaux yeux de Worſley ; le ſourire de Blount enchantera toujours, & une noble pudeur ne ceſſera de colorer le viſage de Belinde.

Puiſſent ces Beautés conſerver le même éclat que tes couleurs, & être ſans défaut & libres comme les traits de ton pinceau ; que telles que les merveilles que tu

produis ', on apperçoive en elles chaque année de nouvelles graces ; que leur douceur ſoit exemte de foibleſſe , & qu'elles plaiſent ſans éblouir ; que de ſages régles dirigent leur conduite , & qu'elles doivent leur perfection plutôt à un heureux naturel qu'à des ſoins pénibles !

La Poéſie & la Peinture uniront leurs travaux, pour les rendre immortelles. Celle-ci trempera ſon pinceau, tandis que ſa ſœur tirera les plus beaux ſons de ſa lyre. Cependant quand les Graces mêmes auroient placé toutes tes figures, & animé leurs traits d'un ſouffle divin ; quand les Muſes donneroient à mes vers le pouvoir de leurs charmes ; quand ta Bridgewater ſeroit la rivale de l'Héléne de Zeuxis, & que la renommée de mes héroïnes ſubſiſteroit auſſi long-tems que celles de la Myra de Granville ; à quoi ſe réduiroient, hélas ! nos plus glorieux efforts ? tu ſauves de l'oubli quelques traits, & ce n'eſt que d'un ſimple nom que je conſerve le ſouvenir.

LETTRE
A MADEMOISELLE
BLOUNT,

En lui envoyant les Œuvres de VOITURE.

LE caractére aimable de l'Auteur paroît à chaque vers de cet Ouvrage, que les Amours & les Graces mêmes lui ont dicté. Son Art ſemble avoir été en lui un heureux préſent de la Nature, & il répand un air d'élégance ſur les objets qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles. Son don particulier étoit de charmer les Grands & les Belles, & de leur plaire ſans les flatter. Eſtimable d'ailleurs pour ſes qualités perſonnelles, l'eſprit n'étoit accompagné en lui d'aucune malice, & les connoiſſances qu'il poſſédoit, n'avoient pas nui à la facilité de ſes mœurs. Sa Maîtreſſe & ſon Ami partageoient ſon cœur, & ſon tems étoit conſacré au Beau ſexe, aux Muſes, & aux Gens d'eſprit. Ainſi ſagement exemt de ſoins, & gai avec innocence, il a mené une vie douce, qui, telle que le ſommeil d'un enfant qui joue & ſourit dans l'inſtant qu'il s'endort, s'eſt terminée preſque à ſon inſu. Ses rivaux mêmes déplorent ſa mort, qui fit connoî-

tre la triſteſſe à ceux qui l'avoient ignorée juſqu'alors. Les meilleurs cœurs donnérent des ſoupirs à la perte de Voiture : Voiture fut pleuré par les plus beaux yeux : les ris & les amours paroiſſoient enſévelis dans ſon tombeau, & ſeroient péris avec lui, s'il ne les avoit pas rendus immortels dans ſes ouvrages.

Que la vie auſtére de quelques graves mortels forme une Comédie longue, réguliére & ſérieuſe ; que chaque ſcéne renferme quelque beau trait de morale, & ſerve à la fois d'amuſement & de leçon : pour moi, je ſouhaite que ma vie ſoit une piéce honnête & gaie, qui, ſans être trop aſtreinte aux régles du tems & du lieu, plaiſe & faſſe paroître du génie, de l'eſprit & des graces naturelles. Les cenſeurs du ſiécle, & ceux qui s'attachent à critiquer les productions d'autrui, ſont difficiles à contenter ; & il y a auſſi peu moyen de ſatisfaire ces derniers, & de vivre au gré des autres.

Les bienſéances, toujours ſévéres, le ſont particuliérement pour votre ſexe : l'uſage que le tems a rendu aveugle, doit vous ſervir de guide ; & l'on vous dit ſans ceſſe, que tout plaiſir eſt un vice, & l'orgueil une vertu : la Nature parle, mais l'honneur revêche ne veut point écouter. Le Mariage pourroit chaſſer ces petits tyranneaux, ſi par malheur il n'étoit lui ſeul un plus grand tyran qu'eux tous enſemble.

Il en eſt de l'Hymen comme de tous les Monarques déſpotiques : la domination de celui qui eſt le dernier, ſe fait toujours le mieux ſentir. Pauvre Sexe ! né pour être eſclave de l'opinion, ou pour porter des chaînes réelles, adoré pendant quelques mois, & négligé des années entiéres, après que l'humble Amant eſt devenu un Maître impérieux. Ah ! ne ſacrifiez pas la douce liberté d'une vie innocente à la trompeuſe gloire de paroître ſouveraine de vos actions. Ne vous laiſſez point abuſer par de vains titres, ni par un étalage impoſant. N'aſpirez point à la joie, & contentez-vous de l'aiſe & de la tranquillité.

Les Dieux, pour punir Paméla de ſes priéres hypocrites, lui donnent un carroſſe doré, des chevaux de Friſe, de belles robes, de riches diamans, des lits de parade, pour mettre le comble à ſon bonheur, un fou pour mari. Vaine, inquiéte & brillante, elle éblouiſſoit au Bal, à la Promenade, aux Spectacles, & n'en étoit pas plus heureuſe pour cela. L'orgueil, le faſte, & l'air de grandeur, ne procurent qu'une félicité extérieure : Paméla ſoupire, & ſent bien qu'elle n'eſt pas Ducheſſe au fond du cœur.

Que ſi le deſtin s'oppoſe à votre bonheur, & que vous-même vous ne deman-

mandiez pas mieux que d'être la victime de l'hymen, ne comptez pas trop ſur vos charmes actuellement vainqueurs, mais qui éprouveront, tôt ou tard, le pouvoir du tems & des maladies. Une humeur douce eſt l'unique moyen de rendre des attraits durables, de faire de nouvelles conquêtes, & de conſerver celles qui ſont faites déjà. L'amour, qui n'a d'autre cauſe que la beauté, dépérit avec elle, & ſa chaîne légére ſe défait au bout d'un jour. C'eſt ainſi qu'une guirlande de fleurs, dont on s'eſt paré le matin pour quelque fête, eſt détruite le ſoir par ces mêmes jeux auxquels on vouloit la conſacrer : mais un caractére aimable attache avec des liens moins ſerrés, & cependant plus forts & plus durables.

Ce fut par ce moyen que les premiers hommages que Voiture rendit à la belle Paulet, furent les mêmes lorſqu'elle porta le nom de Montauſier. C'eſt ce qui fait que le Poëte & le raviſſant objet de ſes vers, vivent encore, & continuent à plaire par les agrémens de leur caractére & de leur eſprit.

Couronnée de myrtes au ſein de l'Eliſée, l'ombre aimable de Voiture ſe trouve avec les Belles qu'il a immortaliſées ; & il goûte ce bonheur dans le tems même que vous ſouriez à ſes vers heureux, & que notre ſiécle admire en vous un autre

Rambouillet. Les plus beaux yeux de l'Angleterre liſent préſentement ce que les plus beaux yeux de la France avoient inſpiré. La glorieuſe deſtinée de Voiture porte que durant ſa vie, & après ſa mort il doit charmer celles qui charment le reſte de l'Univers.

A LA MEME,

Lorſqu'elle partit de Londres après la cérémonie du (1). COURONNEMENT.

TELLE qu'une Vierge qui, prête à devenir ſenſible, commence à ſavoir faire uſage de ſes yeux, qui goûte déjà avec plaiſir le doux poiſon des louanges, & qui ne connoiſſant pas encore de péril, accorde à ſon Amant un baiſer, dans le tems que la ſévére prudence de ſa Mere l'oblige à quitter bruſquement la ville, pour aller reſpirer à la campagne un air plus pur : telle la charmante Zéphalinde s'éloigne du beau monde, & gémit à la vue du bonheur de ſes compagnes. Non que ſon cœur ſoit ſuſceptible à leur égard d'aucun ſentiment d'envie : il ne ſoupire pas de ce qu'elles reſtent, mais de la néceſſité qui eſt impoſée à Zéphalinde de partir.

Elle part pour aller trouver des occupations ſimples, des ruiſſeaux qui mur-

(1) *Du Couronnement.* De George I. en 1715.

murent, des corbeaux qui croaſſent, quelque tante ennuyeuſe, & un vieux château : Quels objets, pour ſuccéder à la Promenade du Parc, aux Aſſemblées, à l'Opéra & aux autres Spectacles ! Sa felicité conſiſte à faire un tour au Jardin, à partager ſon tems entre la lecture & le thé, à rêver & à laiſſer refroidir ſon café, parce qu'elle a autre choſe en tête : elle ſoupçonne la pendule d'aller trop lentement, & dîne préciſément à midi ; ſes yeux s'amuſent à démêler dans le feu différentes figures ; & le ſeul uſage qu'elle faſſe de ſa voix, ſe réduit à redoubler des airs de chanſons, ou à raconter aux ſots du voiſinage les merveilles de Londres. A ſept heures du ſoir elle regagne le manoir qui lui ſert d'appartement, & s'y ennuie juſqu'au lendemain.

Peut-être prenez-vous plaiſir à tourmenter quelque Gentilhomme campagnard, qui ne ſait jouer qu'au Whisk, & dont le Punch eſt la boiſſon favorite : il vient vous voir avec un fuſil ſur l'épaule, &, un oiſeau de proie ſur le poing ; ou bien il vous améne ſon chien d'arrêt, & par le bruit qu'il fait, s'annonce lui-même dès le chenil. Ce n'eſt que par ſignes qu'il fait l'amour, & toutes ſes galanteries aboutiſſent à rire de grand cœur de ſes propres ſottiſes, & à vous jurer qu'il n'y a rien au monde qu'il aime autant que vous ------ après ſon cheval.

Quelquefois, à la fin d'un beau jour, vous allez vous aſſeoir à l'ombre d'un berceau. Là, appuyée ſur le coude, vous rappellez le ſouvenir des objets dont vous avez été le plus frappée avant votre départ : vous voyez ſur la verdure le Couronnemeut du Roi ; & la ſuperbe Proceſſion des Comtes, des Ducs, & des Chevaliers de la Jarretiére, paſſe en revue devant vous, auſſi long-tems que votre éventail couvre nos yeux prêts à ſe fermer. Saiſie de joie, vous ôtez l'éventail, & la brillante viſion diſparoît. Sceptres, Couronnes, Fêtes ſuperbes, tout s'évanouit, & il ne vous reſte pour toute compagnie que les arbres de vos Forêts. C'eſt ainſi que votre humble eſclave, dans le tems qu'il eſt deſœuvré, ſans mal de tête, & diſpenſé de l'obligation de chercher une rime, s'arrête dans la rue & rêvant auſſi tranquillement que s'il n'y avoit point de foule autour de lui, ne ſonge qu'à vous. Le brillant éclat de vos yeux, ou votre air doux & modeſte, s'offrent à mon imagination, quand tout à coup Gay vient me frapper ſur l'épaule, & il n'eſt plus queſtion de vos attraits. Je ne vois plus que des chaiſes à porteur, & des fats ; &, affligé de ce changement de ſcéne, je ſuis auſſi peu content de mon ſort, que vous pouvez l'être du vôtre à préſent.

(1) EPITRE V.

A

M. ADDISON,

Sur ſon Traité des Médailles.

CONSIDERE le terrible pouvoir des années ! Rome ſemble enſévelie ſous ſes propres débris, & n'offre aux yeux que des voûtes ébranlées, & des Temples ruinés. Les tombeaux mêmes ont diſparu avec les morts qui y faiſoient leur demeure, & les chef-d'œuvres de l'Art, formés des dépouilles de tant de Nations ſubjugées, ſont détruits & confondus avec les os des Eſclaves & des Martyrs. De vaſtes théatres ont comblé les fleuves dont ils ornoient les bords, & ſe trouvent changés en bois ſolitaires : ces (2) Temples que les Dieux auxquels ils avoient

(1) Cette Epître fut compoſée l'an 1715, dans le tems que l'Auteur s'attendoit à voir paroître les Dialogues de M. Addiſon ſur les Médailles. Mais cet illuſtre Ecrivain ayant été fait Sécretaire d'Etat, ſon Ouvrage ne fut publié que l'an 1720.

(2 *Ces Temples que les Dieux auxquels ils avoient été conſacrés, regardoient avec admiration & avec orgueil.*) Ces Dieux étoient les Tyrans de Rome, auxquels

été consacrés, regardoient avec admiration & avec orgueil, & ces Statues, presque aussi vivantes que les hommes qu'elles représentoient, ont éprouvé l'efficace puissante & insensible du tems, ou bien ont péri par l'aveugle ignorance des Barbares, par le zéle plus aveugle encore de la Superstition, ou par le feu dévorant des Goths. Peut-être que quelqu'un de ces Monumens vénérables a été garanti des flammes par les monceaux de ruines dont il étoit comme enveloppé : un nom à demi effacé s'y lit encore, & à force d'habileté les Savans, après de longues disputes, (1) donnent à Titus ce qui appartient à Vespasien, ne demande pas moins que l'immortalité. L'ambition qui soupire à la vue de tant de colonnes brisées, & de tant de bustes réduits en poudre : des colosses, dont l'ombre s'étendoit depuis un rivage jusqu'à l'autre, ont disparu, & le lieu même de leurs ruines

l'Empire avoit consacré des Temples. L'action d'admirer, qui leur est attribuée ici, marque dans l'idée d'Horace leur ignorance & leur misere :

Nil admirari, propè res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere & servare beatum.
Hor. Epist. l. 1. VI. 1.

L'*admiration* dont il s'agit, emporte notre ignorance des autres choses ; & l'*orgueil*, notre ignorance de nous-mêmes.

(1 *Donnent à Titus ce qui appartient à Vespasien.*) Pour représenter le mauvais goût de la plupart des Antiquaires.

ne ſe trouve plus. Convaincue de leur peu de durée, elle renferme ſes vaſtes projets dans une enceinte plus bornée, & reſſerre en une ſeule Médaille le ſouvenir éternel de pluſieurs conquêtes. La triſte Judée y pleure à l'ombre de ſon palmier; & de ſuperbes fleuves, le Nil ou le Rhin, y coulent aux pieds de leurs vainqueurs. Une foible ligney trace le cours de l'Euphrate, & au deſſus paroiſſent des aiglons qui étendent leurs aîles dans l'or.

Fidéles dépoſitaires des objets & des noms qui leur ont été confiés, les Médailles raſſemblent ſous nos yeux, dans un petit eſpace, tout ce que la Nature a de plus merveilleux ou de plus grand, des Dieux, des Rois, des Héros, de vieux Philoſophes, & de jeunes Beautés. Le pâle Antiquaire, (1) examine une Médaille à l'aide du Microſcope, il en révére l'inſcription, mais il en adore la rouille: (2) rouille ſacrée, de quelque couleur que tu te pares, tu es l'heureuſe production de deux mille années.

Celui-

(1 *Examine une Médaille à l'aide du Microſcope.*) Les Microſcopes ſont proprement deſtinés à découvrir les merveilles de la Nature, qui échappent à nos yeux par leur extrême petiteſſe: cet uſage a quelque choſe de plus cenſé que celui de les employer à découvrir les défauts des Médailles contrefaites.

(2 *Rouille ſacrée, de quelque couleur que tu te pares.*) Il y a dans l'original: *ſoit que la couleur bleue, ou la couleur verte, rendent cette rouille chere à ſes yeux*

Celui-ci met en œuvre tout ſon ſavoir faire pour acquérir un Peſcennius. L'autre eſt ravi en extaſe à la ſeule idée de ſe voir poſſeſſeur d'un Cécrops. (1) Le pauvre Vadius, plongé dans une mélancolie auſſi profonde que la ſcience même, ne goûte dans la vie aucun plaiſir depuis que ſon bouclier a été écuré ; & Curion, ſur le point d'épouſer ſa Maîtreſſe, ne ſonge plus à elle, & ſoupire pour un Othon.

Ces faux Savans deshonorent une profeſſion dont il n'appartient qu'à toi de faire ſentir toute l'excellence. La gloire de Rome ſort de tes mains avec un nouvel éclat : tu offres à nos regards les Dieux & les Héros de cette Capitale du Monde ; & ſes guirlandes fanées refleuriſſent. (2) N'en rougis pas : ce genre d'étude n'eſt pas indigne de ton attention, & ceux qu'Apollon inſpire, ne l'ont jamais

yeux. La rouille bleuâtre s'attache aux Médailles d'argent, & celle d'une couleur verte aux Médailles de cuivre.

(1 *Le pauvre Vadius.*) Voyez ſon hiſtoire, & celle de ſon bouclier, dans les Mémoires de Scriblerus.

(2 *N'en rougis pas : ce genre d'étude n'eſt pas indigne de ton attention.*) Quelques Auteurs, après s'être élevés par la beauté de leur génie à des poſtes diſtingués, ont eu l'impertinence de mépriſer ces mêmes talens auxquels ils avoient l'obligation de leur fortune. Ce ſont des enfans méchans & ingrats, qui mordent leur nourrice immédiatement après qu'elle leur a donné le ſein.

dédaigné. La Poéſie & la Sculpture ont droit aux mêmes honneurs, & ces Arts s'entre-aident toujours comme deux Amis.

Quand la Grande-Bretagne, jalouſe de ſa propre dignité, égalera-t-elle les merveilles de la Gréce & de Rome ? Quand verra-t-elle ſes triomphes tracés ſur des Médailles immortelles, & des Royaumes ſubjugés couvrir l'or qui en conſervera le ſouvenir ? Ici paroîtra le fruit reſpecté d'un vrai citoyen : là un guerrier vainqueur marquera de la fierté juſque dans l'airain : la Poſtérité verra avec plaiſir que Bacon & Newton avoient le même air, & qu'ils reſſembloient l'un & l'autre à Platon : elle contemplera, à l'aide des Médailles, Virgile d'un côté, & Addiſon de l'autre. Alors l'illuſtre Craggs (qui a le bonheur d'être ton ami, & que j'honore trop pour oſer lui donner un nom ſi familier) brillera comme un autre Pollion, il aura ce viſage riant & ouvert, que tu lui connois, & la Poſtérité la plus reculée, lira autour de ſa Médaille cette inſcription : (1) *Homme d'Etat, & cependant ami de la vérité ! Sincére, d'une fi-*

(1 *Homme d'Etat, & cependant ami de la vérité !*) Il faut ſe ſouvenir que ce Poëme a été compoſé avant l'impreſſion des Dialogues de M. Addiſon ſur les Médailles, dans leſquels cet Auteur blâme avec une extrême franchiſe l'exceſſive longueur des légendes : « le premier défaut, » dit-il, des légendes modernes, eſt leur pro-

délité à toute épreuve, & inviolablement attaché aux loix de l'honneur. Jamais il ne manqua à ſa parole, ne ſe propoſa quelque vue d'intérêt particulier, ne gagna un Titre, ni ne perdit un ſeul Ami. Il a été ennobli par lui-même, approuvé de tous, loué, pleuré, & honoré par ces mêmes Muſes, dont le commerce fait un des plus doux plaiſirs de ſa vie, (1) ſans qu'aucun Poëte jaloux en ait troublé la tranquillité.

» lixité : ſouvent une des faces de la Médail-
» le en eſt entiérement couverte. Cicéron mê-
» me eſt moins diffus. — Mais quand les inſ-
» criptions ne paſſeroient pas de juſtes bornes,
» pourquoi faut-il qu'elles ſoient en vers ? Qui
» s'eſt jamais aviſé d'employer la rime dans le
» titre d'un Ouvrage ſérieux ? Dialogue III.

[1 *Sans qu'aucun Poëte jaloux en ait troublé la tranquillité.*] Il n'y a aucune apparence que quelque ſentiment envieux ait pu brouiller Craggs & Pope, qui n'aſpiroient pas à la même ſorte de gloire. C'eſt donc probablement au refroidiſſement dans l'amitié, qui avoit ſubſiſté pluſieurs années entre Pope & Addiſon, qu'il eſt fait ici alluſion.

RÉPONSE

A la Queſtion ſuivante propoſée par Madame HOWE.

QU'EST-CE qu'une PRUDE ? C'eſt une Dame ſur le retour, qui n'a jamais eu ni eſprit, ni beauté. Peu conten-

te de ſon viſage, où l'air envieux & chagrin ont fixé leur ſéjour, elle a peur même de ſon ombre. Son ambition eſt de paſſer pour ſage ; ce qui ne l'empêche point de faire quelque haute folie avant de mourir.

Sur une DAME *de la Cour.*

JE connois un objet unique en ſon eſpéce ; (Que l'envie garde le ſilence pour m'écouter !) Je connois une Dame raiſonnable, pleine d'agrémens & d'eſprit, admirée de tout le monde, & cependant capable d'amitié.

Sage pour l'amour de la ſageſſe, ſon ſérieux n'a aucune teinture d'orgueil, ni ſa gaieté aucun mêlange de folie : ſa joie eſt toujours tempérée par une douce & touchante mélancolie.

Quelque Amie, jalouſe de tant de perfections, dira apparemment : Quoi ! n'a-t-elle donc aucun défaut ? Oui, & plus d'un. Elle eſt ſourde aux louanges qui retentiſſent autour d'elle, & aveugle au point de ne pas remarquer l'admiration dans les yeux de tous ceux qui ont le bonheur de la voir.

Fin du Tome premier.

5545353